



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

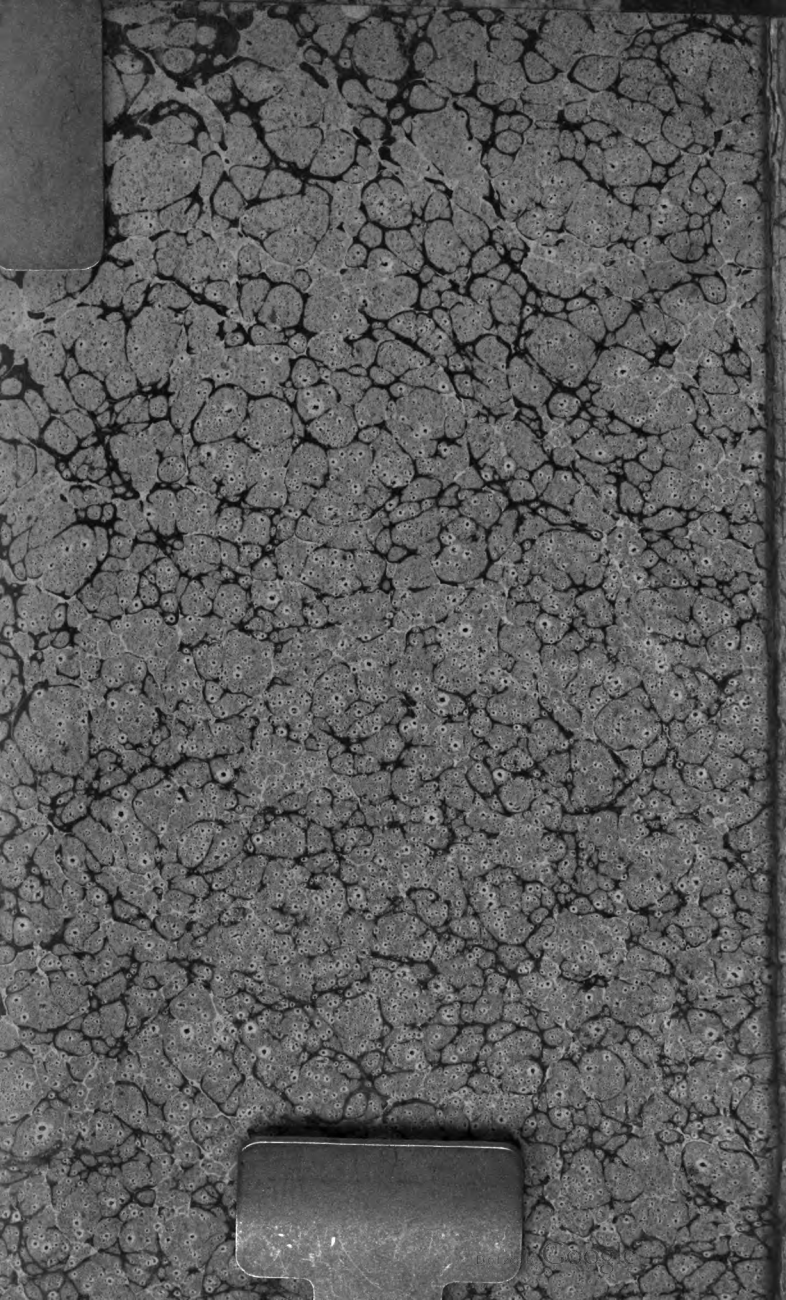
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







IF. 148 / 205

HISTOIRE DE FRANCE

I

PROPRIETE

Charles Douniol

PARIS. — IMPRIMERIE DE W. REMQUET ET C^e, 5, RUE GARANCIÈRE

HISTOIRE DE FRANCE

PAR

ÉMILE KELLER.

I



BIBLIOTHEQUE
Les Fontaines
60 - CHANTILLY



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE TOURNON, 29.

1859

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction et de reproduction.

Publier un premier ouvrage est une témérité qu'on a besoin de justifier à ses propres yeux, à plus forte raison à ceux des autres. Aussi, le R. P. Lacordaire ayant daigné encourager cette Histoire, elle est heureuse de s'abriter sous son patronage.

Sorèze, 8 juin 1858.

MONSIEUR,

Le R. P. C.... m'a remis le premier volume de votre Histoire de France encore inédite. J'en ai lu la plus grande partie, et je m'empresse de vous en témoigner ma satisfaction. Ce travail m'a paru sortir de la ligne ordinaire. Il est fermement et

sobrecment écrit, plein de vues et d'inspiration. Le sentiment chrétien s'y entremêle admirablement à la trame des faits. Je ne me rappelle pas avoir lu un précis d'histoire qui m'ait autant intéressé et captivé. Aussi, Monsieur, je vous engage très-fort à poursuivre votre œuvre. Ce sera un service rendu aux lettres, à l'histoire et à la religion.

Veillez agréer ma reconnaissance de votre envoi, du plaisir que vous m'avez causé, et l'hommage des sentiments très-distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Fr. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Fr. Préch.

PRÉFACE.

C'est un devoir de connaître l'histoire de son pays. Il faut rendre ce juste hommage aux aïeux qui l'ont arrosé de leurs sueurs et de leur sang ; il faut prendre possession de leur antique gloire, héritage commun du riche et du pauvre ; il faut enfin s'instruire pour l'avenir, et apprendre par quelles vertus une nation subsiste et grandit. Que l'indifférent foule d'un pied ingrat la tombe d'un grand homme, le seuil d'une cathédrale ou la terre d'un champ de bataille, et qu'il aille sans regrets chercher, loin du pays natal, une vie plus aisée. L'homme de cœur sait qu'autour de lui tout est le fruit du travail et du

courage. Sa vie est laborieuse; mais plus dure a été la vie de ses ancêtres. Humble ouvrier, il apporte sa pierre à leurs œuvres séculaires, et, dans ses loisirs, c'est aux récits du passé qu'il retrempe sa vertu. La maison de ses pères, son église, son village, la patrie tout entière s'embellit alors pour lui de souvenirs, de nobles pensées, et a comme une âme qui parle à la sienne.

INTRODUCTION.

ORIGINES.

1200 av. J. C. — 475 ap. J. C.

I. Les commencements de la France sont obscurs. Il y a trois mille ans, tandis que, sur les beaux rivages de la Méditerranée, les Orientaux étalaient déjà le luxe et la puissance de leurs colonies, placé sous un ciel plus rude, l'intérieur de l'Europe n'avait reçu de l'Asie que des peuples pasteurs, avec leurs tentes et leurs troupeaux. Entre le Rhin et l'Océan, les Alpes et les Pyrénées, s'étaient fixés les Gaulois aux yeux bleus et à la blonde chevelure, hommes forts et belliqueux. De là le nom de Gaule bien avant celui de France.

II. Dans ce pays coupé de collines et de rivières, couvert de frais pâturages, familles et troupeaux se multipliaient rapidement. C'étaient, au centre, les Arvernes ou tribus des hautes terres dans les montagnes de l'Auvergne, les Édues, bergers de moutons

et de chèvres, sur les bords de la Saône et de la Haute-Loire, les Séquanais aux innombrables troupeaux de porcs depuis le Jura jusqu'à la Seine ; à l'ouest, les Celtes ou tribus des bois, entre la Garonne et la Loire, les Armoriques ou tribus maritimes dans la future Bretagne ; à l'est, les Allobroges ou hommes du haut pays entre les Alpes et le Rhône, et les Helvètes ou hommes des troupeaux dans les pâturages de la Suisse ; enfin, au nord, les Belges, fameux pour leur bravoure et pour la beauté de leurs chevaux. Derrière eux, sur les bords du Rhin, se pressaient encore de nouvelles tribus, arrivant, comme les premières, à travers les vastes plaines qui de là vont jusqu'à la mer Caspienne. Trop à l'étroit, les Gaulois débordent de toutes parts ; les uns, sur des nacelles d'osier recouvertes de cuir, gagnent les côtes d'Albin ou l'île Blanche, appelée depuis Grande-Bretagne en l'honneur de leur chef Bryten ; les autres, passant les Pyrénées avec leurs chariots et leurs troupeaux, descendent en Espagne, et laissent leur nom à la Galice ; une horde se fixe sur la rive droite du Danube, une seconde dans le nord de l'Italie.

III. Tandis que ces essais détachés se mêlaient à d'autres peuples, la race et l'instinct guerrier se conservaient purs dans la Gaule. Les traditions apportées de l'Asie, berceau commun du genre humain, n'y avaient pas complètement disparu, et la multitude elle-même gardait un vague souvenir de la chute originelle et de la rédemption promise au genre humain. Comme les Égyptiens, les Gaulois vénéraient

une statue prophétique, consacrée à la Vierge Mère, et devenue depuis la Vierge miraculeuse de Chartres ; toutefois pour attirer les regards de Dieu, leurs chastes prêtresses n'avaient su imaginer que des orgies et des danses infernales, où plus d'une infortunée fut mise en pièces par ses compagnes. De même, dans l'espoir d'immoler la victime dont le sang apaiserait la colère du ciel, ils égorgeaient chaque année des milliers de leurs semblables. Tantôt c'était une corbeille gigantesque de paille et d'osier, remplie d'hommes, de femmes et d'enfants, qu'une torche impitoyable réduisait en cendres ; tantôt le sang des captifs était versé sur de grosses pierres, dressées en plein air, comme les autels d'Abraham et de Jacob, et rangées en cercles immenses. Au fond de la Bretagne, il en reste encore debout, redoutées du paysan qui lui-même garde le costume et la langue des vieux Gaulois. Ainsi, comme chez les autres barbares, l'ignorance et la cruauté avaient tout défiguré. Vainement les druides, ou prêtres des bois, rivaux par leur sagesse des prêtres d'Égypte et des mages de Chaldée, défendaient contre les superstitions païennes l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme et l'espoir d'une autre vie, et entretenaient des relations assidues avec les hommes les plus érudits de l'Orient. Isolée de la foule, regardée comme un dépôt mystérieux et sacré, cette science restait réservée à quelques initiés. Le druide en profitait, comme aujourd'hui le lama de la Tartarie, pour être tout à la fois astrologue, géomètre, juge dans les procès, médecin et sorcier pour les ma-

lades ; mais là se bornait son influence sur des peuples grossiers. Heureusement leur vie était pauvre et laborieuse, le climat dur, la terre peu fertile, la guerre perpétuelle. De là des cœurs simples et hospitaliers, des femmes chastes, des enfants nombreux et forts, des guerriers actifs, audacieux, toujours prêts au combat, vertus sauvages, éternelles sous la tente du barbare, mais qui fondent aux premiers rayons d'un soleil plus doux.

1200 IV. Ce fut d'abord au midi, sur les côtes de la Méditerranée, que les Gaulois trouvèrent les séductions de la richesse. Les Phéniciens les premiers, hardis navigateurs, avaient débarqué aux bouches du Rhône, attirés par le beau corail des îles d'Hyères, par les mines d'or, d'argent et de fer des Cévennes et des Pyrénées. Leurs comptoirs à Nîmes et à Alais furent les premières villes de la Gaule. C'étaient les émissaires de la civilisation précoce qui florissait en Judée, en Égypte, en Assyrie. Plus d'un fugitif vint grossir leur nombre, quand les Grecs prirent Troie et l'Asie Mineure, et un jour, à l'exemple de Rome et de Carthage, Paris essaiera de rattacher son nom et sa naissance à quelque poétique débris de la famille de Priam.

600 V. Quelques siècles plus tard, le commerce des Orientaux passa aux Grecs, destinés à les remplacer partout. Poussé par l'amour des découvertes, Euxène, marchand phocéén, aborda aux mêmes rivages. Reçu et fêté à la table du roi, il charma son hôte par le récit de ses aventures, et obtint la main de sa fille, avec

un domaine sur la côte. Ses compagnons y jetèrent 600 les fondements d'une ville qu'il appela Massalie, aujourd'hui Marseille. Successivement peuplée par de nouveaux colons, cette ville fut bientôt, en prospérité et en sagesse, l'émule d'Athènes et de Sparte. Ses habitants remontaient le cours du Rhône, allant, comme Euxène, demander l'hospitalité aux tribus gauloises et leur apportant des tissus de laine et de soie, des bijoux, des épées, des socs de charrue en échange de fromages, de cuirs et de viandes salées. Peu à peu les Gaulois quittent leurs peaux de bête pour des vêtements plus fins ; le fer remplace les haches en pierre et les flèches armées de coquillages ; les vins de la Grèce sont reçus avec avidité à la table des guerriers. L'affluence des marchands fait naître au bord du fleuve les villes d'Arles, d'Avignon et de Châlons, qui prennent les mœurs et la langue de Marseille. Cependant les Grecs préféraient toujours les rivages de la mer, et c'est là, qu'après de longs voyages, ils venaient reposer leur vieillesse. Là aux sombres forêts avaient succédé la vigne et l'olivier ; là s'élevaient, autour de la métropole, Nice, Antibes, Agde, Monaco, chacune avec ses murs et ses tours, son port et sa place publique, son sénat et ses temples de marbre ; petites enceintes, mais ardents foyers d'amour pour la liberté, la science et les arts. Dans ces cités libres, au bord d'une mer d'azur, les Grecs pouvaient se croire encore dans leur ancienne patrie. Mais, roseau fragile, la sagesse humaine tôt ou tard faiblit. Tandis que, parmi ce peuple privilégié, poètes et philosophes, sculp-

600 teurs et architectes rivalisaient de génie, la volupté, se glissant dans leurs œuvres, empoisonnait les cœurs, et y jetait le germe d'une fatale corruption. Longtemps Marseille n'avait eu que des maisons de bois, et s'était sauvée par des lois sévères. Son tour vint aussi : elle succomba sous le poids de ses richesses.

VI. De leur côté, les Gaulois ne sortaient de leur simplicité séculaire que pour s'adonner à un luxe grossier et à des vices sordides. Pendant que les marchandises orientales pénétraient chez eux, avides de pillage et de combat ils descendaient par bandes en Italie ou en Grèce. Devant eux se fermaient les villes épouvantées ; les campagnes subissaient l'orage, jusqu'à ce que le soleil, la bonne chère et le vin eussent réduit ces fougueux combattants. Du reste ils étaient à vendre, et leur bravoure aveugle fut tour à tour au
280 service des riches cités de Marseille, de Carthage, de Bysance, ou des princes dégénérés d'Épire, de Macédoine et de Syrie. Plus nombreuse que les autres, une
241 de ces hordes s'établit en Asie : ce sont les Galates auxquels saint Paul écrira un jour.

VII. Cependant le génie que les villes grecques dissipaient en voluptés ou en guerres civiles, et la bravoure que les tribus gauloises, également divisées, prodiguaient en de stériles combats, allaient être, aussi bien que les trésors de l'Orient, réunis sous une main de fer. Rome, voilà le maître qui devait tout conquérir. Son nom voulait dire force ; son emblème était la louve, nourrice de son premier roi. Recruté

dans des familles éprouvées, son sénat se composait non de rhéteurs ou de marchands, mais de généraux élevés dans les camps, couverts de blessures et comme pétris de courage et de ténacité. Depuis six siècles, point de trêve aux combats ; de là ces légions fameuses, modèles de discipline et de science militaire, qui avaient déjà conquis la Grèce, l'Afrique et l'Asie Mineure. Maîtresses de l'Italie jusqu'aux Alpes, elles n'attendaient qu'un signal pour mettre le pied dans la Gaule. Menacée par un voisin, Marseille appela ces dangereux amis. 241 123

VIII. Une fois dans un pays, les Romains n'en sortaient plus. L'armée prit ses quartiers d'hiver sur une colline au nord de Marseille, au milieu d'eaux thermales et de sources abondantes. Pour occuper ses loisirs, elle fit des aqueducs et des bains, et, quand il fallut quitter ce trop doux séjour, du camp transformé sortit la ville d'Aix. Des Alpes aux Pyrénées, les bords de la mer furent conquis, les villes prises, les habitants vendus à l'encan. Pour sa part, Marseille eut jusqu'au Rhône ; le reste devint province romaine, d'où le nom de Provence. En face de Marseille fut fondée Narbonne, abri pour les navires de guerre, septinelle avancée de l'ambition et de la puissance de Rome. Colonie de citoyens dévoués, elle eut pour eux sénat, libertés, temples, bains publics, cirque, amphithéâtre. Aux vaincus, les impôts, les menaces, les supplices ; ordre à la jeunesse d'aller servir à l'armée de Thrace ou d'Asie ; pour payer le fisc, nul autre moyen que de livrer ses terres aux usuriers ; la mort 118

118 à quiconque résiste ; à Toulouse, à Perpignan, à Béziers, partout des colonies militaires.

101 IX. Pendant que les Romains entraient par le midi, au nord les barbares continuaient à presser la Gaule. Incapable de se défendre elle-même, il ne s'agissait plus que de savoir à qui elle appartiendrait. Naguères 400 mille Cimbres et Teutons, la traversant comme un torrent, s'étaient rués sur l'Italie, et avaient failli la ruiner. Maintenant les Séquanes eux-mêmes appelaient les Germains. Pour se venger des Édues qui, sur la Saône, arrêtaient leurs bateaux, ils firent venir une bande de Suèves sous les ordres d'Arioviste. Le pays plut au barbare. Les Édues soumis, il se fixa chez ses alliés, décupla le nombre de ses soldats et exigea pour eux le tiers, puis les deux tiers du territoire.

58 Dégoûtés de la Suisse par ce fâcheux voisinage, les Helvètes, en vrais Gaulois, brûlèrent à la fois leurs quatre cents villages, réunirent femmes et enfants, troupeaux et chariots, avec des vivres pour trois mois, et s'ébranlèrent à plus de 300 mille, pour chercher une province plus tranquille. Mais les plaines qu'ils allaient traverser n'avaient plus cette humeur nomade ; sous l'influence des Grecs, les Édues avaient défriché leurs terres, et s'étaient bâti une capitale, Bibracte, plus tard Autun ; de jour en jour leur vie était plus molle, et c'est une pente que les hommes ne remontent pas. Opprimés par Arioviste, menacés par les Helvètes, ne sachant ni vaincre, ni suivre le torrent, ils firent comme Marseille, et appelèrent les Romains.

X. Six légions arrivent commandées par César. 58
C'est un homme pâle, maigre, épileptique, mais habile, audacieux, infatigable et chéri du soldat. Aux Helvètes, qui s'avancent par le débouché du Rhône, il oppose un mur haut de seize pieds et long de dix mille pas. L'ennemi lui échappe par les gorges du Jura ; mais il se lance à sa poursuite, le surprend en désordre au passage de la Saône, lui coupe la route d'Autun, et le reçoit dans une position choisie, où se brisent tous ses efforts. Après une lutte désespérée, diminués des deux tiers, forcés dans leur camp, les fiers Helvètes sont réduits à demander la paix et à retourner dans leur pays. C'est maintenant le tour d'Arioviste, amusé jusque-là par des promesses flatteuses. Sans perdre un instant, César occupe Besançon, forte ville des Séquanes, et marche sur le Rhin, droit à ces Germains farouches, qui depuis quatorze ans n'ont pas couché sous un toit. Là encore, après une bataille acharnée, la fougue du barbare cède à la discipline romaine, et les Germains repassent le Rhin en désordre, emportant Arioviste demi-mort de blessures et de chagrin.

XI. Jusque-là tout allait bien pour les Édues : plus d'Helvètes, plus de Germains. Mais le vainqueur se récompense lui-même, prend des otages, lève des 57
impôts, réunit des munitions ; c'est un autre Arioviste qui s'installe. A cette nouvelle, la colère fermente dans les braves tribus du Nord, chez les Belges, que nul marchand n'a visités, que le vin n'a point amollis. César n'attend pas qu'ils éclatent, et tandis que tout

57 tremble autour de lui, il court les provoquer sur les bords de la Sambre. Dans un malheureux élan, 60 mille Nerviens traversent la rivière sous ses yeux, et viennent seuls attaquer son camp; c'était mourir en vain. Peu en revinrent, et les femmes et les vieillards sortirent des forêts pour demander la paix. Après ce revers, personne n'osa plus bouger. Pendant que 56 ses lieutenants se promenaient en vainqueurs du Rhin à la Garonne, César construisit une flotte sur la Loire, et alla exterminer, dans les marais de Vannes, les Vénètes, célèbres coureurs de mer. Soit pour atteindre 54 les fuyards, soit pour achever la race gauloise, il passa la Manche, et mit un an à soumettre la Grande- 53 Bretagne. A son retour, il trouva la Gaule frémissante, une légion massacrée par les Belges, et à leur tête les Éburons, riverains de l'Escaut. Pour faire un exemple, il cerna ce malheureux pays, et ordonna froidement de tout tuer, de tout brûler, de tout arracher. Habitants, troupeaux, arbres, moissons, tout disparut; pendant un demi-siècle ce ne fut qu'un désert.

XII. Là-dessus, il crut pouvoir, après six ans d'absence, passer l'hiver en Italie. Mais la cruauté rend du cœur à ceux qui n'en ont plus. César absent, la Gaule entière, unie dans un suprême effort, se soulève, disperse les garnisons romaines, et décrète pour le printemps une levée en masse. Qui le croirait? le 52 fatal ennemi la devance encore. Arrivé secrètement à travers les neiges, César paraît tout à coup aux portes d'Orléans, premier foyer de l'insurrection. Dans leur épouvante, les habitants veulent fuir pendant

la nuit ; les Romains en profitent pour en faire un horrible carnage. Ce premier coup frappé, César bat en retraite pour se rapprocher de ses renforts. Sur son passage, les Gaulois brûlent eux-mêmes villes et villages, et affament le pays, préférant la pauvreté à la servitude. Pourtant ils voudraient sauver Bourges, grande et riche cité, forte, bien défendue. C'est prêter le flanc à César, passé maître dans l'art des sièges. Bourges, comme tant d'autres, est prise d'assaut, et 40 mille personnes, hommes, femmes et enfants, passées au fil de l'épée. Le même sort menace la capitale de l'Auvergne, si l'armée gauloise ne vient la couvrir. La voici enfin, nombreuse, ardente, avide de vengeance. D'un côté, une poignée de Romains, étrange ramassis de fantassins numides, d'archers crétois, de frondeurs espagnols et même de cavaliers germains ; de l'autre, 200 mille Gaulois unis sous un chef pour sauver leur pays : qui douterait du succès ? César effrayé lève le siège et continue sa retraite ; mais il est atteint, entouré ; son épée lui est arrachée des mains ; il ne doit son salut qu'à une charge des Germains.

XIII. Cependant les Gaulois, peu sûrs de leur victoire, n'osent le poursuivre, et, oubliant le malheur de Bourges, ils vont attendre des renforts dans la place d'Alésia, aux sources de la Seine. Nouveau siège pour César, nouvelle occasion de déployer son génie et son activité prodigieuse. En moins de cinq semaines, la ville et le camp ennemi sont entourés d'un rempart, de trois fossés profonds, de

52 huit rangs de pieux et de palissades, et de vingt-quatre forts retranchés. Mêmes ouvrages du côté de la campagne, sur un circuit de quinze mille pas. Les assiégés, réduits à la famine, et la Gaule entière, accourue pour les sauver, ne purent entamer ces formidables enceintes. Il fallut se rendre : le chef gaulois vint le premier, sur son cheval de bataille, jeter aux pieds du vainqueur son épée, son casque et son javelot. En vain s'offrit-il à mourir pour tous ; chacun de ses soldats fut vendu comme esclave. La guerre était finie, et quiconque fut encore pris les armes à la main eut les poings coupés.

49 XIV. Deux ans plus tard, Marseille, première cause de ces malheurs, reçut une garnison romaine, et perdit sa flotte, son trésor et sa liberté. Ainsi Grecs et Gaulois, victimes de leurs divisions, subirent le même joug, et ne furent plus que des sujets du grand Empire. Marseille lui donna des marchands, des artistes, des avocats ; la Gaule, des soldats les plus braves de la terre. Pendant huit années de guerres, César avait su apprécier ses ennemis, et eux, en dépit de ses cruautés, l'admiraient au point de l'aimer. La paix faite, ils s'enrôlèrent en foule sous ses drapeaux, fiers d'être mêlés à ces vieux soldats qui ne connaissaient plus d'autre chef, d'autre père, d'autre dieu que leur général. Ce fut à leur tête qu'après avoir soumis trois cents tribus, pris huit cents places et vaincu trois millions d'hommes, il fit sa rentrée triomphale dans Rome, et pour prix de ses services, demanda le pouvoir absolu.

XV. Grande fut la stupeur des vaincus à la vue de 49
cette ville, jadis réduite en cendres par leurs aïeux,
étalant aujourd'hui plus d'or que la Gaule entière n'en
avait jamais eu. En effet, d'après ses terribles soldats
comment se figurer cette séduisante cité, offrant à l'é-
tranger, sous ses portiques de marbre, des festins aussi
longs que la nuit, des bains raffinement de mollesse,
des courses de char, des joutes navales, de tragiques
combats de gladiateurs, et tout ce qui peut aiguïser
et rassasier dans les cœurs la soif de l'or, de la chair
et du sang? Ils s'en retournèrent charmés, amoureux
de la grande capitale et de ses délices, impatientes de
donner à leurs villes un air tout romain. C'est à qui
bâtira le plus vite thermes, amphithéâtres, écoles la-
tines pour la jeunesse. Au confluent du Rhône et de 41
la Saône s'élève une petite Rome, Lyon, capitale de
toute la Gaule. Devant cette nouvelle venue les an-
ciennes cités, jadis rivales, viennent toutes s'humilier,
et elles s'y font représenter en soixante statues de
marbre entourant celle de la Gaule. Ce n'est pas
assez : à l'Empereur et à Rome elles dédient un temple
et un culte divin. Chassés par ces dieux nouveaux,
les druides se réfugient dans les forêts de Bretagne,
et le vieux guerrier qui regrette le passé s'en va
mourir au delà du Rhin.

XVI. Ainsi, par ses vertus militaires et par son 0
génie politique, Rome avait achevé de recueillir l'hé-
ritage des nations antiques, et en échange elle leur
promettait, sous sa puissante domination, paix, unité
et richesse. Plus qu'aucune autre, il semblait que la

Gaule dût se consoler de la perte de son indépendance. Centre de l'armée, théâtre des plus grands événements, elle devient comme le cœur de l'Empire. Voisine de l'Italie par terre et par mer, traversée par quatre voies romaines chefs-d'œuvre de routes, protégée contre les barbares par huit légions et par quarante forteresses, elle voit l'or naître à plaisir de ses terres défrichées, de ses vignes nouvelles et d'un paisible commerce avec les autres provinces. Ses nobles sont admis au sénat; ses enfants, jeunes et pleins de séve, remplissent l'armée du Rhin, en qui s'est réfugiée la vieille énergie romaine, et qui bientôt disposera à son gré de la pourpre. Mais cette prospérité a son triste revers : la fortune est le privilège des grands ou de quelques fonctionnaires pressés de s'enrichir aux dépens des peuples. Ce n'est plus le temps où, nourri du même pain que son maître, l'esclave était un membre de la famille. Tandis qu'à l'instar des villes d'Italie, les grands élèvent des palais de marbre, des aqueducs aux longues arcades, des bains de porphyre et de mosaïque, la paresse et la misère gagnent les petits; campagnes et ateliers ne se peuplent que de malheureux Germains, enlevés à la frontière, vendus comme des bêtes de somme, et conduits au travail sous le fouet du maître. L'antique hospitalité, le respect du malheureux et de l'étranger, le culte du foyer paternel et les vertus domestiques, si longtemps conservées chez les Gaulois, font place à l'aride égoïsme des vainqueurs. Ainsi Rome, qui prolongeait son existence en demandant aux nations

conquises des soldats, des généraux, des souverains, leur inoculait ses vices et sa dépravation croissante. Le flot apportait sans cesse des hommes nouveaux, mais non des idées nouvelles, et, bien que sagement ménagée, cette ressource avait son terme nécessaire. Lorsqu'après les Césars le premier venu put devenir consul et empereur, les peuples avilis vendaient leur liberté pour des jeux sanguinaires ; l'action spontanée du citoyen était partout remplacée par les rouages d'une savante et odieuse centralisation ; le monde entier était esclave d'un homme, esclave lui-même d'un favori ou d'une courtisane.

XVII. En vain à Autun, à Arles, à Vienne, à Toulouse, les professeurs d'Athènes et de Rome ouvraient à la jeunesse tous les secrets de la sagesse antique : religion et philosophie trouvaient la même indifférence. L'art, reflet décoloré de la beauté divine, se prostituait en images licencieuses et en flatteries serviles, et dans les cœurs durcis à la honte se glaçaient de jour en jour davantage le courage de la vertu et l'amour de la vérité. Plus d'autre force que celle du soldat ; plus de famille pure, sinon dans les huttes de la Germanie ; nul autre frein au mal que la guerre, la pauvreté et l'ignorance, voilà, après quatre mille ans, le chef-d'œuvre de l'antiquité païenne, et tel fut le sort de la Gaule en devenant romaine. A bout de ressources, les plus grands esprits reconnurent leur impuissance en présence d'une décadence fatale, incurable, irrésistible, et se consumèrent en regrets du passé, en plaintes amères contre la

o civilisation. A leurs yeux, richesses, lumières, arts, conquêtes étaient des dons perfides, qui avaient toujours conduit les peuples à la mollesse, à l'avilissement et à la ruine. L'humanité tournait dans un cercle lamentable : plus une nation s'élevait par sa vertu et son énergie, plus elle était condamnée à descendre dans le vice et dans la honte.

† XVIII. Au milieu de cette désespérante corruption, parmi les victimes dont la disgrâce amusait l'Empereur et la multitude, un gouverneur de Judée, Ponce-Pilate, vint mourir misérablement dans le midi de la Gaule. Sa peine était juste : tandis que les Juifs rampaient à ses pieds, plus lâche qu'eux il leur avait laissé crucifier le plus pur, le plus saint, le plus innocent des hommes. Du même pays arriva un bateau abandonné aux caprices des vents : ce n'étaient plus comme jadis de riches marchands phéniciens, mais de pauvres Juifs persécutés, Marie Magdeleine, pieuse et austère pénitente, Marthe sa sœur, son frère Lazare, ressuscité pour l'exil, et quelques pieux amis, compagnons de leurs vertus et de leur infortune. Ils apportaient une grande, une heureuse, une divine nouvelle : le Juste livré par Pilate, c'était le Sauveur, fils d'une Vierge, c'était le Messie, attendu et désiré depuis quatre mille ans, c'était Jésus-Christ, Fils unique de Dieu. Mourant sur la croix, il venait de révéler le secret de toute vertu et de tout bonheur, le secret de l'amour. Aimer Dieu comme le meilleur des pères, aimer les hommes comme soi-même, se dévouer tout entier et jusqu'à la mort, telle fut sa vie,

telle était sa loi. Elle fut reçue avec bonheur par ce † qui restait de cœurs bons et généreux. Autour de la grotte de Provence, où Magdeleine pleura trente ans ses péchés, nul doute qu'il n'y ait eu bientôt comme à Jérusalem, comme à Corinthe, comme à Rome, des chrétiens sachant s'aimer.

XIX. Tandis que les premiers fidèles étaient ban- nis par la haine des Juifs, les Romains se char- 70 geaient de punir les bourreaux du Christ. Jérusalem révoltée, après un siège tristement fameux, était prise, brûlée, saccagée, et ses habitants dispersés pour ne plus se réunir. La Gaule en reçut à tout jamais sa part, témoins malgré eux de la vérité de l'Évan- gile, objet de la méfiance et de l'aversion populaires, et, pour se venger, perfides séducteurs, se transmet- tant de père en fils, avec la haine du Christ; la science malfaisante de l'usure, des trafics honteux et des arts occultes. Depuis, les siècles n'ont rien changé à cette race déchue, mélange singulier de grandeur et de dé- gradation, se perpétuant par sa foi tenace, ses vertus de famille, son activité, son économie, en un mot par tout ce qui fait la vie et la puissance du peuple, et néanmoins partout méprisée et persécutée, condamnée à errer sans jamais se fixer à la terre, ne pouvant ni perdre ni retrouver son antique nationalité.

XX. Cependant l'action chrétienne ne se bornait ni à une langue ni à un peuple. Saint Paul, l'apôtre des nations, avait parcouru en conquérant la Syrie, l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie, prêchant Jésus crucifié, dans la langue d'Homère et de Démôsthènes,

70 et laissant dans ses Épîtres le texte inépuisable des
 méditations à venir. Arrivée d'abord aux Gaulois de
 152 la Galatie, sa parole parvint bientôt aux Grecs des
 bords du Rhône. Au commencement du 11^e siècle,
 157 Autun, Langres, Besançon, possédaient des églises, et
 entre toutes brillait celle de Lyon, fondée par le Grec
 177 saint Potin, qui mourut martyr avec quarante-sept
 fidèles. Leurs corps furent brûlés et leurs cendres
 jetées au Rhône, vains efforts pour détruire leur vertu
 merveilleuse. Saint Irénée reçut et vit fructifier ce
 glorieux héritage, et quand il eut, comme son pré-
 202 décesseur, la tête tranchée, ce fut au milieu de plu-
 sieurs milliers de martyrs. Déjà il avait pu pressentir
 pour l'Église d'autres ennemis ; évêque, il avait eu à
 défendre l'unité de la foi contre des Grecs rebelles,
 tristes avant-coureurs des hérésies futures.

XXI. Toutefois, la richesse et l'orgueil étaient sur-
 tout des dangers à venir ; le plus pressant, c'était la
 cruauté des empereurs. Ils ne pouvaient souffrir cette
 puissance mystérieuse établie par saint Pierre au cen-
 tre de leurs États, qui de là envahissait le palais, le
 sénat, l'Italie, la Gaule et jusqu'à l'impénétrable Ger-
 manie. Déjà de Rome étaient partis huit nouveaux apô-
 tres, Trophime pour Arles, Saturnin pour Toulouse,
 Martial pour Limoges, Gatien pour la Touraine, Paul
 pour Narbonne, Austremoine pour l'Auvergne, Julien
 pour le Maine, Denis pour Paris. Des ordres de pros-
 cription les suivirent partout, et leur sang illustra
 ces églises naissantes. Saint Saturnin, attaché à la
 250 queue d'un taureau furieux, eut la tête brisée sur les

marches du Capitole de Toulouse. Saint Denis, avec ses compagnons, fut décapité à Paris sur le mont des Martyrs, Montmartre. Leurs corps furent recueillis et cachés pour des temps meilleurs, et, en dépit de leurs obscurs bourreaux, les noms de ces glorieux patrons sont restés attachés aux églises, aux portes, aux rues, au sol même de nos villes. Ainsi la Picardie vénère saint Quentin, l'Auvergne saint Julien de Brioude, Marseille saint Victor, Dijon saint Bénigne, Autun saint Symphorien, Soissons saint Crépin, Besançon saint Ferréol et saint Ferjeux. Chaque province eut ses martyrs, et les soldats de Jésus-Christ sortirent par milliers de cette généreuse terre de Gaule où Rome avait trouvé tant de braves légions.

XXII. Quant aux Romains dégénérés, la vie des camps ne les tentait plus guère ; car les vertus militaires sont filles des vertus domestiques. Pour eux, à l'amphithéâtre, les chrétiens livrés aux bêtes alternaient avec les combats de gladiateurs, et, tandis que les lâches se rassasiaient d'un carnage sans péril, l'armée se recrutait non plus de Gaulois, mais de Suèves, de Vandales ou de Francs, guerriers farouches qui se sentaient forts au milieu de la faiblesse générale, et qui faisaient et défaisaient les empereurs. A la faveur de ces guerres civiles, les barbares d'outre-Rhin ravageaient régulièrement la Gaule, et devenaient de jour en jour plus entreprenants. Les Gaulois, écrasés d'impôts, leur donnaient souvent les mains, et, sous le nom de Bagaudes, désertaient le travail et la charue pour piller les villes. Victime de leur fureur, 269

269 Autun fut réduit en cendres avec ses temples et ses
écoles fameuses, pendant que d'un autre côté les Ger-
275 mains saccageaient soixante-dix villes. Les chrétiens
seuls, dans ces tristes désordres, donnaient l'exemple
du travail, de la soumission aux lois, du respect pour
les magistrats qui les envoyaient à la mort. Pendant
trois siècles de supplices, nulle résistance aux bour-
reaux, pas trace de révolte. La fougueuse armée de
286 Gaule en reçut elle-même un exemple mémorable :
sur les bords du Rhône, en Valais, la légion thébaine
tout entière fut décimée, puis massacrée avec son chef
saint Maurice, et plutôt que de renoncer à leur foi,
dix mille guerriers se laissèrent égorger sans défense :
grande et salutaire leçon d'obéissance pour ce siècle
séditieux.

XXIII. C'était assez de sang innocent, et de cette
même armée allaient sortir soudain et la paix de
l'Empire et le triomphe des chrétiens. Elle se vantait
d'obéir à Constantin, jeune vainqueur des Francs, les
plus terribles des barbares. Maître et bienfaiteur de
la Gaule, il part de Trèves, sa résidence favorite,
311 pour conquérir l'Italie. Un soir, le soleil couché, son
camp est éclairé d'une vive lumière : c'est une croix
de feu dans le ciel, avec ces mots : PAR CE SIGNE TU
VAINCRAS. Converti et transporté de joie, Constantin
arbore la croix sur ses étendards, traverse les Alpes,
et remporte deux victoires qui lui ouvrent les portes
de Rome. Cette fois, ce n'est pas une révolution vul-
gaire. Une ère nouvelle commence pour l'Église. Les
martyrs triomphent ; en leur honneur s'élèvent par-

tout des basiliques en forme de croix. Rendu à son but, l'art déploie la richesse de l'or et du marbre sur la tombe des saints, l'élégance des colonnes grecques dans de triples nefs, image de la sainte Trinité, et la majestueuse beauté du Christ et de ses apôtres dans d'ineffaçables tableaux de mosaïque. Si les chrétiens persécutés s'étaient montrés les plus fidèles sujets de tyrans odieux, vainqueurs ils proclament tous les principes capables de rendre le pouvoir et la société meilleurs. L'Empire n'est plus une proie livrée au plus audacieux par le suffrage des soldats; c'est une magistrature sacrée, responsable du bonheur et de la sécurité des peuples, instrument et miroir de la Providence divine. Dans la sainteté du mariage, le souverain retrouvera le secret de la perpétuité de sa race; sa vie et son règne se continueront paisiblement dans ses enfants, s'ils en restent dignes. Les mêmes vertus feront la force de chaque famille; partout le divorce et l'exposition des enfants sont sévèrement défendus. Dans ces jours d'allégresse, Constantin voit déjà le reste du monde converti par son exemple, les mœurs régénérées, et l'Empire pour longtemps affermi dans sa maison. Il chasse les païens des fonctions publiques, et, pour rompre avec le passé, il quitte le vieux Palatin pour fonder une capitale nouvelle.

XXIV. Courtes illusions : le plus grand des souverains, que peut-il sur les cœurs? Rajeunira-t-il en un jour ces peuples qu'en trois siècles le sang des martyrs n'a pas émus? Hélas! dans l'Église voici venir à sa suite l'orgueil des courtisans, la soif des dignités,

311 la honte des divorces et des adultères, nouveaux en-
nemis au lendemain de la victoire, et une fatale im-
moralité mine jusqu'à cette famille impériale en qui
chacun espère, mais que l'obéissance et l'amour des
peuples ne suffiront pas à perpétuer. Un prêtre
312 grec, Arius, lève le drapeau de l'hérésie, guerre
hypocrite à Jésus-Christ de ceux qui n'osent l'at-
taquer en face. Souple à la vanité des sages au-
tant que facile aux mœurs des riches, il triomphe en
quelques années dans tout l'Empire sauf dans la
Gaule, glorieux refuge de la vérité. A la cour surtout
il trouve des amis puissants. Fille d'un persécuteur
célèbre, plus méchante que belle, une femme impure,
l'impératrice Fausta y fascinait les cœurs. Sa haine
335 perfide obtint du vieux Constantin l'exil à Trèves de
saint Athanase la terreur des ariens, et ses calom-
nies, vengeance d'une passion méprisée, arrachèrent
336 au malheureux père la mort de son propre fils Cris-
pus. Trop tard détrompé, l'Empereur, à son lit de
mort, signa le rappel d'Athanase, et fit étrangler
Fausta.

337 XXV. Restaient trois fils, imprégnés par cette mère
du venin des mauvaises passions. L'un périt dans une
340 guerre fratricide ; le second, avili par la débauche,
350 tombe sous les coups d'un rebelle, et l'Empire reste à
Constance le plus arien de tous. L'Église est ouver-
tement persécutée, le successeur de saint Pierre
banni, les prêtres assiégés de menaces ou d'intrigues,
les vierges chrétiennes brutalement dispersées. Obligé
de fuir au désert, Athanase se consolait au souvenir

de la foi vive qu'il avait trouvée dans la Gaule ; mais son 350
 amitié seule y devient une condamnation. Enlevés de
 leurs sièges, saint Paulin de Trèves et saint Rodane 353
 de Toulouse vont mourir de misère en Asie. Saint
 Hilaire les suit dans l'exil, au grand deuil de Poitiers 356
 si fier de son évêque ; c'est de là que, sans s'émou-
 voir, il réfute les ariens, accuse l'Empereur, et sou-
 tient, par ses lettres, les évêques de Gaule. « Vive
 « l'exil ! écrit-il, pourvu que la vérité ne périsse pas.
 « Hélas ! qui renonce à la foi de ses pères, pour s'en
 « faire une nouvelle, méprise bientôt l'une et l'autre.
 « Alors, autant de têtes, autant de doctrines ; chacun
 « s'aigrit, dispute, traite les autres d'hérétiques, et
 « où sont les disciples de Jésus-Christ ? » Voix pro-
 phétique, qui condamne à jamais la vanité des hérésies.

XXVI. Cependant, veuve de ses pasteurs, la Gaule semblait près de faiblir, et la solitude seule offrait un asile aux derniers hommes de cœur. Converti par un livre d'Hilaire, l'ardent Jérôme avait quitté Trèves à la fleur de l'âge, et était allé mortifier sa chair et mûrir ses pensées dans les sables de Palestine. De là, au milieu du pêle-mêle des opinions, sa traduction latine de la Bible, monument unique de patience et de fidélité ; de là, ses lettres, dont la Gaule eut sa part, opposant aux vices des ariens les divins attraits de la chasteté. Dans une cellule voisine de Poitiers s'était formé un disciple plus intime d'Hilaire, le charitable Martin, celui qui, soldat, avait donné la moitié de son manteau à un pauvre d'Amiens. Maintenant,

356 soldat de Jésus-Christ sous les ordres d'Hilaire, il attendait dans la prière et dans le travail le retour de son maître bien-aimé, et mettait le premier en pratique ce qu'Athanase avait appris aux Gaulois des anachorètes de la Thébaïde. Un exilé, deux solitaires, voilà tout l'espoir de l'avenir. L'hérétique empereur va triompher. « Mieux vaudrait un païen, ennemi déclaré de Jésus-Christ ! » s'écrie tristement Hilaire.

360 A la stupeur de tous ce vœu est exaucé, et, Constance mort, l'Apostat Julien recueille l'héritage du grand Constantin, débute par un sacrifice à Jupiter, chasse les chrétiens de tous les emplois, leur ferme les écoles, et déchaîne contre eux les fureurs du paganisme expirant.

XXVII. Rendre à l'Église la pauvreté, les humiliations de son berceau, c'était retremper sa vigueur. Mais ressusciter des dieux ridicules, interdire aux chrétiens l'étude des lettres, l'éloquence, c'était défendre au sapin de rester vert, alors que le vent d'automne emporte les feuilles mortes. De Julien, il ne resta que son palais des Thermes, premier monument de Paris qu'il aimait. L'Église, au contraire, était toute rajeunie pour de nouveaux combats. Hilaire était revenu triomphant à Poitiers; Martin, malgré lui évêque de Tours, dirigeait de sa parole et de son exemple les monastères florissants de Ligugé et de Marmoutiers, et Trèves revoyait, dans le brave Valentinien, un empereur capable de reprendre l'œuvre si tôt interrompue du premier prince chrétien. Élevé à l'armée de Gaule, son fils Gratien donnait les plus

belles espérances ; pour précepteur, il avait Ausone 367
de Bordeaux, le plus aimable et le plus gracieux écri-
vain du temps ; pour ami, le chaste et éloquent Am-
broise de Trèves, devenu évêque de Milan. 374

XXVIII. En face de ce bel avenir, les ariens se
cachaient ou rétractaient leurs erreurs. C'était un
beau jour entre deux orages. Une seconde Fausta,
veuve d'un tyran païen, la belle Justine, séduisit
l'Empereur, et monta sur le trône par un divorce
scandaleux. Valentinien mort, elle s'empara du pou- 375
voir, releva l'hérésie et perdit la nouvelle famille im-
périale. Longtemps, à lui seul, Ambroise déjoua ses
complots, paralysa ses satellites, et empêcha la guerre
civile. Et, au milieu des embûches de cette cour per-
fide, il composait le livre qui, en dépit des ariens,
gagna tant d'âmes à la virginité, les homélies qui
ramenèrent l'immortel Augustin au camp de la vérité,
les beaux chants ambrosiens, les plus anciens de
l'Occident qui, après avoir charmé les veilles de son
peuple alarmé, sont restés l'ornement des fêtes ca-
tholiques. Deux fois des révoltes éclatent dans la
Gaule, et Justine tremblante de se jeter aux pieds
d'Ambroise, dont la figure seule arrête une armée.
Deux fois elle fut ingrate, et, comme pour la punir,
ses deux fils tombèrent à Lyon et à Vienne, égorgés 383
par des traîtres. Ambroise les pleura comme ses en-
fants, flétrissant comme elles ne l'avaient pas encore
été la révolte et l'usurpation.

XXIX. Enfin Justine mourut, et, après avoir ap-
porté la corruption dans les mœurs, le trouble dans

383 les familles, la division dans l'Empire, l'arianisme fut à jamais relégué chez les barbares, dont il parvint encore à séduire les cœurs simples et grossiers. Si les persécutions avaient manifesté l'héroïque soumission des martyrs, de l'hérésie jaillit la courageuse éloquence des évêques. Toujours debout sur la brèche, Ambroise avait d'une main soutenu l'Église, de l'autre la patrie, et, ne désespérant pas de voir vivre enfin une dynastie chrétienne, il avait, après bien des luttes, raffermi le pouvoir sur la tête du grand Théodose. Il semblait au moment de réaliser ses vœux ; mais la vie du chrétien est un combat, et voici maintenant à vaincre l'indifférence, la mollesse, l'habitude des jeux et des spectacles, la soif du luxe et des festins, maladies des peuples décrépits. L'Empire, qui semblé se reposer et se rajeunir sous la main d'un invincible guerrier, au fond s'appauvrit, se dépeuple, s'éteint ; les affranchissements d'esclaves ne suffisent pas à remplacer les familles qui s'éteignent dans une égoïste stérilité. Vainement, dans les villes, quelques corporations d'ouvriers essaient d'inaugurer le travail libre ; ruinés par le poids croissant des impôts, ils vont bientôt grossir le nombre des Bagaudes qui pillent la campagne. Vainement à la frontière les barbares reçoivent des terres et des villages à condition de les défendre ; au premier bruit de guerre, ils quittent la charrue pour l'épée, leur patrie d'un jour pour leur vieille vie de brigandage. Après un règne trop court, Théodose mourut, laissant de chétifs et ineptes enfants, entourés de fonctionnaires avides, serviles, lâches et per-

fides. A part saint Ambroise, qui défendait jusqu'au 383
bout ce reste d'un pouvoir chancelant, à part quel-
ques évêques qui se dévouaient au peuple de leur
cité, le dégoût des affaires publiques s'était emparé
de tous les cœurs honnêtes. Une vague-mélancolie,
un stérile amour de la nature les poussait dans la so-
litude, et, pour qui cherche encore quelque trace de
vie et d'activité, c'est au fond des campagnes, au sein
de la vie privée qu'il faut les trouver. Là s'étaient
réfugiés les rares amis des lettres, de la sagesse et de
la liberté; là l'Évangile disputait à l'oisiveté et à l'in-
souciance païennes les dernières âmes d'élite d'un
monde usé.

XXX. A la première secousse, le poète Ausone 390
s'était retiré dans ses terres, près de Bordeaux. A
d'autres le soin des affaires, à lui la pêche, la chasse,
la lecture, les douces causeries, mol chevet pour une
tête bien faite. Au pays natal l'attendait un élève bien
cher, Paulin, son égal en gloire et en dignités, dégoûté
comme les autres de la cour et des honneurs. Mais la
mort, cruelle visiteuse, lui prit un jeune fils, seul fruit
d'un hymen sans nuages. Dès lors, pour lui et pour sa
chère Thérèse plus qu'une pensée : Dieu et les pau-
vres. Peu à peu ils vendirent leurs biens qui étaient
considérables, et pour échapper au bruit du monde,
ils se retirèrent à Barcelone. Attristé par ce départ,
Ausone reportait ses soins et son ambition paternelle
sur son petit-fils, qui portait aussi ce doux nom de
Paulin, et qui, enfant précoce, lisait Virgile et par-
lait grec à cinq ans. Élevé trop délicatement, le petit

390 savant tomba malade. Pour sauver sa vie , adieu l'étude, et quand revint la santé, tout fut pour le plaisir : autre peine pour Ausone. Désirée depuis trois ans, une lettre de Barcelone le vint consoler au bord de la tombe, et il mourut, laissant sa fortune à son petit-fils et son génie à l'autre Paulin. L'un, cédant à la mollesse de son temps, marié à une femme riche et belle, fier de sa maison et de sa table, ne rêvant que chiens, faucons et chevaux, était de ceux qui, pour toute grâce, désiraient jouir. L'autre, fuyant une seconde fois les louanges, s'embarqua pour l'Italie, consulta l'oracle du temps, l'illustre Ambroise, et puis
391 alla en Campanie se cacher à l'ombre du tombeau de saint Félix, son martyr de prédilection.

XXXI. Là, vivant en frère avec sa chère Thérèse, vêtu d'un sac de poils de chèvre, jeûnant jusqu'au soir, ce pauvre volontaire faisait, sans le savoir, l'admiration de ce siècle efféminé et des saints eux-mêmes. Ambroise et Martin le citaient à leurs disciples ; Jérôme lui écrivait du fond de l'Orient, et, sans l'avoir vu, le fils spirituel d'Ambroise, le divin Augustin, recherchait ses conseils et l'aimait tendrement. S'il faisait encore des vers, c'était pour la fête annuelle de son hôte, saint Félix, ou pour un ami d'enfance, toujours présent à son cœur. Né comme lui aux bords de la Garonne, et comme lui visité par le malheur, Sulpice Sévère apprenait de lui le chemin de la pauvreté, et parvenait à se détacher de tout, hormis de son pays natal et de son aimable maître saint Martin. Ce fut entre ses bras que le glorieux

évêque de Tours expira, les yeux fixés au ciel. Té- 307
moin de ses vertus et de ses miracles, Sulpice en fit
une simple et touchante relation, que son ami reçut
le premier, et que bientôt les libraires de Rome ne
suffirent pas à copier pour les lecteurs avides de l'Afri-
que, de l'Égypte et de l'Asie. Chacun voulait connai-
tre l'intrépide vainqueur des démons, le destructeur
des idoles et des arbres sacrés, le père des pauvres
qui tant de fois s'était dépouillé pour eux. Plus de
quatre cents églises s'élevèrent en son honneur, trop
heureuses si elles obtenaient une parcelle de ses rudes
vêtements. Sulpice Sévère ne veut pas être le dernier
à en bâtir une, et, pour le guider, Paulin lui envoie
le plan de ses basiliques à saint Félix, et lui décrit la
nef en forme de croix avec ses deux rangs de colon-
nes, les poutres sculptées du plafond tout brillant
d'or, les peintures symboliques qui couvrent les murs
et les poétiques inscriptions qui en donnent le secret,
enfin les arcades du cloître où s'ouvre l'église, la
coupole isolée du baptistère dédié à saint Jean-Bap-
tiste, et la fontaine d'eau vive où est plongé le néo-
phyte.

XXXII. Tandis que les chrétiens employaient leurs
loisirs et leur fortune à ces paisibles travaux, et don-
naient à ce siècle efféminé de vaines leçons de pau-
vreté, l'église de Gaule perdait, la même année que
saint Martin, sa seconde lumière ; arraché à l'amour
de son peuple, saint Ambroise mourait, et avec lui le
dernier appui d'un trône caduque, où sept empereurs
avaient passé sous ses yeux. Il n'était plus cet homme

397 puissant auprès de Dieu, qui de loin convertissait ou épouvantait les barbares. L'heure du châtement arrivait enfin pour cette Rome qui, sourde pendant quatre siècles à la voix et à l'exemple des saints, laissait impunis le divorce et l'infanticide, qui rassasiait ses yeux du sang des gladiateurs, qui accablait le peuple d'une domination de plus en plus pesante. Ses propres fonctionnaires appellent les barbares à venir partager ses dépouilles. 200 mille Goths fondent sur l'Italie; pour les repousser il faut les légions du Rhin, et la Gaule
405 découverte est offerte comme une proie aux envahisseurs. Contenus depuis des siècles, ils se précipitent semblables au torrent qui a rompu sa digue. L'Auvergne seule leur échappe, et, du haut de ses montagnes de granit, elle voit, d'un côté, les Suèves, les Alains, les Vandales ravager les plaines de la Seine, de la Loire et de la Garonne, et de là se jeter en Espagne; de l'autre, les Bourguignons s'engager dans la vallée de la Saône et du Rhône, et s'emparer de Vienne et de Lyon; enfin, au midi, les Goths d'Alaric, que les dépouilles de Rome n'ont pas rassasiés, mettre à feu et à sang la Provence et l'Aquitaine.

XXXIII. Les deux Paulin virent, mais non du même œil, ces terribles Goths, géants à demi nus, sans peur et sans pitié. A l'approche de l'ennemi, le solitaire de Campanie, maintenant évêque de Nole, avait entonné un chant belliqueux. « Quand je serais
« la proie des Goths, joyeux je fêterais saint Félix,
« au milieu de ces cruels Germains. Si de lourdes
« chaînes faisaient plier ma tête, elles n'emprisonne-

« raient pas mon âme. Libre et fier, mon cœur mé- 405
« priserait l'esclavage, et ma voix, inspirée par l'a-
« mour, chanterait dans les fers. » Les barbares vin-
rent éprouver ce courage. Nole fut prise et pillée ; 410
pour racheter les captifs, l'évêque donna tout ; n'ayant
plus rien, il se vendit lui-même pour rendre son fils
à une veuve désolée, et il alla chanter dans les fers.
Sa voix, sa douce figure, désarmèrent son maître.
Affranchi, il fit encore vingt ans le bonheur de
son peuple et la joie des pauvres, jusqu'à ce que,
endetté pour eux, il vit saint Martin lui ouvrant
le ciel, et venant au-devant de lui. En ce même
temps, le petit-fils d'Ausone trainait une vie in-
quiète et misérable. Les Goths avaient brûlé Bor-
deaux ; la maison et la fortune de Paulin y passè-
rent ; trop heureux d'avoir la vie sauve, il suivit le
flot des fugitifs qui venaient de tous côtés s'embar-
quer à Marseille. Il lui restait quelque bien en Grèce ;
mais, ô fatale nouvelle ! d'autres barbares l'y ont de-
vancé. Le voilà chargé de sa mère et de sa femme,
abandonné de ses enfants, réduit à travailler de ses
mains et bientôt seul, octogénaire, criblé de dettes,
regrettant, mais un peu tard, de ne s'être pas fait
moine dans sa jeunesse. Un jour, un Goth, installé
dans ses terres, se convertit et lui envoya de quoi
mourir à l'abri de ses créanciers. Il finit dans la pé-
nitence, remerciant Dieu de l'avoir tiré de sa douce
oisiveté

XXXIV. Ainsi des Gaulois, les uns, pauvres volon-
taires, étaient les consolateurs et la dernière gloire

410 de leur patrie ; les autres étaient brutalement arrachés à leurs richesses et à leurs jouissances. Adieu bains, spectacles, festins, palais magnifiques, gracieuses villas, délices raffinées de la vieille Rome. Pour vous fuir, inutile d'aller encore jusqu'en Palestine ou en Thébaïde. Les barbares ont fait partout des déserts ; ils ont tout détruit, excepté ce que l'Église sauvera dans ses cloîtres. Du fond de l'Orient reviennent, comme à leur rencontre, deux solitaires gaulois, apportant les règles et les traditions des plus saints anachorètes. Sur la terre où aborda jadis sainte Magdeleine, ils fondent deux couvents, asiles ouverts aux débris de l'Empire, pépinière de soldats pacifiques de la nouvelle Rome. C'est saint Victor de Marseille, où bientôt cinq mille religieux vivent sous les ordres de Cassien ; c'est Lérins, rocher peuplé de serpents, qui, à la voix de saint Honoré, devient une école de saints et d'évêques pour la Gaule entière. L'esprit

413 monastique se propagea avec une merveilleuse rapidité sur les bords de la Saône et du Rhône, au milieu des Bourguignons, les plus doux des barbares. Leur nom venait des bourgs ou forts des frontières, où ils avaient longtemps tenu garnison pour les Romains ; les autres avaient travaillé comme charpentiers dans les provinces, et maintenant encore ils se croyaient moins les conquérants que les alliés et les soldats de l'Empire. Tandis que, sous leur domination, les professeurs de Vienne et de Lyon continuaient leurs le-

420 çons, des couvents de trois à quatre cents moines s'établissaient aux environs d'Agde, d'Arles, de Lyon, de

Vienne et au tombeau de saint Maurice en Valais, 420
jeunes écoles dignes de rivaliser avec leurs aînées de Ligugé et de Marmoutiers.

XXXV. De là sortaient non-seulement des évêques pour défendre et relever les villes de la Gaule, mais encore des apôtres pour convertir les barbares des plages lointaines. Né au bord de l'Océan, saint Patrice avait été enlevé à quinze ans par des pirates et vendu en Irlande pour y garder des troupeaux : heureuse captivité, où, dans le silence des champs, Dieu fut son compagnon fidèle, son maître, son ami. Après huit années de misère et d'aventures, il se retrouva libre, mais pris d'une passion violente pour la conversion des âmes. Il étudia tour à tour à Marmoutiers, à Auxerre, à Lérins, à Rome, et partout le suivait l'image des Irlandais dans les larmes qui réclamaient son secours. Encouragé par le Souverain Pontife, il repart pour la terre de son esclavage, en chasse les derniers druides, et de cette île sauvage fait l'île des Saints qui, un jour, rendra au centuple ces bienfaits à la Gaule.

XXXVI. La moisson était grande : il y avait à convertir les Goths et les Bourguignons séduits par les ariens, les Francs, les Huns, les Lombards et toutes ces tribus païennes déjà prêtes pour une nouvelle invasion. Mais, légèreté de l'homme ! quelques années de repos suffirent pour éteindre la ferveur qui venait de peupler les cloîtres. Les Goths avaient passé en Espagne à la suite des Vandales ; la Gaule était pour un moment délivrée des barbares ; aussitôt villes et

420 villas de réparer leurs ruines; Trèves de rebâtir son amphithéâtre pour de nouveaux spectacles; chacun de jouir avec cette hâte et cette insouciance qui naissent des longs dangers. Parmi ceux que les calamités
 428 publiques avaient ramenés à Dieu, plus d'un moine, fier de ses austérités, se complaisait maintenant en de vaines et périlleuses rêveries; Lérins même, au lieu d'envoyer des apôtres à la Germanie, devenait un foyer d'hérésie à assiéger et à détruire. Si, en Orient, des cœurs lâches avaient cherché un refuge dans le manichéisme et reconnu au mal une existence éternelle et fatale, en Gaule au contraire les pélagiens, fils d'Arius, niaient non plus la divinité de Jésus-Christ, mais la nécessité de sa grâce, et se vantaient à eux seuls de faire le bien et de sauver le monde, erreurs ennemies en apparence, mais sœurs par leur égoïsme et leur stérilité. Des murs d'une petite ville
 429 que les Vandales allaient réduire en cendres, l'ardent Augustin épuisait son génie à les combattre toutes deux. Sa plume infatigable ne pouvait répondre assez vite aux questions pressantes de Prosper de Bordeaux et de saint Hilaire d'Arles, qui, à leur tour, parlaient, écrivaient, voyageaient pour la vérité, et allaient
 432 deux fois à Rome retremper leur courage.

XXXVII. Ailleurs c'étaient le pieux saint Loup de Troyes et le savant Germain d'Auxerre qui réunissaient des conciles, raffermisssaient la foi des évêques, et de là partaient pour la Grande-Bretagne, premier foyer de l'hérésie. En route, ils passèrent près de Paris, au village de Nanterre. A leurs genoux se jeta

une angélique petite fille de sept ans, qui voulait être fiancée à Jésus-Christ. Frappés de l'étincelle de charité qui déjà brillait dans l'œil de Geneviève, les évêques reçurent ses vœux, et confièrent à son amour une image du Sauveur. Pendant que les hommes d'esprit se disputent la ruche de la vérité, c'est cette vierge qui, amassant le miel des bonnes œuvres, va, sans le savoir, trancher le différend. Sa jeunesse est dévouée aux plus humbles devoirs de la piété filiale ; il n'en reste d'autre trace qu'un puits vénéré, où se renouvela pour sa mère aveugle le miracle de Tobie. Orpheline à quinze ans, elle vint à Paris, adopta les pauvres pour ses enfants, pour sœurs quelques vierges consacrées au Seigneur, ne vécut que de pain et de légumes secs, se fit pilote pendant la famine pour amener des bateaux de blé, nourrit la ville entière de ses pieuses largesses, et réalisa toutes les merveilles d'une ingénieuse charité. 432

XXXVIII. Bientôt un affreux orage vint éprouver sa vertu, et balayer les systèmes bâtis sur le sable. Attila, le fléau de Dieu, la terreur des empereurs, a passé le Rhin à la tête des Huns, les plus laids, les plus cruels, les plus sauvages des barbares. Trèves, Metz, Troyes, ne sont plus qu'un monceau de ruines, et à ce bruit toute la Gaule sèche d'épouvante. Fous de terreur, les Parisiens entassent leurs effets sur des chariots, et veulent fuir. Geneviève seule les rassure et leurs promet que Dieu les épargnera. Mais l'ennemi approche ; il est aux portes ; des cris s'élèvent contre la sainte ; elle trahit : le peuple périt par sa 451

451 **faute. Qu'elle meure l'hypocrite, la magicienne, la perfide. Les uns veulent la brûler, les autres la jeter à la Seine. Pendant ces rumeurs, le danger s'éloigne. Attila s'est dirigé sur Troyes; là saint Loup est venu au-devant de lui, et, pris d'amitié pour ce beau vieillard, le féroce conquérant a épargné sa ville. Maintenant c'est à Orléans de trembler; les environs sont comme inondés de ces Huns, qui mangent et dorment sur leurs chevaux, toujours prêts au festin ou au carnage. Ici un autre évêque raffermi les courages: debout sur les remparts, saint Aignan soutient les assiégés, et leur annonce une prochaine délivrance. En effet, après de longs jours d'anxiété, un nuage de poussière leur signale l'approche d'une armée amie; tout ce qui restait de guerriers romains ou barbares s'était réuni pour sauver la Gaule. Attila abandonne malgré lui le siège d'Orléans, et recule pour concentrer ses hordes qui pillaient à cinquante lieues à la ronde. Les deux armées se heurtent dans les plaines de Châlons-sur-Marne, choc mémorable et dernier triomphe des aigles romaines. Après une lutte acharnée, que la nuit termina, Attila fut forcé de quitter le champ de bataille; les vainqueurs affaiblis n'osèrent le poursuivre, et il se retira lentement, déchargeant sa rage sur tout ce qu'il rencontrait, et n'épargnant ni l'évêque de Mayence ni les pieuses vierges de Cologne.**

XXXIX. Au premier rang des vainqueurs de Châlons avaient combattu quelques milliers de Francs, couverts de peaux de bêtes, et leur framée ou hache

d'armes avait fait de larges trouées parmi les Huns. 451
 Leur chef Mérovée se distinguait de tous par sa longue et luisante chevelure, privilège de sa famille. C'étaient les fils de ces indomptables guerriers que Constantin se vantait d'avoir soumis, et qui depuis étaient les fidèles alliés de l'Empire. Cantonnés d'abord aux bouches du Rhin, ils s'étaient avancés peu à peu jusqu'à la Somme, dans ces plaines de Belgique désertes par les incursions des Germains. Fils de Mérovée, leur roi Childéric rechercha aussi l'amitié des Romains. L'Italie étant aux mains des Huns et des Vandales, il alla solliciter jusqu'à Constantinople le manteau de pourpre et le titre de maître de la milice impériale. Avec ce nom respecté, il occupait militairement et gouvernait en souverain tout le nord de la Gaule; mais ses mœurs débauchées le firent détester des Francs eux-mêmes, qui le chassèrent honteusement, et mirent à sa place le Gaulois Egidius. Ce chef à mœurs romaines, qui les voulut charger d'impôts, leur déplut bientôt. En même temps, Childéric, réfugié en Thuringe, enlevait le tribut envoyé à Constantinople, l'offrait en son nom comme prix de la faveur impériale, et, sur l'appel de ses amis, 464
 reparaisait en Gaule. Abandonné de tous, Egidius ne put lui résister. L'incorrigible Franc ramenait avec lui une femme enlevée à son hôte, le roi de Thuringe, et ce fut de cette union que naquit le célèbre Clovis. A sa mort, Childéric fut enseveli près de Tournai avec son cheval de bataille, sa hache d'armes, son manteau semé d'abeilles

464 d'or et tout un trésor de monnaies des Empereurs d'Orient.

XL. Pendant qu'au nord les Francs cherchaient comme les Bourguignons à régner sous le nom des Romains, au midi les Goths, revenus d'Espagne, prétendaient rétablir l'Empire pour leur propre compte, s'emparaient des meilleures terres, pillaient les villes, faisaient de Toulouse le dépôt de leurs trésors, et de là assiégeaient Arles, Narbonne, Bourges et Clermont. Un instant, l'Auvergne parut capable de leur résister. A l'abri de ses montagnes, quelques grandes familles menaient encore une vie pure et active, et, chose rare, conservaient au faite des honneurs une noble grandeur d'âme. C'étaient les Avite, les Ferréol, les Apollinaire, les Syagre, unis entre eux par des mariages, et, de père en fils, préfets de Gaule, consuls, généraux. Tandis qu'un Ferréol arrêtait les Goths devant les murs d'Arles, qu'un Avite faisait contre eux la guerre de partisans dans les montagnes, qu'un Syagre relevait le drapeau romain jusqu'aux bords de la Seine, Sidoine Apollinaire, leur parent et leur ami, quittait la préfecture de Rome pour l'évêché de Clermont. Suivant l'usage, il devint en même temps défenseur de la ville, vaste et périlleuse magistrature, inventée en ces jours de trouble contre les traîtres, les voleurs et les barbares. A la faveur de la guerre, les criminels disparaissaient et restaient impunis. Les villes étaient sans communications, les routes infestées de brigands. Enlevée par eux, une malheureuse dame avait été vendue secrètement à

Clermont. Après de longues recherches, ses parents 464
découvrirent qu'elle était morte, et que ses ravisseurs
s'étaient réfugiés à Troyes. C'est l'évêque Sidoine qui
écrit à saint Loup pour obtenir justice et indemnité.
D'un autre côté, les Bretons s'étaient soulevés, et, du
fond de l'Armorique, que les Romains n'avaient ja-
mais bien soumise, venaient vendanger les vignes,
brûler les maisons et enlever les paysans. C'est en-
core Sidoine qui implore la pitié de leur chef pour un
pauvre laboureur à qui ses soldats ont tout pris.

XLI. Cependant, autour de lui, l'Aquitaine et la 466
Provence sont la proie des Goths. L'hérésie charme
par ses complaisances et par ses flatteries ces nou-
veaux fondateurs d'empire. Arien furieux, leur roi
Euric persécute les chrétiens : huit évêques sont mis
à mort, et restent sans successeurs ; les portes et les
toits des églises sont enfoncés, et les bêtes vont brou-
ter l'herbe au pied des autels. L'Auvergne, menacée,
envoie un ambassadeur à Toulouse. Mais ne va-t-il
pas, comme tant d'autres, trahir son pays et le ven-
dre à l'ennemi ? Bientôt, en effet, les Goths viennent
de toute part heurter les murs de Clermont. Sidoine 475
soutient les courages, dirige la défense, fait manger
jusqu'à l'herbe des remparts ; et, quand après un long
siège il faut se rendre, il demande à l'évêque de Mar-
seille une rançon pour les captifs, un toit et du pain
pour les bannis. Il alla le premier pleurer dans l'exil
la ruine de sa patrie, et ne revint que pour finir ses
jours dans les humbles travaux du saint ministère.
« Tu me demandes des vers, répondait-il à un ami, et

475 « comment en faire au milieu de soldats ivres, insatiables, à la chevelure graissée de beurre rance, « qui nous assourdissent de leurs chants germaniques? Les vers de six pieds ont fui devant ces barbares de sept pieds. » Triste et dernier jeu de mots de la poésie latine expirante.

XLII. Ainsi, à la fin, les fils d'Arioviste l'emportaient sur les successeurs de César. De plus en plus incapable d'être libre, la Gaule, après avoir appartenu au plus puissant Empire de l'antiquité, retombait, corrompue, asservie, misérable, sous le joug des Germains. Le paganisme avait porté ses fruits, épuisé ses ressources. Allaient-ils régénérer le monde romain, ces féroces conquérants, traînant à leur suite de longues files de captives, buvant le vin dans les crânes de leurs ennemis, et immolant des victimes humaines à leurs divinités sauvages? Vers la même époque, ils envahissaient, à l'autre extrémité de leurs déserts, un second empire, qui n'était ni moins vaste, ni moins riche, ni moins éclairé, la Chine, merveilleuse nation, possédant tous les secrets de la science, qui reste encore debout, dans son éternelle décrépitude, pour nous montrer le chef-d'œuvre de la sagesse humaine rajeuni par des barbares. De même en Occident, s'ils ne s'étaient pas détruits les uns les autres, ils n'auraient perpétué que les vices, les orgies, la servilité, la tyrannie du Bas-Empire.

XLIII. Heureusement, sur la brèche des villes assiégées, restaient debout de courageux chrétiens, d'intrépides évêques, séparés les uns des autres, es-

pérant peu dans l'avenir, tentés de croire à la fin du monde, et pourtant ayant assez de grandeur d'âme pour remplir leur devoir jusqu'au bout, assez de majesté pour désarmer et pour dompter les envahisseurs, assez de puissance pour léguer aux générations futures une force, une chasteté, une richesse, une égalité, une liberté, plus grandes qu'il n'en fut jamais. Tandis que amphithéâtres et thermes tombaient en poussière, ils firent respecter leurs maisons de prière, de travail, d'hospitalité, et, sous le manteau sacré de la charité, ils déroberent à des bras destructeurs les dépouilles les plus précieuses : dans leurs sanctuaires, les vases ciselés, les statues, les tableaux et les lois antiques de l'architecture ; dans leurs chants sacrés, les riches traditions de la musique grecque ; dans leurs hôpitaux, la pratique de la médecine ; dans leurs cloîtres, les plus beaux monuments de la science, de l'histoire et de la poésie ; dans leurs lois canoniques, les principes du droit et de la justice ; dans leurs élections et dans leurs conciles, le type des constitutions libres. A l'insu des barbares, qui exécutaient en aveugles les décrets de la colère divine, et qui s'acharnaient sur les ruines de l'Empire, l'Église leur en conservait tout ce qu'il y avait de glorieux, de noble et de digne.

LIVRE I.

CLOVIS. — SAINT COLOMBAN.

475. — 700.

475 I. Opprimées par les Goths, les villes du Midi avaient longtemps attendu de l'Italie des légions et des libérateurs ; elles n'en avaient reçu que de désastreuses nouvelles. Assiégée par Alaric, affamée par Attila, pillée par Genséric, Rome était à jamais tombée. Alors elles tournèrent leurs regards vers le Nord, appelant des maîtres plus humains. Mieux valaient les Francs, tout fraîchement sortis de Germanie, que ces Goths à demi policés, déjà entourés de courtisans et de délateurs, et jouant les petits Dioclétien. Ces vœux étaient naturels : quel malheureux n'aime changer ? Mais ils ne faisaient qu'irriter les Goths et redoubler leurs persécutions. Ces terribles Francs n'étaient pourtant guère plus de six mille, cantonnés dans les environs de Tournai. Childéric était mort, et le
481 jeune Clovis n'était pas encore sûr de la faveur de Constantinople. De son côté, le fils d'Egidius, Sya-

gre, avait occupé les bords de la Seine, sous le titre 481
de roi des Romains. Avec le secours des Goths, il
pouvait écraser l'ennemi commun. Mais, indigne du
nom qu'il portait, Alaric II laissa Clovis prendre 485
Soissons, disperser les Romains, et le lâche livra
aux vainqueurs Syagre réfugié à son foyer.

II. Les pacifiques Bourguignons ne virent pas non 492
plus sans ombrage ces nouveaux venus dont chacun
vantait la bravoure. La peur les rendit cruels; le roi
Gondebaud fit assassiner avec tous les siens son frère
qu'il soupçonnait de relations avec les Francs, et, le
remords doublant ses soucis, il voyait partout des
ennemis qui lui reprochaient son crime. Vainement
le charitable évêque de Lyon, saint Patient, qui, à lui
seul, pendant une famine, avait nourri son royaume,
le pressait de quitter l'arianisme; Gondebaud lui fer-
mait la bouche, s'écriant que tout catholique était
ami des Francs. Cependant, comme Alaric, il reçoit
un message de Clovis; il s'agit non de la tête d'un
fugitif, mais de la main de sa nièce Clotilde, douce et
pieuse princesse, seule échappée au massacre de ses
parents. Il n'ose refuser, et l'orpheline, dont un mes-
sager fidèle a déjà sondé le cœur, ne peut fuir assez
vite le meurtrier de sa famille. Faible et timide, elle
arrivait au milieu de soldats païens, indomptables,
sourds à la voix des évêques, ennemis de tout frein
et de toute autorité. Que pourra cette brebis égarée
au milieu des loups? Sous son humble manteau, elle
apporte pour les subjuguier la puissance mystérieuse
de l'épouse chrétienne. Chaste, tendre, douce, pa-

402 tiente, elle attendra que le cœur d'airain de son époux cède à son amour.

III. Cependant, du Rhin à la Loire, les Francs, chaque printemps, ravageaient les campagnes, emmenaient les habitants captifs, rançonnaient ou pillaient les villes, et quand, pour se faire aimer, Clovis ordonnait d'épargner les églises, il était à peine obéi. Un jour, l'évêque de Reims réclame un vase sacré. Clovis veut le rendre, et se le fait apporter ; mais, d'un coup de hache, un de ses hommes le lui brise en disant : « Le sort ne te l'a pas donné ; il n'est pas à toi. » Un an après, Clovis retrouve ce soldat, les armes mal tenues, lui arrache sa framée, et, au moment où l'autre se baisse pour la ramasser, lui fend la tête en souvenir du vase. Ainsi c'est par le droit du plus fort que le chef se faisait obéir. Par ce même droit, Goths et Bourguignons se sont installés dans la Gaule que les Francs leur disputent aujourd'hui, et, avant que cette lutte ne soit vidée, voici venir de Germanie une armée d'Allemands qui, l'épée à la main, demandent aussi
406 leur place au soleil. Clovis marche à leur rencontre, et les joint près du Rhin, à Tolbiac. Avant d'en venir aux mains, il invoque le Dieu de la guerre, qui ne lui a jamais refusé la victoire. Les Allemands aussi l'ont invoqué, et ils ont pour eux la fougue, l'avidité, la jeunesse des derniers venus. Les Francs cèdent à ce choc impétueux ; Clovis voit reculer les plus braves, et la victoire va lui échapper. En ce moment suprême, le Dieu des combats étant sourd, il pense au Dieu de Clotilde, et, si la victoire est à lui, il jure

d'être chrétien. La foi lui rend du cœur ; il rallie sa troupe, et, par une charge vigoureuse, il enfonce l'ennemi. Le roi des Allemands est tué : adorant l'étoile du vainqueur, les vaincus passent sous ses drapeaux. 496

IV. La bataille gagnée, il fallait tenir son serment. Clovis revient à Reims, et là le saint évêque Remi et la douce Clotilde le préparent au baptême. Le jour de Noël, les rues sont tendues de blanc ; les chants sacrés retentissent ; le roi est conduit au baptistère et revêtu de la robe blanche. Une foule de Francs suivent son exemple, et à l'éclat des cierges, au parfum de l'encens, ils se croient déjà en paradis. Cette conversion est une fête pour le monde chrétien. Le pape Anastase félicite Clovis de lui avoir ménagé cette joie pour son avènement. Sans crainte de déplaire au soupçonneux Gondebaud, l'évêque de Vienne, saint Avite, s'écrie que l'Occident n'a plus rien à envier à l'empire grec : « Voici un roi dont la foi convertira et Francs et barbares : ses victoires seront les nôtres. » Et saint Remi comble la joie du néophyte en lui promettant que, s'il est fidèle à Dieu, sa postérité héritera de la puissance des Romains, et arrêtera le flot des nations barbares. Déjà Paris lui a ouvert ses portes et le palais impérial des Thermes, tandis que la chaste Geneviève a reçu comme une sœur la reine qui partage avec elle l'innocent empire de la femme chrétienne. Dans toute la Gaule, les peuples saluent avec confiance et respect ce souverain qui relève non-seulement de son épée, mais de Dieu, et ils espèrent

496 qu'un pouvoir juste et paternel va succéder à la violence et au pillage.

V. C'était sans doute une grande révolution, et, au lieu de se corrompre en cinquante ans comme les Goths et les Bourguignons, les Francs allaient peu à peu trouver dans les vertus chrétiennes le secret de vivre et de durer. Mais ni un homme ni un peuple ne changent en un jour. Converti sur un champ de bataille, Clovis réclamait avant tout du Dieu tout-puissant les victoires et le bel empire que saint Remi promettait à sa postérité, et ses Francs, avec lesquels il eût voulu arracher Jésus-Christ à ses bourreaux, devaient aujourd'hui écraser ses hérétiques voisins. « Je n'aime pas, disait-il, voir aux mains de ces ariens « la plus belle partie des Gaules : allons, et chassons-les « avec l'aide de Dieu. » Pour conjurer l'orage, le prétendu successeur des Empereurs d'Occident, le grand Théodoric, roi des Goths d'Italie, le comble de présents, lui envoie un joueur de guitare, lui cède la Bavière, et, flattant son orgueil, lui peint la gloire et les avantages de la modération, en même temps qu'il supplie Gondebaud et Alaric de ménager le jeune conquérant. C'est en vain : à qui veut la guerre, les prétextes
501 manquent-ils jamais ? Clovis attaque d'abord Gondebaud, le bat près de Dijon, le poursuit jusqu'au fond de ses États, l'assiège dans Avignon, et le force de
507 devenir à jamais son tributaire. Reste le lâche Alaric, justement seul au jour du danger. Clovis ne lui laisse pas le temps d'aguerrir ses Goths qui, depuis tant d'années, s'endorment aux délices de l'Aquitaine. Déjà

il est aux bords de la Loire. Pour gagner l'amitié de 507
saint Martin, il perce lui-même de son épée un soldat qui a pris du foin sur les terres de Tours. Dieu et les saints sont pour lui ; car, au passage de la Vienne, c'est une biche qui lui indique le gué, et, à Poitiers, une lumière merveilleuse lui apparaît au milieu de la nuit sur le tombeau de saint Hilaire. A trois lieues de là, près de Vouglé, il rencontre les Goths. Les deux chefs s'avancent à la tête de leur cavalerie ; ils se reconnaissent et s'abordent, voulant à eux seuls vider leur querelle. Les deux armées s'arrêtent pour contempler ce combat d'où leur sort dépend. Après maints coups échangés, la hache du Franc fait voler en éclats la cuirasse dorée d'Alaric, et lui déchire la poitrine : le malheureux tombe de cheval et roule dans la poussière. Quelques braves volent pour le venger, et entourent Clovis ; mais ses Francs le dégagent, et, avec eux, il disperse les Goths déjà glacés d'épouvante.

VI. Plus d'ennemis jusqu'aux Pyrénées : Toulouse, Bordeaux, toutes les villes lui ouvrent leurs portes ; son fils Thierry fera le reste. Pour lui, il revient à Tours remercier saint Martin de ses faveurs. Il y 508
trouve les ambassadeurs de l'Empereur d'Orient et ce manteau de patrice depuis longtemps sollicité. A la vue de ce vainqueur revêtu de la pourpre et de la couronne, de ces chariots chargés d'or, et de ces milliers de captifs, le peuple croit applaudir encore un consul romain. Mais, dans sa course triomphale à travers ces pays conquis, un pauvre solitaire d'Auvergne, Epta-

508 dius, le suivait ; et, plutôt que d'être évêque, il préférait, au risque d'irriter le vainqueur, lui demander chaque jour la liberté de quelques captifs. A Tours, il obtint plus, et une lettre du grand Clovis annonça aux évêques d'Aquitaine qu'ils pouvaient réclamer les prisonniers de leurs diocèses : heureuse clémence, inconnue des anciens, qui conquit à Clovis le cœur des vaincus. Cependant la guerre continuait à désoler le Midi. Forcé de combattre avec les Francs, Gondebaud s'était avancé jusque près de Narbonne, et, après avoir pris Rhodéz, Albi et toute l'Auvergne, le fils de Clovis, alléché par le fameux trésor des Goths, était venu assiéger Carcassonne. De son côté, le grand Théodoric cherchait à réparer les fautes d'Alaric, et à soutenir l'enfant laissé par lui sur le trône. Il faisait relever les murs d'Arles, rendait ses biens à l'église de Narbonne, confirmait les vieux privilèges de Marseille, envoyait du blé et de l'argent à ses troupes pour leur ôter tout prétexte de pillage, et réunissait tout ce qu'il pouvait de Goths et de Ger-
509 Thierry leva le siège, se rallia aux Bourguignons et vint avec eux ravager les environs d'Arles.

VII. L'évêque de cette ville était l'illustre Césaire, austère élève de Lérins et tendre ami des pauvres, prédicateur infatigable et gracieux poète, fondateur d'un célèbre couvent de religieuses et destructeur de l'hérésie. A l'approche des Francs, plusieurs
510 habitants, dont un prêtre, sortirent furtivement de la ville ; les ariens aussitôt de crier à la trahison et d'ac-

cuser l'évêque. Il fut jeté en prison, gardé à vue et menacé de mort. Il y avait pourtant des traîtres, et parmi ses plus effrontés calomniateurs. Dans une sortie, les Goths trouvèrent une lettre attachée à une pierre et maladroitement jetée au pied des remparts. C'étaient les Juifs qui offraient de vendre une tour à l'ennemi. Les coupables furent châtiés, et Césaire reconnu innocent. Cependant la ville résista, et, après un siège inutile, Francs et Bourguignons rentrèrent dans leurs foyers. Un grand nombre restèrent prisonniers; entassés dans les églises, ils attendaient tristement qu'ils fussent vendus suivant l'usage. Mais, bien que païens, ils touchèrent le cœur de Césaire. Il leur distribua en abondance du pain et des vêtements, et dépensa à les racheter tout le trésor de son église. Nouvelles calomnies, et ordre à l'évêque de venir se justifier à Ravenne devant Théodoric. Ce voyage fut plutôt un triomphe, et lui fournit l'occasion de racheter encore en Italie une foule de captifs des bords de la Durance. Ainsi, en attendant des temps plus humains, les saints avaient déjà le secret d'adoucir les maux de la guerre.

VIII. La paix faite, Clovis avait plus de pays qu'il n'en pouvait garder : les trois quarts de la Gaule lui obéissaient, mais lui fournissaient peu de soldats, et sa petite armée commençait à diminuer de nombre et de vigueur. Que n'avait-il pour la recruter les autres tribus de Francs dispersées de la Somme au Rhin? Leurs chefs sont ses parents; mais ils le voient d'un œil jaloux. Il faut à tout prix s'en défaire : tel

510 est le cri du vieil instinct païen, mal étouffé dans son cœur. A l'instigation de Clovis, le vieux roi de Cologne est assassiné par son propre fils, et, au moment où le parricide plonge la main dans les coffres de son père, une hache vengeresse lui brise la tête. Le roi de Térouanne et son fils s'estiment heureux de n'être que tondu et emprisonnés dans un monastère ; mais leurs cheveux pourraient repousser, et ils ont la tête tranchée. De sa propre main Clovis tue les deux rois de Cambrai. Ainsi mourut quiconque de près ou de loin appartenait à sa famille. Son royaume se grossit de ces sanglants héritages, terres maudites qu'à son exemple ses fils et ses petits-fils se disputeront bientôt le poignard à la main.

IX. Que n'eût pas été le cruel Clovis, sans la douce Clotilde et sans le sage Remi? Grâce à leur influence, ce cœur sauvage eut des jours de soumission et de
511 bonté. A Orléans est réuni un concile dont les pieuses décisions deviennent des lois. Désormais, prévoyance admirable en ces temps de meurtre, le proscrit trouvera un asile inviolable sous les portiques des églises et sur les tombeaux des saints ; libre ou esclave, il n'en sortira que réconcilié avec ses ennemis, et, s'il est coupable de quelque crime, c'est l'Église qui réglera sa peine. Les esclaves, nombreux malgré les rachats, seront considérés, non plus comme des bêtes de somme, mais comme des chrétiens auxquels est assuré le repos du dimanche et des fêtes. Excepté, quelques cuisiniers qui vendent fort cher le secret des sauces romaines, et qui demeurent au service des

Francs, les autres ont leur maison, sont attachés à 511 des champs ou à des vignes, qu'ils cultivent paisiblement avec leurs femmes et leurs enfants; et souvent, dans les testaments des princes et des évêques, ils recevront des preuves d'affection et de reconnaissance. Ainsi quelque bien venait se mêler aux crimes de Clovis et donner l'espoir d'un avenir meilleur. Partout les basiliques des martyrs étaient restaurées; sainte Geneviève en construisait une sur le tombeau de saint Denis; à Paris, au-dessus du palais des Thermes, le roi des Francs lui même, prenant sa femme, la lançait de toutes ses forces, et donnait ainsi la mesure d'une église à saint Pierre et à saint Paul. A peine terminé, l'édifice reçut les restes de la vierge de Nanterre, puis ceux du vainqueur de Tolbiac. La colline tout entière porte encore le nom de la patronne de Paris; une petite rue obscure a gardé celui du conquérant.

X. Autour de ses quatre fils, dignes héritiers de sa fougue, se groupent les Francs, suivant leurs affections sauvages et l'espoir du butin. Thierry s'établit à Metz, Clodomir à Orléans, Childebart à Paris, Clotaire à Soissons, presque tous au nord, au milieu de leurs tribus. De là ils se distribuent villes et provinces, au gré de leurs fantaisies. Chacun se soumit sans murmure : obéir aux fils de Clovis était un bienfait au prix de nouvelles invasions. Assez de hordes barbares avaient passé sur ce malheureux pays. Jusqu'à la Seine, ce n'était plus qu'un désert, des villes en cendres, des campagnes en friche, des forêts en-

511 valissantes. A peine quelques maisons relevées, quelques champs labourés, qu'un nouvel ennemi venait tout détruire. Maintenant, comme avant Tolbiac, des bandes germaniques menaçaient la frontière : c'étaient les Saxons, habitant les bords de l'Elbe, aussi braves sur mer que sur terre. Montés sur de petits bateaux, ils suivaient les côtes, remontaient les fleuves, débarquaient pour piller et disparaissaient comme la foudre. Une bande vint s'établir jusqu'en Normandie et y fonda Bayeux. Une autre plus nombreuse remonta la Meuse, menaçant de ses ravages le cœur même de la Gaule. Averti à temps, Thierry lança sur eux son fils Théodebert, qui en fit un affreux carnage et tua leur roi de sa main ; puis, pénétrant dans leur pays, il leur imposa un tribut annuel de cinq cents vaches. Effrayés par cette leçon, les autres aimèrent mieux passer la mer et s'établir dans la Grande-Bretagne, où leurs compatriotes venaient de fonder plusieurs petits royaumes. Ils achevèrent la ruine de ce malheureux pays, auquel la tribu des Angles donna le nom d'Angleterre. Désertant leur patrie redevenue païenne, les Bretons se réfugièrent en Armorique, qui prit dès lors le nom de Bretagne. Ils y fondèrent plusieurs évêchés et un grand nombre de monastères : Saint-Gildas-de-Ruys, Saint-Pol-de-Léon, Saint-Brieuc, Saint-Malo, doivent leurs noms à d'illustres fugitifs, moines ou évêques, qui achevèrent d'évangéliser ce pays. Ce furent eux qui apportèrent le poétique souvenir du roi Arthur, redouté des Saxons, mort en les combattant, et de ses compagnons, les douze chevaliers de la Table-

520

Ronde, derniers et braves champions du monde ro- 520
main contre les barbares.

XI. Les fils de Clovis ne se contentaient pas de donner asile à des proscrits ou de repousser les Saxons. Il fallait, pour satisfaire leurs compagnons, de riches provinces, des villes à piller : de là cette pente qui entraînait sans cesse les barbares au midi. Gondebaud était mort, laissant ses États à son fils Sigismond. Sous prétexte de venger les parents de leur mère, les trois fils de Clotaire l'attaquèrent. Thierry, né d'un autre mariage, et lui-même gendre de Sigismond, refusa de marcher avec eux et continua ses conquêtes en Allemagne. Sigismond fut vaincu et fait prisonnier avec sa femme et ses enfants. Les Bourguignons n'ayant pas déposé les armes, Clodo- 524
mir, avant d'entrer en campagne, fit jeter dans un puits, près d'Orléans, le roi captif et sa famille, triste vengeance qu'il allait chèrement expier. Parvenu jusqu'à Vézeronce, à deux lieues de Vienne, il livra bataille ; dans une charge téméraire, il se trouva entouré d'ennemis et fut percé de coups. Sa tête fut coupée, mise au bout d'une lance et promenée en trophée. Sa veuve Gondeuque épousa le débauché Clotaire, qui déjà plus d'une fois avait changé de femme. Ses trois fils en bas âge trouvèrent un refuge auprès de leur grand'mère Clotilde, qui reporta toute sa tendresse sur ces douces et innocentes créatures.

XII. Jaloux de cette affection et avides de l'héri- 526
tage de ces orphelins, Clotaire et Childebart se réunirent à Paris pour compléter leur mort. Ils font de-

526 mander les deux aînés à Clotilde, sous prétexte de les élever sur le trône, et la pauvre mère les envoie avec hâte, voyant déjà revivre en eux son cher Clodomir. Mais, au lieu de les lui ramener couronnés, ses fils lui envoient une épée nue et des ciseaux : ils seront tondus ou égorgés, c'est à elle de prononcer sur leur sort. « Je les aime mieux morts que tondus, » tel fut le premier cri de ce cœur de reine, qui ne pouvait croire à tant de cruauté. Satisfait de cette réponse, Clotaire prend un couteau, et saisissant par le bras l'aîné de ses neveux, l'égorge sans pitié. Le second se jette au cou de Childebert : « Au secours, mon père, ne me laisse pas tuer comme mon frère. » Ému jusqu'aux larmes, Childebert demande sa vie ; mais Clotaire le raille, le menace, lui rappelle l'héritage, si bien que Childebert repousse l'enfant loin de lui ; il eut le même sort que son frère. Clotilde ne revit que les corps de ses petits-enfants, et, après les avoir une dernière fois couverts de caresses et de larmes, elle les fit enterrer dans sa chère église de Saint-Pierre. Le plus jeune, qui avait échappé à la mort, fut élevé caché, et, devenu grand, il choisit lui-même la tonsure que Clotilde avait refusée pour ses frères. Il renonça à la chevelure et aux honneurs glissants de la terre pour devenir esclave de Jésus-Christ. Il vécut en donnant l'exemple du travail et de la pauvreté, leçon qui, certes, valait des victoires et des coups d'épée. Enterré non loin de Paris, il a laissé à ce lieu le nom de Saint-Cloud. Clotilde elle-même, triste et découragée, ne trouvant plus d'appui qu'en Dieu, se

retira à Tours, auprès du tombeau vénéré de saint Martin, et y mourut en odeur de sainteté. 526

XIII. Pendant que les fils de Clotilde se partageaient l'héritage de Clodomir, et achevaient la conquête de la Bourgogne, Thierry, faisant toujours bande à part, pénétrait en Thuringe, au cœur même de l'Allemagne, dans ce massif de montagnes qui sépare la vallée du Danube de celles du Rhin, de l'Elbe et du Weser. Trois frères y régnaient. Fidèle à la politique de Clovis, Thierry se fit l'allié de l'un d'eux, l'aida à détrôner et à faire périr les autres ; puis, le faisant venir à Tolbiac, il le fit traîtreusement précipiter du haut des remparts. Le roi mort, il s'empara de ses enfants, entra en Thuringe et soumit tout le pays. Pendant cette expédition, le bruit de la mort de Thierry avait couru, 530 et ses frères, toujours pressés de prendre, avaient mis la main sur l'Auvergne. Thierry revient furieux et altéré de vengeance : pour l'apaiser, Clotaire accourt au devant de lui, et heureusement, en entrant dans sa tente, il aperçoit derrière une toile les pieds de soldats cachés là pour le tuer. Il n'eut que le temps de s'esquiver. Toute la colère de Thierry se déchargea sur l'Auvergne ; et si cette belle province avait été jusqu'alors épargnée, elle fut livrée comme récompense aux vainqueurs de Thuringe. Les villes furent pillées ; le vénéré tombeau de saint Julien ne put préserver Brioude d'une ruine complète ; les habitants, dépouillés de tout, furent emmenés en esclavage, péle-mêle avec le bétail et les chariots de butin.

XIV. Cette guerre de brigands plaît plus aux

530 Francs d'Austrasie que de pénibles et pauvres expé-
534 ditions en Germanie. La mort de Thierry n'interrompt
pas le cours de leurs exploits. Son digne fils Théodebert, le compagnon de ses guerres, commande une armée nombreuse et brave, qui défie l'ambition de ses oncles et qui menace le Midi. En ce moment, Théodoric étant mort, Justinien, empereur de Constantinople, disputait l'Italie aux Goths. Chacun cherche à mettre de son côté le jeune Franc, l'un en lui payant un subside, les autres en lui cédant la Provence.

536

538 Ainsi, avant de mourir, saint Césaire vit Arles passer aux mains des rois francs, et, par une bizarre combinaison, Marseille fut divisée en trois, pour que chacun eût un pied dans ce port, unique refuge du commerce de l'Orient. Les subsides reçus et la Provence acquise, Théodebert entre en Italie à la tête de son armée ; et, arrivés sur les bords du Pô, ces païens du Nord immolent au Dieu du fleuve des victimes humaines. Pour qui venaient donc ces terribles alliés ? Les Goths, qui arrivaient sans défense à leur rencontre, sont surpris et taillés en pièces. Un instant rassurés par ce combat, les troupes de l'Empereur subissent le même sort, et sont réduites à s'enfermer dans quelques places fortes. A l'exemple des anciens Gaulois, les Francs ravagent toute l'Italie, jusqu'à ce que, gorgés de butin, ivres de victoire et de débauche, ils soient vaincus par les chaleurs et par les maladies : à grand' peine quelques-uns repassèrent les Alpes. Théodebert n'était point découragé, et quand la mort vint le surprendre, il préparait une formidable expé-

dition, qui devait descendre le Danube, enlever Constantinople et apprendre à l'empereur grec à prendre le titre de vainqueur des Francs. Indompté dans ses passions comme sur les champs de bataille, il avait enlevé à son mari une riche et belle Romaine. De cette triste union restait un fils pauvre et chétif, Théodebald, qui mourut bientôt sans enfants, laissant ses États à ses oncles, et sa femme à Clotaire, époux de toutes les veuves. 538

XV. Pendant que les Goths d'Italie, subitement dégénérés, perdaient la Provence, et étaient à jamais détruits, ceux d'Espagne balançaient entre la peur et la haine des Francs. Leur jeune roi Amalaric avait épousé Clotilde, fille de Clovis, et maintenant il la persécutait lâchement, la faisait insulter par les ariens, et, par de mauvais traitements, mettait sa vie en danger. Poussée à bout, la princesse envoya à son frère Childebert une robe toute teinte de son sang : c'était plus qu'il n'en fallait pour recommencer la guerre. Childebert entra avec une armée en Septimanie, poursuivit son ennemi, l'épée dans les reins, jusqu'à Narbonne, où il fut tué au moment de s'embarquer, et retrouva sa sœur vengée, mais mourante. Après plusieurs années de guerre, il passa les Pyrénées, et vint mettre le siège devant Saragosse. Les habitants savaient ce que les Francs faisaient des villes prises d'assaut; dans leur terreur, ils se mirent à invoquer leur patron, le martyr saint Vincent, et promenèrent solennellement sur les remparts sa tunique vénérée. Childebert, qui, dans les 542

542 combats, redoutait la colère des saints, offrit de lever le siège à condition d'avoir la fameuse tunique. Il revint tout fier d'une si belle conquête, et, pour la renfermer, il fit bâtir à Paris une magnifique église en forme de croix, l'église, disait-on, du temple de Jérusalem. Supportés par des colonnes de marbre, les murs étaient percés d'élégantes fenêtres; le pavé lui-même formait des dessins symboliques; les murs, le plafond, étaient tout brillants d'or, d'où le nom de Saint-Vincent-Doré, plus tard Saint-Germain-des-Prés. Vieux et sans enfants, Childeberrt voulut finir dans la piété, fonda l'hôpital de Lyon, enrichit de ses dons les monastères de Bourgogne, et fut enterré dans sa basilique à peine achevée.

XVI. Il ne restait plus que le lâche Clotaire, brave seulement pour tuer des enfants et pour épouser de force des veuves ou des captives. Il fallut le menacer de mort pour lui faire prendre les armes contre les Saxons révoltés. Se battant à contre-cœur, il fut vaincu et mis en fuite. Parmi les dépouilles de son frère Thierry, il avait trouvé la fille du malheureux roi de Thuringe, la jeune et pieuse Radégonde. Épris de sa beauté, il la fit reine. Elle n'en fut pas moins pieuse, mais plus charitable, et pendant six ans, nouvelle Clotilde, elle obtint le rachat des captifs, le pardon des condamnés
544 et des trésors pour les pauvres. Quand Clotaire ne voulut plus de cette sainte, plutôt religieuse que reine, elle déposa au pied des autels sa couronne, ses bijoux, et prit le voile qu'elle avait toujours désiré. Elle alla fonder à Poitiers un monastère de femmes, vouées

au travail et à la prière. Simple religieuse sous les ordres d'une de ses suivantes, elle vivait comme les autres, balayant la maison, copiant des manuscrits ou chantant des Psaumes. Charmé par ces aimables vertus, un poète italien, Fortunat, dit adieu à la table des rois et à ses longs voyages, pour se fixer à Poitiers, dont il devint plus tard évêque. En échange de fleurs et de fruits, il envoyait au couvent des vers pleins de grâce; il pleurait les malheurs des parents de Radégonde. Mais jamais sa voix ne fut si touchante que le jour où arriva de Rome un morceau de la vraie croix envoyé à sainte Radégonde. Les religieuses, le clergé et la ville entière, en habits de fête, accourue au-devant de cette insigne relique, entonnèrent pour la première fois le célèbre *Vexilla Regis*: « L'étendard du roi s'avance; il brille le mystère de la croix..... O croix, salut! notre unique espoir. »

XVII. Poursuivi de regrets, que la gloire nouvelle de Radégonde ne faisait qu'irriter, Clotaire cherchait à la revoir. Une fois, il vint jusqu'à Tours; mais l'évêque de Paris, saint Germain, qui l'accompagnait, lui défendit d'aller plus loin. A l'inspiration de ce grand évêque, digne successeur de saint Remi auprès des enfants de Clovis, Clotaire rendit malgré lui quelques lois sages. Aux juges, il ordonna de maintenir les successions en dépit des décrets royaux qui chaque jour venaient les confisquer, et, à défaut du roi, il donna aux évêques mission de réformer les jugements iniques. Il exempta d'impôts les églises, et

551 confirma leurs biens, dont il voulait, quelques années
auparavant, prendre le tiers. Enfin il défendit les ma-
riages violents, bien qu'en ayant fait à lui seul une
dixaine. Ainsi, son ambition assouvie, il voulait faire
oublier ses fautes. Mais le Dieu juste n'oublie pas si
vite, et ne se contente pas du repentir des lèvres. Un
556 fils révolté, Chramne, vint attrister les derniers jours
du vieux roi et ébranler sa puissance. Allié à un chef
breton, il força encore une fois le lâche Clotaire à
560 prendre les armes, tomba entre ces mains impi-
toyables, et fut, avec sa femme et ses enfants, attaché
dans une cabane où l'on mit le feu. Cruel jusqu'au
561 bout, Clotaire arriva enfin au moment de rendre
compte de ses crimes. Il vit venir la mort, et tout
tremblant il disait : « Ah ! qu'il est terrible le Roi
« du ciel, qui fait ainsi mourir les plus grands
« rois ! »

XVIII. Comme Clovis, Clotaire laissait quatre fils, mais nés de mères différentes, habitués au meurtre et à la débauche, et croyant racheter tous leurs excès par quelques pieuses fondations. Au brave Sigebert échut l'Austrasie, belliqueuse et païenne, encore fière des expéditions de Théodebert ; au brutal et perfide Chilpéric, le trône de Soissons, encore souillé des hontes de Clotaire ; à l'honnête Gontran, la Bourgogne, bonne et pacifique comme son roi ; enfin, Paris, avec ses délices naissantes, au voluptueux Caribert, qui, méprisant les avis de saint Germain, mourut bientôt usé par le plaisir. Pour se consoler, sa femme mit la main sur ses trésors, et les offrit à

qui l'épouserait. Gontran la fit venir, prit l'argent, et 561
la renvoya les mains vides.

XIX. Des trois qui restaient, Sigebert était sinon le plus riche, du moins le plus fort. Par une éclatante victoire, remportée sur le Danube, il répara la honte des Francs sous Clotaire, imposa de nouveaux tributs aux Saxons, força les Lombards, leurs voisins, 568 à émigrer en Italie, et réunit sous ses drapeaux une foule de guerriers d'outre-Rhin. A la gloire des armes il joignit celle d'un brillant mariage. Le roi des Goths d'Espagne lui donna sa fille Brunehaut, toute belle de grâce et de jeunesse. Toujours prompts à espérer, les peuples reçurent avec amour et enthousiasme cette illustre princesse, et, en leur nom, le poète Fortunat chanta sa beauté, sa douceur et sa piété. Arienne d'origine, elle était catholique pour plaire à ses nouveaux sujets. Pourtant il lui restait je ne sais quoi de fier et de superbe ; son front s'inclinait à peine devant les évêques, et semblait défier quiconque lui résisterait. Jaloux d'avoir aussi une belle Espagnole, et sachant que les Goths n'oseraient refuser, Chilpéric renvoya sa femme, et demanda Galsuinde, sœur de Brunehaut. La malheureuse eut peine à s'arracher des bras de sa mère, et vint sous le poids des plus noirs pressentiments. Ce visage éploré ne plut pas à Chilpéric ; il lui fallait plus joyeuse compagnie. La fille d'une servante, la cruelle Frédégonde, sut le séduire, et Galsuinde fut étranglée dans son lit. De là, au cœur de sa sœur Brunehaut, une ardente soif de vengeance ; chez Chilpéric et Frédé-

568 gonde, la haine du coupable qui voit venir le châti-
ment.

XX. Vainement, pour éviter la guerre civile, les évêques rassemblés à Tours demandent des prières publiques, des aumônes abondantes et la rupture des unions incestueuses qui attirent la colère de Dieu.

573 Vainement saint Germain supplie les deux princes de s'en rapporter au jugement d'un concile, et de ne pas réunir par une lutte fratricide l'héritage du grand Clovis. A la tête d'une armée furieuse, un fils de Chilpéric ravage les terres sans défense que Sigebert possède dans le Midi, et, de son côté, Sigebert arrive à la tête de hordes sauvages, ramassées en toute hâte dans les forêts d'outre-Rhin. Sur son passage, les enfants eux-mêmes sont égorgés et suspendus aux arbres des routes; les jeunes filles sont attachées à la queue de chevaux furieux, qui les traînent dans leur sang. Saint Germain tente un dernier effort; il écrit à Brunehaut: « Il sait que c'est pour lui plaire que Si-
« gebert s'obstine. Qu'elle prenne garde; malheur à
« qui cause tant de maux! Honte et malheur à qui
« triomphe de son frère! Que ne peut-il mourir pour
« apaiser la colère de Dieu, ou du moins pour ne pas
« voir la ruine de son pays! » Inutile effort pour dé-
575 sarmer la colère de cette femme. La guerre continue; les soldats de Chilpéric fuient sans se battre, ou pillent de leur côté; lui-même s'enferme avec Frédégonde dans les murs de Tournai, faible asile contre la fougue de l'ennemi. Déjà Sigebert, porté en triomphe sur un bouclier, était proclamé roi de Neustrie. Il

575
tombe sous le couteau de deux assassins, dignes satellites de Frédégonde. La mort du chef dissipa son armée; Chilpéric sortit de Tournai, reprit son royaume; un surcroît de bonheur fit tomber entre ses mains le petit Childebert, fils unique de son frère. C'en était fait de l'enfant sans un serviteur fidèle, qui l'enleva dans un panier, le transporta en Austrasie, et le laissa en sûreté aux amis de son père. Brunehaut était restée captive à Rouen; Frédégonde jouissait de la laisser vivre et dévorer l'humiliation de sa défaite.

XXI. Chilpéric triomphait à son tour; entouré de Juifs, instruments de son avidité, et de courtisans qui l'égalaient aux dieux, il dépouillait les amis de Sigebert, inventait des impôts, distribuait les évêchés à ses délateurs, bâtissait des cirques, donnait des spectacles, et se croyait un empereur romain. Dans ses loisirs, il faisait des vers comme Néron, donnait deux lettres de plus à l'alphabet, et expliquait à sa manière le mystère de la sainte Trinité. Mais, à ce dernier point, il fut arrêté net par un petit évêque de Tours, maladif et débile, mais plein de courage et d'énergie. Grégoire, c'était son nom, tenait par ses parents aux vieilles familles de l'Auvergne. Il avait recueilli tout ce qui restait de science et de nobles pensées dans ce siècle barbare, et tandis que, d'une plume naïve et vigoureuse, il traçait le portrait des hommes de son temps, il opposait à Chilpéric et à Frédégonde la fermeté d'un Ambroise.

XXII. Bientôt il eut affaire à leurs haines et à leurs rancunes, moins faciles à vaincre que leur amour-

575 propre théologique. Embellie par le malheur, Brunehaut avait touché le cœur de Mérovée, fils aîné de
576 Chilpéric. L'évêque de Rouen, Prétextat, cédant à leurs prières, les avait mariés malgré leurs parents, et avait favorisé leur évasion. C'était attirer sur sa tête toute la colère de Frédégonde ; car, si Brunehaut était sa plus mortelle ennemie, Mérovée était le fils d'une rivale détestée. En toute hâte, un concile est convoqué à Paris pour juger et déposer Prétextat. Il comparait, accusé de haute trahison, devant des évêques presque tous gagnés par Chilpéric. Grégoire seul se déclare pour lui : son éloquence entraîne les moins timides ; les autres hésitent déjà. Voyant sa victime lui échapper, le roi fait venir Prétextat ; il lui promet son pardon à condition qu'il avouera sa faute. L'assemblée reçoit avec stupeur cet aveu inattendu, et, ne sachant plus que faire, exile Prétextat pour six ans. Ce n'était pas assez pour satisfaire Frédégonde : elle remit à plus tard le soin de sa vengeance. Pour le moment, Mérovée, son frère et sa mère périssent par le fer ou par le poison ; Brunehaut ne doit son salut qu'à une fuite rapide, et Grégoire de Tours, odieux par sa fermeté, reçoit dans sa ville un comte chargé de le perdre, un serf élevé dans les cuisines du palais et parvenu en rampant aux premières dignités.

XXIII. Cependant tout n'était pas joie pour le cruel Chilpéric. Ses fils mouraient l'un après l'autre comme frappés de malédiction. Si, chaque jour, son trésor se grossissait des dépouilles de quelque illustre victime, c'était Frédégonde et sa digne fille Rigonthe

qui se les disputaient avec un avide empressement et qui s'arrachaient, comme des bêtes féroces, la clef de son coffre-fort. Le coffre était toujours vide; et, quand il fallut une dot à cette fille, qui allait se marier en Espagne, Chilpéric n'eut d'autre ressource que de faire de nouvelles confiscations et d'enlever dans les campagnes quelques milliers de colons. Les uns se tuèrent de désespoir; d'autres se sauvèrent en route; des officiers du roi dispersèrent le reste et pillèrent les chariots de la princesse. Elle arriva aux Pyrénées sans un esclave et sans un écu; là elle apprit que, fatiguée de Chilpéric, sa mère venait de le faire assassiner, et régnait seule sous le nom de son fils Clotaire, à peine âgé de quatre mois. Personne ne pleura ce nouveau Néron; en songe, son frère Gontran le vit chargé de chaînes, conduit au feu éternel, et là, mis en pièces, et jeté en lambeaux dans les flammes vengeresses. 576 584

XXIV. Parmi les anciennes familles gauloises, Chilpéric avait retrouvé des courtisans, des percepteurs, des délateurs, encore imbus des traditions romaines. A sa mort, ils essayèrent de faire un roi de Gaule, comme jadis se faisaient les Empereurs. Ils firent venir de Constantinople un prétendu petit-fils de Clovis et le proclamèrent à Brives-la-Gaillarde. Mais, après quelques succès éphémères, ils périrent misérablement, abandonnés de leurs partisans, et cet appel sans écho au vieux sentiment gaulois fit voir que déjà vaincus et conquérants s'étaient fondus en un seul peuple.

581 XXV. Au temps où Chilpéric essayait de ressusciter
le vieil empire romain, et où l'évêque de Tours met-
590 tait seul un frein à sa tyrannie, un autre Grégoire,
monté sur la chaire de saint Pierre, étendait l'empire
de la nouvelle Rome, et faisait de grandes choses pour
le bonheur du monde. Sans soldats, délaissé par les
empereurs grecs, cloué sur son lit par une fièvre opi-
niâtre, il voyait de sa fenêtre la fumée des incendies
allumés par les Lombards, qui venaient piller jus-
qu'aux portes de Rome, massacraient les prêtres et
faisaient adorer une tête de bouc à leurs captifs. C'é-
taient les frères de ces Saxons d'Allemagne et de ces
Angles de Grande-Bretagne, qui, tous païens et tous
belliqueux, formaient autour de la France une cein-
ture menaçante. La France elle-même était livrée aux
créatures de Chilpéric, et, loin d'aller convertir les
barbares, les évêques, au mépris des conciles, lais-
saient subsister dans leurs propres diocèses le culte
des arbres et des fontaines, les orgies et les danses
païennes. L'Espagne enfin était célèbre par sa cor-
ruption, digne fruit de l'hérésie. Contre tant d'enne-
mis, Grégoire était seul ; mais les grands périls, ter-
reur des faibles, aiguissent le courage des forts. Cet
homme, qui peut à peine nourrir et défendre sa
ville, écrit aux évêques d'Italie, de Sicile, de Grèce,
d'Espagne, de France, et rétablit partout le respect
du Saint-Siège. Calme au milieu des périls, il tra-
vaille, comme saint Ambroise, à la musique sacrée,
met au service de l'Église toutes les richesses de
l'art grec, et lui lègue ces chants paisibles et ma-

jestueux qui semblent défier la fureur de ses ennemis. 500

XXVI. Peu soucieux des Lombards qui l'assiègent, Grégoire songe à convertir l'Espagne et l'Angleterre. S'il cherche des alliés, ce sont deux humbles princesses, petites-filles de Clotilde, Ingonde et Berthe, dont l'une a épousé le fils du roi des Goths, et l'autre le roi des Anglo-Saxons. En Espagne, le triomphe de la vérité commence par un martyr, et l'époux d'Ingonde, converti par elle, est traîtreusement égorgé par son propre père. Mais le vieux roi meurt dans les remords, et son second fils, Reccared le Catholique, envoie à Grégoire le Grand l'hommage de sa foi et la soumission de tout son royaume. Les Angles sont plus loin; mais quelques esclaves de ce pays, amenés sur le marché de Rome, ont touché le Saint-Père par la beauté de leur visage : « Que ne sont-ils des anges ? » s'est-il écrié, et, depuis ce moment, leur image l'a suivi nuit et jour. Il a racheté tous ceux qu'il a trouvés, et ses revenus dans le midi de la France sont employés à en délivrer d'autres. Il les fait instruire et baptiser; en échange, ils apprennent à leurs maîtres la langue de leur pays, et de cette école sortent bientôt quarante missionnaires, ayant à leur tête le moine Augustin. Les lettres de Grégoire leur ouvrent le chemin de la France, leur assurent l'hospitalité des rois et des évêques. Au delà du détroit les attend une pieuse complice, la reine Berthe, qui leur ouvre le cœur de son époux. L'Angleterre se convertit en masse, et, dans son ardeur de néophyte, elle va deve-

590 nir pendant deux siècles l'asile des vertus et de la science chrétiennes.

XXVII. En même temps qu'il détruit à jamais l'arianisme, et jette dans la race anglo-saxonne de fortes semences de vérité, Grégoire le Grand a l'œil ouvert sur la France, où une corruption précoce menace de tout détruire. Impossible de s'adresser à l'impie Frédégonde ; la Neustrie entière tremble sous sa main, et, sauf le malheureux Prétextat qu'elle va faire assassiner, les évêques sont tous à ses pieds. Brunehaut, qui règne en Austrasie, sera peut-être moins inaccessible. Grégoire lui écrit souvent à elle et à son fils, et, avec une confiance toute paternelle, il les appelle à guérir l'Église des plaies de la Simonie. « Autant, leur dit-il, la dignité royale est au-dessus des autres conditions, autant votre royauté l'emporte sur les royautés des autres nations. Ainsi qu'au milieu des ténèbres de l'erreur, votre foi brille comme une lampe au milieu de la nuit. » Mais Brunehaut restait sourde et tout entière au soin de sa vengeance ; les Francs demeuraient plongés dans la guerre civile et dans une profonde barbarie ; saint Grégoire ne vit pas, avant de mourir, la fin de leurs malheurs.

XXVIII. Seul le bon Gontran, silencieux et pacifique au milieu de ces meurtres et de ces guerres, tâchait de rétablir la paix entre ses neveux, la piété dans le clergé, la pureté dans les mœurs. Il n'avait qu'une peur, bien permise alors, c'était d'être assassiné par l'une ou l'autre de ses belles-sœurs. Les médecins surtout lui étaient suspects, et deux d'entre eux

n'ayant pas guéri sa femme, il les fit périr comme 530
coupables de sa mort. Publiquement il conjurait ses
sujets de lui être fidèles, et de ne pas le tuer comme
ses frères. C'eût été vraiment dommage ; car c'était
un bon homme, voulant du bien à tout le monde, et
punissant sévèrement les brigandages de ses officiers.
Par ses soins, des conciles s'étaient tenus à Lyon et à
Mâcon , pour améliorer le sort de ses sujets. Excom-
munication contre quiconque réduit un homme libre
en servitude. Ordre aux évêques et aux seigneurs de
nourrir les lépreux et les pauvres de leurs villes et
de leurs terres, et de ne pas les forcer au vagabon-
dage. Enfin prière aux magistrats et au peuple de
sanctifier le dimanche qui est le jour du Seigneur, et
de ne pas attirer, en le méprisant, la famine et les
contagions, messagers de la colère divine. A Dijon
s'élève le monastère de Saint-Bénigne ; à Autun, celui
de Saint-Symphorien ; à Châlons, celui de Saint-Mar-
cel, et c'étaient autant d'hôpitaux pour les malades,
d'hospices pour les voyageurs, d'écoles pour la jeu-
nesse.

XXIX. Gontran mourut emportant les bénédic- 593
tions de ses peuples. Avec lui disparut le dernier
lien de paix : la guerre recommença plus furieuse
que jamais entre Frédégonde et Brunehaut. Le fils
unique de Brunehaut périt assassiné comme tant 597
d'autres, et, la même année, Frédégonde, au moment
d'atteindre encore une fois au faite de la puissance, suc-
comba maudite et détestée, sans avoir eu le temps de
se repentir. De cette génération tristement célèbre, il

597 ne restait que Brunehaut. Ses deux petits-fils, Théodebert et Théoderic, occupaient les trônes d'Austrasie et de Bourgogne; celui de Neustrie demeurait aux mains de Clotaire II, encore enfant. .

XXX. Galsuinde était assez vengée; si Brunehaut n'était pas sans cœur, c'était le moment de faire oublier les maux de la guerre, et, docile à la voix de Grégoire le Grand, de rétablir dans l'Église la discipline et la pureté des mœurs, troublées par les discordes civiles. Un moment elle montra de grandes intentions : les voies romaines furent restaurées, les murs des villes relevés, l'Athénée de Lyon changé en un vaste monastère, dont l'Église, consacrée au prince des apôtres, a traversé les siècles, et porte encore le nom de saint Pierre d'Ainay. Mais les affronts et les chagrins avaient durci le cœur de cette reine altière; à mesure qu'elle s'était dépouillée des charmes de la jeunesse, son orgueil avait augmenté, et la jouissance de tout dominer était restée sa seule passion. Intraitable pour les grands et pour les évêques qui ne pliaient pas devant elle, elle fut bientôt détestée et chassée
599 d'Austrasie, où quelques seigneurs prirent la tutelle de son fils Théodebert. Réfugiée en Bourgogne, elle y élevait son autre petit-fils dans la haine de son frère, le livrait à la débauche pour l'affaiblir, et tramait de nouveaux complots pour reconquérir la Gaule. Seul, l'archevêque de Vienne, le courageux Didier osa lever la voix contre elle; mais, après de longues persécutions, elle le fit enlever de son siège et partir pour l'exil. Depuis lors, évêques et courti-

sans luttèrent de servilité; abandonnés par leurs pasteurs à la triste pente de la nature humaine, les peuples retombèrent dans l'ignorance et la corruption. 590

XXXI. Cependant l'esprit de l'Évangile avait trouvé un asile dans ces campagnes que la guerre et la paresse des hommes laissaient désertes. Alors que Clovis faisait bruit de ses conquêtes, un jeune Romain, saint Benoît, inspiré par l'amour de la pénitence et par le mépris de la chair, avait composé pour quelques moines une règle de travail, de mortification et de prière. Quand les farouches soldats de Théodebert étaient venus porter en Italie la mort et la destruction, et périr eux-mêmes sur les ruines qu'ils avaient faites, retiré au Mont-Cassin, saint Benoît, avant de mourir, avait résolu la conquête de la France et fait partir, à la tête de quatre moines, son disciple le plus cher, saint Maur, avec un bâton de voyage, un pain d'une livre, une gourde de pèlerin, et la règle écrite de sa propre main. Accompagnés jusqu'à la porte du couvent par leurs frères en larmes, ces hommes étaient venus à pied des beaux rivages de la Campanie, à travers l'Apennin, les Alpes et le Jura, jusqu'à Glanfeuil, au bord de la Loire. Un chef franc leur avait donné ses terres, avait affranchi ses esclaves, et s'était fait moine avec eux. Après quarante ans de travaux, saint Maur venait de mourir, laissant à la France un monastère modèle et la règle de Saint-Benoît.

XXXII. D'Italie était venue la pensée première;

539 de l'Irlande, depuis longtemps oubliée et comme perdue au bout de l'Océan, vinrent les enfants de saint Patrice, fondateurs infatigables. Le premier d'entre eux, saint Colomban, avait demandé à Brunehaut un coin des Vosges, montagnes sauvages, hérissées de forêts, désertes depuis les Romains. Autour de sa cellule s'étaient groupés des religieux si nombreux que
600 bientôt il établit une nouvelle colonie à Luxeuil, au milieu de sources chaudes, sur les ruines d'un bain romain, dont les statues mutilées étaient adorées comme des dieux. Fuyant une cour débauchée, les fils des plus nobles familles vinrent en foule, sous sa loi, se consacrer à l'obéissance et au travail. Ceux qui restaient dans le monde faisaient jusqu'à cinquante lieues pour le voir ou le consulter, et le roi Théoderic lui-même venait souvent se recommander à ses prières. Le solitaire lui reprochait sans ménagements ses désordres, et l'exhortait à mener une vie plus digne du trône. Jalouse de cette influence, Brunehaut redoublait d'artifices auprès du jeune roi, l'enlaçait de plus en plus dans ses affections déréglées, feignait de chérir les enfants qui en étaient le fruit, et réclamait perfidement pour eux la bénédiction de saint Colomban. Un jour qu'elle les lui amenait : « Sache, lui dit-il, que jamais ils ne monteront sur le « trône ; ils sortent de trop bas. » Irrité dans son amour-propre de père, Théoderic cède aux cris des courtisans qui, depuis longtemps, lui dénoncent Colomban comme un novateur dangereux. Il se rend à Luxeuil, force l'entrée du cloître, et somme Colomban

de retourner au pays d'où il est venu. Un seigneur se charge du châtement, enlève le saint abbé et le conduit en exil à Besançon. 600

XXXIII. Loin d'y être persécuté, Colomban y rencontre des cœurs amis, et, à leur tête, le chef de la contrée, le duc Waldelen, qui avait plus d'une fois sollicité ses prières. A ce foyer longtemps stérile, il trouve deux fils et deux filles, la joie de leurs parents, et, dans les épanchements d'une douce intimité, il leur communique le feu de son zèle et les secrets de sa charité. L'aîné, Donat, c'est-à-dire donné, promis à Dieu avant sa naissance, sera un jour évêque de Besançon. A sa place, le second doit, suivant l'usage, succéder à son père. Les deux filles se partagent aussi entre les austérités du cloître et les saints devoirs de la maternité, et à cette famille Besançon devra ses deux premiers monastères. Cependant Colomban n'était ni gardé ni tourmenté ; il sortait librement de la ville et allait souvent la contempler de ces hauteurs au pied desquelles serpente le Doubs. Mais, à l'air libre des montagnes, quel exilé n'a senti battre son cœur ? Involontairement son regard cherchait au delà de l'horizon son cher couvent et ses enfants bien-aimés. Un jour cet amour l'emporta : se voyant seul, il marcha devant lui, et retourna à Luxeuil. Avertis de son retour, les satellites de Brunehaut l'enlèvent une seconde fois, et par Autun, Nevers et Orléans, le reconduisent jusqu'à l'embouchure de la Loire, où il est embarqué pour l'Irlande. Rejeté sur les côtes de France, il s'arrêta quelques jours à la cour de Clo-

600 taire, et lui conseilla la paix, en attendant la fin prochaine des petits-fils de Brunehaut. La soif des voyages l'entraînant toujours, il traversa le nord de la France, recevant l'hospitalité dans de nobles et pieuses familles, et y laissant en échange de précieuses semences pour l'avenir. Arrivé à Mayence, il passa le Rhin et entra en Souabe, où il trouva encore des sacrifices païens, et renversa des cuves de bière consacrée aux dieux. Fuyant de plus en plus les hommages des peuples et les instances du Roi, il s'enfonça en Suisse par les Alpes, et alla finir ses jours au monastère de Bobbio.

608 XXXIV. Le départ de Colomban rendit Brunehaut plus orgueilleuse et plus aveugle que jamais. Irritée de l'avoir laissé échapper, il lui faut une autre victime : elle fait venir de son exil l'archevêque de Vienne, Didier. A son passage dans sa ville, la joie éclate, c'est un véritable triomphe ; lui seul est triste, oppressé de noirs pressentiments, et sent que ces acclamations irriteront Brunehaut. Il est appelé à la cour ; mais c'est pour bénir les enfants que Colomban a maudits. Vaines promesses, vaines menaces : Didier demeure inébranlable, et demande à retourner en exil. Brunehaut le laisse partir avec un sombre silence, et envoie trois comtes à sa poursuite. Atteint au bord d'une petite rivière, près de Lyon, il se met à genoux, et attend la mort. Un soldat lui jette une pierre qui le renverse, et, en prenant une plus grosse à deux mains, il lui écrase la tête. Ce lieu se nomme encore aujourd'hui Saint-Didier.

XXXV. La Bourgogne épouvantée de ce supplice, 612
Brunehaut déclare la guerre à l'Austrasie, et conduit le faible Théoderic contre son frère Théodebert, guerre fratricide et perte de tous les deux, suivant la prédiction de Colomban. A Toul, Théoderic remporte une éclatante victoire, poursuit son frère à travers les Ardennes, l'atteint de nouveau à Tolbiac, disperse les Saxons et les Thuringiens accourus d'outre-Rhin, et prend avec Cologne tous les trésors du vaincu. Théodebert lui-même tombe avec son fils aux mains de l'ennemi; il est chargé de chaînes, tondu et bientôt mis à mort; un soldat brise contre une pierre la tête de son enfant. Mais le triomphe de l'impie précède de peu sa ruine. Vainement Brunehaut proscrie les amis de Théodebert, confisque leurs biens, et essaie de régner par la terreur. Un jour à Metz, la dysenterie emporte le débile Théoderic; la ville se 613 soulève, et Brunehaut ne doit la vie qu'à la générosité du comte Romaric, dont la veille elle refusait le pardon. En ce moment Clotaire entrait en Austrasie, appelé par les grands et par les évêques. Brunehaut n'avait plus autour d'elle que quelques amis, toujours rares au jour du malheur. Elle tomba sans défense aux mains de l'ennemi. Accusée non-seulement de ses crimes, mais de tous ceux de Frédégonde, elle eut du moins l'honneur d'expier ses forfaits et de racheter sa vie par son courage dans les supplices. Livrée pendant trois jours aux tortures et aux insultes d'une grossière populace, elle fut comme les jeunes filles de Neustrie, premières victimes de son ambi-

c13 tion, attachée à la queue d'un cheval indompté qui la mit en pièces.

XXXVI. Tout se soumit, et, pour la seconde fois, l'héritage de Clovis se trouva réuni aux mains d'un Clotaire. Ses soldats, en quelques jours, occupèrent toutes les villes. A Sens, ils eurent une frayeur : entendant pour la première fois le son d'une cloche, ils prirent la fuite. Puis, reprenant courage, ils revinrent, et promirent d'épargner la ville, si on leur livrait cet instrument merveilleux. La cloche, mise à terre, ne donnait plus de son ; ils la rendirent comme un butin stérile. Formé à l'école du malheur, Clotaire avait vu ses parents, Chilpéric et Frédégonde, mourir sous le poids de l'exécration publique. Victime de leurs excès, il avait été lui-même relégué au bord de la Manche, sans amis, sans puissance, presque sans États, et il n'avait dû qu'aux fautes de Brunchaut la fortune qui aujourd'hui mettait la France entre ses mains. Son premier soin fut de convoquer à Paris une assemblée générale des grands et des évêques de Neustrie, d'Antrasic et de Bourgogne. Chacun y accourut avec l'espoir de réparer les maux causés par les guerres civiles, et plus de soixante-dix évêques s'y trouvèrent réunis. Ceux qui avaient à couvrir le scandale de leur élection ou la honte de leurs concessions se montraient plus zélés que les autres. Tous se rappelaient les lettres que Grégoire le Grand leur écrivait, et c'était sa voix qui du fond de la tombe semblait encore remuer les consciences et tracer le plan des réformes.

XXXVII. Tout d'une voix, il fut décidé qu'au lieu 613
d'être la proie des courtisans, les évêchés ne seraient accordés qu'au vrai mérite sur le suffrage des fidèles, qu'à la place de juges nomades, pressés de s'enrichir en passant, le roi, les grands et les évêques en choisiraient dans le pays même, dont les vertus et les biens servissent de garantie ; que tous les biens confisqués pendant la guerre seraient rendus aux propriétaires et à leurs enfants ; que, sauf les droits de péage sur les marchandises, les impôts établis par Chilpéric et par Brunehaut seraient à jamais abolis, et que les troupeaux de pores du fisc n'entreraient plus sans permission dans les forêts particulières ; qu'à moins d'être pris en flagrant délit de vol, ni libre, ni esclave ne serait mis à mort sans avoir été entendu ; enfin que les Juifs, qui par leurs intrigues s'étaient glissés partout, n'oseraient plus ni porter d'armes ni exercer de fonctions publiques. Ces résolutions furent décorées du titre de constitution éternelle, nom menteur dont les hommes se contentent pour oublier leurs misères et leurs incorrigibles défauts.

XXXVIII. Mais où trouver ces évêques instruits et purs, ces juges intègres ? Depuis longtemps les écoles romaines étaient tombées ; la paresse, vice des barbares, avait fait d'affreux ravages, et était devenue contagieuse pour les Gaulois ; sans cesse pillés, les paysans se joignaient volontiers aux pillards et laissaient les terres en friche ; les fils des grandes familles trouvaient commode de parvenir aux honneurs par la violence. Les anciens monas-

613 tères mêmes, où s'étaient conservées depuis saint Martin et saint Honoré les dernières étincelles de science et de travail, s'étaient affadis par la richesse et l'oisiveté. Seuls, les enfants de saint Benoît et de saint Colomban peuvent rallumer cette mèche encore fumante. Clotaire le sent, et supplie Colomban de revenir du fond de l'Italie. Mais, pour que le blé produise, il faut qu'il s'ensevelisse et qu'il germe sous terre. Aussi Colomban se cache et meurt dans l'obscurité, pendant que ses disciples couvrent le monde. 615 Luxeuil devient la capitale de deux cent vingt monastères. Un frère jardinier, saint Valery, est l'apôtre du Ponthieu; à sa suite, saint Omer, saint Bertin et saint Riquier couvrent de monastères les bords de la Somme. Un vieux moine, saint Dèle, n'a pu faire que quelques lieues pour accompagner Colomban exilé, et il s'arrête pour bâtir le couvent de Lure. Un autre, saint Gall, a suivi le saint jusqu'en Suisse; mais la fièvre le prend et le retient malgré lui. A peine debout, il parcourt les bords du lac de Constance, renverse les idoles, dispute aux ours les cavernes et les forêts, et fonde dans des montagnes inaccessibles la célèbre abbaye de Saint-Gall. Un troisième, Sigebert, va prêcher l'Évangile aux bergers de chèvres et aux chasseurs de chamois, et établit aux sources du Rhin le couvent de Disentis. Zurich et Lucerne doivent leur origine à deux autres frères aventurés dans les déserts de la Suisse. Ainsi, d'un côté au nord, aux bouches de la Somme, de l'autre à l'est, au cœur des Alpes, commencent deux grands foyers de vie monastique.

Comme les martyrs avaient appris au païen sensuel et indocile à souffrir sans révolte, de même au barbare oisif et indompté, les moines apprennent à travailler sans murmure, devoirs plus durs à la nature humaine que la mort des champs de bataille. Le jour où ce guerrier, qui vivait de sa framée, aura accepté la loi du travail, il deviendra soumis à son seigneur, à son duc, à son roi, tout mauvais qu'ils sont. Forcée, cette obéissance s'appelait esclavage et servitude; volontaire, elle sera la gloire et le privilège des peuples libres. 615

XXXIX. La cour même de Clotaire fut envahie de l'esprit monastique. Ce fut à un abbé et à des religieux, vivant selon la règle, que fut confiée l'école du palais, où, suivant un vieil usage germanique, les plus grandes familles envoyaient leurs enfants. Naguères ils étaient formés aux complots, aux haines, aux assassinats, maintenant à la vertu, aux fondations pieuses et à des amitiés toutes chrétiennes. Ce Romaric, qui avait généreusement sauvé les jours de Brunehaut, s'y était intimement lié avec saint Arnoul, et tous deux complotaient de fuir ensemble à Lérins, quand Arnoul, forcé de céder au suffrage populaire et au vœu de Clotaire, devint évêque de Metz et précepteur du jeune prince Dagobert. Romaric ne se consola qu'en allant au plus profond des Vosges fonder et diriger un hôpital, tenu par des religieuses auxquelles il laissa son nom, Remiremont. Plus tard, saint Arnoul, malgré les colères et les menaces de mort de Dagobert devenu roi, viendra retrouver son 620

620 ami, et le charitable et populaire évêque de Metz finira ses jours au milieu des lépreux, pansant leurs plaies, faisant leur lit, ou recevant des voyageurs et leur lavant les pieds. En même temps, leur ami commun, Pépin de Landen, faisait l'admiration des grands par sa sagesse et sa modération, le bonheur des pauvres par ses aumônes et sa sainte prodigalité. Il laissa deux filles également pieuses et célèbres, Gertrude consacrée au Seigneur, qui fonda le beau monastère de Nivelles, Begga, mariée au fils de saint Arnoul, mère d'une famille glorieuse qui devait hériter un jour du trône mérovingien.

XL. Deux autres amis plus jeunes s'étaient voué une tendre affection ; c'étaient saint Éloi et saint Ouen, l'un artiste, l'autre savant. Né près de Limoges et élevé chez un fameux monnayeur, Éloi avait montré de bonne heure des dispositions merveilleuses pour la sculpture, la ciselure et l'orfèvrerie. Toute la cour admira ses deux trônes de bronze doré, dont l'un est encore célèbre sous le nom de fauteuil de Dagobert. Épris d'un artiste aussi honnête qu'habile, Clotaire lui donna toute sa confiance. Mais, sous ces qualités brillantes, Éloi cachait une âme tendre et dévouée, une douceur sans bornes pour ses ouvriers, une charité généreuse pour les malheureux esclaves qu'il rachetait par centaines partout où il en trouvait. Cette aménité avait gagné le cœur de saint Ouen, aussi nommé Dado, qui, enfant, avait reçu la bénédiction de saint Colomban, assis au foyer de son père, et qui depuis vivait à la cour avec ses deux frères Ado et Rado. Il aima saint Éloi, le fit

connaître à ses frères, et bientôt l'esprit du moine irlandais sembla revivre dans ces quatre jeunes gens. Ado le premier quitta la cour, et fonda dans ses terres le monastère de Jouarre; Rado, trésorier du Roi, s'amassa dans le ciel un trésor à l'abri des voleurs, en construisant tout près de Jouarre le couvent de Reuil, et saint Ouen, ne voulant pas rester en arrière, choisit le plus bel emplacement de sa forêt de Rebais, et le donna aux enfants de saint Colomban. De son côté, Éloi consacra le fruit de son travail à fonder Solesmes, près de Limoges; c'était, disait-il, une échelle pour monter au ciel. Là vivaient réunis les ouvriers qu'il avait rachetés et formés à tous les arts. Leurs terres étaient parfaitement cultivées, couvertes d'arbres fruitiers, entourées de haies et de fossés, transformées en un jardin délicieux. Le vœu le plus ardent d'Éloi et de saint Ouen était d'aller au plus tôt finir leurs jours dans ces chères solitudes, et, s'ils restaient encore à la cour, c'était à contre-cœur.

XLI. La bénédiction de saint Colomban avait porté bonheur aux enfants d'une autre famille, qui lui avait aussi donné l'hospitalité dans son exil. C'étaient Faron et Chanoald, illustres soldats de Clotaire, et leur chaste sœur Fara. Chanoald devint évêque de Laon, Fara, abbesse d'une belle communauté de femmes à la Ferté-sous-Jouarre; et Faron, évêque de Meaux, resta un des plus fidèles amis du Roi. Il fut assez puissant pour sauver la vie d'ambassadeurs saxons chargés de déclarer la guerre aux Francs. Par bonheur ils passèrent à Meaux, virent Faron, se firent ins-

620 truire et baptiser. Clotaire épargna ces nouveaux convertis, déchargea sa colère sur la Saxe, la ravagea cruellement, et n'y laissa pas d'homme plus haut que son épée. Faron avait sauvé les ambassadeurs; Éloi racheta les captifs, et, dans une même chanson latine, les paysans chantaient les exploits du Roi et la charité de ses conseillers.

621 XLII. Cependant ces merveilles de l'enthousiasme religieux n'étaient pas sans nuages. Le mauvais génie de Brunchaut semblait revivre dans Agrestius, que jadis elle avait donné pour secrétaire à son petit-fils, et qui, habile à suivre le courant des esprits, venait de se faire moine. Déçu dans son ambition cachée, et méprisé de ses frères, il devint leur ennemi. Il représenta encore une fois la règle de Saint-Colomban comme une nouveauté dangereuse; à force d'hypocrisie il parvint à séduire plusieurs abbés et saint Romaric lui-même. Il fallut un concile pour mettre à jour sa mauvaise foi. De ce moment les enfants de saint Colomban renoncèrent à leur tonsure particulière et à quelques usages irlandais qui les séparaient seuls des enfants de saint Benoît; les deux règles, comme fondues, continuèrent à se propager paisiblement et à régner sur la Gaule en sœurs amies. Ceux que la vocation religieuse poussait dans la solitude, prenaient au hasard l'une ou l'autre comme une arme, bonne en présence de l'ennemi; puis ils cherchaient une forêt solitaire, en défrichaient un coin, bâtissaient un cloître, et partageaient leur temps entre le travail et la prière.

XLIII. Sur ces entrefaites, Clotaire mourut. Sa fin fut à peine remarquée, et son règne sembla se continuer sous son fils Dagobert, élevé par saint Arnoul, lié avec tous les grands hommes de la cour et déjà associé à la couronne depuis plusieurs années. Le jeune roi voulut d'abord se concilier la faveur des saints, et par ses ordres saint Éloi fit des chasses magnifiques à sainte Geneviève, à saint Martin de Tours, à saint Severin, à saint Germain. Mais le grand orfèvre se surpassa lui-même quand il s'agit d'orner le tombeau de saint Denis, à qui Dagobert avait une dévotion et une reconnaissance spéciales. La France entière fut fière de ce chef-d'œuvre, et les étrangers venaient de loin admirer les statues et les ciselures de la chaise, le baldaquin tout brillant d'or qui la couvrait, et tout autour une balustrade merveilleuse, surmontée de pommes toutes tissées d'or et de pierres. Commencé par sainte Geneviève et maintenant terminé par saint Éloi, ce monument devint le centre d'une grande et riche abbaye. 623

XLIV. Dagobert ne se borna pas à construire. De l'avis de ses sages conseillers, il entreprit de revoir et de corriger la vieille loi salique des Francs, et celles des Allemands, des Ripuaires et des Bavares. Tandis que les villes vivaient en paix sous les lois romaines, nommaient leurs magistrats, et se défendaient par leurs évêques contre la tyrannie des comtes royaux, il était temps de régler l'état des campagnes ; le laboureur y était victime de perpétuels brigandages, et pour le retenir à cet ingrat et dur labour, 630

630 que les moines tâchaient de lui faire aimer, il fallait avant tout lui assurer le fruit de ses sueurs. Désormais sa vie sera sacrée, et, s'il est tué, il ne faudra pas moins de deux cents pièces d'or pour dédommager sa famille. Si la femme est plus faible, elle est mieux protégée : à la moindre insulte elle reçoit trente pièces d'or, quatre-vingts pour une injure plus grave, et quatre cents si par suite son mari la renvoie. Sa mort coûte au meurtrier six cents pièces d'or, et de plus trois de ses fils pour remplacer au service du père de famille ceux que sa femme pouvait espérer.

XLV. C'est surtout dans les bois, sur les routes peu fréquentées, que la loi veille : que personne n'ose inquiéter le voyageur ni le pèlerin : pour qui le frappe, double amende, et pour qui le tue, cent pièces d'or de plus, qui seront distribuées aux pauvres pour le repos de son âme. Le foyer domestique est inviolable ; malheur à qui ose y porter le trouble, la mort ou l'incendie ! Des amendes sévères défendent aussi le seuil de la grange et de l'écurie, la porte de la cour, le mur ou la haie du jardin. L'ennemi qui arrache douze pommiers ou poiriers dans un verger paiera quarante pièces d'or, remplacera les arbres, et, jusqu'à ce qu'ils produisent, donnera pour chacun une pièce d'or par an. Les pâturages abondent, partant les troupeaux : depuis les bœufs et les moutons jusqu'aux oies et aux abeilles, chaque espèce d'animaux est l'objet d'un chapitre spécial. Ceux qui errent sans défense dans les pâturages et dans les bois sont protégés par de plus fortes amen-

des : une pièce d'or pour la clochette d'une vache, douze pour la jument qui mène la troupe, douze pour qui disperse un troupeau de porcs à la glandée. Le porcher se reconnaît à sa trompe ; amende triple pour qui le frappe ou le tue. Respect aux arbres des forêts et au gibier qui les peuple, à plus forte raison aux chiens de meute, aux faucons et au cerf apprivoisé, dressé pour la chasse. Défense d'obstruer les chemins ou les sentiers, de salir les fontaines, d'établir des barrages ou des moulins causant des inondations.

XLVI. Dans ce tarif, où chaque faute a son prix d'argent, Dagobert prend par leur faible ces hommes de meurtre et de sang, qui pour un peu d'or se jouent de leur propre vie. Punissant les enfants du coupable, apaisant ceux de la victime, il coupe court à ces vengeances implacables qui souvent arment l'une contre l'autre deux familles entières. D'ailleurs ces amendes sont considérables. La monnaie n'est pas commune depuis les invasions, et, faute d'argent, le coupable paiera de ses biens. Une vache ne sera reçue que pour une pièce d'or, un bœuf ayant bon pied, bon œil et bonne corne pour deux, le cheval si cher au guerrier pour six, son épée, avec fourreau pour sept, et la plus précieuse de ses armes, sa cuirasse, pour douze. Le compagnon du chasseur, le faucon, s'il est bien dressé, vaut à lui seul autant que douze vaches. Ainsi, pour un seul crime, le coupable pourra être dépouillé de ses troupeaux et de ses armes ; quand tous ses biens y auront passé, et que ses parents refuseront de payer pour lui, il ne

630 lui restera souvent, pour n'être pas vendu ou mis à mort, qu'à se réfugier sous les portiques d'une église. Il y trouvera un abri contre la colère d'un ennemi, mais non contre la justice des lois. Là commence pour lui une nouvelle expiation : séparé par ses méfaits de la communion des fidèles, il n'y rentrera que par une pénitence rigoureuse : un an pour le vol ; trois ans pour l'enlèvement d'un homme libre ; sept ans pour le meurtre, l'adultère et le parjure. Il jeûnera, il ira sans chaussures, sans cheval et sans armes. De l'épée qui a versé le sang sera forgée une ceinture de fer, qu'il portera le reste de ses jours, et, si son péché est monstrueux, il ira mendiant et nu-pieds implorer jusqu'à Rome l'absolution du Souverain Pontife.

XLVII. Le Roi et l'Église se donnant la main pour punir les brigands, les campagnes se couvrent bientôt de colons, qui se groupent autour des abbayes, à l'ombre d'un petit fort ou d'une tour. Au lieu des villas romaines, fermes isolées, se forment de nombreux villages, où les habitants se soutiennent mutuellement, et ont le droit d'accepter ou de refuser les nouveaux venus. Les moines donnent l'exemple : leurs champs et leurs vignes sont les mieux cultivés. Leurs serfs sont les plus heureux ; ils ont de père en fils leur maison et leur terre à condition de travailler trois jours pour l'Église et trois jours pour eux. Les colons sont encore plus favorisés : ils ne paient, chaque année, qu'un porc, quatre ou cinq poulets, de quinze à vingt œufs, la dixième gerbe de blé, le dixième rayon de miel, et suivant le climat une mesure de vin

ou de bière. Mais ils sont tenus de défricher leur 630
terre, de labourer un champ suffisant, de faucher un
pré d'un arpent, et, si le raisin mûrit, de planter une
vigne. De plus, ils feront les transports de bois, de
pierre et de chaux pour l'entretien ou l'agrandisse-
ment du monastère.

XLVIII. Le dimanche et les fêtes, repos pour tous
et pour leurs attelages. Si l'homme libre fait travail-
ler son serviteur, il sera d'abord réprimandé, puis il
perdra le tiers de ses biens, puis il sera lui-même
vendu comme esclave, n'ayant pas voulu servir Dieu
un seul jour. La vie de l'esclave est moins précieuse
que celle de l'homme libre, et ne se paie que trente-
six pièces d'or; mais en échange, comme il est pauvre,
il ne paiera pas plus s'il tue un homme libre. L'Église
a pour lui la même indulgence, et, par égard pour sa
vie dure, diminue ses pénitences de moitié. Aux jours
de danger, elle lui offre le droit d'asile, pourvu qu'il
ne soit ni paresseux ni vagabond. S'il sert un juif,
elle permet à tout chrétien de le racheter pour douze
pièces d'or. Ainsi adouci, l'esclavage n'est plus que
la loi d'un travail équitable, imposée aux laboureurs
et souvent embrassée de bon gré par eux. Les moines
leur en donnent l'exemple, et, avec les secrets de la
culture, leur enseignent ceux de la vertu. A mesure
que croît l'amour du travail, diminue la contrainte
jusqu'alors nécessaire pour fixer au sol le barbare
oisif et nomade.

XLIX. Mais plus facile est de faire la loi aux au- 631
tres qu'à soi-même. Le pieux Dagobert, malgré toute

- 631 sa sagesse, succomba aux délices d'une vie trop douce et d'une trop longue paix. L'amour des femmes absorba son cœur, son temps, sa vie tout entière. Les habitudes austères de l'ancienne cour firent place à de scandaleux plaisirs, qui vinrent attrister les saints amis de Clotaire. Ils songèrent plus que jamais à la retraite. Saint Amand, le premier, secoua la poussière de ses pieds, et partit pour la Belgique, vaste et stérile plaine, dont nul prêtre depuis longtemps n'avait visité les féroces habitants. Abandonné de ses compagnons, battu, jeté à l'eau, il ne se décourage pas, et sa persévérance et sa douceur triomphent de ces cœurs grossiers. Il en réunit quelques-uns et fonde un premier monastère dans le pays de Gaud. C'est là qu'il reçoit les envoyés de Dagobert, qui demande pardon de ses fautes, et qui le supplie de venir baptiser son premier né. Éloi et saint Ouen y ont joint leurs instances ; impossible de résister. Le Roi vient
- 632 lui-même au-devant du saint évêque jusqu'à Clichy. La cérémonie achevée, le saint reprend son bâton de voyage, malgré le Roi, malgré ses amis ; d'autres amis l'appellent, ce sont ces premiers néophytes, à peine sortis des langes du baptême, ce sont tous ces hommes du Nord qui restent à convertir : tout bas, il rêve, non une couronne, mais la palme du martyr.
- 635 L. Cependant Dagobert avait également perdu l'affection des braves Austrasiens, depuis qu'il avait quitté leurs rudes résidences pour les élégants palais de Neustrie. Profitant de ces dissensions, la Saxe était prête à se soulever. et un Franc renégat, qui régnait

sur les bords de la Baltique, insultait son ancien Roi, 635
et le menaçait de lancer sur lui tous les païens du Nord. Il fallut encore une fois partager le royaume, et donner aux Austrasiens le jeune Sigebert, dont les enfants de saint Arnoul et de Pépin de Landen prirent la tutelle. A l'ouest, c'étaient les Bretons qui rava-
geaient les terres des Francs. A leur tête marchait le roi Judicaël, que l'amour des combats avait tiré du 637
cloître, et qui tenait en échec toutes les forces de Dagobert. Saint Éloi le vit, le décida à la paix, lui rap-
pela ses vœux, et le renvoya dans son couvent.

LI. Dagobert mourut encore jeune, laissant le sou- 638
venir de grandes choses et de tristes faiblesses, de riches abbayes, des lois sages et des fils portant la peine de ses excès. Sur son tombeau à Saint-Denis, un sculpteur a représenté dans la barque fatale son âme que les anges et les saints arrachent aux démons. Comme l'artiste, la postérité a donné la victoire aux anges; elle pardonne à Dagobert, en faveur de sa bonté, et aime encore à chanter ce bon roi, fidèle ami du grand saint Éloi.

LII. Dagobert mort, l'Austrasie et la Neustrie res-
tèrent d'abord séparées sous ses deux fils, puis unies sous Clovis II. Saint Ouen devint évêque de Rouen, où il a laissé le souvenir de ses vertus et de son élo-
quence. Saint Éloi, plus entreprenant et renonçant à 640
sa trop douce abbaye de Solesmes, prit bravement le chemin du Nord et l'évêché de Noyon. De là il parcourait sans relâche les campagnes qui s'étendent de Courtray jusqu'à Anvers, charmant les paysans Fri-

640 sons par la douceur de sa parole, les baptisant tous les ans par milliers aux fêtes de Pâques, prêchant l'aumône pour les pauvres, l'hospitalité pour les voyageurs, et détruisant le culte des fontaines et de la lune.

LIII. Saint Amand, son devancier dans ces rudes contrées, depuis longtemps revenu en Belgique, y continuait ses miracles, ses fondations, sa vie aventureuse. Au fort de Gand, il avait bâti une basilique à saint Pierre, et le couvent de Saint-Bavon. C'était le nom d'un de ses disciples bien-aimés, de ce courageux pénitent qui, pour avoir autrefois vendu un homme libre, s'enchaîna lui-même, et vécut prisonnier au pain et à l'eau sur la pierre nue. A la voix de l'apôtre, se convertit la plus puissante famille de Brabant : c'est la pieuse Waltrude, son époux, le comte Vincent et sa sœur Aldegonde. Waltrude bâtit sur une colline le couvent de Mons, où deux de ses filles la suivent. Non loin de là, Vincent construit pour les hommes à Haumont sur la Sambre. Aldegonde, pour échapper au mariage, se fait une petite cellule dans une forêt. Bientôt, autour d'elle, serviteurs et servantes de Dieu viennent défricher, et il en sort la double abbaye de Maubeuge. Ce grand travail achevé, Aldegonde, qui a peur du repos, appelle la maladie pour se purifier ; Dieu lui envoie un cancer, qui ronge son sein, et qu'elle reçoit comme un bienfait du Ciel.

650 LIV. Un peu plus loin, c'est un Athénien, saint Guislain, qui, fuyant avec deux amis la terre des arts et de l'éloquence et cherchant le martyre, vient se

jeter aux genoux de saint Amand et lui demande une règle. Armés de haches et de pioches, ils arrachent les broussailles et les souches d'arbres; de là sortira Saint-Guislain. A Nivelles, c'est la fille de Pepin de Landen, sainte Gertrude, à peine âgée de vingt ans, à qui l'apôtre donne le voile, et qui fonde une abbaye, asile bien-aimé des voyageurs et des malades, atelier célèbre de livres et de manuscrits. 650

LV. Ranimé par les lettres d'un pape martyr, saint Martin, Amand se relevait de ses inévitables décou- 653
ragements, réformait le clergé grossier et corrompu de Maestricht, laissait cet évêché en bonne voie à un enfant de Luxeuil, ami de saint Éloi, et, toujours poussé par la soif du martyr, passait le Rhin, et s'enfonçait jusqu'aux sources du Danube. Dieu n'exauça pas son désir; il revint mourir en Belgique après plus de cinquante années d'apostolat. Il fut enterré à l'abbaye de Saint-Amand, près de Tournay.

LVI. Son successeur à Maestricht, saint Rémacle, fut l'apôtre des Ardennes, et y fonda Malmédy sur les ruines d'un temple païen, Stavelo dans une belle prairie peuplée de bêtes sauvages. Éclaircur aventureux de cette armée de moines qui, des bouches de la Somme, s'avance en Belgique, l'Aquitain saint Goar s'enfonce encore plus loin dans les forêts, et arrive au bord escarpé d'un grand fleuve qui semble un lac perdu dans les montagnes. La majesté de ce lieu sauvage le retient; il y plante sa cellule; il en convertit les habitants, et bientôt le superbe Rhin, si longtemps adoré comme un Dieu, lui cède l'empire, et coule

653 humble et soumis à ses pieds. Saint Goar ne savait pas qu'à cent lieues plus haut, saint Gall avait déjà détrôné le dieu du fleuve, et que la chaîne des Vosges le séparait seule d'une autre armée de moines, aussi partie de Luxeuil et maîtresse de la Suisse.

LVII. Pendant ce temps-là, l'intérieur goûtait une paix profonde. Clovis était faible, mais non méchant. Il avait épousé une jeune captive, enlevée sur les côtes d'Angleterre, la belle et douce Bathilde, qui gouvernait en son nom et le faisait chérir. Lorsqu'il mourut, leurs fils étant trop jeunes, elle continua ce doux et aimable régime, inconnu des païens et des barbares. Tout en elle respire la bonté. Défense aux pères d'exposer ou de tuer leurs enfants. Pitié surtout pour les pauvres captifs enlevés comme elle à leur famille; elle en rachète un grand nombre, aux applaudissements de son peuple, et défend à l'avenir la vente de tout esclave chrétien, commerce honteux et barbare dont les Juifs surtout s'enrichissent, et que vainement Dagobert a essayé de réprimer. Mais l'homme sait-il jouir de son bonheur? Excités par quelques ambitieux, les Francs se plainquirent d'obéir à une femme : c'était la débarrasser d'un fardeau qu'elle n'avait point demandé. Déjà dépouillée par avance pour les pauvres, elle se retira à l'abbaye de Chelles, fondée par Clotilde, agrandie par ses soins, et y vécut humblement, priant pour le bonheur de ses fils. Elle leur laissait pour conseillers Pépin d'Héristal, duc d'Austrasie, petit-fils de Saint-Arnoul et du bienheureux Pépin de Landen, et le grand saint Léger, évêque

656

664

d'Autun, qui, par sa mère Sigrade, tenait aussi aux 664 grandes et fortes familles d'Austrasie.

LVIII. Un soldat obscur, Ébroïn, parvenu par la ruse et l'intrigue, sema la division parmi les jeunes princes, et, sous le nom de l'un d'eux, s'empara du pouvoir en Neustrie. Maire du palais, il dépouilla et exila les grands, remplit tous les emplois de viles créatures, vivant comme lui d'exactions, en dépit de cette loi si sage, confirmée par les conciles, qui voulait que les magistrats fussent choisis dans leur propre province, et que leurs biens servissent de garantie aux peuples qu'ils gouvernaient. Mais le petit roi 670 étant mort, les Austrasiens prennent les armes et marchent contre Ébroïn; ses partisans l'abandonnent; il est pris et ne doit la vie qu'à l'intercession de saint Léger. Pour tromper tout le monde, l'hypocrite va prendre le froc à l'abbaye de Luxeuil.

LIX. La Neustrie et l'Austrasie sont de nouveau réunies sous le même sceptre, et retrouvent la paix, grâce à la douce influence de saint Léger. Les deux armées de moines, dont l'une a pris possession de la Belgique et des Ardennes, et l'autre de la Suisse et du Jura, reprennent le cours de leurs conquêtes pacifiques, et, gagnant partout la ligne du Rhin, viennent se donner la main dans les plaines de l'Alsace. Ils attaquent de toutes parts cette haute chaîne des Vosges, hérissée de noirs sapins, impénétrable au voyageur, qui les a jusqu'alors séparés, et, quittant leurs riches diocèses, les évêques de Sens, de Nevers, de Toul et de Trèves, viennent tracer sur ce désert

670 une croix gigantesque de cinq monastères, Senone, Saint-Dié, Estivay, Saint-Sauveur et Moyen-Moutiers. En même temps, l'oncle de saint Léger, Adalric, duc d'Alsace, dont la main sauvage avait versé le sang des prêtres et celui de ses propres enfants, était vaincu par la tendre pitié de sa fille, sainte Odile. Pénitent le reste de ses jours, il lui abandonnait ses domaines et ses châteaux pour en faire des maisons de prière et d'hospitalité. L'exemple de sainte Odile, dont la vie fut toute aux pauvres et aux malades, gagna les siens ; par ses largesses, cette illustre famille fonda en peu d'années Murbach, Saint-Étienne de Strasbourg et les plus fameuses abbayes d'Alsace.

673 LX. Cependant Childéric, cœur faible et inconstant, était las des conseils de saint Léger, et cherchait tout bas un moyen de s'en débarrasser. Mais, n'ayant pas le courage de renvoyer ouvertement ce ministre vénéré, le lâche trouva plus commode de le faire assassiner. Les fêtes de Pâques étaient proches, et depuis longtemps saint Léger invitait le Roi à les venir célébrer à Autun ; l'occasion était favorable : qui pourrait, au milieu du tumulte des fêtes, deviner d'où le coup serait parti ? Heureusement averti, l'évêque put s'échapper à temps et chercher un refuge à l'abbaye de Luxeuil. Dans cet asile des grandeurs déchues l'attendait l'hypocrite Ébroïn, dont il avait sauvé les jours. Les voilà réunis par une commune disgrâce, ces deux hommes puissants qui tour à tour ont gouverné les rois. Leur pitié semble la même ; mais bien différentes sont les pensées qu'ils promènent sous les

arcades silencieuses du cloître. L'un éteint son ambi- 673
tion, l'autre l'aiguise ; l'un renonce avec joie aux hon-
neurs glissants de la terre, l'autre rongé son frein et
trame des complots. Leur retraite ne fut pas longue.
Livré à lui-même, le faible Childéric s'abandonna aux
caprices de ses passions, et mourut de la main d'un 674
Franc qu'il avait fait battre de verges. Dans sa fureur,
le meurtrier n'épargna ni la reine ni ses enfants en
bas âge. Ébroïn et Léger sortent de Luxeuil. Celui-ci
regagne l'église d'Autun, qui pleurait son absence, et
demande à y finir ses jours, sans plus sortir de ses de-
voirs d'évêque ; celui-là prend la route de la cour,
met sur le trône le troisième fils de Clotaire II, dont
il s'est ménagé la faveur, et redevient maire tout-
puissant du palais.

LXI. Sur ces entrefaites, l'Austrasie et la Bour-
gogne se révoltent ; il n'y a qu'une voix contre cet
aventurier trop connu, ce moine renégat, cet impie,
ce brigand, ce pillard. Pour faire taire ces honnêtes
clameurs, Ébroïn sait qu'il suffit souvent d'un exem-
ple. Saint Léger est le parent des grands d'Austrasie ;
il est le plus saint et le plus courageux des évêques ;
d'ailleurs c'est un rival détesté, auquel il a dû la vie.
C'est bien la victime qu'il lui faut. Il l'accuse d'avoir
soulevé la Bourgogne, et marche sur Autun. Derrière
ses fortes murailles, fraîchement réparées, la place
pouvait tenir longtemps et attendre les secours du de-
hors. Mais chacun, suivant l'usage, de s'excuser, de
compter sur les autres et d'attendre comment tourne-
raient les choses. Vainement du haut des murs saint

674 Léger attend ceux qui ont soulevé contre lui cet orage. Rien à l'horizon. Alors lui apparaît sa ville bien-aimée prise d'assaut et livrée au pillage, son peuple massacré ou captif. Son cœur de père n'y peut résister. Il revêt ses habits de fête, bénit encore une fois son troupeau, se fait ouvrir les portes, et va seul assouvir la haine de son ennemi

676 LXII. Tant de grandeur d'âme eût désarmé tout autre qu'un Ébroïn. Mais lui, furieux de l'impassible dignité de saint Léger, et prenant à tâche de briser son courage, lui fait crever les yeux, et ordonne de le laisser mourir de faim dans une forêt. Retrouvant sa victime, qu'un soldat compatissant avait cachée, il lui fait couper les lèvres et la langue, et la fait traîner pieds nus, par les chemins les plus rocailleux, jusqu'au bord de la Manche. Mais, à mesure que le courageux évêque changeait de gardiens, il les touchait par sa céleste patience. Lui-même écrivait à sa mère Sigraide pour la consoler ; et, recouvrant miraculeusement la parole, il l'employait à chanter les louanges de Dieu et à lui conquérir des cœurs. Désespérant de lui trouver des bourreaux pour le torturer davantage et fatigué de la gloire qui s'attachait aux pas de sa vic-
678 time, Ébroïn lui fit couper la tête dans une forêt, et l'y fit furtivement enterrer. Bientôt le nom du saint martyr brisa ces chétives entraves, et, défiant la rage du tyran, devint l'objet d'un culte populaire depuis l'Océan jusqu'aux montagnes de la Suisse.

LXIII. Après saint Léger, ce fut le tour de ceux qui l'avaient laissé périr. La France entière fut livrée

à une poignée de satellites du plus bas étage, qui, comme ceux de Chilpéric, rétablissaient les impôts et les confiscations romaines, dépouillaient les grands, foulaient aux pieds les vieilles libertés germaniques, et enivraient leurs maîtres de misérables flatteries. Le bruit de leurs violences alla troubler jusqu'aux moines dans leurs lointaines retraites. L'abbé de Jumièges, saint Filibert, poussé par le zèle, quitte son couvent et vient trouver Ébroïn. A ses caresses, à ses présents, il répond par de saintes menaces, lui reproche son apostasie, ses crimes, brave sa colère, et lui déclare qu'un chrétien n'a plus rien de commun avec lui. Il était perdu, si son ami saint Ouen, sous prétexte de le châtier, ne l'eût gardé en prison. Ancien ami de saint Léger, l'évêque de Maestricht, le docte et courageux Lambert, fut brutalement déposé et remplacé par un courtisan. Pendant sept ans, le couvent de Stavelo abrita l'illustre proscrit et admira son humilité. Longtemps après, les religieux racontaient encore qu'une nuit d'hiver, allant à matines, ils l'avaient trouvé, oublié par le supérieur, au pied d'une croix, et tout couvert de neige. Là le connut et l'aima le plus frénétique chasseur de la cour, le jeune comte Hubert, qui, après avoir couru les bois dimanches et fêtes, venait de rencontrer un cerf menaçant, messenger de la justice de Dieu. Frappé de terreur, il était tombé à genoux, et s'était relevé tout autre. Désormais Ébroïn n'est plus pour lui qu'un scélérat, la cour qu'une peste à fuir, et de saint Lambert, qu'il va bientôt remplacer, le futur patron des chasseurs ap-

678 prend la chasse des âmes dans les vastes forêts du Nord.

LXIV. Cependant l'Austrasie seule résistait et offrait un asile aux fugitifs et aux exilés. La conquérir, lui arracher ses victimes, sire Ébroïn l'eût fait volontiers, mais le petit-fils de saint Arnoul et de Pépin de Landen, le duc Pépin d'Héristal était homme à se bien défendre. Battu dans une première rencontre, il ne
683 perd pas courage ; Ébroïn, qui se croit déjà tout permis dans son triomphe, tombe sous les coups d'un officier qu'il a déshonoré. Sa mort change la face de
687 la guerre : ses partisans consternés sont vaincus à Testry ; son roi de paille, Thierry III, tombe aux mains de Pépin, et lui prêtera désormais son nom. C'est Pépin qui, véritable roi, défendra pendant vingt-sept ans les frontières de la France, arrêtera sur la Meuse et sur le Rhin les barques légères des Frisons, et disputera aux longs couteaux des Saxons la Souabe, la Thuringe et la Bavière. Autour de lui combattent, non ces lâches soldats de Neustrie, vêtus à la romaine, bons tout au plus à piller des villes sans défense, mais ces Austrasiens n'obéissant qu'à la bravoure, ne payant d'autre impôt que leur sang, fiers de leur framée, qu'ils portent de père en fils depuis Clovis et Théodebert, et qui n'ont servi ni Chilpéric ni Ébroïn.

LXV. Il y a plus de deux siècles que l'Empire romain est tombé, et, à mesure qu'il tente de se relever, de nouvelles générations de barbares viennent en balayer les débris. Vainement, à l'exemple des

Goths, Chilpéric et Ébroïn ont voulu ressusciter le génie fiscal, le despotisme niveleur, les jeux de l'amphithéâtre, la pompe des panégyriques : une prompte décadence a miné leur œuvre surannée, et les serviles imitateurs de Théodose et de Théodoric n'ont eu comme eux pour héritiers que des rois fainéants. Mais, en même temps que la Providence prend soin de rompre ces funestes traditions et d'étouffer à son berceau la renaissance païenne, les jeunes peuples auxquels elle veut conserver leur physionomie propre et la liberté de leur avenir, ont fait un premier pas dans leur éducation chrétienne. Au milieu des ténèbres de cette laborieuse époque, les barbares se sont fixés au sol, où Rome ne pouvait retenir ses propres enfants accablés d'impôts. Unis par une même foi, Gaulois, Romains, Francs ne forment plus qu'un peuple, habitant la même patrie. La Gaule, naguère labourée par des esclaves et pillée par les Bagaudes, est cultivée en partie par des hommes libres, en partie par des colons ou des serfs d'une condition meilleure. Les moins heureux sont attachés à une terre et non plus à un maître, et assujettis à une redevance annuelle en argent ou en denrées. Le labeur forcé fait place à un labeur de plus en plus libre, volontaire, raisonnable. Une vertu nouvelle surgit : c'est l'amour du travail, père de toutes les grandes choses, et les auteurs de cette secrète révolution sont les moines, qui, sans se lasser, défrichent les bois et les marais du Nord. Chez les anciens Romains ou chez les barbares, l'oisiveté était noblesse, le travail servitude. L'appât du

687 gain n'encourageait que le grand commerce, le prêt à usure et le soin de vastes cultures. La conquête, figurée par la lance, était la source presque unique de la propriété. Les Germains eux-mêmes vivaient de guerre et de pillage. De là l'esclavage, conduisant la multitude à sa tâche sous peine du fouet et de la mort. Au lieu de l'abolir subitement et de débâter des malheureux, aussi avides, aussi cruels que leurs maîtres, l'Église prêche par l'exemple; les enfants de saint Benoît et de saint Colomban quittent la framée pour la charrue, et s'honorent de choisir les plus pauvres terres pour y vivre à la sueur de leur front. Nulle part leurs monastères ne sont plus nombreux que dans la jeune Austrasie qui va dominer toute la Gaule. C'est dans ses forêts vierges que, fuyant une vie trop douce, saint Amand, saint Éloi, saint Rémacle, et tant d'autres, ont depuis un siècle propagé l'habitude et l'amour du travail, qui, durcissant les bras et trempant les courages, feront des générations fortes et braves, et remplaceront les bienfaits sanglants de la guerre.

LIVRE II.

SAINT BONIFACE. — CHARLEMAGNE.

700. — 986.

I. Petit-fils de saint Arnoul et du bienheureux 700
Pépin de Landen, neveu de sainte Gertrude, héritier
d'une race sainte, vouée tout entière aux devoirs
sacrés du mariage chrétien ou aux gloires plus pures
encore de la chasteté, Pépin était l'ami naturel de
l'Église. Il semblait que les Francs dussent trouver
en lui non-seulement l'activité et l'énergie qui avaient
fait défaut aux derniers Mérovingiens, mais encore
cette pureté de mœurs, presque inconnue sur le trône,
dont Clotilde et Radégonde avaient laissé entrevoir
la charmante image, et qui seule fait la force et la
durée des familles. Par là aurait vécu pour longtemps
dans cette nouvelle race l'hérédité qui perpétue, avec
la puissance et les traditions du prince, le respect,
l'estime, l'affection des peuples, l'hérédité que saint
Ambroise avait en vain cherché à fonder, que Clovis
plus heureux avait léguée à ses descendants, mais
qui, anéantie par leurs vices, était devenue le jouet
des maires du palais. Il était temps que cette grande

700 vertu prit racine parmi les Francs, pour que leurs conquêtes fussent moins éphémères que celles des Goths, des Huns et des Vandales. Mais il lui fallait des apôtres et des martyrs, et de même que les moines avaient propagé l'amour du travail en dépit des rois fainéants, de même le mariage chrétien devait s'établir et régner sans le concours des princes d'Austrasie, corrompus à l'atmosphère du pouvoir.

II. Au premier moment tout paraissait beau. La paix, la sécurité, la liberté même, renaissaient sous le glorieux vainqueur d'Ébroïn. Il avait rendu aux grands leurs biens et leur influence, aux guerriers leur place au champ de Mai, aux évêques et aux abbés leurs églises désolées. Sorti de sa retraite de Stavelo, saint Lambert était son ami, son conseiller, son compagnon fidèle. Mais qu'il est rare qu'un saint puisse s'asseoir longtemps aux festins des grands ! En approchant du trône, Pépin y avait subi la contagion du vice, et un jour, à la place de son épouse, il mit une inconnue qui somma impérieusement saint Lambert de bénir sa coupe. C'était la cruelle et ambitieuse Alpaïde, que Pépin venait d'épouser suivant l'usage germanique. En effet, si chez les barbares mêmes, par un instinct admirable, l'homme n'avait qu'une femme, et si la femme devait être à jamais fidèle à son mari, le mari pouvait la renvoyer suivant son plaisir. D'ordinaire les pauvres gardaient la leur, compagne de leur misère ; les chefs en changeaient souvent, triste privilège de la fortune. Ainsi Pépin méconnaissait aussi cette loi sainte que, pour leur

malheur, les enfants de Clovis n'avaient jamais com- 700
prise, et qui pourtant seule conserve pur et vigoureux
le sang des familles. Saint Lambert renversa la coupe
sacrilège d'Alpaïde, gourmanda Pépin avec une com-
patissante sévérité, et quitta cette table indigne de
lui.

III. Alpaïde s'irrite, et, à son instigation, deux bri-
gands envahissent les biens de l'Église, et y exercent
de tels ravages, qu'ils sont tués par les gens de l'évê- 708
que. Saisissant ce prétexte, le frère d'Alpaïde prend
les armes, réunit une bande armée, et vient pendant
la nuit surprendre saint Lambert à sa campagne de
Liège, sur la Meuse. Après avoir prié fort tard, l'évê-
que reposait un peu, quand un domestique l'éveille,
lui disant que, dans l'obscurité, il a vu rôder des gens
armés. Les voilà qui, à coups de lance, veulent en-
foncer la porte. Saint Lambert était encore vigou-
reux. Se souvenant des combats de sa jeunesse, il se
lève, saisit une épée et se prépare à vendre chère-
ment sa vie. Mal en eût pris aux brigands; mais il a
pitié de leur salut : mieux vaut mourir dans le Sei-
gneur que de verser le sang de ces malheureux. En
disant ces mots, il jette son épée, se prosterne à terre
les bras en croix, et attend sans trembler le fer de
ses ennemis. Sa mort jette partout la stupeur; la mul-
titude entoure ce corps bien-aimé et l'arrose de ses
larmes. Les pèlerins se pressent à son tombeau; il de-
vient le centre d'une ville, et bientôt c'est là, à Liège,
que le nouvel évêque saint Hubert transporte sa ré-
sidence.

708 IV. Le fils aîné de Pépin, Grimoald, y venait souvent, et affectait de rendre hommage au défenseur de sa mère. Nouvelle vengeance : les satellites d'Alpaïde l'y égorgent. Alors, mais trop tard, Pépin ouvre les yeux, et veut se venger sur le fils d'Alpaïde ; il le met en prison, mais n'ose le faire périr : c'était désormais son seul héritier. Ainsi l'impureté, comme une semence de mort, mine déjà cette nouvelle famille. Avec cette corruption précoce qui gagne les barbares, la paix leur serait funeste. Les vertus forment comme un faisceau qu'on ne sépare pas impunément. Si la chasteté n'est compagne du travail, il faut, pour retremper les cœurs, les dangers de la guerre, la pauvreté des camps, l'horreur des batailles. Par bonheur les combats ne manqueront pas aux Francs, et, comme pour les annoncer, l'archange saint Michel, belliqueux patron des guerriers, apparaît à un Breton, qui, sur un rocher de l'Océan, lui bâtit l'abbaye du Mont-Saint-Michel, et en même temps, dans une île du Rhin, un Alsacien lui élève le monastère d'Hohnau. Déjà chaque ville lui avait consacré une tour de ses murailles, chaque monastère une chapelle en forme de tour ; voici maintenant, aux extrémités de la France, deux grandes tours plantées au milieu des flots, défiant les tempêtes et les pirates, et il semble que de ses deux mains l'archange doit défendre la France entière.

V. En effet, des ennemis terribles et inattendus s'approchaient. La nouvelle en vint tout à coup par ces aventureux pèlerins qui, non contents de baiser

les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, bravaient les périls de la mer et du climat pour voir Jérusalem. Le tombeau de Jésus-Christ était aux mains d'un peuple infidèle, et les basiliques de sainte Hélène étaient profanées. Venus d'Arabie sur des courriers dévorants, les Sarrasins ou Musulmans avaient inondé la Palestine, massacré les hommes, pris les femmes et les enfants, et ils juraient de conquérir le monde à la loi de Mahomet. Ce Mahomet était leur prophète, homme aussi ambitieux qu'habile, qui, par un mélange de la Bible et de l'Évangile, de polygamie et d'austérités, de jouissances et de fanatisme, avait fondé la doctrine la plus propre à charmer des guerriers avides, et livré l'univers à leur glaive et à leurs convoitises. Sous cette loi magique, ressuscitant, autant que les temps le comportaient, le paganisme despotique et conquérant des Romains, les barbares d'Orient venaient de trouver, en cédant à l'entraînement de leurs passions, l'unité, la puissance et l'élan que l'Évangile ne devait donner à l'Occident qu'en façonnant sa nature dans une lutte séculaire. Partout les Juifs tendirent les bras à ces ennemis du Christ; hérétiques et schismatiques embrassèrent leur foi ou tombèrent sous leurs coups. En quelques années, ils avaient soumis la Perse, la Syrie, l'Égypte et toute la côte d'Afrique.

VI. Bientôt l'orage gronda plus près, et des Pyrénées descendirent de malheureux fugitifs, annonçant que l'Espagne était au pouvoir des Musulmans. A leur suite parurent ces terribles cavaliers, à l'œil de feu,

712 au sabre impitoyable, que ni mer ni montagne n'avaient pu arrêter. Le duc d'Aquitaine, qui vivait paisiblement du fruit de ses vignes et de ses oliviers, leur offrit des vivres, de l'argent et sa propre fille. Qu'ils l'aident à mettre la main sur les grandes familles austrasiennes, il sera leur allié; qu'ils repassent les Pyrénées, et pour leur plaisir il se fera Musulman. Mais comment se faire écouter de ces Arabes qui ont devant eux et la grasse Aquitaine et les sept riches cités de la Septimanie et les trésors fameux de Saint-Martin de Tours? Aux portes des villes les attendent les Juifs, brocanteurs de butin, marchands de belles esclaves, toujours prêts à trahir les chrétiens. Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Marseille, tombent aux mains de l'ennemi. Au bruit de l'invasion, les moines de Lérins retrouvent leur sainte énergie; l'abbé renvoie en Italie seize enfants et trente-six adolescents trop jeunes pour le martyre, et il attend les Musulmans à la tête de cinq cents religieux décidés à mourir pour la foi. Quatre seulement se cachent dans les rochers et survivent pour raconter la mort glorieuse de leurs frères.

714 VII. Tandis que cette bande a ravagé tout le Midi, et que, remontant la vallée du Rhône, elle a pillé Lyon, Besançon et jusqu'à Sens; une autre marche sur la Loire, prend Poitiers et menace Tours. En même temps, au nord, les cruels Frisons se révoltent; les féroces Saxons murmurent. Qu'arrivera-t-il si les Musulmans pénètrent jusqu'à eux, et leur apportent la loi de Mahomet bien faite pour ces cœurs barbares? Pépin venait de mourir; son fils unique était en prison;

créatures d'Ébroïn, des évêques simoniaques jouis- 714
saient honteusement du bien des pauvres; les couvents,
enrichis par le travail, se livraient à la chasse et aux
festins; la Neustrie depuis longtemps n'avait pas vu la
fumée des camps barbares, et sur le trône restait un
de ces faibles Mérovingiens que les peuples, depuis
des siècles, cherchaient vainement à relever par leur
respect. Étaient-ils hommes à arrêter les Arabes, ces
rois fainéants, ne sachant plus monter à cheval et
mollement trainés par des bœufs? Qu'ont-ils fait de
la bravoure, de l'activité, de l'énergie de Clovis? La
paresse et la débauche ont consumé ce sang vigou-
reux, et aujourd'hui l'Empire des Francs doit périr,
ou bien, suivant l'Écriture, le fils de l'esclave doit
remplacer le fils du fainéant.

VIII. Le fils d'Alpaïde sort de prison; il s'appelle
Charles, c'est-à-dire Gaillard, et bientôt de sa massue
il écrasera tant de têtes que Marteau sera son sur-
nom, Charles Martel. Avec lui marchent les guerriers
fougueux d'Austrasie. D'abord à leur approche les
villes se ferment; les cœurs honnêtes hésitent. Celui
même qui l'a baptisé, l'évêque Rigobert lui défend 717
l'entrée de Metz, et quand Charles l'appelle du pied
des remparts et lui demande à prier avec ses soldats
dans l'église de la Sainte-Vierge, il lui répond qu'a-
vant de lui ouvrir, il attend à qui Dieu donnera
l'empire. Furieux et sûr de vaincre, Charles jure que
Rigobert s'en repentira, et marche sur les Neustriens,
qui après deux combats mettent bas les armes. Leur 719
chef ne peut fuir assez vite, change de chevaux dans

719 les pâturages, et va chercher un asile chez le duc d'Aquitaine. Mais ce prince, naguère si fier de son indépendance, était lui-même victime des Musulmans : il avait vu sa fille passer de main en main jusqu'au sérail de Bagdad, et, sans armée, sans États, il se voyait réduit à implorer le secours de Charles Martel.

726 IX. Charles venait de repousser les Frisons; son armée n'était pas nombreuse, mais brave et aguerrie.

732 Il passe la Loire et arrive sous les murs de Poitiers, aux lieux mêmes où Clovis a vaincu Alaric et fondé pour sa race l'Empire des Francs. Les Arabes sont plus forts que les soldats d'Alaric; leurs tentes couvrent l'horizon, et trois cent mille cavaliers, accourus pour la bataille, inondent la plaine. Les Francs ne sont pas un contre six. Au premier moment, ils disparaissent au milieu d'un tourbillon d'ennemis; mais Charles les tient sagement en masse serrée, et, libre de ses bagages qu'il a laissés dans la ville, il se laisse environner, sans songer à sa retraite. L'ennemi charge vingt fois, et vingt fois les Francs restent inébranlables, attendant qu'hommes et chevaux aient épuisé leur ardeur. Pendant ce temps, avec une poignée d'hommes, le duc d'Aquitaine a fait un grand circuit derrière un rideau de bois; tombant sur le camp ennemi, il en massacre les défenseurs, et y jette le désordre. Aux cris de leurs belles esclaves, à la pensée de leurs trésors menacés, les Arabes tournent bride : c'est le signal de la déroute. Les Francs se précipitent sur eux, et entrent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Désormais

les flèches sont inutiles, les haches terribles. La nuit 732 vient seule mettre un terme au carnage ; et, tandis que les Arabes s'éloignent à la faveur des ténèbres, les Francs restent maîtres des tentes et des trésors.

X. L'ennemi repoussé dans ce premier choc, il s'agissait, tâche moins facile, de prendre l'une après l'autre les villes du Midi. Charles, enhardi par la victoire, avait marché droit sur Narbonne, pensant couper la retraite à tout ce qui avait passé les Pyrénées. Mais il échoue dans ce siège, et est forcé de se rabattre sur Nîmes. Assiégé à son tour, il brûla la ville qu'il ne pouvait défendre, et se retrancha dans les arènes, encore noires de cet incendie. Puis, renforcé, 738 il dégagea Lyon, Marseille et tous les bords du Rhône. Dès lors la guerre traîna en longueur ; si les Musulmans avaient évacué la Provence et la Bourgogne, ils restaient solidement établis en Septimanie ou Languedoc. Leur torrent est arrêté ; il n'atteindra plus les barbares de la Saxe, et ce n'est pas en une bataille que le sort des deux religions se décidera. Elles vont se remettre à l'œuvre, et produire chacune ses fruits, l'islamisme sur les terres riches et fécondes des vieux empires, le christianisme sur le rude sol de France, entre les Musulmans et les Saxons. L'avenir les jugera.

XI. Pour le moment, le champion de l'Église, le dur Charles Martel, lui fait chèrement payer ses services ; à peine sauvée, il la livre en pillage à ses Francs d'Austrasie, venus de loin et à grand'peine retenus sous les drapeaux. Le fisc était ruiné par les

738 Mérovingiens ; l'Église seule était riche par une sage économie. C'était peu qu'elle eût avancé pour la guerre des sommes considérables ; ses plus belles terres sont données en jouissance à des soldats. Deux d'entre eux deviennent abbés de Fontenelle et de Jumièges, et les trésors de ces abbayes passent en chiens, faucons, selles, casques et cuirasses. Deux autres deviennent évêques d'Orléans, de Metz, et saint Eucher va rejoindre dans l'exil saint Rigobert à qui Charles a tenu parole. A Autun, un indigne successeur de saint Léger réunit une bande, pille les terres d'Orléans et de Nevers, et, en marche sur Lyon, meurt frappé de la foudre ; à Mayence, un évêque sanguinaire venge, l'épée à la main, la mort de son père. Les peuples meurent sans baptême et retournent au culte des idoles.

XII. Ainsi, corrompant l'Église dans sa source, Charles était devenu un ennemi aussi funeste que les Sarrasins, et, quand il l'eût voulu, que pouvaient pour le salut des âmes sa hache et sa massue ? Pour rajeunir l'Église, il fallait des apôtres, et voilà qu'à l'exemple de l'Irlande, l'Angleterre, à son tour foyer de science et de piété, envoie à la France une légion de missionnaires. Ils viennent continuer l'œuvre de Colomban, non dans les riches plaines de Neustrie, mais à la frontière d'Allemagne ; et, merveille de la Providence, ce ne sont pas les Francs, race ennemie, mais les paisibles fils des Anglo-Saxons qui convertiront leurs frères aînés de Germanie. Ils ont devant eux les marais de Frise, les plaines de Saxe, les montagnes de Thuringe, et enfin la Bavière, touchant à l'Italie.

Comme leurs devanciers, ils entament cette ligne par les ailes. Saint Rupert entre en Bavière, en baptise le duc, bâtit au bord de la Salza une église à saint Pierre à la place d'un temple païen, et campe une colonie de douze moines sur les ruines d'une ville romaine. De là sortira Salzbourg. Au nord, l'Anglais Willibrord pénètre en Frise, et passe quarante ans à détruire le culte des arbres et des fontaines. Déjà même il a gagné l'amitié du duc Radbod ; il espère le convaincre, et lui dépeint les délices du paradis : « Charles Martel et ses soldats y entrèrent-ils ? — Non, « mais seulement les Francs qui seront doux et hum- « bles de cœur. » C'est trop, et Radbod ne veut pas d'un paradis où il retrouverait un de ses ennemis. Il meurt, maudissant les Francs et les chrétiens, et les Frisons ne seront convertis que quand ils se seront rassasiés du sang des martyrs, et que, pirates conquérants, ils auront humilié à leur tour les descendants de Charles Martel : tant les conquêtes de la nouvelle Rome sont différentes des conquêtes de l'ancienne.

XIII. Trois ans avant de mourir à la peine, Willibrord reçut de Rome un précieux renfort, son compatriote Winfrid, nommé depuis Boniface, qui, plein de jeunesse, de science et d'ardeur, allait pendant quarante autres années continuer son apostolat. Quittant la Frise, où la haine des Francs est trop violente, il pénètre en Thuringe, où, cinquante ans avant lui, l'Irlandais Kilian lui a frayé la route par son martyre. Sans autre arme qu'une lettre du pape Grégoire, qui le recommande comme l'envoyé de Dieu, il pénètre

738 au milieu de ces hommes durs et féroces, abat en présence d'une multitude fanatique le chêne sacré de Geismar, les étonne par son audace et en baptise plusieurs milliers.

XIV. Mais, par moments, il était pris d'une sombre tristesse : ces barbares deviendront-ils meilleurs ? les peuples chrétiens ne sont-ils pas plongés dans une corruption pire que la leur ? C'est par des vices honteux et inconnus des Saxons que l'Espagne, la Provence et la Bourgogne ont attiré la colère de Dieu et le glaive des Sarrasins. Charles Martel est entouré d'évêques simoniaques et adultères ; Rome souffre encore le spectacle des danses païennes, et sa chère Angleterre elle-même vit sous un prince débauché. Son indignation éclate. A tous il cite la Saxe païenne où le séducteur est pendu au-dessus du bûcher de la femme adultère. « Quand une nation méprise comme Sodome les « noces légitimes, il en naît une race dégénérée, ab-
« jecte dans ses penchants, lâche, parjure, détestée de
« Dieu et des hommes. » Ainsi mettait-il le doigt sur la plaie du temps ; ainsi parlait-il à ses amis d'enfance ; et, non content d'écrire au Pape, il allait lui-même à Rome faire entendre sa puissante voix et demander de nouvelles forces pour le salut de l'Église.

XV. En 738, il y vient pour la troisième fois, et avec lui une multitude de Francs, d'Anglais, de Bava-
rois, attachés à ses pas. Reçu avec honneur, il obtient non-seulement le pouvoir d'établir des évêchés dans les pays nouvellement convertis, mais encore celui de réformer tout le clergé de France, et d'y ré-

tablir partout la hiérarchie sacrée et la pureté des 738
mœurs. Pour lui le Pape écrit à Charles Martel, le
nomme défenseur de l'Église, et réclame son secours
en Italie contre les Lombards. Mais Charles était
vieux, fatigué de combats, peu religieux, mal en-
touré; tandis que Boniface fuyait sa cour et fondait
huit évêchés en Bavière et en Thuringe, il mourait, 741
laissant à ses fils la gloire de soutenir le Saint-Siège
et de réformer le clergé.

XVI. Charles avait deux fils, Carloman et Pépin; l'un fut roi de Germanie, l'autre roi de France. Tous deux vénéraient l'apôtre de l'Allemagne, et le premier soin de Carloman fut de le mettre sur le siège 742
métropolitain de Mayence, longtemps souillé par un
meurtrier. Puis il réunit deux conciles où les prêtres
débauchés furent dégradés, les évêques et les abbés
proscrits réintégrés, et l'ancienne discipline rétablie.
Évêques, prêtres et diacres promirent de faire revivre
les saintes règles des Pères, de renoncer à l'habit
laïque, à la compagnie des femmes, aux armes, aux
chiens et aux faucons. Les abbés et les moines se sou-
mirent tous à la règle de Saint-Benoît. Des peines sé-
vères réprimèrent l'observation des augures, les sor-
tiléges, les feux allumés pour les dieux, les sacrifices
sur les tombeaux, et surtout l'adultère, l'inceste et
tout ce qui portait atteinte à la sainteté du mariage.
A son tour, Pépin réunit à Soissons un concile inspiré
du même esprit; les couvents suivront la règle, les
évêques légitimes seront rétablis et les mariages ob-
servés. Si même deux époux esclaves ont été vendus

742 séparément, qu'ils restent fidèles l'un à l'autre. Si un homme libre épouse une esclave, qu'il ne la quitte plus jamais. Le prisonnier, le fugitif, le banni lui-même doit rester fidèle à sa femme. Celui qui aura déshonoré un mariage ne pourra jamais se marier. Ainsi furent réparés, autant que possible, les abus que les guerres avaient introduits chez des peuples grossiers et faciles à corrompre; à force de temps et d'exemples, les peuples comprirent et pratiquèrent une chasteté supérieure à celle des Saxons païens.

XVII. Tandis que les Francs arrivaient en quelque sorte à ce second degré de leur éducation, Boniface continuait son œuvre en Germanie; pour la rendre durable, il fondait une de ces citadelles du travail et de l'apostolat, telles qu'avaient été Lérins et Saint-Gall. Avec la permission de Carloman, il défriche un coin de terre, au fond d'une forêt vierge, au bord d'une rivière inconnue, et y installe quelques disciples venus d'Angleterre, des Francs, des barbares convertis. Ce sera le grand cloître de Fulde. Non loin de là, il confie à une vierge poète, Lioba, l'abbaye de Bichofsheim, où les livres saints seront copiés, richement reliés et ornés de miniatures. Carloman lui-même est entraîné par le flot de cette piété renaissante; comme autrefois saint Cloud, il renonce au trône. Il s'en va presque seul demander asile au Mont-Cassin, comme un criminel qui veut faire pénitence. Mis à la marmite et cuisinier maladroit, le prince reçut plus d'une réprimande, voire même des soufflets. Il ne disait mot; mais à la fin un de ses Francs,

747

outré de voir ainsi traiter son maître, prend un bâton et le venge. L'affaire fit du bruit, et le coupable avoua que le pauvre cuisinier était Carloman. 747

XVIII. Pépin restait seul maître de l'empire des Francs, mais digne de le posséder et de le défendre, redouté des Frisons et des Saxons, auxquels il imposa un tribut de deux cents chevaux, des Lombards qu'il menaçait du haut des Alpes. Quoique petit, d'où le nom de Pépin le Bref, il était plus fort que les géants de son armée; d'un coup d'épée, il abattait la tête d'un taureau ou d'un lion. Autour de lui combattaient encore les vieux soldats de Charles Martel et de Pépin d'Héristal, fiers d'obéir au fils de tant de héros; moines et évêques aimaient à retrouver en lui le fils, le neveu de tant de saints.

XIX. Pourtant sur lui pesaient encore la naissance, le fratricide et les spoliations sacrilèges de ce Charles Martel que l'on avait vu, disait-on, en enfer. Comme Rigobert sur les murs de Metz, plus d'un cœur honnête hésitait à se rendre, et se demandait si Dieu donnerait longtemps la victoire à cette famille. Lui-même, comme son père, par un respect singulier pour les enfants de Clovis, n'osait prendre le titre de roi, bien que le temps parût venu d'accorder les noms avec les choses. Il sentait qu'à côté du droit du plus fort, qui courbe les têtes, régnait sur les cœurs un droit nouveau, un droit moral et sacré, venant de Dieu lui-même. Clovis avait reçu la consécration de son pouvoir de Constantinople, de cet Empire Romain, dépositaire aux yeux des peuples de

747 toute souveraineté légitime et défenseur de l'Église depuis Constantin. Mais Pépin ira-t-il encore mendier un lambeau de pourpre auprès de ces Césars dégénérés, dont le patrice a ouvert Marseille aux Sarrasins, et qui persécutent les papes ou soulèvent contre eux les Lombards? Ont-ils encore le pouvoir d'enchaîner les consciences, ces empereurs qui ont abdiqué non-seulement la force militaire, mais encore la gloire de la science et des arts, qui tombent d'hérésie en hérésie pour finir par le schisme, et qui, par une fureur nouvelle et incroyable, proscrivent les tableaux et les statues, chassent les artistes et dépouillent les églises? Pépin les laisse, et s'adresse au successeur de Grégoire le Grand, au Pape assiégé par les Lombards, mais bravement campé sur les ruines de la vieille Rome, et de là possédant la plus grande, la seule autorité spirituelle, et il lui fait demander si celui qui porte l'épée ne doit pas porter la couronne. La réponse du Pape tranche les derniers scrupules, et vingt-huit évêques de France, ayant à leur tête saint Boniface, sacrent Pépin, suivant le pieux usage des Anglo-Saxons.

752 XX. Le rôle de Boniface était fini. Il avait relevé la hiérarchie ecclésiastique et la hiérarchie de vertus qui en est la base. Il avait sacré une dynastie nouvelle; mais l'ambition n'avait point troublé son cœur; et le voilà qui revient aux premières amours de sa jeunesse, à la conversion des indomptables Frisons. Il remet à son disciple Lull la dignité d'archevêque et tous ses pouvoirs pour la direction des couvents ou

la fondation des évêchés, et avec deux compagnons 752
 il vient courageusement dresser sa chaire et son autel
 dans les campagnes d'Utrecht. Un matin, une nuée 755
 de barbares armés de lances entoure l'autel ; Boniface
 refuse de se défendre et meurt en martyr. Leur rage
 assouvie, les barbares ne trouvèrent rien à piller et
 furent comme désarmés. De ce jour la Frise fut à demi
 chrétienne.

XXI. Quant à Pépin, son pouvoir allait recevoir
 une consécration encore plus solennelle, car le Pape
 Étienne II lui-même, menacé par les Lombards, abandonné de l'empereur d'Orient, passa les Alpes et vint
 demander asile et protection à ces Francs que saint
 Anastase, deux siècles auparavant, saluait déjà comme
 les successeurs des Romains. Reçu magnifiquement à
 l'abbaye de Saint-Denis, le Souverain Pontife sacra de
 nouveau Pépin et avec lui ses fils, voulant marquer que
 Dieu comptait sur sa famille entière. En échange de ces
 bienfaits, Pépin prend les armes, force le pas de Suse,
 disperse les Lombards, reprend sur eux la province
 de Ravenne, dont il fait donation solennelle au Pape,
 et dépose sur le tombeau de saint Pierre les clefs des
 villes prises. Le roi des Lombards, surpris plutôt que 756
 vaincu, reprend les armes l'année suivante, et vient
 assiéger Rome elle-même. Pépin arrive à temps, et
 bientôt c'est Astolphe qui à son tour est cerné dans
 Pavie, réduit aux abois et forcé de payer un tribut, et
 de donner des otages, gages de la paix.

XXII. Vainement l'Empereur grec envoie au cou-
 quérant de l'Italie des ambassadeurs, de magnifiques

756 présents et des orgues, les premières arrivées en Occident. L'or et les flatteries ne peuvent toujours tenir lieu de l'épée. L'Italie resta à jamais indépendante de Constantinople. Le Saint-Siège y eut son territoire, acheté par le sang des Francs et garanti par leurs armes, séjour libre et paisible au milieu des vicissitudes ou des guerres de l'avenir. Asile des artistes grecs chassés par les iconoclastes, Rome devint plus que jamais le foyer de l'art, le refuge des madones byzantines, l'école du chant sacré ; c'est là que Pépin envoya demander des maîtres pour façonner l'oreille grossière de ses Francs, et pour établir dans ses églises le chant grégorien, qui, depuis Grégoire le Grand, se maintenait à l'école fameuse de Saint-Jean-de-Latran.

XXIII. En ce moment, fatigués de la domination musulmane, les chrétiens relevaient la tête, et avec une poignée de braves Alphonse le Catholique fondait le premier trône espagnol dans les montagnes des Asturies. Le Languedoc fit de même : Nismes, Maguelonne, Agde, Béziers, chassèrent les Sarrasins et appelèrent le roi Pépin pour prendre Narbonne. Longtemps les Francs campèrent au pied de ces fortes murailles que Charles Martel n'avait pu forcer ; enfin les habitants chrétiens se soulevèrent et leur ouvrirent les portes. Pépin devint maître de tout le pays et jura de respecter les lois et franchises des anciens Goths.

760 XXIV. Non-seulement l'indigne fils d'Eudes, Hunnald, n'était pas venu à son secours, mais il se posait

en ennemi, refusait les biens que les seigneurs et les couvents d'Austrasie possédaient en Aquitaine, et, se disant du sang de Clovis, il traitait les Pépin d'usurpateurs, et s'alliait ouvertement aux Bavarois et aux Saxons. Il commandait les Basques ou Gascons, race à part et toujours insoumise, la plus vieille de la Gaule. Vifs, dégagés, lestes à la course comme à la danse, ils aimaient, comme les Bretons, à venir ravager les bords de la Loire. A leur tête, pendant que les Allemands passaient le Rhin, Hunald vint audacieusement brûler Chartres. Un frère le trahit; il lui fait crever les yeux. Autun, Châlons, sont la proie de ces brigands. Moins fougueux, mais plus disciplinés, les Francs les repoussent lentement, leur prennent Bourges et Clermont, et les délogent des montagnes d'Auvergne. Privés de cet abri, les Gascons n'essaient plus de résister; mais ils ne laissent derrière eux que des ruines : Poitiers, Limoges, Périgueux, sont rasés. Les Francs achèvent de ravager ce malheureux pays, et, pour se venger, arrachent et brûlent les vignes, la richesse de l'Aquitaine. Le fils d'Hunald a péri; lui-même est caché dans un couvent de l'île de Rhé, et attend l'heure de la vengeance.

XXV. Pépin mort, Hunald reparait, et la guerre recommence. Mais Pépin laissait un fils grand de taille, grand de cœur, grand d'esprit, Charles le Grand, Charlemagne. La révolte de l'Aquitaine fut promptement étouffée, et Hunald, fugitif, emporta en Italie la terreur et la haine des Francs. Ses hôtes, les Lombards, avaient aussi cru le moment favorable et

774 violé les traités. Mais bientôt, du haut des murs de Pavie, le roi Didier vit accourir une armée plus nombreuse que jamais. Hunald était avec lui sur une tour pour lui désigner leur terrible ennemi. Des bataillons, venus de toutes les parties de l'Empire, défilaient, et Didier de dire : « Charles est-il là ? — Pas encore, » répond Hunald. Et le nombre croissant toujours : « Certainement Charles est au milieu de cette multitude. — Pas encore. » Mais en ce moment sur la route s'élève un nuage de poussière ; et Charlemagne paraît avec un casque de fer, une cuirasse de fer, une lance de fer, un bouclier de fer, un visage et un bras de fer. « Voilà, » dit Hunald, celui que tu cherches. » A sa vue Didier sentit le cœur lui manquer. Hunald le relève, et, sachant qu'il n'y aurait point de quartier pour lui, il dirige la défense. Pendant huit mois la ville résiste. Au bout de ce temps, plus de vivres ; Hunald parlait de se défendre encore ; il fut lapidé. La ville se rendit à la merci du vainqueur ; Didier, prisonnier, demanda à finir ses jours au monastère de Corbie près d'Amiens, et Charles prit sur sa tête la couronne de fer des Lombards, digne complément de son armure.

XXVI. Laissant son armée sous les murs de Pavie, il vint seul à Rome, qui accourut au-devant de ce sauveur. A trois milles de la ville, l'attendaient les magistrats avec leur bannière, les corporations d'ouvriers, les enfants des écoles chantant des hymnes et portant des palmes. Descendu de cheval, Charles entra dans Rome à pied, marcha droit au Vatican, monta le grand escalier de Saint-Pierre en baisant

chaque marche, et trouva au sommet le pape Adrien, 774
qui n'embrassa pas sans émotion le jeune défenseur
de l'Église, encore tout couvert de la poussière des
champs de bataille, et qui, le prenant par la main, le
conduisit au tombeau du prince des Apôtres. Charles
se complaisait dans le séjour de Rome, dans l'entre-
tien de tant d'hommes savants et pieux, dans les sou-
venirs et les monuments du vieil Empire romain,
quand une révolte des Saxons le rappela dans le Nord.

XXVII. Répandus dans les plaines boisées de l'Elbe 775
et du Weser, ces tribus indomptables ne cessaient de
ravager les chrétientés naissantes établies par saint
Boniface. Déjà, trois ans plus tôt, Charlemagne avait
pénétré jusqu'au cœur de cette terre idolâtre, pris
Éresburg, et renversé la célèbre idole d'Irmisul.
Cette fois, avec une célérité digne de César, il réunit
contre eux quatre armées, les surprend partout, passe
le Weser et les force à se soumettre. Nouveau voyage
en Italie, nouveau soulèvement des Saxons. Cette fois, 777
Charles bâtit des forteresses à Lippstadt et à Éres-
burg; et c'est sur le territoire ennemi, à Paderborn,
qu'il convoque, au printemps suivant, les évêques et
les seigneurs Francs, les nobles et tout le peuple de
Saxe. Les hommes libres, sous la conduite de leurs
chefs, jurèrent obéissance, et consentirent, s'ils vio-
laient leurs serments, à perdre terres et liberté. Une
grande multitude renonça aux idoles et demanda la
robe blanche du baptême; à leur tête des prêtres
et des moines allèrent construire des églises dans les
forêts purifiées. Charles crut la Saxe convertie.

777 **XXVIII.** En même temps il recevait les envoyés des Sarrasins d'Espagne, qui, divisés entre eux, réclamaient son secours. Si les Saxons étaient soumis, ils pouvaient voir que c'était au maître du monde. Partant pour de nouvelles conquêtes, il leur laissait l'ordre, la paix et tous les biens nouveaux de la science et des arts chrétiens. Mais les bienfaits d'un ennemi

778 sont toujours amers. Pendant qu'il passe les Pyrénées et conquiert l'Espagne jusqu'à l'Èbre, un Saxon qui n'a point fléchi le genou devant lui, Witikind, sort de sa retraite de Danemark et parcourt secrètement les tribus. Aux uns il rappelle leurs aïeux morts pour la patrie, aux autres ces prêtres imprudents qui ont osé les menacer de la colère du Roi. Le vieux sang saxon frémit et bouillonne. On attend avec anxiété des nouvelles de la guerre d'Espagne. Tout à coup un bruit circule : « Il est battu. Il est mort. Les Gascons « l'ont surpris à Roncevaux, dans les gorges des Pyrénées, et ont écrasé son armée sous des quartiers de « rocher roulés du haut des montagnes. » Les guerriers aiguisent leurs longs couteaux ; les femmes entonnent des chants de guerre ; Witikind est à la tête d'une armée et envahit la Thuringe, brûlant les églises, rasant les forteresses. Les moines de Fulde furent épouvantés, emportant sur leurs épaules la chaire bien-aimée de leur père Boniface. Les missionnaires sont chassés ou mis à mort, les chrétiens persécutés.

779 **XXIX.** Ce n'était pas Charlemagne, c'était son neveu Roland qui avait péri dans les Pyrénées. Il arrive ce vainqueur irrité, dont les Saxons ont lassé la dou-

ceur et la patience. Ils sont déjà vaincus d'avance ; et, 779
après une seule bataille, Witikind s'enfuit en Danc-
mark. Quatre mille cinq cents coupables furent livrés
comme parjures, auteurs de la révolte, assassins des
prêtres, pillards des villes. Ils furent jugés et déca-
pités en un jour. Ainsi semblaient se confirmer toutes
les menaces de Witikind. La haine contre Charlema-
gne et ses prêtres, qui ne faisaient qu'un aux yeux
des peuples, ne connut plus de bornes. Comme la 783
Gaule sous César, la Saxe se souleva dans un suprême
effort, et recommença une guerre sans quartier. Sur-
pris par des forces supérieures, les Francs reculèrent
jusqu'au Mein, qu'ils passèrent sur la trace d'une bi-
che, au gué de Francfort. Charlemagne réunit de
nouvelles troupes, répara la honte de cet échec, et
passa deux années à parcourir le pays, à fouiller
les bois, à brûler villages et récoltes. Chose alors
inouïe, les Francs passèrent un hiver en pays ennemi.
Tout était détruit, hors ce qui ne se détruit pas, la
liberté de mourir pour son pays.

XXX. Witikind était encore debout, en armes, bra-
vant toute la puissance de Charlemagne. Un miracle 785
le convertit. Le jour de Pâques, il s'était introduit
dans le camp des Francs, en habit de mendiant. Un
prêtre y disait la messe ; au moment où il élevait
l'hostie consacrée, le Saxon y vit la figure d'un enfant
d'une beauté angélique. De ce jour il fut chrétien,
accepta la paix, jura de ne plus prendre les armes, et
resta fidèle à sa parole. Ce n'était pas à Charlemagne,
c'était à Dieu qu'il rendait son épée : traitant avec le

785 grand Roi presque d'égal à égal, il conserva le titre
de duc des Saxons, en attendant que ses descendants
devinssent eux-mêmes Rois et Empereurs. Privée de
786 son chef, la Saxe parut se soumettre. Charles fit sa-
voir à tous les fidèles que les Saxons indomptables
avaient été amenés au baptême, que, par amour pour
Dieu, il les rendait à leur antique liberté, à condition
qu'ils devinssent ses sujets. C'est pourquoi, réduisant
le pays en provinces, suivant l'ancienne coutume des
Romains, il y établissait huit évêchés, confiés presque
tous à des Anglo-Saxons, disciples de saint Boniface.

XXXI. Charlemagne sentait bien que l'Évangile
seul apprivoiserait ces tribus farouches ; mais, illu-
sion commune aux conquérants, il voulut mettre à
cet apostolat la sanction de son épée, et la peine de
mort fut prononcée contre quiconque refuserait le
baptême, brûlerait les morts au lieu de les enterrer,
ou mépriserait la loi du carême. Witikind réclame ; il
ne répond plus de ses compatriotes ; les moines an-
glo-saxons et le Pape lui-même prêchent la clé-
mence ; si les Saxons ne connaissent l'Église que par
les dîmes et par les supplices, ils auront horreur du
baptême. Mais les rigueurs continuent, arrêtent les
797 conversions et amènent d'autres rigueurs. La révolte
recommença plus terrible et dura cinq ans. Il fallut
déporter en France le tiers de la population, établir
d'autres peuples dans les terres dévastées, bâtir les
ponts fortifiés et les châteaux de Hall, de Magde-
bourg, de Hambourg, en un mot, recommencer les
horreurs de César contre les Éburons. Au bout de ce

temps la paix régna, mais achetée par des flots de sang, et une foule de fugitifs, maudissant les Francs, se retirèrent dans les marais de la Frise ou passèrent l'Eyder pour se cacher en Danemark : tristes nécessités de la conquête militaire. 757

XXXII. La conquête des âmes ne se fit qu'à la sueur du front des missionnaires ; à eux maintenant de cicatriser ces plaies saignantes, de consoler les vieux jours de Witikind, réduit à l'inaction par son serment, et de former un nouveau peuple saxon, digne de reprendre son indépendance et de servir la cause de la civilisation. Un jeune otage, élevé en France à l'abbaye de Corbie, y prit le goût de la vie religieuse, et revint fonder la Nouvelle-Corbie, au bord du Weser. Non loin de là s'éleva pour les vierges saxonnes l'abbaye de Gandersheim, citadelle plus solide que les forts de Charlemagne. Un autre fils de barbare, saint Luidger, évêque de Munster en Westphalie, offrait à Charlemagne d'aller porter l'Évangile aux païens du Danemark ; mais le grand Roi ne comprit pas ce trait de génie et préféra le retenir dans ses États.

XXXIII. Pendant ces vingt-cinq années de guerre, Charles avait passé trois fois les Alpes, deux fois les Pyrénées, plus actif et plus rapide que les plus grands conquérants. L'Italie entière était soumise, et l'Empire des Lombards avait duré moins longtemps que celui des Goths. Les Sarrasins étaient à jamais chassés de France et tenus en haleine jusque sur l'Èbre. A l'est seulement la guerre était interminable contre

797 ces peuples qui se renouvelaient sans cesse du fond de l'Orient. Derrière les Saxons venaient maintenant, au milieu des Slaves qu'ils tyrannisaient, les Avars, fils des Huns, établis sur le Danube, et de là remontant ou descendant pour piller la Bavière ou l'Empire grec, entassant d'immenses trésors dans leurs forteresses sauvages. Charles pénétra jusque chez eux et les châtia. Il fit huit campagnes sur le Danube, et pénétra enfin dans ce camp circulaire, entouré d'immenses remparts, où gisaient les dépouilles du monde. Il rendit aux églises les vases sacrés qui avaient servi aux orgies d'Attila ; le reste fut distribué aux Francs.

799 XXXIV. Pour être plus à portée de l'ennemi, Charlemagne venait de transporter son séjour à Aix-la-Chapelle, plus au nord que les rois d'Austrasie, non loin du Rhin comme Trèves, et sur l'emplacement de vieux bains romains. Trèves lui envoya le reste de ses marbres, Ravenne des colonnes et des statues, Rome des mosaïques, la Grèce des architectes, des peintres et des sculpteurs. L'art antique semblait renaitre pour embellir sa capitale, où le voyageur voit encore debout les deux tours de son palais et la sombre coupole de sa cathédrale. Travailleur infatigable, il passait une partie de ses nuits à l'étude, et stimulait de ses reproches les fils des nobles, qu'il menaçait de remplacer par des enfants plus studieux. A la tête de l'école du palais, il avait appelé l'illustre Alcuin, archevêque d'York, le plus savant et le plus spirituel de cette docte Angleterre, si célèbre alors. Il l'avait rencontré sur la route de Rome, et ils s'étaient aimés. Pour le

suivre, Alcuin avait tout quitté. Instruit dans les sept arts libéraux et plein d'amour pour la science, il dirigeait sur toutes choses les discussions naïves des jeunes gens de la cour, corrigeait ou traduisait des livres, et avait peine à répondre aux étrangers qui se disputaient sa porte, jusqu'à ce que, chargé de science et d'années, il alla se retirer à Saint-Martin de Tours. A côté de ce docteur de la jeune Angleterre, l'Irlande, déjà vieille, avait fourni des poètes, qui mettaient en vers latins les hauts faits des Francs. L'Italie avait aussi payé son tribut. Dans chacun de ses voyages, Charles avait ramené des maîtres de grammaire ou de calcul et des chantres fameux ; parmi le butin de Pavie, il avait trouvé Pierre de Pise, littérateur et grammairien, et le diacre Paul, professeur de grec pour les clercs et les princesses. Ainsi, des quatre coins du monde il avait appelé des hommes célèbres pour relever l'édifice de la sagesse ; et, mal content de ses efforts, il demandait à Dieu douze docteurs comme saint Jérôme et comme saint Augustin.

XXXV. C'est dans sa résidence favorite du nord qu'il tenait ses assemblées de Mai, réunissant ses guerriers, ses évêques, leur communiquant les lois qu'il avait préparées dans ses assemblées intimes d'automne, rendant compte des tournées de ses inspecteurs, gourmandant les uns, encourageant les autres, et annonçant les projets de conquêtes de l'année. Toujours prêt à la guerre, il prenait sa peau de loup et sa trompe d'ivoire, partait pour la chasse, délassément des braves, y menait ses grands tout couverts

799 d'or et de soie, et se riait de leurs belles étoffes, que la moindre pluie gâtait. A son retour, il recevait les ambassadeurs du monde entier : un jour le calife de Bagdad lui envoyait les clefs du saint sépulcre, avec une horloge merveilleuse; une autre fois, l'impératrice Irène lui offrait sa main, et lui proposait d'unir l'Orient à l'Occident.

800 XXXVI. Plus qu'elle, il était Empereur, cet homme extraordinaire à qui les peuples chrétiens obéissaient, et que le Pape Adrien avait appelé nouveau Constantin. Le jour de Noël, comme il était venu à Rome pour y rétablir la paix, et qu'il priaait humblement au tombeau de saint Pierre, le Pape lui mit sur la tête une couronne d'or, aux acclamations du peuple, qui criait : « Vive Charles Auguste, couronné de Dieu, « Empereur des Romains! » C'est lui, en effet, qui a vaincu les Lombards et les Sarrasins, dont les Grecs s'étaient faits les alliés. C'est l'Occident qui devient le refuge des lettres et des arts, à la veille du honteux schisme d'Orient. Aussi, suivant la prédiction de saint Anastase à Clovis, les Francs succèdent aux Romains, et désormais l'Église ne dépend plus d'un Empire plus vieux qu'elle, mais se repose sur un Empereur choisi, consacré par elle. En souvenir de ce jour, Léon III fit faire une belle mosaïque dans son palais de Latran. Le palais est tombé, mais le temps, qui ravage tout, a laissé debout un pan de muraille, où, sur un fond encore brillant d'or, d'un côté, le Christ remet ses clefs à saint Pierre et son étendard à Constantin, de l'autre, saint Pierre donne les clefs à Léon III et

l'étendard à Charlemagne. Ainsi le Pape relevait de ses propres mains l'empire des Dioclétien, des Constantin, des Julien, et prouvait son désir de voir les peuples fondus en une seule famille temporelle et spirituelle. Ce ne sera pas sa faute si, répudiant leur mission et précipitant leur ruine, les Empereurs veulent encore être les tyrans de l'Église et du monde, et si les peuples d'Occident, reniant l'unité de leur berceau, se séparent un jour en nations rivales et ennemies.

XXXVII. Pour le moment, Charlemagne, revêtu d'un nouveau et sacré pouvoir, se sent envoyé de Dieu pour être de l'Èbre à l'Elbe le champion de la foi, de la justice et des lettres. Il pense désormais obliger les consciences par ses lois; clercs et laïcs lui prêtent un nouveau serment, et jurent d'abord de servir Dieu selon leurs forces et leur intelligence. Les vertus chrétiennes étant pour lui la base de toutes les autres, il commence par le clergé, ordonne aux évêques, aux abbés et aux moines d'être laborieux, instruits, chastes et sobres. Les évêques doivent fonder des écoles, les prêtres apprendre à lire aux enfants. Chaque année ils seront inspectés par les deux envoyés, l'un évêque, l'autre comte, qui parcourent chaque province. L'Empereur lui-même voyage, interroge, écrit, choisit, en dépit de sa femme et de ses courtisans, des évêques pauvres et charitables, et essaie, par une activité surhumaine, de suppléer à cette sève cachée qui fait la vie des peuples. Le bien ne marchant pas assez vite, il s'adresse aux simples fidèles, et les menace,

800 comme autrefois les Saxons, de peines sévères, s'ils n'observent le repos du dimanche, les abstinences du carême et jusqu'aux moindres préceptes de l'Église.

XXXVIII. Après la religion, la justice ; après l'évêque, le comte, également soumis aux inspecteurs impériaux, chargés à la fois d'exécuter les lois, de punir les coupables, de juger les procès, de lever hommes et argent pour la guerre. Depuis Clovis et suivant l'instinct germanique, les comtes se succédaient de père en fils, pris de préférence dans la famille la plus puissante de chaque province, préservés de la rapacité par la fortune et intéressés à ménager leur pays. Ces grands, dont la fière indépendance avait attiré la haine de Chilpéric et d'Ébroïn, n'étaient pas assez dociles aux impulsions de Charlemagne. Il eut la faiblesse de préférer la souplesse des petits. Grâce à l'éloignement des souverains, à la difficulté des communications, ces nouveaux venus pouvaient impunément vendre la justice, vendre des exemptions de service militaire, vendre les terres et les serfs qui leur étaient confiés à titre d'appointements. Faisant argent de tout, et achetant de vastes domaines, ils devenaient bientôt les égaux des anciens seigneurs, et, quant à gagner les inspecteurs, c'était l'affaire de quelque beau présent. Mal servi par les petits, désobéi par les grands, l'Empereur luttait vainement contre la force des choses qui tendait à rendre les comtes indépendants.

XXXIX. Il fallait défendre au dehors cette société si turbulente et si peu maniable au dedans. Pour faire

face à la fois aux Sarrasins, aux Saxons et aux Lombards, Charlemagne envoyait les légions romaines, vivant de leur solde et toujours sous les drapeaux. Lui n'avait ni troupes régulières, ni de quoi les payer. Les volontaires qui, autrefois chaque année, accouraient au champ de Mai pour savoir de quel côté se ferait la moisson de butin, devenaient de plus en plus rares. Paisiblement installés dans un manoir de France ou d'Italie, les Francs se souciaient peu d'aller passer leurs étés dans les marécageuses forêts de la Saxe. L'esprit militaire n'était pas revenu davantage aux vieilles populations romaines. Aux prises avec ces difficultés, Charles voulut rendre le service obligatoire pour tous, sans distinction de Franc ni de Gaulois. Chaque village devra fournir un homme par trois feux, et ceux qui restent, équiper les soldats et leur donner trois mois de vivres ; quant aux hommes libres, qui ne possèdent ni terres ni esclaves, il en partira un sur six ; quiconque refusera deviendra serf de l'État. Quand cette loi parut, chacun y voulut échapper ; les couvents invoquèrent privilège, non-seulement pour eux, mais pour tout serf ou colon établi sur leurs terres ; préférant cette condition au service, un grand nombre de propriétaires se donnèrent corps et biens à l'Église : il fallut déclarer que ces terres nouvelles fourniraient des soldats. De même d'autres se donnaient comme serfs aux comtes et aux seigneurs, à condition de conserver leurs biens sous leur suzeraineté, et il fallut ordonner que tout seigneur équiperait des hommes en proportion de son domaine.

804 Ainsi, malgré l'esprit de la loi, la société se partage en deux classes, l'une de cultivateurs paisibles, qui, pour ne pas servir, deviennent colons, serfs, fermiers, vassaux des couvents ou des seigneurs, l'autre de guerriers puissants, fournissant des soldats et faisant métier de la guerre.

XL. Inutile de se débattre contre cette dure alternative du travail et des armes, de se faire pèlerin ou vagabond ou de changer de seigneur. Au nom de l'ordre dont toute société a besoin, le pèlerin sera tenu d'exhiber un passe-port de son évêque; le vagabond sera ramené à sa terre ou à son maître, et le Franc, jusqu'alors libre de prendre ou de quitter un seigneur, restera attaché à celui qui lui aura donné ne fût-ce qu'une pièce d'or, à moins qu'il n'ait voulu le tuer, le dépouiller, le frapper d'un bâton ou déshonorer sa femme ou sa fille. Du reste, à chaque couvent, à chaque seigneur de nourrir ses pauvres et ses lépreux; à chaque colon, à chaque vassal d'établir par une charte ses droits et ses libertés; s'il fabrique une fausse charte, au seigneur de le prouver: le poing du faussaire sera coupé. Ainsi l'aristocratie prenait racine sous la main même du maître absolu qui voulait tout niveler.

XLI. Outre les hommes, il fallait de l'argent, le nerf de la guerre. Les métaux précieux étaient rares depuis les invasions; pendant tout son règne, un Roi réunissait à grand'peine quelques livres d'or, et de chacune faisait frapper à son effigie vingt-deux pièces ou sous, dont un pour le monnayeur, trop heureux

s'il était honnête. Ce n'était pas assez pour vivre, et 804
au lieu des impôts en argent que les Francs n'avaient
jamais subis, et que Chilpéric avait inutilement voulu
rétablir sur les villes, Charlemagne, comme les Mé-
rovingiens, en était réduit aux revenus en nature de
ses manoirs et de ses terres. Aussi veille-t-il avec un
soin paternel à l'entretien des bâtiments, à la culture
des champs, à la vie et aux travaux des ouvriers. Les
étables, la basse-cour, le verger, le potager, tout est
passé en revue dans des lois solennelles. Les armes
forgées pour la bataille, les voitures de cuir, servant
aussi de bateaux, les étoffes tissées par les femmes
y figurent à côté du persil, du cerfeuil et de la cire
réservée pour la cour. Tantôt un domaine reçoit l'Em-
pereur et le nourrit avec les siens, tantôt il lui envoie
des vivres et des munitions de guerre.

XLII. Les compagnons du conquérant, transfor-
més en fonctionnaires impériaux, vivaient de même
des amendes en nature de Dagobert et du produit de
quelques terres, dont ils jouissaient sous le nom de
bénéfice. Quand les services étaient grands ou les ser-
viteurs habiles, les bénéfices passaient à leurs enfants
et devenaient une propriété de famille. Ce système,
en usage depuis Clovis, avait peu à peu épuisé les
domaines du fisc romain et les terres abandonnées.
Les confiscations étaient venues, moyen violent, et
par suite mauvais. Enfin Charles Martel avait distri-
bué, d'abord pour cinq ans, les biens des églises.
Depuis, par égard pour la guerre sainte contre les Mu-
sulmans et contre les païens du Nord, elles avaient,

804 de cinq en cinq ans, renouvelé ces titres, et, en échange, Charlemagne leur accorda de percevoir partout la dîme ou dixième partie des fruits de la terre, consécration d'un pieux usage déjà fort ancien et très-répandu. Ainsi les impôts passaient par la main de l'Église pour être supportés, et, bien que dépouillée, s'il fallait des fonds pour une guerre inattendue, c'était encore elle qui les avançait.

XLIII. Dans ce système simple et primitif, chacun s'habitua à vivre de ses terres et de ses troupeaux ; chaque village se suffisait à lui-même et perfectionnait ses travaux, à l'exemple des fermes impériales. Les routes étaient tant bien que mal entretenues par un péage sur les voyageurs et sur les marchandises ; mais elles servaient peu, si ce n'est aux soldats, aux inspecteurs et à Charlemagne lui-même, toujours voyageant. Sur lui reposaient l'ordre, l'unité, la paix de cet immense Empire, merveilleux assemblage de peuples jeunes et vieux, grossiers et corrompus. Courageux serviteur de la vérité, il ne se lassait pas d'encourager la religion, le travail, les lettres, la justice, et de hâter, s'il était possible, l'éducation de l'Occident ; il veillait à la traduction d'un texte comme à la réforme du clergé, à la tenue d'un ménage comme au plan d'une conquête. Par ses soins, la centralisation romaine s'était relevée de ses ruines, et une forte direction, venant d'en haut, avait un instant remplacé la vie nouvelle et spontanée qui commençait à germer partout. La foi et la grandeur d'âme du souverain voilaient les dangers d'une si vaste puissance, et, de

même que l'oasis du désert charme le voyageur , de 804
même ce règne merveilleux en un siècle de ténèbres
séduit et captive, comme si la libre activité des géné-
rations n'était pas encore plus glorieuse et plus fé-
conde que les bienfaits d'un grand homme.

XLIV. Du reste, c'était un rêve impossible que la
durée de cet édifice, reposant sur la tête d'un tel gé-
nie, et miné d'avance au sein de sa propre famille. Ce
qui lui manqua surtout, ce fut le secret, ignoré des en-
fants de Clovis, pour lequel saint Lambert avait versé
son sang , et que les descendants de l'impudique Al-
païde ne devaient pas posséder : le secret de la chas-
tété. Il avait souvent changé de femme, et, plus d'une
fois, l'orgueil de ces reines d'un jour avait révolté les
grands et troublé la paix du palais et de l'Empire.
De ces unions peu bénies, Charlemagne avait eu des
fils qu'il vit presque tous mourir à la fleur de l'âge ,
et des filles légères dont les fautes attristaient son
cœur. Il se faisait vieux, et au poids de quarante an-
nées de règne s'ajoutait celui d'une sombre mélancolie.
La mort allait venir : que deviendrait alors ce
bel Empire, fruit de ses combats, de ses travaux, de
sa vie tout entière? Pour en porter le faix, il ne lui
restait qu'un fils, faible de cœur et d'esprit, portant 810
mal le nom adouci du grand Clovis, Louis le Débon-
naire. Heureux le pauvre vassal ou le barbare du
Nord à qui une épouse fidèle avait donné des enfants
nombreux et forts, l'espoir de sa race !

XLV. Déjà de toutes parts, Frisons, Saxons, Sar-
rasins, insultant à sa vieillesse , viennent piller les

810 rivages de ses États. Vainement, pour les châtier, il construit de gros et forts bateaux, et ordonne à tous les habitants, sous les peines les plus dures, de courir sus aux pirates. Ils lui échappent sur leurs barques légères, insaisissables. Un jour il les vit de ses propres yeux, et ils avaient disparu à l'horizon que son œil pensif les suivait encore. C'étaient les fils de ces Saxons dont, en vingt-cinq ans, sa forte épée n'avait pu tarir la race. A quoi bon ce pays désert et ravagé, ces peuples décimés, mais non convertis, et ces flots de sang répandu? Ces morts crient vengeance : à leurs fils, l'avenir, la richesse, l'empire. Tandis que ces pirates vont piller sa capitale, disperser ses écoles, ruiner ses peuples, les vaincus de Poitiers, les enfants de Mahomet vivront paisibles et triomphants dans leurs palais de Séville et de Cordoue ; leurs savants fameux effaceront l'éclat passager d'Alcuin et de ses disciples. Que deviendra l'Église du Christ, à laquelle, lui Charlemagne, a voué son bras et son épée? Tristes retours de l'homme à cette heure tardive où il pèse ses fautes, voit s'évanouir ses rêves, et ne sait pas encore comment ni pourquoi la Providence s'est servie de lui. L'Empereur, au bord de la tombe, ne prévoyait pas que l'œuvre de Dieu, qui seule ne périt point, grandirait sur les ruines de sa famille ; que les Francs, rajeunis par les Saxons, l'emporteraient sur les Sarrasins usés par la polygamie ; que, sous les saintes lois du mariage, surgiraient dans toute l'Europe des familles fortes et durables, des peuples jeunes et vigoureux, recueil-

lant son héritage et se souvenant un jour d'avoir eu, 810
 sous son sceptre, un commun et glorieux berceau. Il
 fallait pourtant mourir. 814

XLVI. Le grand mort fut placé dans le caveau de sa basilique d'Aix-la-Chapelle, sur un trône d'or, la couronne sur la tête, le sceptre à la main. Il y devait rester assis, gouvernant encore le monde par ses pensées, jusqu'à ce que d'indignes successeurs, reniant sa foi et sa piété, lui vinssent voler son trône et sa couronne. Merveille sans exemple, un Empereur tout-puissant était resté toute sa vie soumis à l'Église, travaillant, combattant, régnant pour elle. Cette vertu couvrit ses défauts, et, canonisé par la multitude, il eut nom saint Charlemagne.

XLVII. Charlemagne disparu, la tristesse gagna ses compagnons. Comme s'ils eussent senti qu'avec lui finissait l'Empire, et que, dans cette décadence prochaine, le gouvernement et le salut du monde seraient aux mains de l'Église, chrétiens et ambitieux se pressèrent de chercher un asile dans les cloîtres ou dans l'épiscopat. Saint Guillaume de Toulouse, l'ami de Charlemagne, quitte son épée redoutée des Arabes, laisse à ses enfants le gouvernement du Midi, et va finir ses jours dans un désert. Adalhard et Wala, tous deux cousins de l'Empereur, deviennent abbés des deux Corbie, l'un au bord de la Somme, l'autre au bord du Weser, au milieu des Saxons devenus ses amis. A la nouvelle Corbie, le jeune Anscaire, autre déserteur de la cour et de ses dignités, forme une bibliothèque fameuse, où se retrouveront plus tard les

814 cinq premiers livres de Tacite ; il y médite la conversion du Danemark et la gloire du martyr.

XLVIII. En même temps, saint Benoît d'Aniane parcourait les monastères du Midi et de l'Est, prêchant partout l'austère observance de la vie religieuse, bravant le courroux et le poignard des moines relâchés, qui, depuis Charles Martel, avaient laissé la robe pour la veste militaire et l'office pour la chasse. Il réunit les différentes règles en une seule, presque tout entière du grand saint Benoît, et imposa aux monastères l'unité d'esprit et de direction rêvée par Charlemagne.

816 L'assemblée solennelle d'Aix-la-Chapelle, présidée par Louis le Débonnaire, ne vit rien de mieux pour le salut de l'Empire que de rendre cette réforme générale. Ce fut alors que les chanoines, depuis peu institués pour l'administration des diocèses, reçurent la règle de saint Chrodegang, évêque de Metz. Il fallut vivre en communauté, dans un cloître tenant à la cathédrale, coucher dans un dortoir divisé en cellules, et se lever la nuit pour l'office ; chacun à son tour à la cuisine ; deux plats à dîner ; tous les ans, à la Saint-André, une robe neuve pour les anciens, une vieille pour les jeunes.

XLIX. Pendant ce temps-là, le fils de Charlemagne, Louis le Débonnaire, en tout digne de son nom, essayait de régner par la douceur, accordait aux Saxons amnistie complète, leur rendait les biens de leurs pères, et donnait enfin la paix à ce pauvre pays, plus fidèle désormais que sa propre famille. Moins heureux au dedans, il ne fit qu'y assurer l'impunité

du désordre et du crime ; car la bonté ne suffit pas, et 816
à tout homme, roi ou père de famille, il faut l'énergie
d'empêcher ou de punir le mal. Pliant sous le fardeau 817
de l'Empire, il crut se soulager en y associant ses
fils, mit ce partage sous la protection de Dieu et des
évêques, et l'entoura de serments solennels. Il en-
voya Pépin en Aquitaine, Louis en Bavière, décerna
d'avance à Lothaire la dignité d'Empereur, et laissa
l'Italie à Bernard, son unique neveu. Peu unis entre
eux, ces souverains trouvèrent des provinces étran-
gères les unes aux autres, et en profitèrent pour se
rendre indépendants. Répandus de l'Èbre à l'Eyder,
de la mer du Nord au fond de l'Italie, les Francs
avaient plus de pays qu'ils n'en pouvaient garder. Du
jour où l'amour des combats et la soif du butin ne les
attirèrent plus au champ de Mai, sur les bords du
Rhin, leur antique berceau, ils prirent peu à peu la
langue, le costume, les mœurs des peuples soumis, et
se séparèrent comme les ouvriers de la tour de Babel.

L. Pourtant les vieux Francs s'indignaient de cette
décadence si prompte, de cette division imminente.
Sous leur habit de moines, Adalhard et Wala sentaient
bouillonner leur sang, en voyant tomber en pièces
l'œuvre de Charlemagne, et ils ne ménageaient au
nouvel Empereur ni avis ni menaces pour le réveil-
ler. Mais ils ne furent pas écoutés, et bientôt l'orage
gronda. Les factieux se groupèrent autour du Roi 818
d'Italie, Bernard. Il passa les Alpes à la tête d'une
armée, et crut pouvoir réclamer tout l'Empire. Le
succès devenant douteux, les rebelles, encore timides,

818 abandonnèrent leur chef, et Bernard tomba entre les mains de son oncle. Jugé, condamné à mort, il eut, par clémence, les yeux crevés, et en mourut trois jours après. Revenu de la peur qui l'avait rendu cruel, Louis, honteux et repentant, voulut faire pénitence publique, et pardonna à tous les autres coupables.

LI. Les Normands jouissaient de l'impunité commune, et, ne se bornant plus aux rivages de la mer, remontaient le cours des fleuves et en pillaient les bords. Louis espérait les désarmer par sa douceur et obtenir ainsi ce que n'avaient pu les violences de son père. Il promet des récompenses à tous ceux qui se feront baptiser, et, l'intérêt faisant encore plus d'hypocrites que la peur, ces brigands accourent chaque année plus nombreux. Un jour les robes blanches ne suffisent plus ; on distribue de vieux linges, arrangés à la hâte. « J'ai été baptisé ici plus de vingt fois, s'é-
« crie un vieux pirate, et j'ai toujours reçu de beaux
« vêtements ; ceux-ci sont bons pour un bouvier. »

826 Les chefs réclamaient un plus haut prix. La Frise se révolte et donne la main aux Normands : l'un d'eux accepte le baptême et se soumet, à condition qu'il sera duc héréditaire de Frise, premier et funeste signal du démembrement de l'Empire.

LII. Le Roi même du Danemark vint se faire baptiser, promettant que le pays tout entier se convertirait. Mais ce monarque, pompeusement fêté, n'était qu'un habile prétendant, cherchant l'appui des Francs pour détrôner ses neveux. Trompé par ses mensonges, saint Anscaire partit avec lui et put assister

bientôt à la défaite et à la fuite de ce prince détesté 826
des Danois. Mûri par cette expérience, il vit combien
l'or et les présents sont d'un faible secours pour le
triomphe de la vérité, et se voua désormais à la seule
éloquence de l'exemple et de la vertu. Il passa en
Suède, alla attaquer au cœur le paganisme du Nord,
établit une église tout près du fameux temple d'Up-
sal, et revint fonder un évêché à Hambourg, au mi-
lieu des barbares. Chassé par le fer et le feu des bar-
bares et caché pendant quelque temps sous le toit
d'une pauvre veuve, il revient après l'orage relever son
église. De ce poste avancé, il retourne en Danemark
et en Suède, et, après de longs et glorieux travaux, il
meurt, attristé que ses péchés lui aient ôté la palme
du martyre.

LIII. Pendant ces conquêtes lointaines, Louis le
Débonnaire continuait le cours de ses faiblesses. Dé-
daignant tout conseil fort et éloignant de lui les amis
de son père, il se faisait partout des ennemis et cher-
chait vainement un appui en de vilés courtisans, qu'il
nommait comtes ou évêques, et qui devaient être les
premiers à se tourner contre lui. Ses enfants eux-mêmes 830
donnèrent le signal de la révolte, quand, sacrifi-
ant l'unité de la famille au bonheur douteux d'un
second mariage, il se donna à la fière Judith de Ba-
vière, et voulut faire un nouveau partage de l'Em-
pire en faveur de son dernier fils, Charles. Sous pré-
texte de rétablir la politique de Charlemagne et de
maintenir la foi jurée, ils mirent un instant dans leur
parti Adalhard, Wala et le Pape lui-même. Louis,

830 alors en Alsace, vit ses fils arriver à la tête d'une armée menaçante et ses propres soldats passer sous leurs drapeaux. Il lui restait quelques serviteurs fidèles ; il les renvoya, ne voulant pas qu'aucun d'eux périt pour lui, et il se livra lui-même à la merci des rebelles. Enivrés par leur victoire, ils ne tinrent aucune de leurs promesses, et, à l'indignation de tous les cœurs généreux, ils osèrent arracher la couronne du front de leur père : aussi leur camp prit le nom de champ du mensonge. Pour comble de douleur, l'Empereur se vit dégradé par une de ses créatures, le perfide Ebbon, qui, de serf et de chevrier, était devenu, par faveur, archevêque de Reims, et qui s'était fait valoir par ses voyages en Danemark et par la conversion du faux roi de ce pays. Par les mains de cet ingrat, Louis fut dépouillé de la couronne et du manteau royal, soumis à une pénitence publique et condamné à finir ses jours dans l'opprobre.

834 LIV. Révoltés par une si noire perfidie les peuples se soulevèrent. Les Saxons furent les premiers à prendre les armes pour leur bienfaiteur. Ses ennemis n'eurent que le temps de se soumettre ; Wala quitta son abbaye et alla mourir dans un couvent d'Italie où il pleura sa révolte ; les plus coupables s'enfuirent, et Ebbon, qui s'était ménagé des amis en Danemark, s'y sauva, emportant le trésor de son église. Quant à ses fils parricides, Louis leur pardonna, laissant à la justice divine le soin de faire retomber sur eux et sur leurs descendants la déchéance prononcée contre lui. L'Empereur reprit les rênes de l'État, mais vieux,

découragé, sans un ami sûr, au milieu d'ennemis 834
chaque jour plus hardis et plus entreprenants. Les
Normands dévastèrent sans obstacle les bords de la 836
Loire ; à eux se joignirent beaucoup de serfs, que la
cruauté de leurs maîtres ou la haine du travail ar-
maient comme les anciens Bagaudes. L'un d'eux, des
environs de Troyes, Hastings, devint même un chef
redouté de rebelles et de pirates, et osa venir assié-
ger Tours, que cette fois les reliques de saint Martin
protégèrent encore. Moins heureuse, Marseille, centre
du commerce d'Orient, fut surprise et pillée par les
Sarrasins.

LV. Au lieu de marcher à l'ennemi, Louis, tou-
jours gouverné par Judith, ne songeait qu'à faire de
nouveaux partages entre ses enfants et à grossir la
part de Charles, le préféré. La révolte recommença ;
Louis de Bavière prit les armes ; marchant contre
ceux qui auraient dû l'aider à chasser les Normands,
l'Empereur arriva sur le Rhin. Là, dans une fle, en
face du palais d'Ingelheim, bâti par son père, rongé 840
par le chagrin et par l'âge, il tomba malade. Cher-
chant en Dieu sa force et sa consolation, il pardonna
à tous ses ennemis, même au fils ingrat dont la re-
bellion causait sa mort, et mourut avec la piété
d'un saint. Toute sa vie il avait eu de bonnes inten-
tions, mais, impuissant à continuer Charlemagne, il
avait préludé par de malheureux partages au morcel-
lement de l'Empire, et laissait la discorde dans sa fa-
mille comme dans ses États.

LVI. Comme par dérision, l'ancien royaume des

840 Francs, l'héritage des Rois chevelus et de Charles Martel fut le lot du fils de Judith, de Charles le Chauve. Louis eut l'Allemagne, d'où le nom de Germanique ; Lothaire, l'Italie, la Bourgogne et le pays entre Rhin et Moselle, vaste et long royaume étranglé entre l'Allemagne et la France, avec le titre d'Empereur. C'était lui qui devait être, aux yeux des peuples, le représentant de Charlemagne, le dépositaire de cette haute et sainte autorité impériale, restaurée par le Souverain Pontife pour la paix et l'unité du monde chrétien. C'était lui qu'après trois jours de jeûne, d'aumônes et de prières, Louis le Débonnaire s'était solennellement associé, obligeant ses frères, bien que Rois, à lui jurer obéissance et fidélité, à ne pas faire la guerre sans son consentement, et à le consulter tous les ans par eux et par leurs ambassadeurs : vaines précautions pour forcer de mauvais fils à être de bons frères.

LVII. Le père mort, ils saisirent comme une proie l'héritage qu'ils s'étaient disputé de son vivant. Clo-
taire ou Lothaire, en allemand Luther, nom toujours funeste, ne songea qu'à dépouiller ses frères, eux qu'à
841 secouer son joug. Charles réunit ce qui restait de guerriers en France, Louis les Saxons à demi païens qu'avaient épargnés l'épée de Charlemagne, et, rava-
geant tout devant eux, ils vinrent se joindre dans les plaines de l'Yonne, où Lothaire amenait ses bandes de Francs et de Lombards. Le choc eut lieu à Fontenay, combat acharné, que prolongea longtemps leur fureur fratricide. Vaincu, l'Empereur pilla lui-même

le trésor d'Aix-la-Chapelle, et emporta honteusement 841
en Italie la couronne et le sceptre du grand Empe-
reur. Les autres, pour fêter leur victoire, donnèrent 813
un tournoi à Strasbourg, se jurèrent éternelle amitié,
et ne laissèrent à leur frère, sous le nom de Lotharin-
gie ou Lorraine, qu'une bande de terre, encore plus
étroite, des bouches du Rhin à celles du Rhône.

LVIII. Cette paix était peu solide. Les Francs de Charles le Chauve, qui parlaient un latin dégénéré, avaient hâte de quitter ceux d'outre-Rhin, dont ils avaient oublié l'allemand sauvage. N'ayant plus de conquêtes à faire ensemble, et désireux de revoir leurs foyers menacés par mille ennemis divers, ils se quittèrent brusquement. Ainsi s'évanouissait le rêve de Charlemagne, et, dans sa douleur, un diacre de Lyon invitait « montagnes et collines, fleuves et forêts, ro-
« chers et vallons, à pleurer ce puissant Empire qui
« réunissait tous les peuples sous un seul roi, qui te-
« nait de nombreux conseils, et qui ouvrait à la jeu-
« nesse tous les trésors de la science et des lettres. »
Si la force et l'activité d'un grand homme avaient, pendant un demi-siècle, suppléé aux distances et à l'ignorance des hommes, elles n'avaient pas remplacé la fidélité conjugale, la piété filiale, l'amour fraternel et toutes ces vertus de famille qui sont la séve d'un peuple. Pour les faire pénétrer dans le cœur de chacun, pour vaincre les instincts grossiers de la Germanie et les vices raffinés de Rome païenne, il fallait une voix plus douce, plus éloquente, plus convaincue, plus persévérante.

843 LIX. L'Église, qui avait défriché l'Europe au lendemain de l'invasion, et semé ses colonies de moines au milieu des huttes barbares, se remit à l'œuvre, pendant que Normands et Sarrasins venaient piller l'Empire, et que, par leurs vices, les Carlovingiens en hâtaient la précoce décadence. Tandis que la force brutale triomphait partout, quelques évêques désarmés tenaient des conciles pour continuer l'éducation des peuples, rappelaient aux grands, comme aux petits, la justice, l'équité et la miséricorde, et formaient le lien des peuples divisés. A leur tête marchait, parlait, écrivait, le nouvel archevêque de Reims, Hincmar, homme austère et ardent, impétueux et sage, redouté des rois et des guerriers. Ce n'était plus un de ces fils de Romains, doux et polis comme Sidoine ou Grégoire de Tours, mais un Franc rude et courageux, plus prompt à agir qu'à parler, et facile à égarer par sa fougue sans son invariable obéissance à l'autorité du Souverain Pontife. Il avait trouvé les biens de son église envahis, son diocèse aux mains de mauvais prêtres, dignes choix d'Ebbon. Il fallut les instances du Pape pour lui apprendre la patience et l'empêcher de faire table rase.

LX. C'est lui qui préside les conciles, qui rédige les lettres des évêques, et leur sert d'ambassadeur auprès des Rois. Il prend sous sa protection les pauvres gens que la guerre civile, les pirates et les brigands forçaient de quitter leur pays et d'aller travailler ailleurs. Défense de les asservir ou de les retenir malgré eux, et ordre de les laisser retourner

dans leurs terres au temps des semailles. D'autres, 843
 sous le coup de la misère, se vendaient eux et leurs
 enfants. Les évêques dénoncent les Juifs, puissants
 dans le Midi et alliés secrets des Sarrasins, qui, en
 dépit des lois, achetaient ces malheureux, en enle-
 vaient d'autres, et les vendaient en Espagne. Ils dé-
 clarent qu'un homme libre ne doit pas être vendu
 hors de son pays, et que, s'il s'est donné pour une
 pièce d'or, il pourra toujours se racheter pour six.
 « Dans l'Église, disent-ils, il y a des nobles et des
 « bourgeois, des colons et des serfs; mais ceux qui
 « sont chargés de commander aux autres, les doivent
 « traiter avec douceur et miséricorde, qu'il s'agisse de
 « corvées, d'impôts ou de dettes. Sachez que ce sont
 « vos frères, ayant comme vous pour père celui que
 « nous appelons notre père dans les cieus, et pour
 « mère la sainte Église, qui nous a enfantés dans
 « l'onde pure du baptême. Souvenez-vous de Dieu sur
 « la croix, percé des clous et de la lance, et donnant
 « son sang pour tous. »

LXI. Que tous, petits et grands, s'abstiennent 817
 du vol, du meurtre et de l'adultère. Le concile de
 Mayence consacre pour ces crimes sept ans de pé-
 nitence publique, sans armes, dans le jeûne et l'absti-
 nence; trois ans, pour l'enlèvement d'un homme libre;
 un an, pour vol ou pour blessures. Le comte lui-
 même, s'il est complice des brigands, sera excommu-
 nié avec eux, et la peine spirituelle suivra partout le
 coupable. Quant au parricide, il se forgera une chaîne
 de sa propre épée, et ira nu-pieds implorer son par-

847 don aux tombeaux des Apôtres. Que chacun, même le serf, respecte les saintes lois du mariage. Que chacun garde la place que Dieu lui a donnée et en remplisse les devoirs. Ainsi l'Église employait toute sa puissance à remettre un peu d'ordre dans cette société disloquée. « Mais honte surtout, s'écriait Hincmar, à ces
« moines vagabonds qui conservent l'habit du cloître
« et en désertent l'austérité, qui veulent passer pour
« des prophètes aux yeux des peuples et ne sont que
« de dangereux novateurs, n'ayant la paix ni pour
« eux-mêmes ni pour les autres. »

LXII. L'un d'eux entre autres avait excité l'attention publique. Fils d'un comte saxon, Gotschalk avait été, dès son enfance, destiné au cloître et élevé à l'abbaye de Fulde. D'un caractère inquiet et turbulent, il réclama contre le vœu de ses parents et contre l'usage, établi par saint Benoît, de former dès l'enfance des prêtres instruits et pieux, précieuse ressource en ces temps d'ignorance et de barbarie. Après une violente discussion, portée devant toutes les autorités civiles et religieuses, il en fut quitte pour reprendre sans bruit, à la porte du couvent, l'habit laïque qui attendait toujours le moine incorrigible ou déserteur. Moins satisfait de sa liberté qu'avidé de réputation, il rentra dans un monastère placé sous la juridiction d'Hincmar, et publia bientôt, malgré les conseils d'amis sages, des opinions nouvelles sur la grâce, mystérieuse question, de tout temps le refuge des hérétiques et des novateurs. S'appuyant sur les ouvrages de saint Augustin contre les Péla-

giens, Gotschalk se déclarait hautement pour la pré- 847
destination. Avec la sagesse et l'autorité d'un grand
esprit, Hincmar sentit le nouveau danger de cette
erreur. Car, si donner un peu trop à la force de
l'homme, c'est le perdre par l'orgueil ; donner trop à
l'action de Dieu, c'est paralyser l'homme par le fata-
lisme. Il publia une courte réfutation de Gotschalk,
le condamna, et, sur son refus de se soumettre, le fit
enfermer dans un cachot, où le malheureux expira,
martyr inutile de la vaine gloire, sujet de scandale
pour un grand nombre.

LXIII. Le temps des hommes de bien, celui d'Hinc-
mar, comme il le dit lui-même, était trop rempli pour
suivre Gotschalk dans toutes les subtilités de sa dis-
cussion. Il y avait à cette époque de calamités bien
d'autres affaires urgentes, réelles, menaçantes. Au
milieu des soins de son diocèse, Hincmar ne restait
pas étranger aux affaires de l'État ; il s'efforçait de ré-
tablir la paix dans la famille impériale, et essayait en
vain de rendre à Charles le Chauve quelque énergie
et quelque autorité. « C'est à vous le premier, lui
« écrivait-il au nom de tous, que nous rappelons vos
« devoirs, la justice, l'équité et la miséricorde. Car le
« soin de votre salut nous est aussi confié, en atten-
« dant que vous subissiez comme les autres le juge-
« ment redoutable. Vos guerres fratricides ont fait
« négliger beaucoup de choses : l'armée est sans sol-
« dats, les églises sans évêques ; l'ignorance et la pa-
« resse ont gagné les couvents ; les biens destinés aux
« pauvres, aux pèlerins, aux captifs, sont la proie,

847 « non des païens, mais, chose monstrueuse ! de chré-
 « tiens avides. Pour récompenser vos serviteurs, re-
 « cherchez les biens royaux injustement gaspillés, au
 « lieu de dépouiller les églises. »

LXIV. A ces lettres pressantes, Charles, non moins subtil que Gotschalk, répondait par des questions sur la substance de l'âme. Déjà digne des Césars du Bas-Empire, le petit-fils de Charlemagne se piquait d'être le plus bel esprit du monde et le roi des philosophes. Il avait la manie du grec, vivait entouré de professeurs venus de Constantinople, qui lui expliquaient Aristote et Platon, et nourrissait à sa table Scot Erigène ou l'Irlandais, traducteur des prétendus ouvrages de saint Denis l'Aréopagite, et avant-coureur dangereux des hardiesses rationalistes. Un jour, le Roi, voulant railler son convive, lui demanda quelle distance entre un Scot et un sot. La largeur de la table, lui répondit, en riant, l'audacieux Irlandais. Charles ne se fâcha point, prenant le mot pour un charmant jeu d'esprit, et cependant bien sot était-il de s'amuser à ces puérités et d'y perdre ses derniers cheveux, alors que, remontant le Rhin, la Seine et la Loire, les Normands apportaient partout la désolation.

LXV. Déjà ils avaient pillé Trèves, Cologne, Rouen, Saintes, Bordeaux. Un comte de Nantes, destitué par le Roi et chassé de la ville, jura d'y rentrer, et alla chercher l'ennemi dans son repaire de Noirmoutiers.

853 Montés sur soixante-sept bateaux de cuir, ils arrivèrent le jour de la Saint-Jean-Baptiste, trouvèrent le

peuple rassemblé dans la cathédrale, enfoncèrent 853
portes et fenêtres, et massacrèrent tout ce qui se pré-
senta et l'évêque lui-même au pied de l'autel. Enhar-
dis par leurs succès, ils s'avancèrent sur une centaine
de barques jusqu'à Paris, et se ruèrent sur les fau-
bourgs. Dans son épouvante, Charles le Chauve se
sauva jusqu'à Saint-Denis, et arrêta le pillage moyen-
nant une rançon de sept mille livres d'argent. C'était
engager les brigands à revenir. Ils ne s'en firent pas
faute. Les faubourgs de Paris, l'abbaye de Saint- 856
Germain-des-Prés, le tombeau de sainte Geneviève,
tout ce qui était en dehors de la cité, ne fut bientôt
qu'un monceau de ruines. Angers fut deux fois brûlé,
Orléans livré au pillage. Les restes mêmes de saint
Martin ne protégèrent plus Tours, et, après avoir
résisté en braves et vainement attendu des secours,
les moines de la grande et vénérable abbaye partirent
tristement, emportant sur leur dos les reliques de
leur patron ; ils allèrent les cacher jusqu'à Auxerre
et les réunir à celles de saint Germain l'Auxerrois. Il
n'y eut pas jusqu'au courageux Hincmar qui ne dût,
dans ses vieux jours, quitter sa chère église, et con-
fier à Épernay les reliques de saint Remi. Ce n'é-
tait plus en bateau et à pied, c'était à cheval que les
Normands couraient le pays : ils laissaient leurs bar-
ques en des lieux sûrs, et y construisaient de vérita-
bles forts, dépôts de butin et de captifs.

LXVI. Au lieu de faire justice de ces misérables,
Charles était sans cesse en marché avec eux pour les
éloigner de telle ou telle province. Ensuite, pour

856 les tromper, il réduisait tout à coup la valeur des monnaies, ruinant ainsi ses sujets, et non l'ennemi, qui savait bien prendre sa revanche. Le sou ou pièce d'or diminuait tellement qu'on le fit d'argent, en attendant que d'autres le fissent de cuivre. La livre d'or avec laquelle Charlemagne faisait vingt-deux sous, devint à son tour une simple monnaie. Cependant ce qui restait de guerriers s'indigna et quitta la cour. Le Roi les suppliait de revenir, leur promettant tout ce qu'ils voudraient de biens et d'honneurs ; mais ils ne l'écoutaient pas, et s'occupaient plutôt de défendre leurs terres ou de conquérir pour leur propre compte. Tandis que l'Église recouvrait sa glorieuse pauvreté, et comptait de nouveaux martyrs, eux retrouvaient le courage et la vigueur des combats. Par eux, la souveraineté, qui périssait aux mains des Carlovingiens, se relevait et prenait de fortes racines sur le sol même des provinces. Par eux commençaient des familles belliqueuses, faisant corps avec le pays et le défendant à la pointe de l'épée.

860 LXVII. L'Aquitaine réclame sa vieille indépendance. Foulée par les Sarrasins, auxquels les Juifs ont derechef ouvert les portes de Bordeaux, de Toulouse et de Béziers, elle se donne aux braves descendants de Hunald et de saint Guillaume, l'un ennemi, l'autre compagnon de Charlemagne. Les Guillaume résident à Poitiers, et règnent jusqu'aux Pyrénées comme ducs d'Aquitaine et de Gascogne. Les Raymond s'établissent à Toulouse, et, sous le titre de ducs de Septimanie, gouvernent ce vaste et beau pays,

auquel son dialecte méridional donnera le nom de 860
Languedoc. La Provence aspire à la liberté sous
l'ambitieux Boson, beau-frère de Charles le Chauve.
Séparées pendant trois siècles du reste de la France,
ces provinces du Midi, toujours en guerre avec les
Sarrasins d'Espagne, maîtresses du commerce de la
Méditerranée, formeront une France à part, au lan-
gage vif et poétique, et, de bonne heure, libre, riche
et voluptueuse.

LXVIII. A l'ouest, le duc des Bretons, l'audacieux
Nomenoë, marche droit aux Normands, leur dispute
les ruines fumantes d'Angers, et, par de sanglantes
défaites, les dégoûte de s'en prendre à cette rude et
pauvre Bretagne. S'il l'a défendue au péril de sa vie,
ce n'est pas pour l'indolent Charles le Chauve, qui la
réclame après la victoire. Le champ de bataille est ou-
vert: que le Roi philosophe en vienne aussi affronter les
hasards. Mal lui en prit. Avec leurs petits chevaux
et leurs flèches légères, les Bretons harcelèrent deux
jours sa grosse cavalerie, qui disparut pour ne plus re-
venir. Vainqueur, Nomenoë prit le titre de Roi. Moines,
seigneurs, bourgeois, paysans de la vieille Armorique,
tous, unis par le péril commun, apprirent à se défendre
et à vivre en famille. De là une race dure, laborieuse
et fidèle, longtemps libre à l'abri de ses landes et de
ses falaises, vaillants soldats, marins intrépides, plu-
tôt pirates que marchands sur leur mer ingrate et
furieuse. A côté d'eux, un autre Breton, Tertule, re-
prend une dernière fois Angers aux Normands, s'éta-
blit solidement au nord de la Loire, et y commence

860 la belliqueuse dynastie des comtes d'Anjou. Au nord, ce sont les Baudouin, au bras de fer, comtes de Flandre, qui gardent, contre les pirates et les ducs de Frise, les bords de la Somme, de l'Escaut et de la Meuse, pays actif, industriel, peuplé de tisserands, de drapiers et de forgerons.

LXIX. Restaient les vallées de la Loire et de la Seine, ouvertes comme deux grandes routes aux avides Normands. Chaque printemps, Orléans et Paris les voyaient revenir plus nombreux et plus forts. Charles le Chauve défendait aux paysans de s'armer contre eux, et les engageait à l'avertir du danger. Mais, cent fois prévenu, il n'était jamais arrivé à temps. Lassés de l'attendre, les villages se fortifièrent. Des chefs se formèrent, et bâtirent des châteaux-forts en dépit de ses ordres. Au premier rang brillait un guerrier d'un nom nouveau et déjà célèbre, Robert le Fort, fils d'un Saxon transplanté en France par Charlemagne. Il était redouté des Normands, aimé du pays qu'il protégeait. Charles s'estima heureux de lui confier le reste de ses États, et le nomma duc de France, en lui donnant Orléans et Paris. Par ses soins, des châteaux s'élevèrent sur les bords de la Seine; les murs de Paris furent réparés; il mourut trop tôt dans un combat
866 contre les pirates, laissant à des fils encore jeunes ses dignités et son courage.

LXX. Ainsi s'élevaient de tous côtés des familles puissantes. Le pouvoir, suivant l'ancien usage, s'y transmettait de père en fils, et Charles le Chauve était trop faible pour le leur enlever au profit de ses cour-

tisans. Cherchant à maintenir, au moins en paroles, un droit qui n'existait plus, il promit de n'interrompre qu'en cas de trahison la succession héréditaire des ducs, des comtes et de tous ses vassaux. Du reste, quelque mauvais qu'il fût, le fils du chef mort ne valait-il pas mieux que les brigands qui menaçaient tout héritage? Aussi, pour leur échapper et transmettre leurs biens à leurs enfants, non-seulement les veuves et les orphelins, mais tous les propriétaires libres, se hâtaient de prêter hommage aux braves guerriers qui tenaient la campagne, et leur donnaient leurs biens pour les recevoir ensuite à titre de vassaux. D'autres, cherchant des protecteurs dans le ciel, se donnaient à quelque couvent respecté de l'ennemi; lui abandonnant leurs biens, ils en conservaient la jouissance moyennant une faible redevance, et en recevaient encore en sus une égale étendue pour eux et leur postérité : tant les bras devenaient rares pour cultiver la terre. Pendant que l'hérédité jetait ces fortes racines, Charles le Chauve, peu soucieux de créer une famille, donnait l'exemple de mœurs douteuses, et faisait crever les yeux à son propre fils.

LXXI. La Lorraine n'était pas plus heureuse; le scandale y régnait, en attendant les Normands. Fatigué de sa femme Teutberge, Lothaire II, fils de Lothaire, l'avait reléguée dans un couvent, et vivait publiquement, dans ses palais d'Alsace, avec l'Allemande Waldrade. Cinquante ans plus tôt, ce caprice de Roi aurait passé inaperçu; mais l'opinion publique,

866 qui avait jadis toléré les désordres de Clotaire et de Charlemagne, n'était plus habituée à de pareils méfaits, et, pour la faire taire, Lothaire accusa Teutberge des crimes les plus affreux. Malgré la défense réitérée des Papes et des évêques, elle dut se justifier par l'épreuve germanique et à demi païenne de l'eau bouillante. Après un jeûne de trois jours, après la messe et la communion, le champion de sa cause plongea le bras dans un vase d'eau bouillante, et y ramassa un anneau béni. Le bras sortit intact; l'épreuve était victorieuse. Déçus dans leur espoir, les juges s'écrient qu'il y a fraude, déclarent la princesse coupable, la condamnent à une prison perpétuelle, et prononcent le divorce. C'étaient des évêques corrompus, parents de Waldrade ou créatures de Lothaire. Teutberge parvient à s'échapper, et en appelle au Pape, juge suprême de la morale chrétienne. Nicolas I se saisit de cette cause, ordonne à Lothaire de se séparer de sa concubine, et excommunie les juges. Mais ceux-ci, sans se décourager, rédigent la protestation la plus grossière contre les droits du Saint-Siège, et envoient, pour la porter, un évêque indigne de ce nom, qui entre dans la basilique de Saint-Pierre l'épée à la main, tue l'un des gardiens, et en blesse plusieurs. Cette violence même les perdit. Ceux qui avaient agi de bonne foi se soumirent et firent pénitence. Les
869 autres furent dégradés. Lothaire se hâta de passer les Alpes pour implorer le pardon du Pape et lui jurer qu'il s'était à jamais séparé de Waldrade. Mais ce n'était qu'une feinte; et quand, à son retour, il tomba

comme frappé de la foudre à Pavie, chacun dans cette 869
mort subite reconnut le doigt de Dieu. Teutberge le
pleura malgré son infidélité, et entra dans un couvent
de Metz. Waldrade feignit aussi de prendre le voile
à Remiremont, mais pour couvrir de nombreux dés-
ordres et dissiper honteusement les biens des ab-
bayes voisines que lui avait laissés Lothaire. Tandis
que leur fils Hugues conservait le titre de duc d'Al-
sace, Charles le Chauve mettait la main sur la Lor-
raine, et s'en faisait couronner Roi à Metz par son
fidèle Hincmar. Puis il courait en Italie se faire sacrer
Empereur. C'était trop de pays à la fois pour un Roi
qui n'avait pas su défendre le sien. Le flot toujours
croissant des rebelles l'empêcha de parader long-
temps en Italie. A son retour, après avoir passé le 877
Mont-Cenis, il mourut dans une chaumière de la
Maurienne.

LXXII. Ses enfants prolongèrent ce rôle lâche
et misérable et assistèrent à la ruine du pouvoir.
Non-seulement ils n'héritèrent pas de l'Italie, mais
ils ne purent rien conserver du royaume de Lor-
raine. Les évêques des bords de la Saône et du 879
Rhône se réunirent en concile, et, pour le salut de
leur pays, engagèrent Boson, beau-frère de Charles le
Chauve, à en prendre le gouvernement, avec le titre
de Roi d'Arles ou de Bourgogne. Quant à la partie du
nord, qui garda le nom de Lorraine, elle était pillée
par Hugues, fils de Waldrade, duc d'Alsace, qui,
pour s'en emparer, avait réuni une armée de bri-
gands, appelé à son aide une troupe de Normands et

879 donné sa propre sœur en mariage à leur chef, Godefroi.

881 LXXIII. Sept ans après la mort de Charles le Chauve, sa race était éteinte, et l'Empire tout entier se trouvait réuni sur la tête de son neveu germanique, Charles le Gros, plus célèbre par son embonpoint et sa bonne chère que par ses faits d'armes. Son premier soin devait être de faire cesser le pillage de la Lorraine ; c'était pour lui la route de la France. Il

885 réunit à Colmar une nombreuse armée et s'en servit, non pour accabler l'ennemi, mais pour attirer Godefroi à une entrevue et le faire assassiner. Hugues tomba dans le même piège, eut les yeux crevés et fut jeté dans un couvent. Puis, après ces hauts faits, plus propres à irriter l'ennemi qu'à le détruire, Charles

886 partit avec son armée pour Paris, où d'autres Normands l'attendaient, en train de venger la mort de Godefroi.

LXXIV. Les faubourgs n'existaient plus ; l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés était réduite en cendres ; la Seine était couverte des bateaux de l'ennemi ; la Cité, où s'étaient réfugiés les habitants, ne recevait plus de vivres, et ne devait son salut qu'à sa forte position et aux deux tours qui défendaient ses ponts. Bientôt l'une d'elles tombe sous les coups de bélier, et, pour sauver la ville, il faut rompre le pont, pendant que la garnison de la tour vend chèrement sa vie. De l'autre côté se concentre l'effort des Normands. Ils y viennent tous avec leurs boucliers peints, poussant des cris sauvages et apportant des échelles. Heureu-

sement Paris possède un évêque à la hauteur du pé- 886
 ril, Gozlin, qui, exposant ses jours, manie lui-même
 le glaive et le javelot. A ses côtés le digne fils de Ro-
 bert le Fort, Eudes, duc de France, brûle d'égaliser son
 père. Ils repoussent les assauts et donnent à Charles
 le Gros le temps d'arriver. C'était le moment de se
 servir de sa belle armée et de châtier l'ennemi ; mais
 il trouva plus commode d'acheter la paix et de re-
 tourner à ses banquets dans ses riches villas d'Al-
 sace.

LXXV. Là, la voix de ses convives couvrant le cri
 de l'indignation publique, il s'abandonna à leurs con-
 seils avinés, et, se punissant lui-même, voulut se dé-
 barrasser de sa sainte épouse Richarde, dont la sa-
 gesse l'importunait. A l'exemple de Lothaire, il
 l'accusa de crimes honteux, la força, pour se justi-
 fier, à marcher sur des charbons ardents, et, peu con-
 tent de cette épreuve, la répudia brutalement. Elle se
 retira à l'abbaye d'Andlau, fondée par ses largesses,
 y trouva un port paisible après les tempêtes de la
 cour, en célébra elle-même le calme et les douceurs
 en gracieux vers latins, y reçut les consolations du
 Souverain Pontife, qui l'appelait dans ses lettres l'ai-
 mable fille de Dieu, et y mourut en odeur de saintoté,
 à l'exemple de Clotilde et de Radégonde. Pour Char- 888
 les le Gros, au contraire, cette dernière honte fit dé-
 border la colère des peuples. Tous ses États à la fois
 prononcèrent sa déchéance : au souverain de l'Europe
 il resta à peine un serviteur pour le servir, un mor-
 ceau de pain pour apaiser sa faim. Il vécut encore

888 quelque temps des aumônes de l'archevêque de Mayence et mourut oublié.

LXXXVI. La France, justement dégoûtée du sang de Charlemagne, hésita quelque temps entre le fils de Robert le Fort et un petit-fils de Charles le Chauve, jusque-là ignoré. Le respect des peuples l'emporta encore une fois; ils voulurent essayer jusqu'au bout de ce nom auquel se rattachaient de si chers souvenirs, et ils mirent sur le trône un troisième Charles, 893 non plus chauve ni gros, mais, chose plus triste et dont un Irlandais seul eût pu rire, honteusement sot, Charles le Sot ou le Simple. Il semblait réservé à ces tristes Carlovingiens de disposer jusqu'au bout des provinces de la France. La Lorraine et l'Alsace, que ce nouveau Charles n'essaya même pas de reprendre, furent attachées pour des siècles à l'Empire d'Allemagne, bien que la langue allemande n'ait pu dépasser les cimes des Vosges et que les Lorrains soient demeurés français de langage, de relations et d'humeur guerrière. Il ne restait plus dès lors au Roi de France que quelques terres sur les bords de la Loire et de la Seine, et c'était là précisément que se portaient les efforts des Normands.

904 LXXXVII. Un de leurs chefs, Thibaut le Tricheur, s'empare de Tours et de Blois; il achète Chartres à l'un de ses vieux camarades, vieux loup de mer comme lui. Fatigué de brigandages, il se convertit, devient souverain paisible, s'agrandit à l'est, acquiert, par mariage, Troyes, Provins, Meaux, Beauvais, et fonde aux deux portes de Paris les glorieuses maisons

des comtes de Blois et des comtes de Champagne. 904
Dans la Seine-Inférieure, un autre chef, Rollon, avait aussi pris goût aux acquisitions durables, et se chargeait de défendre cette belle province contre de nouveaux venus. Il ne lui fallait plus que la capitale, Rouen, et il en pressait activement le siège. L'évêque, comme celui de Paris, fit bonne défense; mais n'étant pas secouru, à la veille d'être pris d'assaut, il capitula, à condition que Rollon se ferait baptiser et respecterait la vie et les biens de ses futurs sujets. Le conquérant ne demandait pas mieux; il reçut, au baptême, le nom populaire de Robert, donna à ses États celui de Normandie, fit, de ce jour, une guerre à mort aux brigands, enrichit les couvents et se fit aimer de tous. En peu d'années ses Normands eurent pris la langue et les mœurs du pays, et il ne resta de leurs vieux instincts qu'un esprit actif, entreprenant, et des doigts, dit-on, quelque peu crochus. Plutôt que d'avoir Robert pour ennemi et de le laisser peut-être 912 prendre Paris, Charles le Simple le reconnut pour son vassal et pour duc de Normandie. Encore le superbe guerrier refusa-t-il de baiser lui-même les pieds du Roi et de mettre ses mains dans les siennes. Non moins fier, le soldat chargé de tenir sa place ne se mit pas à genoux et leva si fort la jambe du prince qu'il le renversa : image trop fidèle de cette chétive royauté.

LXXVIII. Ainsi le partage était consommé : autour de Paris régnaient les seigneurs normands de Champagne, de Blois et de Normandie, au nord les

- 912 comtes de Flandre, à l'ouest les Bretons d'Anjou et de Bretagne, au sud les puissantes maisons de Poitiers et de Toulouse; le reste, Frise, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Dauphiné, Provence, dépendait de l'Empire Germanique. Le Roi n'avait plus pour lui qu'un respect ébranlé, et, un beau jour, un petit seigneur
- 929 de Vermandois le prit et l'enferma à Péronne. Quelques bonnes âmes en furent scandalisées; le plus grand nombre s'en aperçut à peine, et, à la mort du pauvre Charles le Simple, son trône, inutile et oublié, resta pendant soixante ans ballotté entre ses frères héritiers et les enfants de Robert le Fort, maîtres d'Orléans, d'Amiens, de Paris et des plus riches abbayes. Le Charles Martel de cette nouvelle famille était Hugues l'Abbé, actif, ambitieux, habile, exerçant, sous un fils de Charles le Simple, toute l'autorité d'un maire du palais. Il mit adroitement dans ses intérêts les plus grands seigneurs et surtout le puissant duc de Normandie, puis, se croyant assez fort pour tout obtenir, il demanda les clefs de Laon, dernière
- 944 ville fidèle à la couronne. Le Roi Louis d'Outre-Mer, tenta vainement le sort des armes; fait prisonnier, il fut conduit à la tour de Rouen et forcé de subir les conditions des rebelles.
- 945 LXXIX. A peine hors de prison, l'infortuné courut implorer le secours de son beau-frère, l'Empereur d'Allemagne, et vint exposer ses plaintes au concile d'Ingelheim. Dans cette villa célèbre, bâtie par ses aïeux, ce ne fut plus un fils de Charlemagne, mais un Saxon qui le reçut. Par sa mère, sainte Mathilde,

Othon le Grand était du sang de Witikind ; son père 945 était ce fameux chasseur Henri, duc des Saxons, à qui, de l'aveu même des Francs, s'était donnée l'Allemagne, envahie par les Hongrois ; son oncle, saint Bruno le Grand, archevêque de Cologne, était le prélat le plus sage, le plus vénéré de son siècle. Lui-même venait de fermer l'Allemagne aux barbares, la couvrait de villes et d'abbayes, faisait prêcher l'Évangile en Hongrie, en Pologne, en Bohême, en Danemark, et sauvait l'Italie d'une anarchie honteuse.

LXXX. Le nouveau Charlemagne ne désespérait pas de joindre la France à son Empire et avait habilement marié ses deux sœurs, l'une à Hugues l'Abbé, l'autre au Roi lui-même. Il écouta donc avec une feinte pitié et un plaisir secret les lamentations de Louis, et lui promit aide et protection, bien aise de faire voir ses armées à la France et de mettre à profit les dissensions de ce malheureux pays. En échange, Louis renouça solennellement à tout droit sur la Lorraine. Il mourut peu après, et Hugues le suivit 954 dans la tombe. Ils laissaient tous deux des fils en bas âge, les uns restes débiles d'une race usée, les autres rejetons pleins de sève d'une jeune famille. Ils vécurent d'abord sous la tutelle de leurs mères ; en réalité, ce fut l'archevêque Bruno, et par ses mains l'Empereur Othon, qui gouverna la France, et les deux sœurs allèrent jusqu'à Aix-la-Chapelle porter à leur redoutable frère l'hommage de leur soumission et de leur dévouement.

LXXXI. Son fils, Othon II, suivit ses grands pro- 980

980 jets, vint avec soixante mille hommes camper sur les hauteurs de Montmartre, et y fit chanter une messe que tout Paris entendit. Mais ses succès s'arrêtèrent à cette bravade, et, au moment où il se croyait près de tenir l'Empire universel rêvé par son père, il trouva une résistance énergique, prélude de la mort qui déjà l'attendait au delà des Alpes. Évêques et seigneurs se hâtèrent de profiter de ce nouveau répit. Gagnés par cette généreuse contagion d'indépendance qui avait peu à peu soulevé toutes les provinces, ils rejetèrent les Carlovingiens, lâches vassaux des Othon, et mirent sur le trône le fils même d'Hu-
987 gues l'Abbé, le riche et puissant Hugues Capet, qui possédait par lui-même Paris, Orléans, Amiens et, par son frère, le duché de Bourgogne, arraché au royaume d'Arles, sentinelle avancée vers les anciennes frontières du royaume.

LXXXII. Ainsi, la seconde invasion des barbares était terminée, et une troisième dynastie commençait. Le fils d'un proscrit de Charlemagne était Roi de France, tandis que Saxons et Normands, chrétiens sincères depuis qu'ils étaient libres, régnaient aux bords de l'Elbe et de la Seine. Rajeunie, mais non conquise par eux, la France, petite, obscure, et riche seulement de souvenirs, allait lutter contre l'ambition de ces belliqueux voisins, et les peuples chrétiens grandir à son exemple, non sous la domination d'un seul, mais par le développement libre et fraternel de chacun d'eux.

LXXXIII. Plus longue en apparence que celle des Mérovingiens, la domination des Carlovingiens n'avait

eu en réalité qu'un siècle de durée; les deux autres 987 s'étaient consumés au lamentable démembrement de leur famille et de leurs États. D'abord les Francs, recevant d'eux un dernier élan de conquête, avaient repoussé les Sarrasins et ressuscité, pour un instant, de l'Elbe à l'Èbre, le vieux colosse romain. Successeur d'Attila, de Théodoric, de Clovis, Charlemagne avait été le plus puissant, le plus sage, le plus chrétien des restaurateurs d'Empire, et avait mérité une place à part dans ces siècles de fer. Pourtant, comme les autres, il fut barbare par ses mœurs relâchées, par l'oppression des grands, par la conversion à main armée des malheureux Saxons, lointaine, mais fâcheuse ressemblance avec ces califes d'Orient qui, depuis peu, menaçaient la paix du monde. De là la fragilité de son œuvre qui mourut avec lui. Or, pendant que ses descendants tombaient dans une décrépitude précoce, à la voix de l'Église l'Europe se couvrait de familles fortes et pures. A la dignité de l'ouvrier, consacrée par les conciles et par les *Capitulaires*, se joignait la dignité de la femme, non plus achetée ni gardée comme une bête de somme, mais devenue l'égal de l'homme par sa vertu et son dévouement, se donnant volontairement, généreusement, à son époux, et en échange lui demandant sa confiance, sa fidélité, son cœur tout entier. Fondées par la sueur des Apôtres et par le sang des martyrs, ces deux grandes libertés allaient en produire une troisième, la liberté civile ou politique, digne couronnement de l'édifice chrétien. Chaque homme s'associant à ses égaux pour la défense

987 de ses droits, chaque famille prenant place dans une corporation, une commune, une hiérarchie, chaque pays indépendant des autres, mais se joignant à eux contre l'ennemi commun : telle est la merveilleuse république qui, en dépit des luttes et des orages, va triompher des Musulmans, unis comme les païens sous un joug de fer, dans la triple servitude de l'esclave, de la femme et du citoyen.

LIVRE III.

SAINT LOUIS.

987. — 1270.

I. A l'avènement de Hugues Capet, les traditions despotiques de la domination romaine, jusqu'alors si tenaces chez les vaincus, si contagieuses pour les conquérants, n'étaient pas moins ébranlées au dedans qu'au dehors. Non-seulement les grands avaient maintenu l'indépendance nationale et librement disposé

du trône, mais chacun d'eux avait au-dessous de lui 937 des vassaux, auxquels, en échange de leur fidélité et de leurs services, il devait justice, protection, sincérité, sous peine de les voir, pour la moindre offense, prendre tous les armes contre lui ; et de même, au-dessous de ces vassaux, les plus petits s'unissaient partout pour résister aux violences des gens de guerre. Bourgeois et laboureurs se liaient, non plus pour le pillage, mais pour le travail, par ces redoutables serments d'association que Charlemagne prohibait chez les Saxons ; et les corporations d'ouvriers, timide et malheureux essai du Bas-Empire, prenaient de jour en jour un invincible essor. Un mot nouveau rendit cette communauté de vie, de biens, de labeurs : la moindre paroisse devint une Commune. Quand elle était nombreuse, chaque métier y formait un petit corps à part, ayant, comme le grand, sa caisse, ses statuts, ses chefs et son saint patron.

II. Les villes donnent l'exemple : dans le midi de la France, comme en Italie, les anciens habitants nomment eux-mêmes leurs consuls et leur sénat délibérant, souvenir de la vieille Rome. A voir ces nombreuses cités, pressées au bord de la Méditerranée, qui s'égaient aux chants des troubadours, cultivent la vigne, l'olivier, le mûrier, et rapportent d'Orient l'or, les perles, les parfums et la soie, on pourrait se croire aux jeunes temps de la Grèce. Au nord, moins de soleil et de poésie, mais plus de ténacité ; au lieu de galères chargées de riches marchandises, les durs métiers du tisserand, du cardeur

987 de laines, du forgeron, du chaudronnier; Gand, Bruges, Liège, Dinant et cinquante autres villes, riches de leur industrie, chacune ayant ses murs, son beffroi, ses échevins, librement élus. Plus haut, les Hollandais, fils des Frisons, disputent pied à pied leurs pâturages à la mer; marchands de fromages et pêcheurs de harengs, ils sont aussi libres et fiers, à l'abri de leurs digues, que Venise dans ses lagunes.

III. Entre ces deux régions riches et populeuses, la France du centre est avant tout agricole et militaire, et se pique d'entretenir sa bravoure, triple héritage des Gaulois, des Romains et des Francs. Les villes y sont plutôt de grands villages fortifiés; les bourgeois cultivent, envoient leurs vaches au pâturage, leurs porcs à la glandée; toujours exempts du service militaire, ils sont souvent sujets d'un comte, qui nourrit des hommes d'armes et va guerroyer au loin. A côté du comte reparaît l'ancien défenseur de la cité, l'évêque plus ou moins puissant et souvent comte lui-même. A Strasbourg, par exemple, l'évêque, de l'aveu des chanoines et des bourgeois, choisit parmi les habitants un prévôt, qui rend la justice sur la place publique et perçoit les amendes, un burgrave, qui entretient les murs d'enceinte, la propreté et l'alignement des rues, et règle tout conflit entre les ouvriers, un péager, chargé des routes, des ponts, des mesures toutes marquées d'un fer chaud, enfin un monnayeur, frappant bonne monnaie et punissant les faussaires. Les simples bourgeois en sont quittes pour cinq jours de corvée par an, les corps de métiers,

pour quelque service équivalent. De temps en temps 987
les pêcheurs donnent un coup de filet pour la table de
l'évêque; les charpentiers, un coup de hache, si son
toit s'endommage; les cabaretiers, toutes les semaines,
un coup de balai à sa maison, et les pelletiers vont, à
ses risques et périls, lui acheter des fourrures à Co-
logne. En échange, sécurité pour tous; point de ser-
vice militaire hors des murs. Cette ville, comme les
autres, met son honneur à être un séjour de paix et
un asile inviolable, hormis pour les voleurs.

IV. Dans les campagnes, tandis que les paresseux
s'étaient joints aux Normands pour piller, les gens
de cœur s'étaient attachés à la maison et au champ de
leurs pères, avaient appris à les défendre sous la ban-
nière de leur paroisse, avec l'aide de quelque guerrier,
franc ou normand, établi au milieu d'eux. La main
sur les reliques d'un saint, ils avaient juré, le labou-
reur de payer une redevance, une dîme, sur le pro-
duit de ses terres et de ses troupeaux; le guerrier,
de protéger ses colons et, en cas de danger, de leur
ouvrir son château, à eux et à leur bétail. Plutôt que
de changer de maître, le paysan s'attachait d'avance
au fils de son seigneur, obligeant ainsi le père à mé-
nager l'avenir, le fils à respecter le passé; et, de son
côté, le seigneur laissait au fils la ferme de son père,
avec tout le profit de leurs améliorations. Seigneur ou
colon, celui qui violait ses engagements en était le
premier puni; l'amour du travail était la mesure na-
turelle et constante du bien-être et de la liberté des
serfs.

987 V. L'invasion finie, ils ne furent pas tous contents. « Nous sommes trente ou quarante contre un, disaient « ceux de Normandie. Attaquons les chevaliers à « coups d'épieux, à coups de massues, à coups de « pierres, et nous serons libres de couper les arbres, « de courir le gibier et de pêcher à notre guise, rois « de l'eau, des champs et des bois. » Mais ces pauvres diables, rêvant une vie de paresse et de fêtes, ne tinrent pas une heure contre les seigneurs, laissèrent pendre leurs chefs, et s'estimèrent trop contents de reprendre leurs pioches et leur charrue. Au colon, la terre ; au chevalier, la guerre et la chasse : de là dans les campagnes des races vigoureuses également trempées par une vie forte et dure, et capables à l'avenir de rajeunir les villes. Ainsi, au milieu de luttes inévitables, les familles s'unissent et se groupent dans un ordre hiérarchique. Les parchemins reçoivent pour la postérité les chartes ou contrats solennels qui fixent les attributions, les devoirs, les droits, de chacun. Le pacte rompu par l'un, l'autre redevient libre ; nul impôt nouveau s'il n'est consenti ; chacun sera jugé par ses pairs : tels sont en France, et bientôt dans toute l'Europe, les principes de cette société nouvelle.

VI. Sans doute les grandes voies romaines, vainement restaurées par Brunehaut et par Charlemagne, sont défoncées par la pluie et par la gelée ; plus de ponts sur les rivières, plus de routes dans les montagnes ; séparées les unes des autres et livrées à elles-mêmes, les provinces ne reçoivent plus d'ordres ni de Paris ni d'Aix-la-Chapelle. Pourtant, chose merveil-

leuse! tandis que chacune prend son patois, son costume, ses usages, toutes, animées du même esprit, se couvrent de châteaux, de villes, de villages, jetés sur le même moule. Aux basiliques romaines, dont la torche des pirates a détruit les plafonds dorés, succèdent les églises romaines avec leurs solides voûtes et leurs tours hardies. Les châteaux-forts⁴, véritables nids d'aigles, aux murailles épaisses, aux fenêtres étroites, remplacent les palais, servilement ornés d'anciens marbres et de vieilles mosaïques. Les villes s'entourent de remparts et de tours, les maisons de créneaux et de tourelles, et partout s'élève vivace une originale végétation de pierres, témoin durable de la vigueur de ces hommes.

VII. Jamais les temps ne furent plus difficiles; jamais, dans sa sphère étroite et ténébreuse, chacun ne déploya plus de courage, plus d'énergie, plus d'entrain, et ne conquit plus de liberté. Salut, ô liberté! fleur de tous les biens, si longtemps proscrire, oubliée, méconnue! Salut, siècle généreux, le premier qui en fut digne et qui n'eut rien à envier ni aux cités de la Grèce ni aux tribus de la Germanie! Les païens n'avaient connu qu'une liberté restreinte, réservée à quelques citoyens choisis, à la fois associés par des vertus communes et par l'espoir de guerroyer, de conquérir, de régner ensemble. Désormais les plus forts sont astreints au devoir de ménager leurs semblables; les plus faibles possèdent le droit de s'unir pour défendre leurs biens et leur vie. Où gît le secret de ce bien si rare, si délicat, le nœud Gordien de ces

987 nouvelles associations? Qui a su inspirer aux grands le respect des petits, aux petits le respect des grands, à tous le dévouement à la chose publique, l'abnégation de soi-même, l'esprit de sacrifice, en un mot la pauvreté volontaire? Ingrat qui ne reconnaîtrait pas ici, comme dans le travail et dans la chasteté volontaires, l'œuvre de l'Église, fondée par la voix et par l'exemple de ses apôtres. En dehors de cette loi morale prêchée à tous les hommes, de cette autorité spirituelle supérieure à tous les autres pouvoirs, il n'y a que servitude de la foule et domination d'un petit nombre.

VIII. Depuis Constantin, Empereurs et Rois avaient le tort de dénaturer les institutions religieuses, et d'introduire leurs créatures dans l'épiscopat. Vainement Charlemagne avait ordonné que les évêques fussent librement élus parmi les hommes les plus instruits et les plus estimés de chaque province. Bientôt, impatient de tout façonner à sa guise, il avait recommencé à les désigner lui-même, et ses successeurs n'avaient que trop abusé de son exemple. Avec eux finit cette servitude. Hugues Capet, montant sur le trône, se démit de ses abbayes, et jura de laisser aux moines le choix de leurs abbés, aux villes le choix de leurs évêques. Cette liberté n'était pas un vain mot; elle couronnait une grande et glorieuse réforme qui, depuis près de quatre-vingts ans, épurait et retrempeait le clergé.

IX. Au plus fort de la décadence carlovingienne (910), Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, en vue

du jugement dernier et du salut de son âme, avait 987
donné à douze pauvres moines sa forêt de Cluny en
Bourgogne. En deux siècles, ce couvent n'eut que
quatre abbés, tous devenus octogénaires, tous cano-
nisés pour leurs vertus et leurs miracles : saint Odon,
élève de Reims, restaurateur des études littéraires,
en même temps que des vertus monacales, dont la
pauvre mule chemina par toute la France, et passa
trois fois les Alpes, souvent menée par la bride, et
portant, au lieu de son maître, un pauvre ou un vieil-
lard trouvé sur le chemin ; saint Maïeul d'Avignon,
élu comme le plus humble, refusant d'être Pape, et
captif chéri des Sarrasins ; l'Auvergnat saint Odilon,
qui fit de charmantes Vies de saints, institua la fête
des morts, et, pendant une famine, vida les greniers
et vendit les vases sacrés du couvent ; enfin saint
Hugues, l'architecte de cette merveilleuse église de
Cluny, aussi grande que Saint-Pierre de Rome, avec
sa double croix et sa double coupole, ses trois cents
fenêtres, ses peintures sur fond d'or et son pavé de
mosaïque. En attendant les jours d'une ingratitude
stupide, la postérité a longtemps vu debout, aux
quatre coins du chœur, les statues de ces grands pa-
triarches, dynastie glorieuse, qui n'a connu ni les
vicissitudes ni le déclin si prompt des choses hu-
maines.

X. A l'avènement de Hugues Capet, les abbés de
Cluny comptaient par centaines, non les moines, mais
les couvents qui avaient accepté leur autorité et la
réforme d'Odon. Successivement les religicux, non-

987 seulement de France, mais d'Espagne, d'Angleterre, d'Italie, d'Allemagne et de Pologne, s'étaient rattachés à cette grande famille, pépinière de savants, d'évêques et de Papes, école de courage, de force, de liberté sous l'aile de la pauvreté volontaire. Désormais à la ville et aux champs, ducs, comtes et barons avaient en face d'eux des prêtres ou des moines partageant leur pouvoir, assez forts pour contenir leurs violences; et jusqu'aux plus hautes gorges des Alpes, le pèlerin trouvait deux hospices s'élevant par les soins de saint Bernard de Menthon, asiles sacrés contre les brigands et contre la neige.

XI. Dans un premier élan de réforme, les grands de France avaient assimilé en tout l'État à l'Église. Oubliant que Hugues Capet était père de famille, ils se réservèrent le droit de lui choisir un jour un successeur, et firent une solennelle exception au régime héréditaire, établi du haut en bas de l'échelle sociale. Mais l'événement leur fit bientôt voir qu'ils avaient dépassé le but, et les força de revenir sur leur décision. La grande église de Reims, devenue, depuis la mort d'Hincmar, la proie des soldats, puis le jouet d'un enfant de cinq ans, était alors aux mains d'un certain Arnoul, descendant de Charles le Simple, que sa naissance honteuse empêchait d'aspirer plus haut. Cet Arnoul avait encore un oncle, un dernier Charles, qui s'était mis au service des Othon, et qui avait achevé de se discréditer par un mariage peu convenable. Il lui donna l'idée de faire appel à la vénération des peuples pour le sang de Charlemagne, lui

livra Reims, le proclama roi de France. Un traître 987
leur ouvrit les portes de Laon. Les instants pres-
saient : Hugues Capet ne partait pas ; irait-il risquer
sa vie pour un trône auquel il avait déjà sacrifié sa
fortune, et qui n'était point assuré à sa famille? D'ail-
leurs, si son fils n'avait pas démerité, pourquoi lui en
préférer d'autres, exciter les ambitions, et livrer la
France à d'immanquables guerres civiles? N'était-ce
pas grâce aux troubles de l'Allemagne, divisée par la
mort d'Othon II, que la France avait pu assurer son
indépendance? Qui serait assez fou pour compro-
mettre ce bien précieux par une faute pareille? Ces
puissantes raisons, vraies en tout temps comme en
tout pays, l'emportèrent enfin, et ceux mêmes qui
venaient de consacrer comme un droit la déchéance
d'un prince et d'une dynastie indignes, reconnurent
que l'hérédité, unissant intimement à la patrie le sou-
verain et sa famille, confondant leurs intérêts et leurs
affections, était le plus solide rempart de l'ordre, de
la paix, de la sécurité, et, partant, de la liberté pu-
blique.

XII. Sur d'avoir son fils pour successeur, Hugues 990
Capet se mit en campagne, et eut à peine besoin d'en
venir aux mains. L'or lui ouvrit aussi les portes de
Laon, et le dernier Charles, vendu et enfermé le reste 991
de ses jours, apprit que la couronne de France ne
s'achetait plus à prix d'argent, comme au temps de
ses pareils. Hugues voulut également se venger d'Ar- 992
noul, et le fit déposer, comme traître et parjure, par
un concile empressé de témoigner sa fidélité douteuse.

992 A sa place fut nommé l'illustre Gerbert , la lumière de l'Église et l'espoir de son siècle, brillant élève d'Aurillac , initié à la science et aux secrets des Arabes , devenu l'ami d'Othon II et le précepteur de son fils, ramené dans sa patrie par les troubles de l'Allemagne , digne de soutenir la gloire du premier siège de France. Mais ces titres puissants vinrent échouer contre les saintes libertés de l'Église. Le Pape désapprouva ce remède violent , et déclara que ce n'était point à la force de guérir les abus de la force, et qu'à lui seul appartenait de déposer un évêque. Hugues Capet céda, et, quelques années plus tard, ce fut Gerbert lui-même qui, agrandi par cet heureux échec, et devenu Pape sous le nom de Silvestre II , écrivit à Arnoul pour lui dire que lui, non plus, ne prononcerait pas sa déposition peut-être méritée , et que ses droits restaient intacts aussi bien que ses devoirs.

XIII. Ce premier pape français, précurseur de ceux qui devaient relever si haut le Saint-Siège, compléta la grande république européenne en donnant le titre de Rois aux souverains chrétiens de Hongrie et de Pologne, petites et belliqueuses monarchies, attachées, comme la France et l'Angleterre, aux flancs du grand Empire Germanique. Au dehors, son attention se dirigea sur les Musulmans alors à l'apogée de la science et de la richesse. Étudiant, il avait rapporté en France les chiffres arabes et les horloges à balancier ; Pape, il songea à combattre au cœur de leur puissance ces terribles ennemis , pillant sans cesse les côtes de la Méditerranée, enlevant hommes, femmes et enfants,

pour multiplier les rameurs de leurs galères, les captives de leurs harems ou les soldats de leurs pachas, et étalant le triomphe honteux de la polygamie, de l'esclavage et du despotisme antiques. A la voix de Gerbert, les Pisans, les Génois et le Roi d'Arles équipèrent une flotte, et firent une expédition sur les côtes de Syrie. Une fois commencée, la croisade ne devait plus s'arrêter; et, tandis que les petits Rois d'Espagne s'agrandissaient aux dépens de l'ennemi commun, les villes libres d'Italie le chassèrent de Corse et de Sardaigne. 992

XIV. Pendant ce temps-là, Hugues Capet finissait ses jours dans l'obscurité, évitant de faire parler de lui, et trop heureux de laisser la couronne à son fils Robert. Plutôt moine que Roi, Robert passait une partie de ses journées à l'église, dirigeait lui-même les offices, et reprenait les chantres pour la moindre faute. Au sortir de là, sa joie était de trouver une foule de pauvres, et de leur distribuer lui-même ses aumônes. Ils ne se faisaient pas faute d'accourir, et, leur audace croissant tous les jours, ils allaient jusqu'à couper les franges d'or du manteau royal; et le bon Roi de les aider, pour qu'ils ne fussent pas surpris. Robert n'était pas le seul à prier et à faire l'aumône. L'an 1000 approchait, date fatale, croyait-on, du règne de l'Antechrist et signal de la fin du monde. Les pécheurs se hâtaient de se convertir, de faire pénitence, de distribuer leurs biens aux pauvres et aux monastères pour apaiser la colère de Dieu. 996

XV. En attendant ce terrible jour, on se mariait

906 pourtant, et l'Église, présidant à l'union des grands comme des petits, employait tout son pouvoir à maintenir pure la source des générations futures. Ce n'était pas assez que, désormais inviolable, le mariage fondât des familles saintes et unies, il fallait qu'il servit de lien entre des souches étrangères, et qu'il empêchât le sang de dégénérer et l'esprit de famille, concentré sur lui-même, de devenir un nouvel et stérile égoïsme. Les unions entre parents furent sévèrement défendues. Les Rois eux-mêmes apprirent qu'ils n'étaient pas exemptés d'une loi faite pour tous. Robert avait épousé sa cousine Berthe, veuve du comte de Blois. Croyant vaincre par son obstination la résistance du Souverain Pontife, il se vit excommunié, abandonné de ses serviteurs qui fuyaient l'ennemi de Dieu, chassé de l'église où il aimait tant à prier. Son cœur céda à la fin, mais bien tard; et, en expiation de cette longue révolte, le bonheur sembla à jamais banni de son foyer domestique. Il tomba sous le joug d'une femme hautaine et dominatrice, Constance d'Aquitaine, qui raillait sa piété et méprisait ses bonnes œuvres. Avec elle étaient venus du Midi une foule de courtisans débauchés, élégants, dont le menton rasé, les costumes recherchés, la tenue frivole et indécente choquèrent d'abord, puis pervertirent la cour sévère de Robert.

1000 XVI. Il ne fut pas plus heureux avec ses quatre fils. Avides de se partager son héritage, ils prirent les armes contre lui, et un instant il put redouter le sort de Louis le Débonnaire, dont il n'avait que trop la

douceur et la faiblesse. Mais ce n'était plus le temps 1000
 où les fils des Rois se partageaient, comme une proie,
 les peuples et les villes. Aux yeux des peuples, la
 royauté, comme un duché ou un comté, était désor-
 mais une magistrature établie dans l'intérêt de tous,
 pouvant se transmettre, mais non se partager. De là
 le droit d'aînesse, constituant l'unité des États comme
 celle des familles, et leur créant, comme à une com-
 mune ou à un corps de métiers, un patrimoine sacré,
 inaliénable, indivisible, croissant par les efforts et
 par les sacrifices de tous. Les rebelles eurent peu de
 partisans. Hugues l'aîné mourut subitement comme
 maudit de Dieu; les autres se soumirent, et le se-
 cond, Henri I, fut couronné et sacré du vivant de
 son père.

XVII. A la même époque, le cousin de Robert, le 1002
 duc de Bourgogne, mourut sans enfants. Otte Guil-
 laume, fondateur de la maison de Franche-Comté,
 entra en Bourgogne, et s'y installa les armes à la
 main. Robert réclama cet héritage, parvint à s'en
 emparer après treize ans de guerres, et investit de ce
 duché son troisième fils Robert. Ainsi, en même
 temps que le Roi laissait un pouvoir intact à son fils
 aîné, il conservait, comme les autres seigneurs, le
 droit de recueillir la succession de ses proches, et,
 sous un prince médiocre, l'usage et la force des choses
 établissaient, sans pompe et sans bruit, les grandes
 lois sur lesquelles reposait l'avenir de la monarchie.

XVIII. L'excommunication de Robert n'était pas 1031
 encore oubliée. Henri eut si peur d'épouser, sans le

1031 savoir, une parente, qu'il alla chercher une femme
au fond de la Russie. Sous son règne, le monde faillit
1033 finir réellement par la famine. Pendant trois ans, des
pluies continuelles empêchèrent la floraison et la ré-
colte du blé. La faim fut si affreuse que non-seule-
ment on dévorait les herbes, les racines, les souris et
les chats, mais que les uns déterraient les morts, et
que les autres, avec un œuf ou un fruit, attiraient des
enfants pour les manger. Les voyageurs étaient enle-
vés sur les routes et rôtis; un boucher de Troyes osa
mettre en vente de la chair humaine, et, chez un char-
cutier qui fut brûlé, on trouva quatre-vingts têtes.
Les loups eux-mêmes, enhardis par la faim, entraient
dans les villages et dans les villes, et en enlevaient les
chétifs habitants. Plus d'une église vendit ses vases
sacrés, plus d'un couvent distribua ses grains et vécut
de racines pour soulager ces misères; enfin, le ciel
s'apaisa, et une année d'une fertilité extraordinaire
fit oublier la disette.

XIX. A la famine succéda la guerre; Henri, atta-
qué à la fois par sa mère Constance et par son frère
sans apanage, fut contraint de se réfugier chez Ro-
bert le Diable, duc de Normandie, et ne dut qu'à la
bravoure de cet hôte magnifique de rentrer dans ses
États. Pendant que l'héritier de Clovis et de Charle-
magne traînait cette vie pénible et humiliante sur les
bords de la Seine, sur la Loire, comme dans un autre
monde, ses vassaux faisaient de bien autres choses.
Foulques le Noir, comte d'Anjou, et Eudes le Cham-
penois, comte de Blois, se disputaient l'épée à la main

la belle ville de Tours. Une plus riche proie les mit d'accord : Eudes céda Tours pour se jeter sur le royaume d'Arles ou de Bourgogne. Ses vues ambitieuses ne s'arrêtaient pas là ; il avait des intelligences à Milan, espérait la couronne d'Italie, vainement offerte au roi Henri, qui ne s'était pas senti de force à l'accepter, et rêvait même la pourpre impériale, vacante par la mort du dernier des Othon. En route pour cette entreprise, il fut surpris près de Bar-le-Duc par des forces supérieures. Il combattit en brave, et périt sur le champ de bataille. Son rival allemand, le duc de Franconie, fut à la fois Empereur, Roi d'Arles et d'Italie, maître d'un quart de la France, et réalisa la grande fortune rêvée par le Champenois.

XX. Autre était le sort de son premier rival, Foulques le Noir, comte d'Anjou, fougueux et cruel guerrier, la terreur de ses sujets. Il avait tué sa première femme ; il avait forcé son fils rebelle à descendre de cheval et à venir, pieds nus, sa selle sur le dos, lui demander pardon à genoux. Las de meurtres et de combats, la conscience tourmentée par la pensée des jugements de Dieu, tout à coup ce monstre s'apprivoisa. Il abdiqua en faveur de son fils, et, simple pèlerin, partit pour la Terre-Sainte. Arrivé à Jérusalem, il se fit traîner la corde au cou et battre de verges par ses serviteurs. Il trompa, pour visiter l'église du Saint-Sépulcre, les ruses des Musulmans, et revint en bâtir une pareille à son château de Loches. Mais ni aumônes ni constructions d'églises et de couvents ne pouvaient calmer sa conscience : deux fois il recon-

1033 mença son lointain pèlerinage et mourut à Metz, au retour du troisième. Telle était l'énergie de ces hommes de foi, ne relevant que de Dieu et de leur épée, également impétueux au bien et au mal.

XXI. Même séve chez les Normands, encore dans toute la fleur de la jeunesse. Quarante d'entre eux, revenant de Jérusalem, avaient à eux seuls délivré Salerne, assiégée par les Sarrasins. Fêtés, admirés, bénis comme des sauveurs, comblés de présents, ils revinrent plus nombreux, commandés par Robert Guiscard ou le Rusé, l'aîné de douze frères, conquièrent la Pouille, la Calabre, Malte, la Sicile, et fondèrent le royaume de Naples, rempart de l'Italie, sans défense, contre les Sarrasins et contre les Empereurs germaniques.

XXII. Pendant ce temps-là, le digne duc des Normands était Robert le Diable, vrai diable au combat, vrai diable dans sa maison, implacable pour ses ennemis, empoisonneur de son frère, large, prodigue, magnifique pour ses hôtes et pour ses amis. C'est à ses secours désintéressés que le Roi de France devait d'avoir gardé sa couronne. Il n'était pas moins généreux pour les fils de sa sœur, Edmond et Édouard, renversés du trône d'Angleterre par d'autres hommes du Nord, les Danois, et il leur donna des guerriers et des vaisseaux pour reconquérir le royaume de leur père. Parmi les serfs avides, qui là, comme en France, s'étaient joints aux pirates, se trouvait un jeune berger, Godwin, tour à tour ami des Danois et des Saxons, devenu en peu de temps, par son audace et

son habileté, maître du sort de son pays. En arrivant, les princes comptaient sur sa parole : trahi par lui, Edmond fut livré aux Danois et lâchement égorgé. Édouard fut plus heureux, et chassa les étrangers. Toutefois, il crut Godwin trop puissant pour le punir, et, seul, sans enfants, n'ayant plus de frère, sans autres amis que Robert le Diable et quelques fidèles Normands, il passa sa vie à lutter contre l'ambitieux, qui ne travaillait à rien moins qu'à préparer les voies du trône à ses propres enfants. 1033

XXIII. Glorieux et aimé sur l'un et l'autre bord de la Manche, le duc Robert semblait avoir effacé la tache de ses crimes ; mais le souvenir de son frère empoisonnait sa fortune. Comme Foulques le Noir, il voulut faire pénitence, confia son fils unique Guillaume à ses amis les Rois de France et d'Angleterre, et, disant adieu à ses États, partit pour Jérusalem, nu-pieds, sans armes, suivi d'une foule de chevaliers, de barons, de serviteurs, qui ne pouvaient se détacher de leur maître. Sur toute sa route il sema des largesses. Traversant Rome, par un froid d'hiver, il fit donner par charité un manteau à la statue d'airain de Constantin. Aux portes de Jérusalem, une foule de pauvres pèlerins attendaient tristement, n'ayant pas la pièce d'or exigée par les Sarrasins ; ce fut lui qui paya pour tous. Il mourut à son retour, en passant à Nicée, regrettant de n'avoir pu, comme le pèlerin d'Autun, expirer de douleur et d'amour sur le mont des Oliviers. 1035

XXIV. Cependant Guillaume avait grandi, brave et 1050

1050 bouillant comme son père. Henri I, usant d'une juste reconnaissance, lui avait à son tour servi de protecteur, et l'avait défendu contre un parent qui lui disputait le duché de Normandie; puis il était mort, laissant sa couronne à un enfant, Philippe I. Philippe était jeune, mou, indolent, et pourtant orgueilleux; Guillaume était ardent, irascible, avide de conquêtes, aguerri par de perpétuels combats contre les Bretons, maître d'une belle flotte et d'une armée belliqueuse. L'amitié des pères risquait de ne pas durer entre les fils, et le voisinage des Normands redevenait menaçant pour le petit Roi de France, quand tout à coup une magnifique occasion s'offrit à leur humeur conquérante.

XXV. Naguère, le Roi d'Angleterre avait fêté à sa cour ce fils de son bienfaiteur, son cousin et unique parent Guillaume. Il lui avait donné des armes, des chevaux, des chiens, des faucons, et l'avait fêté comme son héritier. A son tour, Guillaume avait reçu en Normandie le seul homme qui pût convoiter cette succession, le fils aîné de Godwin, et, sur un morceau de reliques, lui avait fait jurer d'y renoncer. Édouard mort, les dignes enfants du pâtre perfide se disputèrent la couronne, l'un à la tête des Anglo-Saxons, l'autre à la tête des Danois, sans autre titre au pouvoir que les crimes de leur père. Guillaume fit reconnaître ses droits par le Saint-Siège et passa la mer à la tête d'une belle armée. Une seule bataille le rendit maître de l'Angleterre, qu'il distribua à ses vassaux suivant l'usage du régime féodal. Bientôt, après les inévitables excès de

la conquête, l'Angleterre rajeunie se couvrit, comme 1066
la Normandie, de châteaux, d'abbayes, de cathédrales,
d'universités, d'une vigueur admirable, et, chose sin-
gulière, en se fondant avec les Anglo-Saxons, les Nor-
mands finirent par reprendre le langage germanique
qu'ils avaient oublié en France.

XXVI. Sa conquête à peine terminée, Guillaume
vit arriver son fils aîné, Robert le Court, qui, pressé
de jouir, prodigue et voluptueux, réclamait par avance
le duché de Normandie. Mais Guillaume n'était ni un
Louis le Débonnaire ni un Robert le Pieux ; il ren-
voya son fils, qui demanda asile au Roi de France,
réunit des mécontents, des aventuriers, et leva l'éten-
dard de la révolte. Non-seulement le Roi Philippe lui
prêta son château de Gerberoy, tout proche de la
Normandie ; mais il profita de l'occasion pour s'agran-
dir et prendre le Vexin au confluent de la Seine et de 1079
l'Oise. Las de ces insultes, Guillaume repassa la mer
et vint assiéger son fils. Dans une sortie, il marcha
droit à lui, et, caché par son armure, voulut lui-
même le châtier. Or, l'âge avait paralysé sa vigueur ;
il fut blessé au bras et renversé ; son fils le recon-
nut à la voix, et, tout épouvanté de sa victoire,
mit pied à terre pour l'aider à remonter à che-
val. Peu après, ils se réconcilièrent, mais sans pou-
voir vivre ensemble, et Robert continua de voyager.
Quant à Guillaume, dès que le soin de ses conquêtes
lui en laissa le temps, il revint en France réclamer le
Vexin. D'un embonpoint dangereux et maladif, il était
au lit, à Rouen, lorsqu'une plaisanterie le tira de l'i-

1079 naction. « Quand le gros homme accouchera-t-il? »
avait dit le Roi Philippe. Le gros homme se leva, ju-
1087 rant d'allumer, pour sa guérison, mille cierges dans
les églises de France. Il remonta la Seine, arrachant
les vignes, coupant les arbres, foulant les moissons.
Mantes, qui était sur son passage, fut prise, pillée et
brûlée. Lui-même jouissait de sa vengeance et exci-
tait ses soldats, quand tout à coup son cheval s'abat-
tit et le blessa gravement. Il alla mourir près de
Rouen, invoquant Notre-Dame, la sainte Mère de
Dieu, envoyant, pour ses péchés, des aumônes aux
pauvres et aux couvents d'Angleterre et de l'argent à
Mantes pour rebâtir les églises. Son fils Guillaume
était déjà en route pour mettre la main sur la cou-
ronne d'Angleterre. Robert le Court revint, en toute
hâte, dépenser en fêtes et en festins les revenus de la
Normandie, et, débarrassé d'un ennemi dangereux,
le Roi Philippe conserva le Vexin.

XXVII. Ce n'était donc pas l'énergie qui manquait
à ces vigoureuses familles de guerriers, groupées
dans un ordre hiérarchique, mais fières de leurs
droits, de leurs libertés, et toujours prêtes à se venger
le fer à la main. Même séve dans les villes : tandis
que les bourgeois de Pise, de Gênes et de Venise,
belliqueux marchands, s'emparaient de la Corse, de
la Sardaigne, de la Dalmatie, et couvraient de leurs
comptoirs fortifiés les rivages de la Méditerranée,
plus humbles, mais non moins laborieuses, les villes
du Nord guerroyaient contre leurs seigneurs, ou se
bataillaient entre elles. Chaque seigneur, chaque

ville voulait conquérir. Avec l'esprit de famille, 1087 s'était développé l'esprit de corporation, l'esprit de commune ou de cité, l'esprit de province, éléments forts, mais rivaux, grandissant côte à côte sur toute l'Europe, aussi serrés que les républiques de la Grèce. Qui contiendra ces hommes entreprenants, dont l'activité risque de se perdre en luttes intestines, et dont aucun n'aspire encore à se reposer sous un maître? Qui donnera un lien moral et fraternel, un esprit de famille général à ces pays si divers, sans communications et presque sans contact? Le Roi de France n'est rien; un seul de ses grands vassaux suffirait pour l'écraser; l'Empereur d'Allemagne n'est qu'un despote, rêvant l'unité, non dans la libre fraternité, mais dans la commune servitude, menaçant d'un joug odieux et ses vassaux et les cités d'Italie. La foi catholique est le seul lien des esprits et des cœurs, le seul frein de tant d'ambitions déchainées. Après avoir défriché les pauvres forêts de France et de Germanie, après avoir dompté les passions encore frémissantes des barbares, après avoir uni les familles en libres et fortes corporations, il restait à faire des peuples chrétiens une grande famille où chacun aimât, respectât, secourût ses voisins, avec le dévouement et l'abnégation, seule base d'une association sincère. Il fallait pour cela une milice courageuse et disciplinée, et à sa tête des chefs fermes et intrépides. La France tenait prêts pour cette œuvre ses moines de Cluny.

XXVIII. Tandis que Jésus-Christ sommcillait dans sa barque, et que la chaire de saint Pierre était en des

1087 mains faibles et impuissantes, les abbés saint Odilon et saint Hugues jetaient les premières semences de paix dans le monde féodal, et proclamaient la trêve de Dieu en Aquitaine et en Bourgogne. Les combats, triste moyen de justice, furent défendus quatre jours par semaine, du samedi soir au jeudi matin, et, de plus, pendant l'avent et le carême. Ayant comme les tribunaux leurs jours de séance, ils prirent aussi leurs lois d'humanité, d'honneur et de courtoisie. Nul ne put attaquer son ennemi sans lui avoir demandé justice et déclaré la guerre. A la différence des païens et des Musulmans, les guerriers durent à eux seuls vider leurs querelles et n'en plus faire métier et commerce. En tout temps, pèlerin et marchand, laboureur et berger avec leur bétail, et surtout les faibles femmes, furent sacrés, inviolables. Non-seulement cette loi nouvelle fut mise sous la protection des consciences ; mais, à l'exemple des moines qui lui consacraient leur parole et leur vie, armes toutes spirituelles, une foule de chevaliers lui vouèrent leur épée et leur sang. Après un jour d'abstinence et une nuit de prières, le jeune guerrier, vêtu de blanc, couleur de la chasteté, de rouge, couleur du sang, et de noir, couleur de la mort, entendait la messe et recevait une armure bénie. Un parrain d'armes lui rappelait ses devoirs : être droit et loyal, garder les pauvres gens et les faibles pour que les riches et les forts ne les puissent honnir et fouler, aider de son pouvoir dames et damoiselles, qui doivent être toujours honorées et défendues. Puis lui donnant l'accolade : « Au nom de Dieu et de saint

« Michel, disait-il, je te fais chevalier. Sois preux, 1087
« hardi et loyal. » Telle était la route tracée : suivant
que le chevalier était traître ou fidèle à sa parole, la
honte ou l'honneur l'attendait.

XXIX. Contre les moines et les chevaliers, milices
sans chef de la justice et de la liberté, le despotisme
et la violence avaient en apparence l'avantage d'une
tête unique et toute-puissante. Infidèle aux traditions
de Charlemagne, l'Empereur germanique était, de
père en fils, le tyran, non le défenseur de l'Église.
Les biens, donnés si largement dans l'origine aux
évêques et aux abbés d'outre-Rhin, avaient de bonne
heure tenté la cupidité des grands, et excité les con-
voitises du souverain. Trop riches et mal choisis, les
bénéficiers étaient sans mœurs, et prétendaient cher-
cher dans le mariage la sanction de leurs désordres
et l'hérédité de leurs places. Appuyé par leur ambi-
tion servile, l'Empereur réclamait pour lui-même le
droit de nommer à tous les bénéfices; ses prétentions
allaient jusqu'à disposer du Saint-Siège lui-même, et
à choisir des Papes à sa guise. Lui-même, au lieu
d'être élu par son peuple, confirmé et sacré par le
Souverain-Pontife, et au besoin déposé s'il le mé-
ritait, devenait absolu, inamovible, et réglait sa
succession sans autre raison que celle du plus fort.
C'était le renversement le plus complet de ce qui s'é-
tait fait en France; l'Église était asservie à l'État, l'au-
torité élective et spirituelle, au pouvoir héréditaire et
temporel.

XXX. Un jour, l'Empereur nomma Pape un de ses

1087 cousins, Bruno, depuis Léon IX. Il se trouva que c'était un honnête homme, et, pour se préparer à ses nouveaux devoirs, il vint faire une retraite à Cluny. Le fils d'un charpentier, le moine Hildebrand, aborda le pontife impérial, lui déclara que son titre n'était qu'un vain nom, et qu'il ne serait Pape que par le suffrage du clergé et du peuple romain. Léon IX eut le courage d'écouter ce moine et de suivre son conseil. Bien plus, il l'aima, le nomma cardinal, et, quelques années après lui, Hildebrand devenait Pape à son tour sous le nom de Grégoire VII.

XXXI. L'Empereur d'alors était Henri IV, fier, cruel et débauché, détesté des grands et des bourgeois, trafiquant des biens de l'Église et méprisant le Saint-Siège. Au Pape, qui le cite à comparaître devant lui, il répond en le faisant déposer par la diète de Worms. Mais Grégoire VII ne s'émeut pas. Fort de ses droits, il excommunie l'Empereur, et, par là même, prononce aussi sa déchéance; car des peuples chrétiens ne sauraient obéir à un ennemi déclaré de l'Église. L'Allemagne entière se soulève; abandonné de tous, le superbe Henri IV est contraint de venir, pieds nus et la corde au cou, demander le pardon de ses crimes et la grâce d'en faire pénitence. Il s'en retourna furieux, avide de vengeance, désireux de piller l'Italie et de laver sa honte dans le sang. Pour de tels projets, les amis manquent-ils jamais? Ils ne manquèrent pas non plus au courageux pontife. Le moine de Cluny eut à son service l'épée chevaleresque d'un Français, le Normand Robert Guiscard, nouveau

maitre de Naples, et celle d'une femme intrépide, la comtesse Mathilde, qui, non contente de vouer au Saint-Siège sa vie et sa fortune, lui légua ses États d'Ancône, de Ferrare, de Toscane, et acheva l'œuvre de Pépin le Bref. Ces biens furent longtemps disputés les armes à la main, et Grégoire VII lui-même, deux fois chassé de Rome, alla finir ses jours à Salerne. Mais ce fut un exil triomphant : l'autorité spirituelle était désormais indépendante et supérieure au pouvoir temporel, dont elle devait réprimer les excès ; l'élection libre restait assurée aux abbés, aux évêques et avant tout aux Papes ; enfin leur célibat était à jamais consacré comme le plus solide rempart de leur force et de leur liberté.

XXXII. Dans ses courtes heures de paix, Grégoire avait repris, contre les Musulmans, les projets de Gerbert, essayé de rattacher à l'unité romaine les Grecs épouvantés, et promis de conduire lui-même une armée à Jérusalem. Mais rarement un homme de génie suffit à deux grandes choses. La gloire des croisades était réservée à un autre moine de Cluny, le pape Urbain II. Depuis longtemps les pensées pieuses se tournaient vers la Terre-Sainte. Tandis que les comtes de Toulouse et de Poitiers allaient de préférence à Saint-Jacques de Compostelle, et, donnant sur leur chemin quelque bon coup d'épée, aidaient à fonder les royaumes de Léon, de Navarre, d'Aragon ou de Castille, les pèlerins de tous rangs se multipliaient sur la route de Jérusalem. C'étaient tantôt de grands seigneurs, comme Foulques le Noir et Robert

1087 le Diable, tantôt l'évêque de Cambrai avec trois mille de ses ouailles ou l'archevêque de Mayence avec sept mille fidèles des bords du Rhin. Exploitant pacifiquement la piété des chrétiens, les Arabes se contentaient d'un tribut payé à la porte de la ville et des principales églises. Mais, à ces riches conquérants, affaiblis par la polygamie, succèdent tout à coup des tribus barbares, les Turcs, tout fraîchement sortis de leurs déserts. Pour se retremper, les Musulmans ont aussi leurs Normands, ne connaissant ni commerce ni culture, vivant de guerre et de pillage, et bientôt maîtres de la Perse, de l'Inde, de l'Asie Mineure et de Bagdad même, sacré séjour des kalifes.

1094 XXXIII. Soudain débarque en Europe un religieux d'Amiens, Pierre l'Ermite : « Les Turcs ont pris Jérusalem, dépouillé les églises, souillé le Saint-Sépulcre ; « les chrétiens sont persécutés comme aux plus mauvais jours, les pèlerins chassés ou mis à mort. » A qui s'adresser ? Tandis que l'Empereur Henri IV s'obstine dans l'impénitence, et brave la colère de Dieu, le faible Roi de France, Philippe I, suit en petit son exemple : fier de la mort de Guillaume le Conquérant, il se croit assez fort pour tout oser ; il chasse la Reine Berthe, et enlève à son mari Bertrade, comtesse d'Anjou. Peu importe à l'ermite Pierre ; sans ordre ni appui de personne, il entre en France, et chemine, tête nue, le crucifix à la main. Dans les villes et dans les villages, dans les carrefours et sur les places publiques, il raconte les malheurs des pèlerins, la honte des chrétiens. Le peuple s'attache à ses pas, l'entoure, arrache

des morceaux de ses vêtements et jusqu'aux poils de sa mule. Le Pape Urbain II le suit, et tous deux se donnent rendez-vous au cœur de la France, au pied des montagnes d'Auvergne, au concile de Clermont. Là, sur la grande place, au milieu d'une foule qui se presse par toutes les rues, l'ermite expose encore une fois les malheurs de Jérusalem, les lieux saints profanés, les chrétiens vendus comme des bêtes de somme, les prêtres chassés ou mis à mort. Puis Urbain II se lève, et faisant appel aux guerriers qui cherchent des combats : « Voici, leur dit-il, le moment du vrai courage ; voici une guerre juste et sainte. » Et tous les assistants, saisis d'un enthousiasme inexprimable, s'écrient : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » Chacun jure de partir pour délivrer la Terre-Sainte, et, sur sa poitrine, revêt une croix rouge, d'où le nom de croisés. 1094 1095

XXXIV. Maintenant que la guerre sainte commence, la trêve de Dieu sera proclamée en tous lieux. Chaque chrétien de douze ans devra la jurer et prendre les armes contre qui oserait la violer. Et quant au Roi Philippe, qui s'oublie en de honteux plaisirs, dignes des Musulmans, il est excommunié. De Clermont, Urbain parcourt la France, tient des assemblées à Rouen, à Angers, à Tours, à Nîmes. Partout même enthousiasme ; les seigneurs s'engagent les premiers, et, à leur suite, les gens de guerre. Avant ce grand ébraulement, il n'était question que de vols, de brigandages et d'incendies : entraînés par cette fièvre pieuse, les malfaiteurs se précipitent aux

1095 pieds des prêtres, et demandent la croix; comme une pluie légère qui abat le vent le plus violent, le zèle de la croisade étouffe querelles et combats. Chaque ville paye son tribut; les paysans eux-mêmes se lèvent, sans que personne ne les retienne à la glèbe; des villages entiers deviennent déserts. A tous était accordée une indulgence plénière pendant leur absence, et la protection de l'Église pour eux et pour leurs biens. Ils étaient exempts d'impôts, et ne pouvaient être poursuivis pour dettes. Plus d'un prend la croix pour échapper à ses créanciers, pour quitter son labour ou sa terre; mais, chose merveilleuse, la liberté est laissée à tous.

XXXV. Comme il était naturel, les moins bons étaient les plus pressés. Bientôt Pierre l'Ermite, qui avait continué sa route à travers la Bourgogne, la Champagne et la Lorraine, se trouva suivi de cent mille personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, qui l'avaient pris pour chef, et qui demandaient à être conduits sur-le-champ à Jérusalem. Demandant l'aumône sur leur passage, pillant quand ils n'avaient plus rien, massacrant les Juifs pour plaire à Dieu et exigeant en échange de perpétuels miracles, croyant que le nom de croisés couvrait tout, bientôt sourds à la voix de l'ermite Pierre et mettant à leur tête l'aventurier Gautier-Sans-Avoir, ils demandaient à chaque ville si ce n'était pas encore Jérusalem. La faim, la fatigue, le découragement et le fer des sauvages Bulgares les réduisirent à trente mille qui parvinrent à grand'peine à Constantinople. Il y avait encore de quoi

épouvanter les Grecs, qui se hâtèrent de leur préparer des vaisseaux et de les faire passer en Asie. Là commença la guerre qu'ils croyaient terminée : une nuée de Turcs les entoura et les anéantit non loin de Nicée. 1095

XXXVI. Débarrassés de cette aveugle et malheureuse multitude, les autres croisés se réunissaient, avec plus de lenteur, en trois belles armées. Chacun faisait bénir ses armes, réglait ses dernières volontés, réparait le mal qu'il avait pu faire, et se mettait en route pour Jérusalem ou du moins pour la Jérusalem céleste. A l'est, Godefroi de Bouillon, duc de Basse-Lorraine, brave et pieux capitaine, vendit la principauté de Stenay à l'évêque de Verdun, le duché de Bouillon à l'évêque de Liège et les droits de commune aux bourgeois de Metz ; il partait avec ses deux frères, à la tête de 80 mille fantassins et de 10 mille cavaliers, élite de la noblesse des bords du Rhin. Cette armée, modèle d'ordre et de discipline, traversa paisiblement l'Allemagne, l'étonna par sa belle ordonnance, et arriva sans s'être affaiblie sous les murs de Constantinople, rendez-vous de tous les croisés. 1096

XXXVII. Au nord et à l'ouest, des seigneurs, plus mondains mais non moins puissants, rivalisaient de préparatifs. Robert le Court, duc de Normandie, toujours aventureux et toujours prodigue, ruiné par ses amis qui lui prenaient jusqu'à ses habits, engagea son duché à son avare et cynique frère, le Roi d'Angleterre, qui, pour le payer, fit fondre, sans pudeur, l'argenterie des églises. Avec lui partaient Robert,

1096 comte de Flandre , Allain , duc de Bretagne , enfin l'indolent et léger Hugues de Vermandois , frère du Roi de France, avide de gloire et de batailles. Le comte de Blois et de Chartres, le poète Étienne n'osa pas refuser de les suivre , et quitta , malgré lui , sa tendre épouse Adèle et ses châteaux, aussi nombreux que les jours de l'année. Cette seconde armée prit la route de Marseille , qui lui prêta gratuitement ses vaisseaux, et la transporta d'abord en Italie. Les croisés y passèrent l'hiver, visitèrent les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, et, au printemps, entraînèrent avec eux à Constantinople l'ambitieux et rusé Bohémond , fils du Normand Robert Guiscard , avec son cousin , le brave Tancrède.

XXXVIII. Enfin, au midi, se lève toute la noblesse de Gascogne, de Languedoc, d'Auvergne et de Provence. A sa tête marchent l'évêque du Puy, le sage et courageux Adhémar, légat et représentant du Saint-Siège, et le comte de Toulouse, l'impétueux Raymond, compagnon d'armes du Cid et gendre d'Alphonse le Grand. Ses cheveux ont blanchi à la croisade d'Espagne ; mais il n'a rien perdu du feu de sa jeunesse , et il emmène avec lui son fils et sa femme. Avec cent mille hommes, ils traversent la Lombardie, l'Esclavonie, pays sauvage et inconnu, et arrivent, par terre, à Constantinople. A la vue de cette magnifique et perfide capitale, grande devait être la tentation de
1097 s'en emparer, d'en faire une place d'armes, et d'employer ses trésors à la guerre sainte. Mais la simplicité, la confiance, le désintéressement, l'emportèrent

chez les croisés : dans toute la ferveur d'une première 1037
entreprise, ils partirent pour l'Asie, pleins d'espoir et
peu soucieux du lâche et traître allié qu'ils laissaient
derrière eux.

XXXIX. A leur rencontre était revenu Pierre l'Er-
mite, triste et unique débris de cette multitude indis-
ciplinée, qui, six mois plus tôt, avait passé le Bos-
phore. En approchant de Nicée, chacun put se
convaincre de la vérité de ses récits, et les ossements
entassés par monceaux dans la plaine disaient au pas-
sant que, si ses devanciers n'avaient pas été sages, du
moins ils étaient morts en braves. Bientôt se présenta
l'occasion de les venger. Une armée turque s'appro-
chait, espérant le même succès ; mais elle avait affaire
à d'autres combattants, et ses téméraires escadrons
furent bientôt taillés en pièces par les chevaliers.
L'ennemi fut poursuivi avec rage et sans quartier ;
mille têtes furent jetées dans la ville de Nicée pour la
sommer de se rendre, mille autres mises dans des sacs
et envoyées à l'Empereur grec, en échange de ses
présents.

XL. Nicée prise, les croisés marchèrent droit sur
Antioche, à travers un pays montueux, aride, peuplé
de brigands, sans ressources, sans vivres, sans une
goutte d'eau. Enfin, après mille privations et mille
combats, ils parvinrent dans la belle plaine de l'O-
ronte, où la superbe Antioche étalait ses trois cent
soixante tours. Le pays était riche, les vignes char-
gées de raisins, les pâturages peuplés de troupeaux,
des monceaux de blé enfouis en terre, suivant l'usage

1097 du pays, la mer tout près de là et couverte de vais-
seaux italiens. Les souffrances furent vite effacées. En
ces jardins délicieux, sous ce climat enchanteur, plus
d'un croisé oublia jusqu'à Jésus-Christ en de funestes
plaisirs. Cependant la ville était forte, couverte d'un
côté par l'Oronte, de l'autre par des hauteurs inaccessi-
bles. L'hiver arrivait; le siège n'avancait pas, et me-
naçait de durer longtemps. Il y avait six cent mille
bouches à nourrir; pour ne pas mourir de faim, il
fallut labourer et ensemer les terres; les uns blas-
phémaient, d'autres désertaient; d'autres enfin, ra-
menés à de plus sages pensées, cherchaient à fléchir
le ciel par des jeûnes et par des prières. Ainsi passa
1098 l'hiver, en de longues alternatives de découragement
et d'espoir, de famine et de bien-être, de combats et
de travaux.

XLI. Le mois de juin revint. La ville n'était pas prise, et allait être secourue; c'était à en désespérer, quand un renégat, mécontent des Turcs, offrit à Bohémond de lui vendre une tour de la place. Le marché est conclu. Par une nuit orageuse, où les éclairs risquent de trahir les croisés, Bohémond, le premier, monte par une échelle de cuir. Soixante chevaliers le suivent. Ils courent ouvrir une porte, et l'armée entière, qui attend ce moment, se précipite dans la ville sans défense. Antioche prise, pendant trois jours ce ne fut que pillage, festins, chants de victoire, danses folles et païennes. Mais, le quatrième jour, le silence se fit. Peu à peu les collines qui bordaient la plaine se couvrirent d'ennemis, non plus rares et ti-

mides, mais serrés et nombreux ; ils y plantèrent leurs tentes, et la nuit fut tout éclairée de leurs feux. C'étaient les princes d'Alep, de Damas, de Jérusalem, et, à leur tête, le Circassien Kerbogà, vieilli dans les guerres. Ils arrivaient trop tard pour sauver Antioche, assez tôt pour l'assiéger à leur tour. Après quelques escarmouches, les croisés sont refoulés dans la place, et la route de la mer coupée. Plus de message de victoire pour la France ; plus de nouvelles de cette armée, où chaque famille compte un soldat. Au milieu de ce silence sinistre, arrive le comte Étienne de Blois, pâli, amaigri par la souffrance. Il raconte qu'Antioche est affamée et à la veille de périr ; que les chevaliers ont mangé jusqu'à leurs chers coursiers ; que les pauvres ont rongé le cuir de leurs boucliers et de leurs chaussures ; qu'on a offert aux Turcs de leur livrer la ville, à condition d'en sortir avec armes et bagages, mais que les Turcs ont refusé ; qu'alors, menacé d'une mort certaine, il s'est laissé glisser des remparts à l'aide d'une corde, et a pu gagner un navire sur la côte.

XLII. Pendant que la funèbre nouvelle se répandait, et que chacun, jusqu'à sa femme, maudissait le lâche déserteur qui s'en était fait le message, un autre croisé débarquait en criant victoire : c'était Hugues, le frère du Roi. Il venait d'assister à la grande bataille. La nuit d'avant s'était passée en prières ; le matin, tout ce qui restait de soldats avaient communiqué et puis débouché du pont de l'Oronte, en chantant : « Que Dieu se lève et disperse ses ennemis ! » Le lé-

1008 gat lui-même, l'évêque Adhémar, en cuirasse, commandait le centre, Godefroi de Bouillon la droite, Hugues la gauche; Bohémond gardait le pont, seule retraite des combattants. Beaucoup n'avaient plus leurs armes, vendues pour du pain; beaucoup combattaient sur des ânes; Godefroi avait eu peine à trouver un cheval; qu'importe, quand il faut vaincre ou mourir? Adhémar et Godefroi s'étaient précipités, tête baissée, dans cette vaste plaine d'une lieue, où Kerbogâ avait librement déployé ses forces, et cette charge désespérée avait tout balayé devant eux. Mais, à gauche, Hugues avait trouvé plus de résistance, et, tandis qu'il se maintenait à force de bravoure, il avait vu quinze mille cavaliers, l'élite des Turcs, le tourner, fondre sur Bohémond, et se jeter sur le pont de l'Oroute. Averti à temps, Godefroi revient sur ses pas, ramène le brave Tancrede, et, avec une poignée de chevaliers, se rabat sur les cavaliers turcs, les taille en pièces et décide la journée. La déroute de l'ennemi devient générale; il est poursuivi dans les ravins des montagnes, qu'il jonche de cadavres; il laisse aux mains des vainqueurs son camp flanqué de tours, abondamment pourvu d'armes et de vivres. Saint Georges lui-même, couvert d'une cuirasse blanche, avait, dit-on, combattu pour les croisés. Cette grande victoire n'avait coûté que le sang de quatre mille martyrs.

XLIII. Au départ d'Hugues, l'armée était prête à marcher sur Jérusalem; mais elle avait besoin de renforts. Il fallait à Bohémond une forte garnison pour

garder Antioche ; un frère de Godefroi s'était établi 1093
à Edesse ; il ne restait que cinquante mille combat-
tants sous les drapeaux. A la nouvelle de leur triom- 1099
phe, une foule d'autres les allèrent rejoindre. De là
les croisés, instruits par l'expérience, songèrent à
suivre les bords de la mer que côtoyaient leurs vais-
seaux, et se hâtèrent de traverser le Liban, dont ils
avaient si longtemps chanté les cèdres sans les avoir
vus. Ils ne s'amuserent plus à prendre des villes, et
passèrent devant les portes de Tyr, de Sidon et de
Ptolémaïs. Enfin, ils étaient en Palestine, et, du haut
du Thabor, ils aperçurent Jérusalem, la cité sainte,
la ville désirée. A cette vue, ils descendirent de che-
val, se mirent à genoux, et plus d'une larme mouilla
ces fiers visages.

XLIV. Ils n'étaient pas au bout. Jérusalem était
fortifiée, défendue par quarante mille hommes. Im-
possible de la prendre par surprise ; impossible de
battre en brèche ses fortes murailles. L'été commen-
çait, et le soleil dévorait toute végétation sur les col-
lines arides et maudites de la terre promise. Les che-
vaux mouraient tous, et, à leur place, il fallut, pour
la première fois, se servir de chameaux. Enfin, avec
des arbres amenés de loin, s'élèvent à grand'peine
trois tours de bois, montées sur des roues. Dans le bas
sont des ouvriers qui les font rouler ; au-dessus, des
soldats qui lancent des flèches par des meurtrières ;
au troisième étage, un pont-levis qui doit s'abattre
sur les remparts et y vomir des guerriers choisis.
Avant d'essayer ces machines nouvelles, les croisés

1099 font une procession, tête nue et sans armes, autour de Jérusalem, répondant par le chant des Psaumes aux insultes des Musulmans. A leurs voix les murailles ne tombèrent point, comme celles de Jéricho; ils étaient dignes de les conquérir à la pointe de l'épée. Le jeudi, 14 juillet, les fameuses tours s'avancent remplies d'archers, suivies de soldats qui portent des échelles. L'ennemi jette des pierres, de l'huile bouillante et ce terrible feu grégeois que le vinaigre seul peut éteindre. Avant de toucher aux remparts, les tours prennent feu, et, pour les sauver, il faut renoncer à l'assaut. La nuit se passe à les réparer, à les couvrir de cuir, et, le lendemain, Godefroi lui-même, monté sur la sienne, renouvelle l'attaque. L'incendie recommence; sa tour est tout en feu; mais il persiste, touche enfin aux murailles, abat le pont-levis, et, de cette fournaise, s'élance sur le rempart. Étourdis par cette audace, les Turcs reculent. La porte voisine est enfoncée à coups de hache. Les croisés se ruent dans la ville, égorgent quiconque résiste. Il était vendredi, trois heures après midi, le jour et l'heure de la mort du Christ; Jérusalem était délivrée. Godefroi, sans armes et pieds nus, vint baiser la pierre du Saint-Sépulcre. L'armée entière le suivit; partout le massacre et le pillage cessèrent pour faire place à la prière.

XLV. Le lendemain, chacun s'installa dans la maison qu'il avait occupée, et planta son bouclier au-dessus de sa porte. Les mosquées furent rendues à leur première destinée, et la vraie croix rétablie sur son autel. Les chefs s'assemblèrent pour choisir un Roi.

Dix électeurs furent chargés de faire une enquête sérieuse et d'interroger les serviteurs des candidats. Raymond était trop fier : personne ne l'aimait ; Robert le Court, trop paresseux et trop ami des plaisirs ; quant à Godefroi, il regardait trop longtemps les peintures des églises, et laissait souvent refroidir son dîner ; du reste, il était chéri, vénéré ; à Nicée, il avait tué un géant de sa main ; plus loin, il avait arraché un soldat des griffes d'un ours. Il fut élu tout d'une voix, jura de respecter les lois de l'honneur et de la justice, mais refusa de porter une couronne d'or, là où le Fils de Dieu n'avait eu qu'une couronne d'épines. Pour ceux qui demeuraient avec lui, il rédigea les Assises de Jérusalem, monument curieux des mœurs et des libertés chrétiennes. Le service militaire fut partagé entre trois mille chevaliers nobles et cinq mille sergents, manants ou bourgeois : c'était tout ce qui restait des trois cent mille combattants d'Antioche.

- XLVI. Parmi ceux qui avaient survécu à tant de périls et combattu trois années entières, presque tous, pensant avoir payé leur tribut, étaient allés revoir leurs foyers : d'abord le comte de Flandre, le duc de Bretagne, et Robert de Normandie, qui devait misérablement finir ses jours dans la prison de son frère, le Roi d'Angleterre ; puis, le vieux Raymond de Toulouse, qui avait juré de ne pas revoir ses États, mais qui, plutôt que de servir sous un de ses frères d'armes, préférait mendier à l'Empereur grec la ville de Laodicée. Plus d'un revint, que les siens avaient pleuré comme mort ; plus d'un ne revint pas, qui était at-

1099 tendu et désiré. La comtesse de Hainaut, sans nouvelles de son époux, vint elle-même en Asie, et finit sa vie à chercher ses traces. Le duc de Bourgogne part aussi pour savoir ce qu'est devenu son fils ; à eux se joignent ceux que la prise de Jérusalem a tirés de leur hésitation, presque tous enfants de la France, 1101 comme les premiers. C'est Humbert II, comte de Savoie, qui entraîne la noblesse de la vallée du Rhône ; c'est Guillaume IX, comte de Poitiers, qui dit adieu aux belles dames qu'il réjouissait de ses chansons, et quitte sa cour voluptueuse et galante. Adèle de Blois force son époux Étienne à repartir, pour effacer la honte de sa désertion. Hugues, le frère du Roi, est, encore une fois, son compagnon. Quant au Roi lui-même, il se contente, comme au premier départ, de recueillir les biens de ceux qui s'en vont, et il achète au comte Harpin la belle ville de Bourges.

XLVII. La nouvelle armée comptait deux cent soixante mille hommes. Le vieux Raymond vint les prendre à Constantinople ; mais, guide maladroit, il les égara dans le nord de l'Asie Mineure, et là, harassés, cernés par les Turcs, ils furent au moment d'être tous massacrés. Hugues tomba au plus fort de la mêlée, percé de deux flèches, et Guillaume de Poitiers, satisfait d'une bataille, revint en France la chanter dans ses joyeuses plaintes. Les plus constants reprirent la route de Jérusalem, et y parvinrent après de longues fatigues. Ils ne trouvèrent plus Godefroi, mort après un règne trop court et enterré au pied du

Calvaire. Il était remplacé par son frère Baudouin , 1101
aussi brave , mais moins prudent que lui.

XLVIII. Avec leur aide, il voulut tenter quelque 1102
chose ; mais ce fut un nouveau désastre. Vingt mille
Turcs entourèrent à Ramla quelques centaines de che-
valiers, l'élite des croisés. Le comte de Bourges par-
lait de battre en retraite, « Si tu as peur, lui dit Bau-
« douin, va-t'en à Bourges, » et s'élançant le premier, il
essaie de disperser l'ennemi. Vains efforts : les trouées
faites par les lames se refermaient ; les chevaliers
succombaient l'un après l'autre , et , parmi eux , le
comte de Blois , puis le duc de Bourgogne. Le comte
de Bourges et le Roi Baudouin, renversés de cheval,
échappèrent par miracle ; cachés dans les bruyères.
L'un revint se faire moine à Cluny ; l'autre mourut
au moment de conquérir l'Égypte, et ses compagnons
découragés abandonnèrent son entreprise , et rap-
portèrent son corps pour l'enterrer à côté de Gode-
froi.

XLIX. Ainsi toujours aventureux , inconstants et
trop occupés de gloire ou de plaisirs, les chevaliers
étaient incapables de conserver une conquête. Que
n'avaient-ils avec leur bravoure la ténacité des
moines qui avaient défriché l'Occident ? Que ne pou-
vait-on fondre ensemble ces deux vertus sœurs ? Rien
de plus simple en apparence : l'obéissance, le célibat,
la pauvreté, sont nécessaires au soldat comme au re-
ligieux ; et pourtant rien de plus dangereux. Souvent
évêques et abbés avaient pris les armes contre les
Normands ou les Sarrasins, et sous le masque du

1102 courage et du dévouement s'étaient toujours glissées la violence et la cupidité, doublement odieuses chez des ministres de paix. Quelques croisés français trouvèrent ce secret, et surent à la fois unir et séparer par un chaînon merveilleux le cloître et la chevalerie. A l'exemple de l'ordre de Saint-Lazare, qui subsistait depuis des siècles à Jérusalem pour le soin des lépreux ou des pèlerins et pour le rachat des esclaves, le bienheureux Gérard de Provence avait bâti une église à saint Jean-Baptiste et un hôpital pour les malades et les blessés. Lui-même, avec ses compagnons, lavait leurs pieds et pansait leurs blessures. Les croisés devenant rares, l'ennemi menaçant, les hospitaliers ou religieux de Saint-Jean quittèrent leur robe noire pour la cotte d'armes rouge et jurèrent de combattre à outrance les infidèles. En même temps, neuf autres Français formaient, pour la défense des Saints-Lieux et pour la protection des pèlerins, la communauté des pauvres frères d'armes du temple de Salomon. Leur place dans les combats était au premier rang, dans les retraites à l'arrière-garde ; à un contre trois ils se battaient encore, et le fuyard était chassé de l'ordre. Tel fut le Templier, armé de foi au dedans, de fer au dehors, au front poudreux et bruni par le soleil, à l'œil chaste et fier.

L. En peu d'années ces deux ordres militaires prirent un prodigieux accroissement, et, enrichis par les dons des fidèles, ils possédèrent en Occident vingt-huit mille manoirs, dont chacun pouvait équiper et entretenir en Terre-Sainte au moins un guerrier. A

leur exemple, l'Allemagne voulut avoir ses chevaliers Teutoniques contre les païens de Prusse, et l'Espagne ses chevaliers d'Alcantara contre les Maures. Ainsi l'Église eut ses milices, permanentes comme les légions romaines, recrutées par l'amour de Dieu, mêlant aux rudes dévouements de la guerre les doux soins de la charité. Grâce à leur épée toujours hors du fourreau, les conquêtes continuèrent et s'affermirent. Ptolémaïs, Tyr, Tripoli et beaucoup d'autres villes furent prises, fortifiées et repeuplées de chrétiens. La sécurité naissant, bourgeois, marchands, laboureurs vinrent chercher en Orient des terres, des comptoirs, des maisons, et à leur suite, débarquèrent une foule de Napolitaines, qui voulaient se marier en Terre-Sainte.

LI. Ainsi sans Roi ni Empereur, sans art ni génie, par le seul et libre entraînement d'une foi commune, une guerre immense avait été entreprise, de glorieuses conquêtes accomplies, un royaume et plusieurs grands États fondés, le règne du sabre, de la polygamie et de l'esclavage, vaincu. Les Turcs, qui naguère menaçaient et l'Empire grec aux abois, et l'Europe mal protégée par cette faible barrière, étaient pour longtemps contenus en Asie Mineure, repoussés de la Syrie et de la Palestine, et le vieux berceau de l'Église et du genre humain voyait reflourir ses chrétiens foulés par les infidèles. L'Égypte et les côtes d'Afrique avaient reçu de sévères avertissements ; les flottes des croisés sillonnaient en tous sens et dominaient la Méditerranée. De vastes colonies dans les

1102 plus riches terres du monde s'ouvraient aux peuples jeunes et serrés de l'Occident, et avec elles la route des Indes et le commerce de l'Asie. Commencées par un Pape français, ces choses s'étaient faites par l'épée des Français; du Rhin aux Pyrénées, pas une grande famille qui n'y eût dépensé le plus pur de son sang; de l'Espagne à la Syrie, pas un matelot qui ne parlât cette langue provençale, sœur aînée de l'espagnol et de l'italien, que l'Orient nomme encore la langue des Francs.

LII. Cependant Philippe I avait vu en spectateur indolent les conquêtes de Guillaume le Conquérant en Angleterre et les hauts faits des croisés. Tandis que son frère Hugues allait mourir en Asie, lui, toujours excommunié, n'avait fait pénitence qu'à la mort de la reine Berthe; en fait d'agrandissements, il s'estimait heureux d'avoir acheté la ville de Bourges et d'avoir marié son second fils avec l'héritière du château de Montlhéry, dont le redoutable seigneur, Guy de Trusselles, venait de partir pour la croisade.

1108 LIII. Héritier de Philippe I, Louis le Gros ne recueillit qu'un pouvoir débile. Ses États, si restreints, étaient sans cesse menacés par de petits seigneurs vivant de brigandages. La route même d'Orléans n'était pas libre, et était souvent pillée par les Montmorency, maîtres de Corbeil, de Montmorency, d'Engghien et de presque tous les abords de la capitale. Le nouveau seigneur de Montlhéry montrait les dents à son frère; un peu plus loin, Hugues, sire de Puyset, ravageait les environs d'Orléans, et Enguerrand de

Coucy maltraitait les habitants d'Amiens. Quoique 1108
 chargé d'embonpoint, Louis le Gros était brave,
 guerroyeur; son premier soin fut de se débarrasser
 de ces brigands et de marcher contre eux, à la tête
 de quelques chevaliers et des paroisses amentées par
 ces excès. Moitié ruse, moitié courage, il reprit 1109
 Montlhéry et Corbeil, obligea les Montmorency à res-
 pecter les biens de l'abbaye de Saint-Denis, et, à la
 longue, en fit ses plus fidèles serviteurs. Puis il vint
 assiéger le château de Puyset. Pour en venir à bout, 1112
 ce ne fut pas trop de trois années et de trois expé-
 ditions. Enfin Hugues fut forcé de se rendre, son
 château, pris et rasé. N'ayant plus rien à faire en
 France, il alla en Palestine sous prétexte de péni-
 tence, y devint comte de Joppé, mais y finit comme
 il avait vécu, dans le brigandage et l'alliance des
 Sarrasins. Cerné dans Joppé et encore une fois chassé,
 il fut tué par un soldat dans une rue de Jérusalem.

LIV. Restait le fameux et cruel Enguerrand de 1115
 Coucy, retiré dans une grosse tour d'Amiens, vrai re-
 paire, d'où il ne sortait que pour maltraiter les bour-
 geois, et leur disputer les libertés communales que
 l'évêque venait de leur accorder à l'exemple de ses
 voisins. Les bourgeois appelèrent le Roi, qui com-
 mençait à passer pour le destructeur des brigands et
 l'ami des bonnes villes. Avec son aide, ils investirent
 la grosse tour qu'il fallut affamer, et qui n'ouvrit ses
 portes qu'après deux ans de siège. 1117

LV. Séduits par des exemples si proches, les bour- 1118
 geois de Laon voulaient aussi nommer leurs magis-

118. trats et s'exempter du service militaire. Ils avaient profité de l'absence de leur évêque pour établir une commune, et ils comptaient sur l'appui de Louis le Gros, auquel ils offrirent quatre cents livres. Mais, l'évêque refusant de céder ses droits, dans un accès de fureur sauvage ils envahirent son palais, et le massacrèrent avec une partie des nobles et des clercs. Menacés de la colère du Roi et des foudres de l'Église, ils mirent à leur tête le fils même de cet Enguerrand de Coucy qui avait si malmené les bourgeois d'Amiens. Louis le Gros commença par prendre le château de Coucy, pendit aux créneaux les bourgeois qu'il y trouva, entra en vainqueur à Laon, et fit tout rentrer pour longtemps dans l'ordre et dans l'obéissance.

LVI. Ainsi Louis le Gros frappait tour à tour sur les bourgeois et sur les seigneurs, et profitait de l'occasion pour refuser toute commune dans ses États. Du reste, ces exemples étaient nécessaires aux uns comme aux autres. Depuis que leur commerce se développait par la trêve de Dieu et par le départ des nobles, la tête tournait aux bourgeois; ils ne voulaient plus dépendre de personne, ne pouvaient plus souffrir la tour d'un château, ne voyaient plus que leur ville, leur bonne ville, et profitaient souvent de leur liberté pour se faire la guerre et se piller entre eux, à l'exemple des riches cités d'Italie. Peu à peu le Roi de France, qui intervenait dans ces conflits, passait pour un magistrat de justice et de paix, pour le champion de la trêve de Dieu, et l'on commençait à se souvenir que ce chevalier pouvait bien être, de

plus que les autres, l'héritier de Clovis et de Charlemagne. 1118

LVII. Pendant que beaucoup de gens usaient de leur liberté le sabre au poing, et que le Roi de France s'efforçait de leur inspirer quelque respect, d'autres hommes, tout aussi fortement trempés, cherchaient, non la gloire ni la fortune, mais la solitude des forêts, l'austérité du cloître, où leur forte nature se développait encore. Les croisades n'absorbaient pas toute l'activité chrétienne; les cœurs pacifiques cherchaient des moyens plus doux de plaire à Dieu, et, à l'exemple de la grande famille de Cluny, que ses richesses faisaient déjà pencher vers la décadence, se formaient de tous côtés de nouveaux ordres religieux. Saint Bruno, fuyant la mitre, fondait dans une gorge des Alpes, non loin de Grenoble, sa grande et célèbre Chartreuse, seul couvent dont les siècles n'aient jamais altéré l'austérité. Renversé de cheval par la foudre, Robert d'Arbrissel créait l'ordre de Fontevault près de Saumur, saint Norbert celui de Prémontré 1120 aux environs de Laon, saint Étienne celui de Grammont en Belgique, saint Robert de Molesme celui de Cîteaux au pays de Dijon.

LVIII. Le roi de ces solitaires, le vrai roi de son siècle, était saint Bernard. Fils d'un honnête chevalier bourguignon, qui plus tard se fit moine avec lui, et d'une tendre mère qu'il pleura jeune encore, il avait, ainsi que ses frères, l'âme belliqueuse. Il allait les rejoindre dans les camps, quand soudain il préféra l'étendard de Jésus-Christ à celui du duc de Bour-

1120 gogne, et choisit pour reine de son cœur, pour dame de ses chastes pensées, Notre-Dame, la Vierge Marie, la Reine des anges. Gagnés par ce contagieux amour, ses quatre aînés le suivent. « Tout cela sera pour toi, » disent-ils au plus jeune, qui jouait dans la cour du château. L'enfant les regarde : « Vous prenez le ciel, « et vous me laissez ces murailles ; je n'en veux pas. » Et, quittant ses jeux, il part avec eux. Dans son pieux escadron, Bernard comptait trente jeunes gens, quand il vint à Cîteaux occuper des cellules vidées par la peste. S'y trouvant bientôt trop à l'aise, il prit douze compagnons, et alla s'établir près de Langres, dans le vallon désert et marécageux de Clairvaux. C'est là que, vivant d'abord d'orge, de millet et de feuilles de hêtre bouillies, ce héros de vingt-quatre ans, pâle, maigre, maladif, se nourrissait de l'amour qui le consumait, et trempait, dans ses luttes avec la pauvreté et la solitude, cet œil de feu, cette voix magique qui allaient subjuguier son siècle.

1123 LIX. Ainsi préparé, il vint à Paris, et les écoles furent stupéfaites des flots d'éloquence qui sortaient de cette frêle et délicate poitrine. Paris était alors le rendez-vous des maîtres les plus fameux. Entre tous brillait le Breton Abélard, jeune, éloquent, profond, hardi, populaire, chéri de ses élèves venus, pour l'entendre, de l'Europe entière et du fond même de la Suède. Tel était le digne adversaire avec lequel Bernard allait entrer en lice. Pourvus tous deux des mêmes dons du ciel et d'un égal génie, ils devaient avoir un sort bien différent. L'un, à peine sorti de

l'obscurité de son cloître, devait s'élever comme un aigle sur les ailes de la pureté et de l'humilité; l'autre, se croyant invincible et côtoyant les abîmes de la science et de l'amour, devait tristement succomber. 1123

EX. La curiosité et l'attrait de la célébrité entraînent Abélard de hardiesse en hardiesse à expliquer par la raison les mystères de la foi. Une jeune et savante élève, la trop aimable Héloïse, devint la dame de ses pensées et l'écueil de sa vertu. A la fumée de la gloire et des applaudissements se joignit l'ivresse plus douce encore d'une tendre idolâtrie. Le réveil fut terrible. Troublant cette félicité, l'oncle d'Héloïse se vengea brutalement, le fer à la main, et voua sa victime à une honte publique. Mais, pour arrêter Abélard sur cette pente dangereuse, pour guérir ses plaies sans les aigrir, il fallait une main moins cruelle; ce n'était pas trop du sage champion de la foi, de l'amoureux chevalier de la Vierge Marie, du grand saint Bernard. La lutte commença par des écrits pleins de feu; elle se termina par un concile, où tous deux comparurent en présence du Roi et de la cour. A la vue de l'abbé de Clairvaux, Abélard resta muet et pétrifié; avouant par là sa défaite, il fut condamné à un silence perpétuel, et s'y soumit. S'il avait eu des faiblesses, son héroïque pénitence les fit oublier. Disant adieu à la gloire qui avait bercé sa jeunesse, il voulut finir dans l'amitié de saint Bernard et de l'Église, et il alla passer ses deux dernières années dans les beaux cloîtres de Cluny, où il redevint doux et simple comme un enfant. Il y mourut à l'édification de tous, deman-

1123 dant à reposer sous les yeux de celle qu'il avait tant aimée, et lui donnant rendez-vous dans une vie meilleure. Depuis longtemps Héloïse avait, comme lui, cherché un asile dans le cloître, et, épurant leur amour, ils n'étaient plus unis que par les liens d'une pieuse et chaste correspondance. Ainsi méritèrent-ils que l'Église réunit un jour leurs tombeaux.

1125 LXI. De même que le Roi et sa cour restaient indifférents aux croisades, de même assistèrent-ils en simples curieux à ce tournoi de la science divine et de la science humaine. De mesquines affaires et de minces plaisirs continuaient à les absorber. Vainqueur des sires de Montlhéry, de Puyset et de Coucy, Louis VI avait sa petite guerre, non avec le Pape, mais avec l'archevêque de Paris, dont il avait distribué les biens à des courtisans, et il s'appuyait contre lui de l'amitié de Suger, frivole abbé de Saint-Denis, qui de son abbaye avait fait un magnifique rendez-vous de fêtes pour les dames et les chevaliers du temps. Saint Bernard commence par Suger, et, à la stupeur des courtisans, le convertit, en fait son ami et un saint abbé. Le Roi est plus obstiné, et reste
1130 sourd à cette éloquence; mais, par un arrêt de la miséricorde divine, son fils aîné meurt subitement d'une chute de cheval. Frappé dans son cœur et inconsolable jusqu'au tombeau, Louis le Gros fait pénitence; son troisième fils prend l'habit de Clairvaux; et, de peur que le second, le seul qui lui reste, ne lui échappe aussi, il supplie qu'il soit sacré.

LXII. C'était le moment où saint Bernard amenait

en France et conduisait par la bride, de ville en ville, 1130
la mule du Pape Innocent II, chassé d'Italie. Les Gibelins, parti violent et anti-national, amis incorrigibles des Empereurs d'Allemagne, l'avaient remplacé à Rome par un intrigant, fils d'un juif converti. Saint Bernard, dont les regards perçaient l'horizon borné d'alors, se déclara le champion d'Innocent II, et le fit reconnaître par Louis le Gros, qui lui offrit un asile en France, et qui alla respectueusement au-devant de lui. En échange, à Reims, le Pape déposa solennellement sur le front de Louis VII, héritier de la couronne, cette onction pontificale qu'avaient obtenue Pépin et Charlemagne, et qui, aux yeux des peuples, ajoutait à leurs suffrages le suffrage de Dieu. Ainsi, alors que se prononçait en Allemagne la déchéance d'Empereurs parjures et impies, à chaque règne la puissance héréditaire des Rois Capétiens se confirmait en France par une sorte d'élection, et cette famille, qui n'était pas indigne de l'affection et du respect de ce beau pays, y jetait des racines de plus en plus profondes.

LXIII. Il n'en était pas partout de même. Alors 1131
qu'à l'exemple de la France et à la voix de saint Bernard, l'Angleterre et l'Allemagne reconnaissaient Innocent II, plus d'un seigneur abritait ses passions indomptées sous le nom du faux pape et sous un zèle hypocrite pour l'Église. Dans tout le midi de la France les mœurs étaient légères, le clergé corrompu; marchant à la tête des voluptueux, le duc de Gascogne, Guillaume X, comte de Poitiers, se déclarait

1131 hautement contre Innocent II. C'était un brillant et prodigieux seigneur, géant de taille, se battant comme quatre et mangeant comme huit, à la fois redoutable et séduisant. Ne pouvant vivre sans guerre, il faisait battre ses vassaux entre eux ; ravisseur incestueux de la femme de son frère, il avait chassé de son siège l'évêque de Poitiers, le seul qui lui résistât, et accumulé les diocèses entre les mains du servil et ambitieux Gérard, évêque d'Angoulême. Qui s'étonnera s'il prit parti contre le Saint-Siège ? Si jamais souverain mérita la déchéance, ce fut lui. Mais saint Bernard, le pacificateur de l'Allemagne et de l'Italie, avait des moyens plus doux. Il arrive seul à Poitiers et fait venir le comte, qui, à la stupeur de tous, reste sept jours entiers avec lui dans un cloître, et en sort charmé, subjugué par ce magique ascendant.

LXIV. Saint Bernard parti, Gérard, le mauvais génie de Guillaume, l'ébranle, l'obsède, et l'entraîne en de nouveaux excès. Saint Bernard revient. Au milieu
1136 de la messe, il apostrophe l'inconstant seigneur, et, lui présentant l'hostie consacrée : « Voici, lui dit-il, « celui que tu persécutes, et qui va bientôt te juger ! » Guillaume tombe atterré, se relève à jamais converti, et se réconcilie avec l'évêque de Poitiers, dont il avait juré la mort. Tandis que son fatal ami Gérard périt frappé de mort subite, lui, déplorant ses péchés et s'abandonnant à la merci de Jésus-Christ, renonce à tout pour l'amour de son sauveur. Il laisse ses filles sous la protection du Roi de France, et son dernier vœu est de voir l'aînée, Éléonore, héritière de l'Aquitaine et

du Poitou, épouser le fils de Louis le Gros. Ce testament fait, il part, humble pèlerin, et va mourir ignoré à Saint-Jacques de Compostelle. 1136

LXV. Son désir fut réalisé, et Louis VII, dit le Jeune, épousa Éléonore. Ainsi le royaume de France se trouvait tout à coup doublé, et, tandis que Louis le Gros, toujours languissant depuis ses chagrins, descendait dans la tombe, son fils sortait de ce petit domaine, bien nommé l'île de France, passait la Loire et la Garonne, et faisait un voyage triomphal jusqu'aux Pyrénées. Le moment était venu pour le Roi de se mettre à la tête de la guerre sainte. Louis le Jeune était jeune d'âge, jeune de caractère, et se piquait d'être bon chevalier. Grâce aux tracasseries de leurs voisins, son père et son aïeul avaient assisté, les bras croisés, au dévouement chevaleresque de tous leurs grands vassaux ; mais, pour lui, tarder davantage, c'était se faire noter d'infamie. 1137

LXVI. Toutefois, les agrandissements subits du royaume avaient tourné cette jeune tête. Oubliant qu'il venait d'être sacré par le Pape Innocent II, il lui contestait aigrement le droit de nommer les évêques et voulait les dignités saintes pour ses courtisans : prétention instinctive et monstrueuse de presque tous les souverains d'alors. Le siège de Bourges étant vacant, le chapitre et le Roi se disputèrent longtemps à qui en disposerait, et, pour terminer le conflit, le Pape, usant de son pouvoir souverain, nomma lui-même l'archevêque. Celui-ci, chassé par les partisans du Roi, ne trouva de refuge qu'en Champagne, chez

1138 le pieux comte Thibaut, ami dévoué de saint Bernard. Il y rencontra une autre proscrite, la sœur même de Thibaut, qu'un cousin du Roi venait de répudier. Louis le Jeune fut excommunié avec ce mari brutal. Furieux, il déchaîne sa vengeance sur la Champagne, qu'il traite en pays rebelle. Rien ne lui résiste ; il
1143 entre à Vitry, l'épée à la main, et fait mettre le feu aux quatre coins de la ville. Les habitants épouvantés se réfugient dans l'église, espérant un refuge au pied de l'autel ; mais l'église prend feu , et les malheureux, renfermés par une main de fer, périssent tous dans les flammes.

LXVII. Telle est la pente fatale du crime ; heureux qui sait encore s'y arrêter ! Stupéfait, atterré, honteux de cette victoire sans combat, Louis le Jeune se sent coupable, suspend sa marche, accepte la médiation de saint Bernard, et se réconcilie avec le comte Thibaut. Mais le sang innocent demandait une expiation
1146 publique, éclatante. Le Roi prend la croix malgré ses courtisans, malgré Suger lui-même, et convoque une assemblée de vassaux à Vézelay en Bourgogne. Cette fois, c'est saint Bernard, nouveau Pierre l'Ermite, qui dépeint les malheurs de la Terre-Sainte, les Turcs plus menaçants que jamais, Édesse emportée d'assaut, Jérusalem en danger. Éléonore promet de suivre le Roi ; les comtes de Toulouse et de Flandre, le sire de Bourbon et le fils du comte de Champagne prêtent le même serment. Le rendez-vous est fixé à Metz, pour suivre la même route que Godefroi de Bouillon. En attendant, saint Bernard va prêcher la croisade

sur les bords du Rhin; impose silence à un moine fanatique qui, sous prétexte de guerre sainte, excitait le peuple au massacre des Juifs, et, pour gage de sa mission, guérit les malades, les aveugles, les sourds et les boiteux. Son voyage est une suite de triomphes; l'enthousiasme se propage comme une fièvre; les Juifs sont épargnés et soumis seulement à une contribution en argent; les églises donnent tout ce qu'elles possèdent, engagent même leurs couronnes et leurs croix d'or; l'on envoie quenouille et fuscau au noble qui hésite à partir. 1146

LXVIII. Louis le Jeune laisse le soin de son royaume à l'abbé Suger, digne bientôt du nom de père de la patrie. Le connétable Mathieu de Montmorency lui est adjoint comme porte-glaive, au lieu du pieux comte de Nevers, qui préfère se faire chartreux. Toutes choses réglées, le Roi va prendre l'oriflamme à Saint-Denis, où figuraient déjà, en vitraux de couleur, les exploits de la première croisade. Comme Godefroi, il dédaigne de conquérir Constantinople, passe en Asie, et, pour éviter les montagnes, essaie de suivre les bords de la mer. Il restait pourtant de mauvais passages. A partir de Laodicée, le chemin devint étroit et difficile; d'un côté une muraille de rochers, de l'autre un précipice affreux. Il fallut plus d'une journée pour faire défiler l'armée et les bagages; le soir, les Turcs se jetèrent sur la colonne engagée dans la gorge, et essayèrent de couper l'armée en deux. Le Roi, qui était resté à l'arrière-garde avec l'élite de ses chevaliers, se précipita sur la route pour 1147

1147 rétablir ses communications. Mais d'invisibles mains lançaient sur eux une grêle de flèches et de pierres. Un grand nombre périrent; les plus belles fleurs de France se fanèrent avant d'avoir porté des fruits, et le Roi démonté se trouva tout seul, réduit à son épée pour se défendre. Retranché sur un rocher et protégé contre les flèches par une bonne cuirasse, il fit mordre la poussière à quiconque essaya de l'approcher; la nuit venue, il se jeta sur un cheval abandonné, et rejoignit le gros de l'armée, qui le pleurait comme mort.

LXIX. Arrivé à Satalie, il trouva le grand-maître du Temple, venu au-devant de lui avec ses chevaliers. Il y avait de nouvelles gorges à traverser, et, malgré ce renfort, Louis le Jeune ne voulait plus se hasarder. Une flotte grecque s'offrit à le transporter à Antioche. Il eut la faiblesse d'accepter, et, commençant la guerre par une fuite à peine excusable au lendemain d'un désastre, il s'embarqua avec les guerriers les plus riches, laissant les malades, les blessés et tous les pauvres pèlerins s'en tirer comme ils pourraient. N'ayant pas de quoi payer leur passage, ces malheureux essayèrent de se faire jour par la route de terre, et offrirent aux Turcs une proie facile. Presque tous moururent en braves; trois mille, pour éviter la mort, se firent musulmans. Cependant Louis le Jeune parvint à Antioche, où le galant Raymond de Poitiers s'efforça de lui faire oublier ses remords par une splendide et joyeuse hospitalité. Il ne s'oublia que trop en cette voluptueuse résidence, et il y perdit

l'affection de sa femme Éléonore. Cœur léger, tout 1147
entier au plaisir, elle avait cédé aux séductions de
Raymond, et elle cherchait à prolonger son séjour
sur ces bords riants de l'Oronte, embellis avec
le raffinement du luxe oriental. Le Roi fut obligé
de l'arracher de force à cette dangereuse ivresse.
Déjà le mal était irréparable : ils ne s'aimèrent
plus.

LXX. Enfin ils arrivèrent à Jérusalem, et, comme
si le plaisir devait être jusqu'au bout l'écueil de cette
croisade, ils choisirent pour l'assiéger la ville la plus
riche, Damas, célèbre pour ses soies, ses selles et ses
belles épées, et ils vinrent camper dans ses jardins
plantés d'orangers et de jasmins, arrosés de fontaines
et de jets d'eau, séjour de voluptés et de délices. Le
temps s'y perdit en jalousie, en querelles, en brillants, 1148
mais stériles faits d'armes. Que ne peut l'aveugle pas-
sion ! parmi les soldats du Christ, elle fit jusqu'à des
traîtres. Après des assauts malheureux, ce siège, com-
mencé avec éclat, fut levé sans bruit, et Louis le Jeune,
découragé, renonçant à égaler les premiers croisés,
dont il avait cru facile d'éclipser la gloire, pressé
de se séparer de l'infidèle Éléonore, revint dans ses
États.

LXXI. Il trouva son royaume plus florissant et plus 1149
heureux que s'il l'eût gouverné lui-même, les villes
riches et commerçantes, les campagnes peuplées de
nouveaux villages, la population accrue par les bien-
faits d'une paix sans nuage. Il décerna solennelle-
ment à Suger le titre mérité de père de la patrie. Le

- 1149 **vieil abbé** voulut échapper aux honneurs et consacrer ses derniers ans à la France d'outre-mer, à Jérusalem. Ainsi montrait-il que, s'il avait méconseillé la croisade sous un prince téméraire et inconstant, ce n'était ni indifférence, ni manque de courage. Il avait déjà réuni dix mille hommes, et était près de partir,
- 1150 **quand il mourut** à soixante-dix ans.

LXXII. La même année finit saint Bernard. Après la gloire et l'enthousiasme, il avait connu la calomnie, le mépris, les insultes, triste et inévitable revers de la popularité. Chacun lui reprocha la guerre sainte qu'il avait prêchée, et dont il n'avait pas empêché les désastres. Lui seul était l'auteur de tant de maux, du deuil de tant de familles. Cruelle pour tout autre, cette ingratitude ne fit qu'effleurer ce grand cœur, et acheva de le détacher des jouissances humaines. Il mourut délaissé, et aussitôt cette rumeur passagère se tut devant le bruit immortel de ses vertus, de ses miracles et de sa toute-puissante éloquence. Courageux soldat de Jésus-Christ, amoureux chevalier de Notre-Dame, il avait combattu avec une énergie incomparable les passions fougueuses d'un siècle de fer, dompté la tyrannie triomphante des seigneurs, étouffé à son berceau la révolte des sages et des raisonneurs. Puis, à la tête de ce siècle pacifié, il avait espéré la conquête de l'Orient. Mais, retombant de tout son poids, la nature humaine avait fait échouer ses projets, et lui avait appris que sous le soleil la guerre avec le mal est incessante.

LXXIII. Les deux lumières du siècle venaient de

s'éteindre. Louis VII était seul. Au lieu d'être son 1150
soutien, la reine Éléonore n'était plus pour lui qu'une
femme odieuse, et, trouvant dans une parenté éloi-
gnée le moyen de faire annuler leur mariage, ils se
séparèrent sans regrets. Louis n'était pas assez sage
pour oublier ses affronts, mais trop loyal pour garder
la dot. Éléonore s'en retourna, offrant au premier 1152
venu sa main souillée et ses beaux États d'Aquitaine.
Ce fut l'affaire d'un Normand. Héritier de la Nor-
mandie, de l'Angleterre et en même temps de l'Anjou
et de la Touraine, Henri II, maître par ce mariage
d'une grande moitié de la France, devint, de ce jour,
un voisin dangereux et menaçant. Quelques années 1154
plus tard, pour compléter ce vaste empire, son fils
Geoffroy épousait l'héritière des ducs de Bretagne.
De là cette rivalité sanglante de l'Angleterre et de la
France, qui devait durer des siècles. De là ces guerres
des Anglais, qui, comme les Sarrasins d'Espagne,
firent naître en France une nation une, forte, héroïque.
De là ces batailles acharnées, où, trompant toutes les
prévisions humaines, la victoire n'appartint jamais
au nombre, mais au parti le plus chrétien et le plus
uni.

LXXIV. La guerre commença dans le Midi : non 1159
contente de son héritage, Éléonore prétendait aux
vastes possessions de ses cousins les comtes de Tou-
louse, et Henri vint mettre le siège devant leur capi-
tale. Il était temps de sauver le Languedoc et la
France. Accouru au secours de son vassal, Louis le
Jeune se jeta dans la place, et força les Anglais à

- 1159 lever le siège. Henri se retira furieux, ruiné par cette expédition et prêt à se dédommager sur les biens de son Église, ressource éternelle des rois dissipateurs. Un seul chevalier lui avait conseillé de donner l'assaut malgré la force des assiégés, malgré les lois féodales, qui défendaient au vassal de faire la guerre à son suzerain ; c'était l'audacieux chancelier Thomas Becket, son compagnon de chasse, de festins et de
- 1162 plaisirs. Ce fut lui qu'Henri choisit pour archevêque de Cantorbéry et pour primat d'Angleterre, comptant rouver en lui un courtisan facile. Mais, en acceptant, Thomas devint un autre homme, aussi courageux évêque qu'il était bouillant chevalier. Il avait averti le Roi : « Prenez garde, notre amitié va peut-être se « changer en une haine mortelle. » Puis il lui avait renvoyé le sceau royal, et, entouré de pauvres, s'était mis à vivre comme eux. De son côté, Henri réclamait les revenus des bénéfices vacants, et voulait soumettre le clergé au service militaire et à la justice royale. Personne ne lui résista hors celui auquel il s'attendait le moins, son ancien ami Thomas. Il essaya vainement des prières, des séductions, des menaces, et, lassé de cette résistance, il conçut dans son cœur cette haine mortelle que l'évêque avait prévue. Becket
- 1164 pensa que le temps apaiserait sa colère, donna à ses pauvres un banquet d'adieu, et s'embarqua pour la France.

LXXV. C'était le moment où le Pape Alexandre III, chassé d'Italie par l'Empereur Barberousse, vivait réfugié à Sens. Henri le circonvint par mille pro-

messes, et parvint à corrompre quelques-uns de ses cardinaux; en même temps, il somma Louis le Jeune de lui livrer le fugitif. Mais la France se vantait, depuis longtemps, d'être aux exilés un asile inviolable, et le Souverain Pontife, assis à son foyer, savait trop par lui-même combien prompt et aveugle est la colère des Rois. Furieux de n'être pas écouté, Henri se déclare pour le prétendu Pape de Barberousse, prononce, de sa propre autorité, la déposition du primat, et bannit d'Angleterre quatre cents de ses amis ou de ses parents, réduits à vivre comme lui de l'hospitalité française. Puis, apprenant que l'exilé a excommunié ses favoris, le Roi tombe dans un accès de rage, déchire ses habits, et se met à ronger la paille de son lit. 1164

LXXVI. Cependant le Pape et le Roi de France réclamaient; prenant courage, les plus timides se déclaraient pour le proscrit; les enfants mêmes de Henri menaçaient de le quitter. Il renferma sa colère, et vint demander la paix. L'entrevue eut lieu à Chinon. Thomas y vint de l'abbaye de Pontigny, où il vivait en simple moine, et, ne voulant pas rester un sujet de discorde, il accepta, triste et résigné, la feinte réconciliation de son ennemi. Henri promettait de le rétablir et de lui rendre les biens de son église; il lui tint même l'étrier de son cheval; mais il refusa de l'embrasser. Thomas lui dit adieu, sûr de ne plus le revoir et de mourir bientôt. Ses amis pressaient aussi le péril, et le suppliaient de rester en France; mais son église de Cantorbéry était veuve depuis sept ans. Il partit, traversa Rouen et Calais, et son 1169

1169 cœur battit de joie à la vue de l'Angleterre. Quand il débarqua, une foule serrée se jeta à genoux sur son passage. Il arriva en triomphe dans son église, et y prêcha sur ce texte : « Je suis venu mourir au milieu « de vous. » Les détenteurs des biens de l'Église tremblaient d'être dépouillés, et obsédaient le Roi Henri.

1170 Sa rage se réveilla : « Pas un des lâches que je nour-
« ris n'aura-t-il le courage de me débarrasser de ce
« prêtre ? » Quatre chevaliers partirent pour le satisfaire. Arrivés chez l'évêque, ils se sentirent comme terrassés, et sortirent sans avoir osé lever la main sur lui. Cependant à l'heure de vêpres, étouffant tout remords et s'excitant les uns les autres, ils pénètrent dans l'église, et percent de mille blessures le prélat qui les attend sans défense au pied de l'autel.

LXXVII. Le martyr est le vrai triomphe du chrétien. A peine mort, Thomas Becket est proclamé saint, et prend sur ses ennemis un invincible ascendant. Chacun s'éloigne avec horreur du Roi Henri. L'hypocrite, pour désarmer l'indignation publique, vient lui-même sur le tombeau de sa victime, en habit de laine, pieds nus, frappé de verges, et prend solennellement la croix. Mais personne n'est dupe de ce nouveau mensonge. Ses propres fils le quittent, et s'unissent au Roi de France pour lui faire la guerre. Au fond ils étaient excités par leur mère Éléonore, que Henri tenait dans une dure captivité, pendant qu'il se livrait à de honteux plaisirs. Plus méchant qu'elle, il n'en avait eu que de mauvais enfants, Richard Cœur-de-Lion, ingrat et turbulent, Geoffroy, toujours rebelle

dans son duché de Bretagne, enfin le lâche et menteur Jean-sans-Terre. Au contraire, Louis le Jeune avait épousé la fille du vertueux comte de Champagne, de Thibaut l'ami de saint Bernard, et elle lui avait donné un fils courageux et magnanime, le vaillant Philippe-Auguste, auquel il laissa paisiblement la couronne. 1173

LXXVIII. Philippe-Auguste avait deux sœurs, l'une Reine de Hongrie, l'autre promise à Richard Cœur-de-Lion; mais le roi Henri retenait auprès de lui cette malheureuse fiancée, et redoublait ainsi la juste colère de son fils Richard et du jeune Roi de France. Une dernière entrevue eut lieu près de Gisors sous un orme séculaire, dont huit hommes ne pouvaient embrasser le tronc. Les Anglais se mirent à l'ombre, et laissèrent les Français à un soleil brûlant. Piqué, Philippe-Auguste monta à cheval, chassa les Anglais de la plaine, et fit couper le vieil orme de Gisors. 1180

LXXIX. Pendant cette lutte mémorable, la force brutale recevait un nouvel échec, et l'autre proscrit illustre qu'avait abrité la France, le Pape Alexandre III, était rentré en Italie. Barberousse, qui avait juré de l'avoir pieds et poings liés, fut vaincu sur terre par les villes lombardes, sur mer par les galères vénitiennes. Il vint lui-même baiser les pieds de son ennemi et implorer son pardon. Le Pape reconnaissant tira de son doigt un bel anneau, et le remit au doge de Venise, désormais prince de l'Adriatique; le doge jeta l'anneau dans la mer, et la mer fut épousée. En même temps Alexandre III, sauvé par l'épée de quelques

1180 villes libres, proclama la liberté à jamais sainte, l'esclavage banni de toute terre chrétienne, et, pour mettre l'arche sainte de toute liberté, l'élection des Papes, à l'abri de la violence et de la corruption, il en exclut la lâche et vénale populace de Rome, dont le despôtisme germanique n'avait que trop cultivé les vices, et réserva ce choix difficile au collège des cardinaux, jusqu'alors curés de Rome. Ainsi la France pouvait être fière des hôtes qu'elle avait généreusement accueillis, et de la cause sainte qu'elle servait au dedans comme au dehors.

LXXX. Rentrés à Rome, les Papes n'avaient plus qu'une pensée : arrêter la guerre entre la France et l'Angleterre, et tourner leurs forces vers la Terre-Sainte. En effet, de nouveaux et terribles désastres venaient de fondre sur ces jeunes colonies, trop vite amollies au beau soleil d'Orient. L'Égypte, jusqu'alors négligée par les croisés, était devenue pour les Turcs le centre d'une dynastie nouvelle. Le grand Saladin en était sorti pour attaquer et soumettre tous les Émirs de Mésopotamie et de Syrie. De Damas, centre de son armée, il ravageait cruellement les bords du Jourdain, et menaçait la Palestine d'une ruine complète. Le
 1185 dernier Roi de la famille d'Anjou, Beaudouin IV, se mourait de la lèpre, sans autre successeur qu'un beau-frère peu aimé, le Gascon Guy de Lusignan. Le parti opposé alla jusqu'à invoquer les secours de Saladin. En ce péril, le patriarche de Jérusalem partit avec les grands-maitres du Temple et de l'Hôpital, et vint trouver les Rois de France et d'Angleterre. Philippe-

Auguste déclara qu'il attendait la réponse de son en- 1185
nemi. Henri II, qui avait juré d'expier le meurtre de
saint Thomas de Cantorbéry, s'excusa et offrit de l'ar-
gent : « Gardez vos trésors, lui répondit le patriar-
« che, ce n'est pas de l'or, ce sont des hommes qu'il
« nous faut. Voilà dix ans que vous jurez de partir et
« que vous trompez Dieu : gare sa colère. Vous pou-
« vez me traiter comme mon frère Thomas de Cantor-
« béry. Autant mourir ici qu'en Syrie, de votre main
« qui vaut celle des infidèles. » L'Anglais ne s'émut
point, et persista dans son refus. Philippe-Auguste
continua de le harceler en Normandie, jusqu'à ce qu'il
lui eût rendu sa sœur, et qu'il fût mort de chagrin,
maudissant ses fils.

LXXXI. Ces discordes furent fatales à la Palestine. 1187
Saladin, avec une avant-garde de sept mille Turcs,
s'avança subitement jusqu'aux portes de Nazareth.
Fuyant à son approche, les paysans accoururent en
jetant des cris d'alarme : « Voilà les Turcs! voilà les
« Turcs! » Le maréchal du Temple, Jacques de Maillé,
ne se trouble pas de cette panique. Il réunit ses cent
trente chevaliers avec quatre cents hommes, les seuls
en état de prendre les armes, et marche à l'ennemi,
qui cheminait dans une étroite vallée. Monté sur un
cheval blanc, il charge au premier rang. La victoire
reste un instant suspendue. Mais, après des pro-
diges de bravoure, il fallut céder sous le nombre;
son cheval s'abattit, et lui, hérissé de flèches et per-
dant son sang, se précipita encore sur les ennemis
la lance à la main, et mourut en combattant. De ces

1187 Thermopyles chrétiennes, il ne revint que trois hommes.

LXXXII. Saladin continua sa marche à la tête de quatre-vingt mille soldats. Il s'empara de Tibériade au bord du lac de Galilée. Bourgeois, matelots, pèlerins, chacun prit les armes dans ce moment suprême, et cinquante mille hommes vinrent encore se ranger autour de la vraie croix, qu'un évêque portait dans les rangs. On était à quelques lieues de l'ennemi, séparés par un désert aride, au plus fort de l'été. Les sages conseillaient d'attendre : on n'arriverait qu'exténué ; mais, comme toujours, les chefs français n'écoutaient que leur fougue. Nous trouverons, disaient-ils, de l'eau avec nos épées, et ils se mirent en route, le 3 juillet, par une chaleur accablante. Saladin déploya habilement sa cavalerie sur les bords du lac, et il fallut camper en vue de ces belles eaux, sans pouvoir en goûter. Le lendemain, pas d'ordre de bataille. Les chevaliers font encore bonne contenance sous leurs cuirasses ; mais les gens de pied, qui forment le centre, et doivent les appuyer, se ruent vers le lac avec l'irrésistible élan de la soif. L'armée est ainsi coupée en trois et bientôt cernée par des forces supérieures. L'infanterie ne trouve au lieu d'eau que des bruyères incendiées, et se laisse écraser presque sans défense ; l'avant-garde se fait jour, et se sauve lâchement ; le reste, serré sur une colline autour de la vraie croix, attend de pied ferme une mort inévitable. Deux fois les Turcs redescendirent en déroute les pentes de la colline ; la troisième fois ils montèrent plus nombreux,

et ne redescendirent plus. O douleur! ô sinistre présage! la croix, la vraie croix était aux infidèles, et avec elle le Roi de Jérusalem et les débris de l'armée. Le lendemain Saladin fit massacrer sous ses yeux par les émirs eux-mêmes ce qui restait de Templiers ou d'Hospitaliers; ces braves moururent avec joie, et plus d'un se dit des leurs pour mourir avec eux. 1187

LXXXIII. Bientôt l'ennemi parut sous les murs de Jérusalem, jurant de la prendre d'assaut et d'en passer les habitants au fil de l'épée. Plus de Roi, plus de chevaliers. Chevaliers à leur tour, les bourgeois réparèrent les murailles, firent des sorties, et prolongèrent la défense. Mais qu'attendre? qu'espérer? rien ne venait d'Occident. Tout ce qu'ils purent obtenir, ce fut la vie sauve. Pour sa rançon chaque homme dut donner dix pièces d'or, les femmes cinq, les enfants deux. Ceux qui purent payer, défilèrent tristement devant Saladin, et allèrent chercher une autre patrie; les autres, au nombre de seize mille, restèrent esclaves des infidèles. Quelques-uns des exilés, repoussés de ville en ville, apportèrent jusqu'en Italie la nouvelle de ces malheurs. Jérusalem était prise, les églises de nouveau changées en mosquées, et l'œuvre d'Urbain II et de Godefroi de Bouillon renversée en moins d'un siècle. Le pape Urbain III en mourut de douleur; les fidèles firent pénitence, et bannirent le luxe de leurs maisons; les villes ennemies se réconcilièrent; moines, prêtres et cardinaux jurèrent d'imiter à l'avenir la pauvreté des Apôtres, et les plus pieux se reprochèrent d'avoir mérité ce désastre par leurs péchés.

1188 LXXXIV. Il ne restait aux chrétiens de Palestine que Tripoli, Tyr et Ascalon. A son tour l'archevêque de Tyr s'embarqua pour l'Occident, et vint implorer le secours des Rois de France et d'Angleterre. N'étaient-ils pas les plus coupables? Débarrassé de

1189 Henri II, Philippe-Auguste prit la croix, et avec lui Richard Cœur-de-Lion qui lui avait juré éternelle amitié. La noblesse des deux royaumes suivit toute entière. Ceux qui ne partaient pas payèrent la dime saladinne ou le dixième de leurs revenus; le clergé lui-même n'en fut pas exempt. On devait faire la route par mer et s'embarquer à Gênes ou à Marseille. Pour éviter les excès qui avaient perdu la seconde croisade, les jeux de hasard, les festins et les habits somptueux furent défendus, et le voyage interdit aux femmes. Vaines mesures pour ranimer une piété languissante; la piété se décrète-t-elle jamais? A sa place, l'amour des aventures chevaleresques et galantes, le désir de la gloire, étaient devenus le grand mobile. Un prince excommunié, l'Empereur Barberousse, voulut, quand même, se mêler de guerre sainte, et, bravant la colère de Dieu, partit avec une armée superbe. Moins heureux qu'Alexandre le Grand, il périt misérablement en Asie Mineure pour avoir traversé une rivière à la nage. Son armée se dispersa, et douze mille hommes seulement vinrent, sous les ordres de Léopold d'Autriche, rejoindre les Français.

LXXXV. Philippe et Richard avaient débarqué en

1190 Terre Sainte, après avoir pris en route l'île de Chypre.

Peu pressés de voir et de reconquérir Jérusalem, ils 1190
entreprirent le siège de Ptolémaïs, ville forte et po-
puleuse, port de mer important, dont les environs
pouvaient nourrir l'armée. Deux années s'y passèrent
en combats, où éclatait la bravoure des chefs, en
trêves et en jeux, où Turcs et chrétiens luttaient
d'adresse et d'habileté. Saladin lui-même échangeait
avec les deux souverains de magnifiques présents et
des attentions courtoises. Enfin, après avoir dépensé
plus de sang et de courage qu'il n'en eût fallu en
d'autres temps pour conquérir la Palestine, après
avoir prolongé le siège à plaisir, l'assaut fut livré, et 1191
Léopold d'Autriche enleva le premier une tour à la
pointe de l'épée. Survenu après lui, l'insolent Richard
Cœur-de-Lion fit jeter sa bannière dans le fossé, et
n'admit que Philippe-Auguste au partage du butin.
Irrités de cet affront, les Allemands partirent les pre-
miers, avides de vengeance. Le Roi de France les sui-
vit ; des affaires l'appelaient, et c'était une bonne
occasion pour les régler que l'absence de son ami
Richard, auquel il jura bien pourtant de ne pas tou-
cher à ses États. Philippe laissa dix mille hommes
sous les ordres du duc de Bourgogne. Le comte de
Champagne prit le titre périlleux et stérile de Roi de
Jérusalem, que Guy de Lusignan échangea volontiers
contre la belle île de Chypre.

• LXXXVI. Ainsi se termina la troisième croisade,
à laquelle les plus grands souverains d'Occident
n'avaient pas rendu l'éclat de la première. Richard
resta encore à guerroyer en Palestine, chantant des 1192

- 1192 vers et rompant des lances, défiant tour à tour troubadours et chevaliers, essayant vainement d'égaliser par ses aventures la gloire du grand et sage Saladin.
- 1193 Il part enfin, et est jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique. Se méfiant des Français, il se déguisa en cuisinier, et traversa l'Autriche. C'était courir au danger. Reconnu dans une hôtellerie, il est livré à ce même Léopold, dont il a insulté la bannière sur les murs de Ptolémaïs, et il est jeté dans un sombre donjon voisin du Danube. Qu'était-il devenu? Nul ne le savait; nul n'en fut inquiet. Seul, un troubadour, le fidèle Blondel d'Arras, parcourait l'Allemagne cherchant son seigneur et le guettant sous les murs de tous les châteaux. Il y avait trois mois que le prisonnier rongait son frein, ne sachant si jamais il sortirait de ce tombeau; par bonheur il chantait encore, et Blondel, passant là, reconnut cette voix bien-aimée. C'était le premier couplet d'une chanson galante, que jadis ils avaient composée ensemble. Le troubadour répondit par le second couplet. Derrière ses barreaux Richard sut qu'il avait encore au monde un ami et une chance de liberté.

LXXXVII. Ne pouvant plus garder sa capture secrète, Léopold s'exposait aux foudres de l'Église; car, pendant tout leur voyage, la personne des croisés était sacrée. Il préféra livrer le captif à l'Empereur, fils de Barberousse, qui, durci aux menaces d'excommunication, retint Richard, encore un an, prisonnier

1195 sur les bords du Rhin. Il était temps pour le pauvre prince de revoir ses Etats. Son frère Jean-sans-Terre,

le faisant passer pour mort, s'était emparé de la couronne d'Angleterre, et offrait à Philippe-Auguste, peu soucieux de ses serments, la Normandie et la Touraine. Richard consentit à tout pour être libre, promit une rançon de plusieurs millions, se reconnut l'humble vassal de l'Empereur et non plus du Roi de France, et, en échange, obtint la suzeraineté de la Bourgogne, de la Provence et du Languedoc. Le lion déchaîné se précipita sur ceux qui partageaient ses dépouilles. Pressé de faire sa paix avec lui, Jean-sans-Terre trahit l'armée française, à laquelle il venait d'ouvrir la Normandie, et fit massacrer la garnison d'Évreux. Battu dans le Nord, Philippe-Auguste essaya de soulever le Midi ; mais le clergé intervint, et sépara les deux armées. La paix faite, Richard, toujours guerroyant, alla se faire tuer d'une flèche devant le château de son vassal, le vicomte de Limoges.

LXXXVIII. Il ne laissait point d'enfant. Jean, son frère, convoitait tout l'héritage ; mais il était détesté, surtout en France, et n'avait d'appui que sa vieille mère Éléonore, à soixante-dix sept ans plus active et plus brave que lui. De l'autre frère, Geoffroy, duc de Bretagne, il restait un fils, Arthur, à peine âgé de douze ans. Les Bretons se déclarèrent pour cet enfant, dont le nom leur était cher ; l'Anjou, le Maine, la Touraine et le Poitou suivirent leur exemple. Réfugié à la cour de Philippe-Auguste, Arthur brûlait d'égaliser l'antique Roi breton et les chevaliers de la Table-Ronde, héros favoris des troubadours, et de faire comme eux chanter ses hauts faits. Emporté par son

- 1202 jeune courage, il vint assiéger sa grand'mère Éléonore, dans le château de Mirebeau, près de Poitiers. Averti à temps, Jean-sans-Terre arrive avec une armée, surprend son neveu, et l'emmène en Normandie.
- 1203 Depuis il ne reparut jamais, et une rumeur sourde apprit à ses amis qu'un soir, en se promenant sur la Scine, Jean l'avait de sa propre main percé d'un poignard et jeté dans le fleuve. Inconsolables, les fidèles
- 1204 Bretons prirent les armes, soutinrent contre les Anglais la jeune sœur d'Arthur, et donnèrent sa main au comte de Dreux, Pierre Mauclerc, cousin de Philippe-Auguste et descendant de Louis le Gros.

LXXXIX. De son côté, le Roi de France ne restait pas inactif. Il citait à la cour de ses barons son vassal félon et meurtrier, et, comme le coupable se gardait de comparaître, il mettait la main sans coup férir sur le Poitou, sur l'Anjou et sur la Normandie. Jean jouait aux échecs, quand Rouen assiégé lui fit demander du secours ; il ne quitta point sa partie. Délaisés de leurs souverains, les Normands se donnèrent de tout cœur aux Rois de France, et devinrent leurs meilleurs soldats contre cette Angleterre, fondée par leurs aïeux. Ainsi, cette première guerre se terminait à l'avantage de la France, qui faisait un grand pas vers ses anciennes frontières ; par un exemple sévère, le Roi avait appris au plus grand de ses vassaux à respecter sa puissance.

XC. Vengeur au dehors d'une innocente victime, le bouillant Philippe-Auguste n'avait pas su se contenir lui-même, et ses rigueurs envers une jeune et fidèle

épouse ternissaient la gloire de ses armes. Un premier mariage avec une petite-nièce de Charlemagne lui avait donné l'Artois et le surnom impérial d'Auguste. Veuf de bonne heure et remarié à Ingebourge, fille du Roi de Danemark, il s'en dégoûta sur-le-champ, et ne songea plus qu'à s'en défaire. Comme avec une Danoise la parenté ne se pouvait alléguer, elle fut chargée de crimes imaginaires, jetée dans un cachot, séparée de ses serviteurs, soumise aux plus dures privations, et l'Allemande Agnès de Méranie prit publiquement la place et les honneurs de la Reine disgraciée. Plus fort que ses aïeux, qui, tous, avaient courbé la tête sous l'excommunication, Philippe-Auguste à son tour défiait la justice de l'Église, trop prudente, pensait-il, pour s'en prendre à lui.

XCI. Mais la barque de saint Pierre était menée par une main ferme et intrépide. Chargé seul depuis peu de l'élection des Papes et mettant son honneur à bien choisir, le collège des cardinaux venait de nommer, à trente-trois ans, un studieux élève de Paris et de Bologne, Innocent III. Une fois élu, après des larmes sincères sur sa faiblesse et son néant, il ne regarda plus derrière lui, et dévora la carrière de ses nouveaux et immenses devoirs. Le Roi de France fut excommunié comme un simple fidèle, le royaume entier mis en interdit, les offices suspendus, les sacrements réservés au mourant. A ces armes toutes spirituelles se joignait le cri de la conscience publique, courageuse depuis qu'elle n'était plus seule. L'impétueux Philippe-Auguste dut céder, renvoyer

1204 Agnès de Méranie et reprendre la pauvre Inge-
bourg.

XCII. Sauf ce débat, l'Église trouva toujours en lui un fils soumis et un brave allié. Leurs ennemis étaient les mêmes. Marchant sur les traces de son père, Jean-sans-Terre disposait à son caprice du siège de Cantorbéry, des biens du clergé, et bravait les envoyés du Saint-Siège. En même temps, plein de rancune contre Philippe-Auguste, qui lui avait pris la Normandie, il invoquait à son aide, comme Richard prisonnier, le pouvoir de l'Empereur d'Allemagne, prétendu suzerain de tous les Rois du monde, et lui faisait une pension de cinq mille ducats, à condition de réduire la France au petit domaine de Hugues Capet. L'Empereur d'alors, Othon IV de Brunswick, était le propre fils d'une sœur de Jean-sans-Terre, prince obscur, qu'Innocent III avait tiré de son néant et sacré à la place des fils cruels et parjures de Barberousse. Mais quoi de plus orgueilleux qu'un parvenu ? A peine Empereur, Othon épouse les traditions de ses devanciers, passe les Alpes en conquérant, ravage l'Italie, et vient dépouiller le jeune Roi de Naples. Désormais, il était digne de son oncle. Tous deux excommuniés, ils prennent les armes contre la France, qui, seule, ne courbe point la tête, et, tandis que les Anglais débarquent à

1209

1214 La Rochelle, Othon réunit sous ses bannières les comtes de Flandre, de Boulogne et de Hollande, les ducs de Lorraine et de Brabant, et entre par le Nord.

XCIII. Philippe connaissait la lâcheté de Jean-sans-Terre, brave seulement du jour où ses alliés

trionpheraient. Aussi, méprisant son attaque, il marcha droit aux Allemands, et les rencontra à Bouvines, entre Lille et Tournai. L'armée ennemie était de cent vingt mille hommes, toute de chevaliers ou de barons aux brillantes armures ; pour étendard elle avait un immense dragon, surmonté d'un aigle d'or et traîné sur un char, image fantastique de la monstrueuse ambition d'Othon. Les troupes de Philippe-Auguste étaient de moitié moins nombreuses et composées, en grande partie, des milices de Corbie, d'Amiens, de Beauvais, de Compiègne, d'Arras et de vingt autres communes voisines, venant, comme sous les règnes précédents, combattre avec le Roi pour leur indépendance. Les armes de ces bourgeois étaient modestes, leurs cœurs fermes et résolus, et dans ces rangs sévères et silencieux régnait la paisible confiance de combattre pour Dieu et pour la liberté. Les chevaliers du Nord espéraient avoir bon marché de ces gens de pied, et se jetèrent en aveugles sur eux. Ils furent reçus avec un sang-froid qui les déconcerta. Philippe-Auguste lui-même combattait au premier rang, animant chacun de sa parole et de son exemple. Il était si près de l'ennemi qu'un Allemand accrocha sa cuirasse avec le fer d'une pique, et voulut le tirer à bas de son cheval ; mais quelques braves se jetèrent en avant, et le dégagèrent. Après une mêlée sanglante, l'ennemi recula ; vainement l'Empereur essaya de ramener lui-même ses escadrons décimés. Sa seconde attaque fut encore moins heureuse ; la déroute devint générale ; alors les Français se mirent en branle, et poussèrent les fuyards

1214 l'épée dans les reins. L'étendard de l'Empire tomba entre leurs mains avec un riche butin et des milliers de prisonniers.

XCIV. Parmi eux se trouvaient les comtes de Flandre et de Boulogne, vassaux félons, qui avaient voulu secouer l'autorité du Roi. Ils furent chargés de chaînes et amenés à Paris : leçon salutaire pour ces fiers seigneurs, qui, flottant entre la France et l'Allemagne, ne songeaient qu'à vivre aux dépens de leurs voisins. Entraînés par cette victoire, les ducs de Lorraine furent dès lors, sinon les vassaux, du moins les amis, les compagnons d'armes et les alliés fidèles des Rois de France. Ainsi Philippe-Auguste, s'il n'avait point acquis de nouveaux territoires à l'est comme en Normandie, avait assuré, contre le pouvoir envahissant des Empereurs, l'indépendance et l'unité des peuples qui avaient fait les croisades. Quant à Jean, réfugié en Angleterre, lâche et perfide envers ses propres sujets, il leur fit les plus larges concessions de liberté, puis les révoqua, et se rendit si odieux et si vil que ses barons appelèrent à sa place le fils de Philippe-Auguste. Déjà le prince français avait été couronné à Londres, et, par un singulier retour de fortune, la France allait écraser l'Angleterre, naguère si menaçante, quand le Pape, évitant toujours les excès de la victoire, arrêta les vainqueurs, et que Jean mourut fort à propos pour laisser sa couronne à son fils. Peu après, l'Empereur Othon finit tout aussi misérablement, et, à sa place, Innocent III sacra le petit-fils de Barberousse, le jeune Roi de Naples, son cher Fré-

déric II, croyant cette fois avoir conjuré l'ingratitude par ses bienfaits. 1214

XCV. Cependant la victoire de Bouvines avait été une fête pour toute la France et surtout pour les bourgeois. Ces braves gens chérissaient le Roi généreux avec lequel ils avaient combattu, et qui, moins timide que son aïeul, leur avait accordé les droits de commune dans son domaine. De toutes les bonnes villes, Paris était la plus riche, la plus populeuse, la privilégiée. Le Roi en avait fait paver les rues, jusque-là si boueuses ; agrandissant son enceinte, il avait construit de nouveaux et solides remparts, au nord, de la tour du Louvre au couvent fortifié du Temple, au sud, de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés au cloître Saint-Victor. A l'est s'élevèrent les halles et le cimetière des Innocents ; de tous côtés, des églises, des hôpitaux et des léproseries. L'architecture suivait l'essor des libertés nationales ; les gros piliers romans se découpaient en faisceaux hardis et légers ; les fenêtres s'ouvraient plus larges et plus gracieuses aux flots de la lumière, et les voûtes elles-mêmes s'élançaient en ogive sur d'audacieux contre-forts. Au centre de Paris, dans la Cité même, commençait la magnifique cathédrale dédiée à Notre-Dame, qui, de ses tours majestueuses, domine et protège encore les deux rives de la Seine.

XCVI. Non loin de là, sur la rive gauche, s'étaient depuis longtemps groupés les étudiants, échelonnés sur la montagne Sainte-Geneviève et partagés entre les professeurs du cloître Saint-Victor et de l'école

1214 Notre-Dame. Le légat du Pape Innocent III, Robert Courçon, réunit ces écoles fameuses sous le nom d'Université, c'est-à-dire enseignant tout à tous. Les études y furent divisées en quatre facultés, la théologie, le droit civil, le droit canon et les arts embrassant à la fois les lettres et la médecine. La science étant un don du Saint-Esprit, l'enseignement dut être gratuit sous peine de simonie ; élevée à la hauteur et à l'indépendance d'un sacerdoce, la licence du professorat fut conférée au concours par le chancelier de Notre-Dame, au nom du Pape lui-même. Philippe-Auguste confirma cette magnifique organisation, qui devait doubler la gloire des écoles de Paris et attirer dans cette capitale la jeunesse du monde entier. Les étudiants, répartis en quatre nations, furent solennellement affranchis de la justice royale, et ne relevèrent comme clercs que de l'église épiscopale.

XCVII. Ainsi, dans leur alliance, Innocent III et Philippe-Auguste firent de la France, non-seulement le rempart militaire de l'indépendance des peuples mais encore le sanctuaire de la vérité, de la science de la vraie liberté intellectuelle. Ainsi se réalisa pour quelques instants cet accord si difficile des forces humaines, où le pouvoir temporel, mis au service de l'autorité spirituelle, reconnaît la supériorité de l'esprit sur la matière, et, en échange, reçoit la consécration morale de ses propres triomphes.

XCVIII. Il était temps à cette époque pétulante d'asseoir solidement l'édifice de la science chrétienne et de donner aux esprits une direction forte et sûre.

Saint Bernard n'était plus, et les difficultés qu'il avait héroïquement vaincues renaissaient avec la génération nouvelle. Le désintéressement des premiers croisés avait complètement disparu. Les Français n'avaient pu passer, une quatrième fois, sous les murs de Constantinople sans succomber à la tentation de prendre cette riche capitale. Malgré les instances d'Innocent III, au lieu de délivrer Jérusalem, ils venaient de conquérir cette autre Babylone, et d'y établir, comme Empereur, Baudouin, comte de Flandre. Les Templiers eux-mêmes étaient arrivés de Palestine pour prendre part à la curée; les églises avaient été pillées, les statues de bronze fondues, les marbres brisés. Les Français sauvèrent quelques reliques, seules précieuses à leurs yeux, et ne songèrent pas à disputer aux Vénitiens les quatre chevaux de bronze qui, de la place Saint-Marc, devaient pourtant un jour venir à Paris. Baudouin n'avait pas joui longtemps de cette brutale conquête, et avait disparu dans une bataille contre les Bulgares. La fatale couronne fut offerte à Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre et cousin de Philippe-Auguste. En route avec toute sa famille, il tomba entre les mains des Grecs, et mourut en prison. Ses fils lui succédèrent.

XCIX. Dans le midi même de la France naissait une autre occasion de zèle et de guerre sainte, que le Pape ne parvenait pas non plus à empêcher. La poésie, l'esprit sceptique, les mœurs légères de la Grèce, avaient de bonne heure pris racine dans ces riches provinces. Dès le xi^e siècle, les trouvères pro-

1214 vençaux y chantaient, avec les exploits de Charlemagne, les voyages et les aventures d'Ulysse, caché sous le nom du seigneur Raymond. Les vices châtiés par les Sarrasins avaient reparu aux cours luxueuses des comtes de Poitiers et de Toulouse. Saint Bernard avait retardé la catastrophe et vaincu Guillaume, l'hostie à la main ; extirpé à Poitiers, le mal renaissait chez les comtes de Toulouse, seigneurs tout-puissants du Rhône à la Garonne. Raymond VI, indigne héritier des héros de la première croisade, était l'ennemi déclaré de l'Église, en violait les lois, en profanait les fêtes, en méprisait ou en séduisait les prêtres. Autour de lui se groupèrent des hérétiques nombreux, ennemis plus hardis et moins sincères qu'Abélard. C'étaient les Vaudois, qui, marchant à la suite du Lyonnais Pierre Valdo, rejetaient la hiérarchie de l'Église sous prétexte d'abus, proclamaient l'indépendance de la raison humaine, et qui, fiers de leurs vertus farouches, persécutaient ou tuaient les prêtres, dépouillaient les églises, foulaient aux pieds les hosties. C'étaient les Albigeois, qui, recueillant les traditions fatalistes des manichéens, des juifs et des musulmans, prenaient de là carrière pour se livrer à tous les vices, et n'en obtenaient pas moins l'appui des Vaudois. Raymond VI les protégeait tous ouvertement. Innocent III lui envoya l'archidiacre Pierre de Castelnau pour l'exhorter à la pénitence. Raymond essaya de le séduire ou de le tromper, et, n'y parvenant pas, le fit assassiner. N'était-ce pas déclarer la guerre à l'Église, et, avant d'aller chercher l'ennemi

en Palestine, ne fallait-il pas réduire ces musulmans intérieurs? 1214

C. Jusque-là Innocent III avait reculé devant les moyens violents. A ses yeux le privilège, qu'avait le Saint-Siège, de prononcer la déchéance des princes et de délier leurs sujets du serment de fidélité, était la dernière ressource des peuples opprimés, l'arche sainte de leur liberté en péril, destinée à contenir et non à déchaîner les abus de la force. Poussé à bout par le meurtre de son légat, il somma une dernière fois Raymond de punir les assassins et de réprimer les hérétiques. Sur le refus du comte, ses sujets furent déliés de leur serment, et appel fait à toute la noblesse de France. Philippe-Auguste était occupé de ses propres affaires; il se contenta de surveiller de loin cette croisade, dont son fils devait recueillir les fruits; mais le duc de Bourgogne, les comtes de Nevers, de Saint-Paul et de Bar et le brave Simon de Montfort, vieux soldat de la croix, réunirent une armée, et entrèrent en Languedoc. Aussi lâche qu'hypocrite, Raymond feignit de se soumettre, et même se joignit aux croisés pour accabler ses vassaux et ses villes hérétiques. De ses yeux il vit Béziers emporté d'assaut, et vingt mille habitants égorgés sans distinction d'âge, Carcassonne ouvrant ses portes et froidement livrée au pillage, tristes représailles des crimes des Albigeois.

CI. Ce terrible coup frappé, les seigneurs français pensèrent en avoir assez fait, et retournèrent dans leurs États. Il ne resta qu'une petite armée sous les ordres de l'intrépide Simon de Montfort. Raymond en

1214 profita pour rompre ses engagements ; il releva l'étendard de la révolte ; la cruauté des croisés avait soulevé tous les cœurs, et lui donna une armée. Le Roi d'Aragon lui-même vint à son aide, et ils se crurent assez forts pour envelopper Montfort, qui, avec huit cents chevaux, occupait Muret. La position était critique ; mais plutôt mourir que de fuir devant les ennemis de Dieu. Montfort laisse quelques hommes à la garde de la ville, et sort avec sa cavalerie du côté opposé, comme s'il battait en retraite. Puis il décrit un demi-cercle autour de la place, et vient audacieusement prendre en flanc l'armée ennemie campée devant la ville. Il avait divisé ses hommes en trois corps : le premier culbute l'avant-garde ; le second attaque le centre, où se trouve le Roi d'Aragon ; à la tête du troisième, Montfort s'élançe pour couper la retraite à l'ennemi, et se rabat vivement sur ses bataillons étourdis. Le Roi d'Aragon tombe dans la mêlée ; sa mort est le signal d'une panique générale et d'une déroute sans exemple. Montfort poursuit les fuyards jusqu'à la nuit ; puis il rentre en vainqueur dans Muret. Quant à Raymond, ne pouvant plus tenir la campagne, il s'enfuit honteusement à la cour de Jean-sans-Terre, refuge digne de lui.

1215 CII. Montfort avait accompli tout ce que peuvent le coup d'œil, la bravoure, l'héroïsme d'un grand capitaine, et, en échange, le concile de Latran et le Roi de France l'avaient investi du comté de Toulouse. Mais, quelque braves que soient ses soldats, la vérité dédaigne de triompher par leur glaive, et affermit

rarement leurs conquêtes. Innocent III lui-même 1215
 n'avait cédé qu'à regret aux ennemis de Raymond, et
 avait du moins laissé à son fils ce que le Saint-Siège
 possédait en Provence. Installé par la force, Montfort
 se vit bientôt chassé d'une capitale qu'il ne pouvait 1218
 plus contenir par les supplices, et forcé de recom-
 mencer à lui seul une guerre inégale. Du moins vou-
 lut-il mourir en guerrier et en chrétien. Averti que la 1219
 bataille s'engageait, il ne quitta l'autel qu'après avoir
 vu son Sauveur élevé par la main du prêtre, monta à
 cheval avec le pressentiment de sa fin, fit reculer en-
 core une fois l'ennemi qui n'osait le voir en face, et
 tomba mortellement frappé d'une pierre à la tête.

CIII. Trois ans plus tard, le vieux Raymond, rétabli 1222
 dans ses États, mourut subitement, et, tout tremblant,
 n'eut que le temps de serrer la main d'un prêtre. Il
 laissait pour héritier son fils Raymond VII, compa-
 gnon de ses infortunes, mais non de son impiété. L'af-
 faire se termina comme celle de Poitiers. Incapable 1223
 de lutter, le fils de Montfort céda ses droits au Roi de
 France, au jeune Louis VIII (car Philippe-Auguste ve-
 nait aussi de descendre dans la tombe). Raymond VII
 demanda à se réconcilier avec l'Église, maria sa fille
 à Alphonse, troisième fils du Roi, et, leur laissant ses
 beaux États, partit pour la Palestine, où il avait juré
 de combattre. La mort le surprit en route.

CIV. Ainsi la France se trouvait définitivement
 agrandie au midi par l'extinction des deux puissantes
 familles de Poitiers et de Toulouse. De leurs vastes
 domaines, il ne restait aux Anglais que Bordeaux et

1223 la Guyenne. Le Roi Louis VIII gouvernait l'Île-de-France, la Picardie et la Normandie, et tenait sous sa suzeraineté la Flandre et la Champagne, dont la victoire de Bouvines avait à jamais fixé le sort. Son fils Alphonse était maître du Poitou, son fils Charles régnait sur l'Anjou, à la veille d'épouser l'héritière de Provence; un de ses cousins possédait la Bourgogne; un autre était duc de Bretagne.

CV. C'étaient là, sous une seule famille, de belles, de riches, de belliqueuses provinces, et jamais si complète unité n'avait relié, des Pyrénées à la Somme, les peuples de France. Mais sous ces brillants dehors couvaient les plaies de l'hérésie, mal guéries par les horreurs de la guerre. Dans l'Église croissaient chaque jour des vices triomphants, qui compromettaient sa vie. Les richesses attachées aux évêchés et aux abbayes excitaient la cupidité; de là dans les élections l'intervention des seigneurs, la brigue des ambitions, la jalousie des petits, grands périls pour la liberté et pour les vertus chrétiennes, compagnes de la pauvreté. Philippe-Auguste n'avait accepté qu'en frémissant les ordres du Pape, et n'avait trouvé que trop d'évêques complaisants. Les orages de l'Allemagne, de Poitiers et de Toulouse menaçaient de renaître partout.

CVI. Vainement, pour les prévenir, l'Église, sous le nom d'inquisition, avait chargé ses docteurs de scruter et d'arrêter dans leur source ces perfides doctrines de l'hérésie, qui éclataient tôt ou tard en crimes ou en révoltes. Vainement, lui prêtant leurs bras et dépassant son zèle, les seigneurs, non-seulement en-

fermaient, mais torturaient et brûlaient les hérétiques. Pour vaincre et châtier ceux qui menacent son existence, il faut que la société ôte tout prétexte à la bonne foi de ses ennemis, et se mette à l'abri de leurs plaintes et de leurs attaques. Nulle force humaine, même légitime, nulles violences, nuls supplices, ne remplacent pour la défense de la vérité la puissance douce et calme de la vertu. Or, pour apaiser et soumettre les esprits au lieu de les soulever, il fallait des mains bienfaisantes; il fallait encore une fois la voix, l'exemple, la sueur des saints, bien dus à la France en échange des guerriers généreux qu'elle prodiguait depuis deux siècles à toutes les grandes causes. Des Normands avaient défendu les deux Siciles contre les Sarrasins; des moines de Cluny et de Clairvaux avaient relevé la chaire de saint Pierre; des Français de toutes les provinces ne cessaient de passer les Pyrénées pour la guerre sainte, et un prince de Bourgogne venait de former le royaume de Portugal. L'Espagne et l'Italie s'acquittèrent en donnant saint Dominique et saint François.

CVII. A la veille de la triste guerre des Albigeois, un prêtre de Castille, âgé de trente-quatre ans, qui, tout petit, couchait sur la terre nue, et étudiant vendait ses livres pour l'amour des pauvres, avait traversé le Languedoc, allant baiser les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. La soif des âmes le dévorait. Logé à Toulouse chez un Albigeois, il passa la nuit à l'entretenir, à le presser, à le convaincre, et conçut la pensée d'un ordre pour convertir les hérétiques.

1223 tiques. A son retour de Rome, il retrouva le mal accru, les esprits aigris; il se lia intimement avec le légat Pierre de Castelnau et avec les moines de Cîteaux, attirés comme lui par le péril. Le légat scella de son sang l'œuvre naissante, et Dominique résolut de le venger à sa manière. La guerre déchaînée, il revient à Toulouse, foyer du mal, où l'archevêque même a trahi, refuse la mitre, prêche pendant que les autres se battent, institue le rosaire pour le retour de la paix, sauve tout ce qu'il peut arracher au supplice, et brave lui-même la mort dont il ne se croit pas digne. Ce fut dans cet esprit apostolique qu'il fonda les frères prêcheurs sous le vieux manteau et la règle oubliée de Saint-Augustin. Et vraiment il était ressuscité le docteur des docteurs, le fléau des hérésies, le père de la vie monastique. A sa voix, les Albigeois revinrent en foule, touchés de sa vertu plus que de sa parole, et leur haine fut désarmée par cet apôtre sans défense.

CVIII. A peines réunis, ses seize disciples, dont huit Français, se dispersent vers les trois centres de la science, Paris, Rome et Bologne, sans abandonner Toulouse et sans oublier l'Espagne. Ils partent n'ayant ni argent ni protection, et ne se doutant guère qu'ils seront dans ces fameuses capitales les restaurateurs de la science chrétienne. A Paris, ils reçoivent l'hospitalité dans une maison des faubourgs, consacrée aux pèlerins sous l'invocation de saint Jacques : de là leur nom bien connu de Jacobins, sous lequel l'Université leur permit d'enseigner la théologie. Saint

Dominique vient lui-même les visiter, et de Paris en-voie des fondateurs à Limoges, Reims, Metz, Poitiers, Orléans. Puis il parcourt le reste de l'Europe à pied, ressuscitant les morts, servi par les anges, faisant plus de chemin avec son bâton qu'aujourd'hui avec la vapeur. Enfin, après avoir cicatrisé les plaies du Languedoc, bâti plus de soixante couvents, établi un ordre pour les femmes et un tiers - ordre pour les fidèles, fait six voyages à Rome et semé des colonies jusqu'en Hongrie, il voit la mort s'approcher. Partout son œuvre est florissante; dans chaque maison les frères nomment leur prieur; les prieurs choisissent un provincial, les provinciaux un général, et l'ordre ne forme ainsi qu'une famille, où la plus douce liberté préside aux vertus les plus austères.

CIX. Mais la robe blanche du frère prêcheur sera-t-elle longtemps l'image de sa vie? La première ferveur passée, qu'ont duré Cluny, Cîteaux, Clairvaux et toutes ces grandes abbayes, si tôt riches par leurs vertus, si tôt pauvres par leurs richesses? Où est l'homme sous le soleil qui possède le secret des choses durables? Cet homme, que saint Dominique cherchait, il le trouva un jour à Rome sous le capuchon d'un mendiant. Ils s'embrassèrent; ils passèrent une nuit en prières sans se rien dire; leurs cœurs s'étaient compris, et le mendiant avait donné son secret. Ne rien acquérir, ne rien posséder, vivre au jour le jour du pain de la charité, voilà le moyen d'être toujours libre et fort. Saint Dominique ordonna à ses frères d'être pauvres, et mourut content. Son ordre a vécu, puis-

1223 sante école de science, de travail, d'éloquence, de force et d'unité, pilier de la foi encore debout sans avoir été ni mutilé, ni restauré, foyer des plus pures inspirations de l'art chrétien.

CX. Le mendiant en capuchon était saint François. Il devait mourir peu après saint Dominique, consumé à la fleur de l'âge par le feu de l'amour de Dieu, ayant aussi fait de grandes choses et fondé un ordre nouveau, second pilier apparu en vision à Innocent III pour soutenir la chancelante basilique de Latran. Fils d'un marchand d'Assise, qui avait fait fortune en vendant des draps de France, et qui, par amour pour ce pays, l'avait nommé François, néanmoins poète, musicien, chevaleresque, ami de la belle nature, roi des fêtes et des plaisirs, il était devenu, à vingt-quatre ans, fou d'amour pour Jésus-Christ, et, couvert de boue et d'insultes, il avait tout quitté pour épouser une dame inconnue et méprisée, madame la Pauvreté, plus forte que la science et meilleure gardienne de la liberté. Ennemi des honneurs au point de ne pas vouloir être prêtre, il avait parcouru l'Italie, réconciliant les villes, apaisant les haines, apprivoisant les loups, sauvant les agneaux de la boucherie, chantant les louanges du Très-Haut avec les petits oiseaux, répandant sur ses pas la contagion de l'amour divin.

CXI. En un seul jour saint François avait réuni autour de lui, sous des cabanes de joncs, plus de cinq mille religieux. Loin de s'y comp'aire, il convoitait une bien autre jouissance, le martyre chez les infidèles. Déjà l'Adriatique l'avait rejeté sur ses côtes; la

maladie l'avait retenu en Espagne, et six de ses 1223
frères, plus fortunés que lui, étaient morts au Maroc.
Il s'échappe enfin, débarque heureux à Damiette, et
vient apostropher le sultan d'Égypte, qui, ô fâcheux
miracle ! se sent le cœur touché, et le renvoie la vie
sauve. De là, la Palestine le reçut, et ses larmes ar-
rosèrent le Saint-Sépulcre, dont ses enfants sont res-
tés les gardiens. Revenu en Occident, il trouva son
ordre languissant en Italie, mais vigoureux en France
et en Allemagne, et il envoya son manteau à sainte
Élisabeth de Thuringe, la mère des pauvres et la
reine des saintes. Puis, ravi d'extase en extase, le
cœur depuis longtemps blessé d'amour, il reçut dans 1224
ses pieds, dans ses mains, dans son côté, les plaies de
son Sauveur. Pour achever la ressemblance, saint
François mourut à trente-trois ans. 1226

CXII. Quand il avait envoyé deux à deux ses dis-
ciples aux quatre coins de l'horizon, il s'était réservé
la France, dont il parlait admirablement la langue.
Puis, empêché d'y demeurer, il l'avait du moins tra-
versée pour aller en Espagne, et il avait destiné à
Paris un célèbre troubadour converti, ce roi des vers
couronné par Frédéric II, devenu le bon frère Paci-
fique. Pacifique et son compagnon soignèrent d'abord
les malades et les lépreux dans les hôpitaux, tout en
mendiant leur pain. L'abbé de Saint-Germain-des-
Prés leur donna un terrain, où ils bâtirent le couvent
de l'Observance avec sa grande église et son collège
célèbre, disparus comme tant d'autres monuments.
Déjà les Franciscains s'étaient répandus avec une in-

1226 croyable rapidité. Cette immense famille, trop nombreuse pour ne pas se partager, devait croître en plusieurs rameaux, formés suivant les libres inspirations de l'amour, retombant quelquefois des hauteurs héroïques où avait plané leur père, mais ne se lassant pas de reprendre leur vol à sa suite et de reproduire à l'envi sa joyeuse pauvreté.

CXIII. Au lieu des Albigeois et des Vaudois, qui menaçaient de tout envahir et de détruire la société dans sa base, Dominicains et Franciscains couvrirent de concert le monde comme deux milices sœurs, prévenant les dangers de la science et de l'amour, donnant un aliment nouveau aux esprits et aux cœurs, échangeant leurs trésors de sagesse et de pauvreté, produisant l'une l'angélique saint Thomas d'Aquin, l'autre le séraphique saint Bonaventure, toutes deux indépendantes des princes et des lieux, nommant librement leurs chefs toujours pauvres, destinées à sauver la liberté et à conjurer les périls de l'Église.

CXIV. La même année que saint François d'Assise, mourut le roi Louis VIII, après un règne court, mais pur. Le premier, depuis Hugues Capet, il n'avait pas encouru d'excommunication. La noble maison de Castille lui avait donné une princesse digne de lui, la reine Blanche, et il suffirait à leur gloire d'avoir laissé pour fils le bon, le grand saint Louis.

CXV. Lorsque Louis IX perdit son père, il était tout jeune, et longtemps encore sa mère l'entoura de tendres soins et de conseils sages, en même temps que, d'une main ferme, elle lui conservait son

royaume. En présence d'une femme, les grands vassaux avaient cru le moment venu de secouer l'autorité royale et, comme au temps jadis, de ne plus dépendre que de leur épée. Ils comptaient en même temps mettre la main sur les biens et sur les dignités de l'Église. N'étaient-ce pas eux qui, depuis Charlemagne, la soutenaient de leurs armes, qui avaient converti les Saxons, chassé les Sarrasins, détruit les Albigeois, et qui, chaque jour encore, brûlaient en grande pompe des hérétiques? Que pouvait-on leur refuser sans injustice? Tout en tenant ce beau langage, ces hypocrites se liguèrent avec les Anglais, prenaient traîtreusement les armes, et venaient ravager les environs de Paris. La Reine était avec son fils à Montlhéry, et n'osait en sortir. Les bourgeois de Paris, se méfiant des seigneurs, et amis du jeune Roi, vinrent bravement le délivrer, et l'escortèrent de leurs bataillons jusqu'aux portes de leur bonne ville. Blanche reprit courage. Sans autres amis que Dieu et les bourgeois, elle marcha contre le chef de la ligue, son perfide cousin le duc de Bretagne, qui avait osé recevoir le Roi d'Angleterre à Saint-Malo; elle lui enleva la place de Bellesme, et le força à demander la paix. Soumis et repentant, Pierre Mauclerc vint, la corde au cou, se jeter aux genoux du Roi; laissant à son fils le duché de Bretagne, il prit la croix, et jura de finir ses jours en Palestine.

CXVI. Après lui, le plus important des seigneurs était le comte de Champagne, le poète Thibaut, épris de la Reine Blanche et pourtant incertain entre elle et

1234 ses ennemis. Il changea trois fois de parti, et toujours
malheureux fut obligé de vendre au Roi Blois, Char-
1239 tres, Sancerre et Châteaudun. Puis, comme Pierre de
Bretagne, il dit adieu aux plaisirs, aux dames et au
beau pays de France, et s'embarqua pour l'Orient avec
le duc de Bourgogne, les comtes de Bar, de Vendôme
et le fils de Simon de Montfort, aussi ardents à la
croisade que naguère à la révolte. L'empire fran-
çais de Constantinople, aux prises avec les Grecs et
les Bulgares, et la Terre-Sainte désolée par les Turcs
se disputaient ce précieux renfort. Ils firent voile
pour Ptolémaïs; mais, guerroyant chacun de leur
côté, contents d'enlever quelques troupes aux en-
1240 virons de Damas ou de Gaza, ils tombèrent dans un
piège, furent accablés par les Turcs, laissèrent Mont-
fort prisonnier, et, revenus en petit nombre, ne
songèrent plus qu'à revoir la France. Le poète Thi-
baut alla mourir dans son royaume de Navarre, héri-
tage de sa femme.

CXVII. Au milieu de ces folles tentatives des
grands, Blanche avait solidement établi ses fils.
Robert était comte d'Artois; Alphonse, déjà investi
du comté de Poitiers, avait épousé la fille du dernier
Raymond de Toulouse, et l'héritière de Provence
avait apporté en dot le reste du Midi à Charles d'An-
jou. Quant à saint Louis, il avait grandi en âge et en
vertu sous l'aile de sa mère. « Mieux vaut mourir que
« mal faire, » lui répétait-elle sans cesse. Ce fut la de-
visé de toute sa vie, partagée entre l'amour du bien
et le mépris de tous les dangers.

CXVIII. Ses turbulents et incorrigibles vassaux 1240
 éprouvèrent les premiers son courage. De même que
 les seigneurs du Nord exploitaient tour à tour le voi-
 sinage et l'amitié de la France et de l'Empire, de
 même ceux du Midi appuyaient leur indépendance
 tantôt sur les Français, tantôt sur les Anglais. Cette
 fois ils invoquèrent le Roi d'Angleterre, et à leur tête 1241
 se mit le comte de la Marche, gendre de Pierre Mau-
 clerc, hôte félon qui quitta honteusement la table
 royale pour lever le drapeau de la révolte. Saint
 Louis ne perdit pas de temps. Avec une ardeur de
 jeune homme, il emporta bravement le pont de Tail- 1242
 lebourg, rejeta les rebelles au delà de la Charente,
 les poursuivit, l'épée dans les reins, jusque sous les
 murs de Saintes, et les écrasa avant qu'ils pussent
 rentrer dans la place. Le comte de la Marche vint se
 mettre à sa merci et demander à genoux son pardon,
 tandis que devant lui ses ennemis triomphants et
 vengés se faisaient couper les cheveux qu'ils avaient
 juré de laisser croître. Les Anglais demandèrent une
 trêve de cinq ans.

CXIX. Cependant, dans son ardeur à suivre l'en- 1244
 nemi, le jeune Roi s'était fatigué outre mesure. Revenu
 à Paris, il tomba gravement malade, et fut bientôt si
 bas qu'une dame qui le gardait le crut trépassé et
 couvrit son visage. Quand il rouvrit les yeux, il de-
 manda la croix. Une voix lui avait parlé, et Dieu lui
 avait commandé de délivrer la Terre-Sainte. A peine
 rendu à ses amis, il allait s'arracher de leurs bras. Sa
 mère le pleurait comme mort, et craignait de ne plus

1244 le revoir. Pour tout le royaume, son départ n'était-il pas une menace de guerre civile et la perte d'une paix si récente? Mais il demeurerait inébranlable, et, comme pour justifier sa confiance, les hommes les plus turbulents et le comte de la Marche lui-même, entraînés par son exemple, juraient de partir avec lui.

1245 CXX. Pendant que saint Louis achetait et faisait creuser le port d'Aigues-Mortes, qu'il y réunissait une flotte, et qu'il amassait à Chypre d'immenses approvisionnements de blés et de vins, un grand débat tenait l'Europe suspendue. La cause n'en était pas nouvelle : Frédéric II, ce jeune Roi de Naples, qu'Innocent III avait défendu contre Othon et plus tard sacré Empereur, avait, en reconnaissance, promis de prendre la croix. Mais, fasciné par sa propre grandeur, entouré de légistes et de poètes, qui flattaient son ambition, ou chantaient ses vices, il n'avait employé qu'à asservir l'Italie les impôts et les soldats levés sous prétexte de croisade. Puis, il était parti excommunié comme Barberousse, avait traité avec les Turcs, était entré à Jérusalem ; mais les chrétiens d'Orient l'avaient reçu comme un fléau de Dieu, non comme un libérateur, et sur son passage toutes les églises s'étaient fermées. Furieux, il abandonna la Terre-Sainte à son triste sort, revint dans le royaume de Naples, que Dieu, disait-il, eût préféré, s'il l'eût connu, et de là déchargea de nouveau sa haine sur l'Italie, saccagea Milan, et força le Pape à se réfugier au delà des Alpes. Innocent IV réunit un concile à Lyon, prononça la déchéance de cet Empereur plus musulman que chré-

1245
tien, et proposa à saint Louis la pourpre pour l'un des siens. Le pieux monarque refusa ce funeste héritage : c'était assez du royaume dont il avait à rendre compte. D'ailleurs, il ne voulait pas fermer les voies du repentir à l'incorrigible Frédéric, qu'il connaissait mal, et qui, en échange de sa médiation auprès du Pape, prévint les Turcs de ses préparatifs de guerre et de ses projets sur l'Orient.

CXXI. A ce même concile de Lyon avaient paru les ambassadeurs d'un peuple nouveau, les Tartares, qui, surpassant l'ardeur conquérante des Turcs, venaient de soumettre la Chine, la Russie et les trois quarts de l'Asie. Sorti des grandes steppes à l'est de la mer Caspienne, n'était-ce pas là ce peuple Gog et Magog, qui, commandé par l'Antichrist, devait dominer la terre ? Pourtant, à les entendre, cherchant des alliés contre les enfants de Mahomet, ils étaient amis des chrétiens et disposés à recevoir le baptême ; leur chef se faisait passer pour déjà converti. Quels alliés pour les croisés que ces Tartares, qui avaient déjà balayé devant eux tous les Turcs d'Asie, et pour qui la délivrance de la Palestine ne serait plus qu'un jeu ! Quelle perspective pour l'Église que la conquête de cet empire, allant jusqu'aux rives de l'autre Océan ! Quelles espérances pour l'unité toujours rêvée de la grande famille humaine ! Des religieux franciscains partirent aussitôt pour prêcher Jésus-Christ aux Khaus de Tartarie. Leur mission ne resta pas sans succès ; de là les traces que le christianisme a laissées en Asie et en Chine, attestant qu'il fut à la veille d'y régner.

1245 Mais les hommes crurent trop tôt au triomphe toujours laborieux de la vérité. Au bout d'un siècle les ouvriers devaient manquer à cette moisson naissante ; l'empire de Chine, abandonné à sa décrépitude, demeura le plus vaste chef-d'œuvre de la sagesse de l'homme livrée à elle-même, et les Tartares attendent encore, pauvres et ignorants, sous leurs tentes, d'être appelés à la vérité ou à de nouvelles conquêtes.

1248 CXXII. Pendant que les premiers missionnaires se dirigeaient vers la Tartarie, tranquille de ce côté et comptant sur l'alliance de ces barbares, saint Louis résolut d'attaquer l'Égypte, vieille terre d'impiété, dernier et puissant refuge des Turcs. Il alla recevoir à Saint-Denis la panetière et le bourdon de pèlerin, et prit la route d'Aigues-Mortes, au milieu des cris d'enthousiasme et des larmes de ses peuples. A Cluny, sa mère, qui ne pouvait se détacher de lui, l'embrassa une dernière fois ; c'était à cette main chérie et respectée qu'il confiait, en son absence, le gouvernement de la France. Avec lui partaient son épouse Marguerite, ses frères Robert d'Artois et Charles d'Anjou (Alphonse de Poitiers devait amener l'arrière-garde), puis le duc de Bourgogne, Pierre de Bretagne, les comtes de Saint-Paul, de Dreux, de Bar, de Soissons, de Blois, le dernier Archambaud de Bourbon, destiné à mourir en route, le comte de la Marche, qui, par testament, rendait tous biens mal acquis, enfin le sire de Joinville, qui devait revenir sénéchal et ami du Roi. Les uns s'en allaient pleins d'ardeur et de joie, les autres n'auraient pu sans pleurer tourner la tête

du côté de leurs châteaux et de leurs petits enfants ; 1248
tous avaient convoqué serviteurs et vassaux pour leur dire un adieu peut-être le dernier et pour réparer les torts commis à leur égard. A côté de cette brillante noblesse marchaient des laboureurs, des artisans, de bons bourgeois et, parmi eux, le sage Étienne Boileau, plus tard prévôt des marchands, force prêtres pour dire la messe et chanter l'office, et pour donner, au besoin, un coup de main à la bataille : l'un d'eux, détroussé par des sergents du Roi, en avait tué trois d'un coup, et, pour sa peine, saint Louis lui avait fait prendre la croix ; en Orient les occasions ne manqueraient pas d'exercer sa bravoure.

CXXIII. Les uns s'embarquèrent à Aigues-Mortes, les autres à Marseille. Grande fut la surprise de ceux qui n'avaient jamais vu la mer, quand, après avoir entonné le *Veni Creator* et mis à la voile, ils se sentirent bercés par les vagues, et s'endormirent sans savoir s'ils ne se réveilleraient pas au fond de l'eau. A Chypre se trouvèrent les provisions que le Roi y avait amassées depuis deux ans : tonneaux de vins entassés comme des montagnes, monceaux d'orge et de blé, dont le dessus avait germé à la pluie, mais dont l'intérieur était aussi frais qu'au sortir de la grange. Cette prévoyance n'était pas inutile ; car les seigneurs avaient à peine emporté de quoi payer leur passage et vivre pendant la traversée.

CXXIV. Après quelques mois passés à se refaire, la 1249
flotte se remit à la mer. Chose admirable à voir, dix-huit cents voiles marchaient de concert, et couvraient

1249 l'horizon. Malheureusement, une affreuse tempête s'éleva, et dispersa tout. Un quart à peine se trouva réuni sur les côtes d'Égypte, en face de Damiette. Prévenu et par les préparatifs faits à Chypre et par les envoyés du perfide Frédéric II, l'ennemi était sur ses gardes, et avait rangé sur la rive ses escadrons aux cuirasses dorées, aux tambours et aux cors retentissants. Le Roi tient conseil. Les chefs sont d'avis d'attendre le reste de la flotte; mais ils sont sans abri; un nouveau coup de vent pourrait les emporter. Saint Louis ordonne de débarquer. Lui-même, en dépit de ceux qui veulent l'arrêter, se précipite dans l'eau jusqu'à la ceinture. Son exemple entraîne toute l'armée. Les Turcs surpris s'enfuient vers la ville, et envoient en toute hâte des pigeons au soudan du Caire pour lui demander du secours. N'en recevant pas assez tôt, ils mettent le feu aux magasins et aux entrepôts de Damiette, et abandonnent sans défense cette riche cité.

CXXV. En pareil cas, l'usage donnait au Roi le tiers du butin et le reste aux soldats. Saint Louis fut plus sage : renonçant le premier à sa part, il fit mettre de côté tout ce qui se trouva de grains ou de riz. Mais les seigneurs, mandissant sa prévoyance, gaspillèrent en plaisirs fugitifs les ressources de Damiette, et louèrent les boutiques si cher qu'il n'y vint nul marchand de Grèce ou d'Italie. Les mauvaises mœurs devinrent si effrontées que le Roi fut obligé de renvoyer de ses gens, pris en flagrant délit aux portes de sa tente. Les fruits de ce premier succès et un temps précieux se

perdirent à attendre les vaisseaux dispersés par la tempête et les renforts commandés par Alphonse de Poitiers. 1250

CXXVI. Chacun arrivé, il fallait faire quelque chose, sortir de cette place et repousser les Turcs, qui rôdaient aux environs, et venaient chaque nuit assassiner quelques sentinelles. Devant les croisés s'ouvre un pays nouveau pour eux. C'est là cette merveilleuse Égypte, fameuse dans les livres saints, cette terre d'iniquité et de puissance diabolique. Le Caire, sa capitale, mérite bien le nom de Babylone ; car c'est l'ennemie de Jérusalem. Voilà le fleuve mystérieux dont la source cachée est au paradis terrestre, et qui, du haut de ses cataractes infranchissables, apporte encore aux hommes le gingembre, la cannelle, la rhubarbe, fruits tombés des arbres du jardin de délices. En face de ces pays inconnus, les sages craignent de s'aventurer, et conseillent, avant tout, de prendre Alexandrie, bon port pour la flotte, riche entrepôt pour l'armée. Mais le frère du Roi, le bouillant Robert d'Artois, ne voit que l'ennemi qui est devant lui, et, trop docile aux inspirations de la bravoure, le Roi ordonne de marcher sur Babylone. Malheureusement les mois d'hiver, passés à Damiette, étaient la bonne saison pour envahir l'Égypte ; les chaleurs approchaient, ennemi plus dangereux que les Turcs. D'ailleurs, la route de Damiette au Caire était mauvaise et sans cesse coupée par ces petits rameaux du Nil, qui, détachés des bras principaux, vont se perdre dans les sables et les lacs salés. Au bout de quelques lieues, l'armée fut ar-

1250 rêtée par un de ces cours d'eau , en face de la ville de Mansoure. Jeter un pont en présence de l'ennemi n'était pas alors chose facile : les Français voulurent , entreprise moins possible encore , barrer le fleuve par une chaussée. A mesure que la jetée s'avavançait, protégée par des galeries couvertes et rou-lantes, l'ennemi creusait dans la rive opposée d'im-menses trous, où le courant se faisait jour, et qui élar-gissaient d'autant son lit. En même temps, avec des machines, ils lançaient d'énormes pierres qui empê-chaient, pendant le jour, toute communication avec les travailleurs, et des masses de feu grégeois, qui, à la fin, consumèrent leurs galeries.

CXXVII. La situation devenait critique, quand un Bédouin proposa, moyennant une somme d'argent, d'in-diquer un gué praticable. Ainsi se trouvait détruit le petit obstacle qui avait mis en échec toute la science de l'armée, et de nouveau le champ était ouvert à son ini-mitable, mais trop confiante bravoure. Pendant la nuit l'élite de la cavalerie se mit en marche pour passer le gué. Les Templiers devaient, comme toujours, se battre à l'avant-garde. Ils traversèrent donc les premiers, et se déployèrent bravement en face de l'ennemi, immobi-les sous ses flèches, protégeant le long passage de l'ar-mée, attendant le Roi qui devait engager l'action. Mais Robert d'Artois, qui vient après, ne peut se contenir à la vue des Turcs, et, devançant les Templiers, il charge avec furie. Le grand-maître ne veut pas le laisser seul, et marche pour le soutenir. L'ardeur les emporte jus-qu'à Mansoure ; ils entrent avec les fuyards et les mas-

sacrent dans les rues. Cependant, dans la plaine, personne n'a eu le temps de les suivre. L'ennemi s'est rassuré. Les portes de la ville se referment sur eux, et tout à coup ces braves se trouvent assaillis par des forces inégales, sans issue pour s'échapper. Ils expièrent dignement leur désobéissance. Robert d'Artois mourut avec trois cents chevaliers, et l'ordre du Temple en perdit deux cent quatre-vingts. Le duc de Bretagne, qui les avait suivis au gué, essaya vainement de les secourir et de se faire jour jusqu'à la ville ; il revint presque seul, blessé, vomissant tout son sang, et frappant encore des coups terribles. A sa vue, le Roi, qui arrivait, comprit le sort de son avant-garde. Presque seul sur un terrain découvert, il lui fallut les plus grands efforts pour se soutenir. Enfin, le nombre des Français qui avaient passé l'eau augmentant toujours, les Turcs cédèrent ce champ de bataille disputé, et allèrent s'enfermer derrière les fatales murailles de Mansoure.

CXXVIII. La bataille finie, saint Louis pleura son frère et tous les braves perdus par son imprudence. La journée avait coûté cher, et sans résultat. En face de l'armée affaiblie, voici une place forte, de nouveaux cours d'eau, et encore, avant d'aller plus loin, faut-il achever cette chaussée, depuis si longtemps commencée, qui doit assurer les communications. Sur ces entrefaites, pour comble d'épreuves, la peste se déclare. La bataille avait eu lieu le premier jour de carême, depuis, les soldats, fidèles à l'abstinence, n'avaient mangé que du poisson, et les poissons, l'eau,

1250 l'air, étaient empoisonnés par les cadavres jetés dans le fleuve après le combat. Il s'ensuivit une affreuse contagion, qui gagna toute l'armée. Le Roi lui-même tomba malade. La retraite était inévitable. Avant d'en venir là, saint Louis essaya du moins de traiter avec le Soudan, et telle était la terreur causée par sa bravoure que celui-ci promit de rendre Jérusalem en échange de Damiette. Mais la retraite se changea bientôt en déroute. Malades et fuyards quittaient les rangs pour descendre le Nil en bateau. Le Roi seul, bien qu'à demi mort, ne voulait pas abandonner cette armée débandée, décimée, assaillie de Turcs et de Bédouins, et préférait mourir avec les siens ; il fut pris par l'ennemi avant d'avoir pu joindre Damiette.

CXXIX. Ceux qui avaient cru trouver par eau une route plus facile eurent le même sort. Montés sur une flottille plus nombreuse et plus active, les Turcs saisirent tous les bateaux. Ils tuèrent les malades, sous prétexte qu'ils ne sauraient point se guérir, ne gardant que les plus riches pour en tirer rançon. Quant aux matelots et aux soldats valides, les uns se firent tures pour sauver leur vie, les autres furent massacrés ou emmenés en esclavage. La nouvelle de ce désastre alla jeter l'épouvante dans Damiette. N'ayant plus rien à gagner, les matelots et les marchands de Pise, de Gènes et des autres riches cités, voulaient sur-le-champ quitter la ville. Il fallut pour les retenir que la reine Marguerite employât l'or, plus puissant que ses prières. Cette malheureuse princesse savait son époux mourant et captif. Elle était dans une

ville assiégée et mal défendue, et, à toute heure, s'attendant à être prise, elle faisait coucher près de son lit un fidèle chevalier de quatre-vingts ans. Un jour elle le fit agenouiller et jurer de lui rendre un service : c'était de lui couper la tête si la ville était envalhie. « Je le ferai volontiers, lui répondit le vieux « serviteur, et même je l'avais déjà pensé. » Ce fut en ces jours d'anxiété que la Reine eut le fils, qu'en souvenir de sa tristesse elle nomma Jean Tristan. 1250

CXXX. Cependant le Roi avait échappé à la maladie. Guéri, il restait à la merci du Soudan, qui, peu soucieux de sa parole, demandait comme rançon les dernières places fortes de Palestine. Ne les ayant pas conquises, saint Louis ne se croyait pas le droit d'en disposer, et il les refusa. Menacé d'avoir les jambes brisées, il dit que prisonnier on peut faire de lui tout ce que l'on voudra, mais qu'il ne cédera pas. Enfin, vaincu par sa fermeté, le Soudan ne demande plus que Damiette, et cinq cent mille livres. « Damiette sera ma « rançon, dit le Roi, et le reste celle de mes soldats ; « car je ne suis pas un homme qui se rachète à prix « d'or. » Touché de ce noble orgueil et stupéfait de ne pas se voir marchandé, le Soudan lui remet cent mille livres, et prépare tout pour lui rendre honorablement la liberté. Tandis que le vaincu inspire respect et amour autour de lui, le vainqueur tombe sous les coups d'une révolte militaire, et, un instant, les rebelles se demandent s'ils n'offriront pas leur empire à saint Louis. Puis, craignant sa main ferme et sage, ils s'abandonnent à l'ivresse de la victoire, recom-

1250 mencent à tuer les malades , pillent Damiette contre la foi des traités , brûlent les vivres des Français , et brandissent leurs sabres sur la tête du Roi. Soit appât de sa rançon , soit reste de conscience , ils l'épargnèrent pourtant , lui rendirent la liberté , et l'envoyèrent à Ptolémaïs avec une centaine de chevaliers.

CXXXI. Enfin saint Louis touchait cette Terre-Sainte qu'il avait tant désirée , mais vaincu , presque seul , à peine sauvé de la mort et de la captivité. A quelques lieues de lui était Jérusalem , qu'il avait rêvé de conquérir , et qu'on lui offrait de visiter. Il ne voulut pas la voir aux mains des Musulmans. Sa mère le rappelait pour défendre le Royaume contre les Anglais. De ses frères , l'un était mort ; les autres , Charles d'Anjou et Alphonse de Poitiers , maudissant la croisade , demandaient hautement à revenir en France , et , en attendant , jouaient aux dés , sans s'inquiéter des ordres ni des malheurs du Roi. Saint Louis n'en avait-il pas assez fait ? Pourtant il hésita , et rassembla son conseil. Tous votent pour partir ; un seul est d'avis de rester : c'est le sire de Joinville , qui pense à ses pauvres soldats captifs à Damiette , et qui ne veut pas se faire maudire en revenant sans eux. Chacun l'attaque , le critique , le raille. Le Roi ne dit mot ; mais , le soir , il le suit dans l'embrasement d'une fenêtre , d'où le bon sire regardait tristement le ciel , et lui pose familièrement ses deux mains sur les épaules. Joinville , que la journée n'avait pas mis de bonne humeur , allait s'impatienter ; mais il reconnaît une émeraude , que saint Louis portait à son doigt , et se retourne

tout confus. Le Roi lui demande si son conseil est sérieux, et s'il est prêt à rester avec lui. Ils se le jurèrent, et de ce jour ils s'aimèrent d'une amitié de braves. 1250

CXXXII. Joinville, qui avait perdu tous ses bagages, entra au service du Roi avec trois de ses chevaliers; et, tandis que les frères de saint Louis s'en retournaient dans leurs États, son bon sénéchal demeura avec lui sur la terre étrangère, attendant que les rançons fussent payées et les captifs délivrés. A lui seul, Joinville habilla trente-cinq chevaliers champenois, sortis presque nus des prisons de Damiette et désormais fidèles à sa bannière. Saint Louis vécut ainsi quatre ans, avec une poignée d'hommes, consacrant ses ressources à fortifier les places délabrées de Sidon et de Césarée, arrêtant les Turcs d'Égypte par le seul prestige de son nom, recevant les ambassadeurs des Tartares, qui promettaient, toujours en vain, de chasser les Musulmans, espérant de l'Occident des renforts qui n'arrivaient pas. Tout ce qui parut, ce furent quelques braves Norwégiens, venus à grand'peine de ces régions du Nord, où l'été n'a pas de nuit et l'hiver point de soleil. Cependant le Roi rendait la justice, en compagnie de ses barons, aussi paisiblement qu'à Paris ou à Vincennes, faisait respecter les lois et coutumes du royaume de Jérusalem, et essayait de vaincre Dieu par sa persévérance.

CXXXIII. Les pauvres gens des campagnes s'étaient seuls émus pour leur Roi, et avaient cru que, dédaignant le luxe des prélats et l'orgueil des cheva-

1250 liers, Jésus-Christ voulait à son service de simples paysans, d'où le nom de Pastoureaux. Les bergers quittèrent leurs troupeaux, les laboureurs leur char-rue. Partie de Flandre et de Picardie, commandée par un vieillard à longue barbe, cette troupe, comme celle de Pierre l'Ermitte, s'accrut rapidement, et arriva à plus de cent mille hommes sous les murs de Paris. La Reine Blanche se hâta de les envoyer sur la route de Marseille au secours de son fils. Mais, avec les intentions les plus généreuses, la pauvre multitude est plus facile à égarer qu'à conduire : que peut-elle abandonnée sans guide à ses instincts grossiers? Recrutés d'aventuriers, de vagabonds, de gens sans aveu, les Pastoureaux furent bientôt enivrés de leur nombre. Moines, prêtres, chanoines, n'étaient que des hypocrites, des avarés, des gloutons. Eux seuls étaient les saints, envoyés de Dieu pour le salut du monde. A Orléans, un clerc voulut faire entendre raison à ces nouveaux Albigeois : pour toute réponse un coup de hache lui fendit la tête. Ce fut le signal du massacre des prêtres, du pillage et de l'incendie des châteaux. Les gens de Bourges coururent sus aux brigands, tuèrent leurs chefs, et dispersèrent leur foule mal disciplinée.

1252 CXXXIV. Cet orage passé, un autre malheur vint compromettre la tranquillité à peine rétablie et mettre en éveil les esprits turbulents, toujours à la piste des occasions. La Reine Blanche, comme elle l'avait prévu, mourut sans revoir son fils. A cette nouvelle, le Roi d'Angleterre, regrettant les conquêtes de Phi-

lippe-Auguste, s'arme pour envahir la France; les vieux amis des Albigeois, les Rois d'Aragon, intriguent au delà des Pyrénées, et y remuent les cendres encore chaudes de la dernière guerre; ils sont appelés comme des sauveurs par les troubadours de la malheureuse Provence qui, par une révolte sans succès, a redoublé la tyrannie de Charles d'Anjou. Ce prince cruel est entré de vive force à Aix, Arles, Avignon, Marseille, a traité en villes prises d'assaut les riches cités qui ont chassé ses magistrats, et les a dépouillées de leurs antiques et chères libertés. Mal étouffée par les supplices, la révolte peut renaître et gagner tout le Midi. Ainsi, partout des dangers.

CXXXV. La France entière regretta la grande Reine sous qui, à deux reprises, elle avait goûté une douce félicité, et dont le tendre cœur n'avait connu d'autre faiblesse qu'un peu de jalousie maternelle. En Orient, saint Louis et Marguerite, qui jadis, pour ne pas la chagriner, ne se voyaient à Pontoise que par un escalier dérobé, pleurèrent ensemble cette bonne et sainte mère. Sa mort décida leur départ. Treize voiles emportèrent les débris de cette armée, arrivée sur dix-huit cents navires. En arrivant à Chypre, celui du Roi toucha sur un rocher, et se fit à la quille une forte avarie. Il portait huit cents personnes, presque toutes sans moyens de payer leur passage sur un autre bâtiment. Aussi, malgré le danger, le Roi ne voulut-il pas, en les quittant, jeter l'alarme parmi ces pauvres gens; il préféra les ramener en France au péril de sa vie: « Un marchand, disait-il, se risquerait bien pour

1254 « ses marchandises. » Sur l'avis de Joinville, la Reine promit un beau vaisseau d'argent à l'église Saint-Nicolas de Varangeville, qui en resta longtemps parée. La traversée fut belle, et le navire arriva en vue d'Hyères. C'était le domaine de Charles d'Anjou, et la fierté du Roi souffrait de descendre ailleurs que dans ses États. Pourtant il faudrait peut-être plusieurs semaines pour arriver à Aigues-Mortes : plutôt que de faire courir aux autres de nouveaux dangers, saint Louis débarqua, et rentra dans son royaume par Avignon.

CXXXVI. Son premier soin fut d'assurer la paix au dehors. En Espagne, cherchant un contre-poids dans les maisons de Castille et de Navarre, il maria une de ses filles à l'héritier du grand Alphonse le Sage, 1258 l'autre au fils du poète Thibaut. Puis, fort de ces alliances, il traita avec le roi d'Aragon, qui, en échange des vieux droits de Charlemagne sur le comté de Barcelone, renonça à toute prétention sur les villes de Languedoc et de Provence. Saint Louis ne fit pas les choses moins largement avec l'Angleterre, reconnut que ses prédécesseurs avaient pu abuser de la victoire, et, pour consacrer, de l'aveu même des Anglais, la possession de la Normandie, de l'Anjou, du Maine et du Poitou, leur abandonna tout ce qu'il possédait aux frontières de Guienne. Chacun s'en étonna. C'était la première fois qu'un souverain cédait sans défaite une portion de son territoire. En même temps il maria son fils Robert de Clermont à l'héritière du dernier sire de Bourbon, et fonda au pied

des montagnes d'Auvergne la famille un jour royale des Bourbons. 1258

CXXXVII. En face de ce grand Roi, au cœur large et généreux, mettant la justice au-dessus de la force des armes, sachant faire des sacrifices au maintien de la paix, dédaignant de semer la division entre ses vassaux ou ses voisins, et apaisant lui-même leurs rancunes et leurs discordes, l'Europe entière était dans l'admiration; peuples et souverains l'invoquaient comme l'arbitre de leurs difficultés, et, à l'exemple du duc de Lorraine, plus d'un seigneur étranger se vantait d'être son ami et son vassal volontaire. 1263

CXXXVIII. Au lieu de chercher, comme les Empereurs, à rabaisser l'Église au niveau du monde féodal et à tout soumettre au régime de l'épée, son but était au contraire de modeler le royaume sur l'Église et d'imiter la liberté de ses élections et de ses conciles, l'impartiale justice de ses tribunaux, ouverts aux petits comme aux grands, enfin la puissance toute morale de ses lois, de ses peines et de ses excommunications. Saint Louis, loin d'être comme Frédéric II un destructeur de cités, chérissait ces bonnes villes, dont les milices avaient marché avec Louis le Gros contre les brigands, avec Philippe-Auguste à Bouvines, avec lui-même à Montlhéry et à Taillebourg, et il engageait son fils à aimer ces solides appuis du trône contre une indomptable noblesse. Il consultait leurs députés toutes les fois qu'il s'agissait du moindre changement dans les impôts, dans les douanes ou dans les monnaies, et préludait par ces paisibles et

1263 modestes réunions à celles des États-Généraux. Il voulait que leurs magistrats fussent honnêtement élus, sinon choisis par le Roi, et abolit l'usage de ceux qui, transmettant ou vendant leur emploi, perpétuaient dans la même famille un privilège dangereux.

CXXXIX. Son triomphe était dans l'exercice de la justice. Lui-même, après avoir entendu la messe au Palais ou à Vincennes, venait, en hiver au pied de son lit, en été sous un chêne de la forêt, recevoir les plaintes et juger les procès de ses sujets, écoutant tout avec patience, consultant dans les cas difficiles le sénéchal de Joinville ou quelque autre homme sage. Souvent un mot l'éclairait, et lui inspirait une bonne mesure. L'abbé de Cluny, désirant lui parler d'une affaire, lui avait amené deux magnifiques chevaux. « Eh ! dit l'un, ne l'avez-vous pas mieux écouté que « s'il n'eût rien offert ? » — « C'est possible, dit saint « Louis, » et aussitôt il défend à tous officiers, juges, sergents, de recevoir désormais des présents, d'acquérir des terres ou de marier leurs enfants sans son consentement. Mécontent des barons, qui négligeaient de venir à sa cour ou parlement, il leur substitua des fils de bourgeois, studieux élèves de l'université de Paris, connaissant à fond et le droit romain et le droit canon. Quant aux baillis ou prévôts, jugeant pour le Roi, ils ne préleveront aucune amende, ne prononceront aucun jugement, sans l'avis des bonnes gens de l'endroit. Trêve aux combats judiciaires ; plus de ces vieilles épreuves germa-

niques du feu et de l'eau bouillante, qui, à moins d'un miracle, assurent le triomphe de la force ou de la supercherie. A leur place, l'équité, la raison et la preuve par témoins sous la foi du serment. 1268

CXL. Grâce à ces lois protectrices, les terres du Roi, jadis mal peuplées, eurent la préférence sur celles des seigneurs; la population et les revenus du trésor doublèrent. Jusque-là Paris était un repaire de larrons, et les rues, la nuit venue, de véritables coupe-gorge. Considérant l'impunité comme le juste profit d'une place payée cher, les amis du prévôt étaient les premiers à voler, piller, tuer. A Paris, comme ailleurs, cet abus disparaît, et la prévôté passe gratuitement au sage Étienne Boileau, soldat de la dernière croisade. Par ses soins la capitale est purgée de brigands. Chaque soir, la cloche du couvre-feu avertit les habitants de rentrer chez eux : les travaux cessent; les portes se ferment; au milieu de la ville, qui dort en sécurité, plus d'autre bruit que celui des bourgeois du guet, qui, dans leurs rondes nocturnes, ramassent les vagabonds, arrêtent les voleurs, préviennent les incendies. Chacun est de garde à son tour, à moins que sa femme ne soit malade ou ses affaires en danger. Une surveillance spéciale s'exerce sur les tavernes ou cabarets, destinés aux étrangers en passage et non aux ouvriers fainéants, ni aux gens sans aveu. Tout pauvre qui les fréquente sera banni de la ville. En même temps sont rédigés par le prévôt, sous le nom d'Établissements, les vieux usages des corps de métiers, glorieux monument des

1263 associations chrétiennes, où la charité, victorieuse de l'égoïsme, pourvoit avec sollicitude aux besoins des apprentis, des orphelins et des veuves, fixe les heures et le prix du travail, et assure à l'ouvrier une existence honnête et un repos nécessaire. Le garçon boulanger lui-même jouira de son dimanche, et ce jour-là les plus grands seigneurs mangeront du pain rassis.

CXLI. Pendant qu'il se purifie au dedans, Paris s'entoure au dehors d'une ceinture de nouveaux couvents, citadelles de la prière et de la pauvreté. Le Roi donne Longchamps aux Clarisses, filles de saint François, Charenton aux Carmes déchaussés; les Augustins s'établissent à la porte Montmartre, les Blancs-Manteaux et les frères de la Sainte-Croix à la porte du Temple. Partout s'élèvent des hôpitaux, des léproseries; le vieil Hôtel-Dieu, fondation du VII^e siècle, se répare et s'agrandit, et saint Louis bâtit les Quinze-Vingts pour trois cents pauvres soldats, qui ont eu les yeux crevés par les Sarrasins.

CXLII. Toutefois, bien que nombreux et riches, les hospices ne sont que les vastes et détestables casernes de la misère, sans la charité qui, veillant au chevet de chaque malade, remplace pour lui les soins d'une mère ou d'une femme bien-aimée. En ces temps de ferveur, les tiers-ordres de Saint-Dominique et de Saint-François se disputaient cette héroïque mission, et les plus riches seigneurs, les plus nobles dames venaient avec les bons bourgeois se relever au lit des pauvres. Quelques prêtres ou quel-

ques religieuses suffisaient pour les diriger, et, quant aux orphelins et aux enfants trouvés, exposés dans les églises, qui le croirait? il n'était pas question pour eux d'asiles ni d'hospices, tant les bonnes âmes se disputaient l'honneur de les recueillir à leur propre foyer. Tertiaire de saint François, admirateur de sainte Élisabeth, dont il aimait à embrasser le fils, saint Louis sentait que la charité ne se décrète que par l'exemple, et mettait lui-même la main à l'œuvre. Chaque vendredi, il visitait les hôpitaux, pensait les blessés, et consolait les infirmes; il nourrissait, tous les jours, une centaine de pauvres à sa table, les servait de ses mains en Avent et en Carême, et, le Jeudi-Saint, leur lavait les pieds, au grand étonnement de sa cour.

CXLIII. Si, à l'exemple de Jésus-Christ, saint Louis aimait, soignait, caressait les pauvres, quand il s'agissait de faire honneur à son Sauveur lui-même, sa munificence ne connaissait plus de limites. Pour renfermer la couronne d'épines, un clou et un morceau de la vraie croix, venus de Constantinople, il construisit cette Sainte-Chapelle, merveille de l'art gothique, où la pierre, tissée par le sculpteur en un réseau léger, parée de couleurs aussi douces que vives, se découpe en simple et pure ogive, et où, changeant l'azur du ciel en mille teintes magiques, le verre des grandes fenêtres marie ses éblouissants tableaux aux mosaïques des murailles. Les bonnes villes suivent cet élan; Rouen, Chartres, Amiens, Bourges, Reims, Strasbourg, élèvent leurs superbes cathédrales, œuvres

1263 séculaires de foi et de piété. Les plans des premiers architectes sont débordés ; les roses et les fenêtres grandissent ; les colonnes s'allongent ; les voûtes s'é-lèvent ; tout s'élançe vers le ciel, depuis le moindre clocheton jusqu'à l'audacieuse flèche qui se perd dans les nuages. A d'autres le marbre précieux, les bois parfumés, l'or et les pierreries ; les églises gothiques ont seules cette inimitable vie que l'amour donne à la pierre.

CXLIV. Sous ces voûtes sonores coulent à flot la musique et la poésie. Aux vieux chants ambrosiens ou grégoriens se mêlent les proses d'Innocent III, les hymnes de saint Thomas d'Aquin, les chants d'amour des Franciscains, mélodies fraîches et pures, qui, toujours en harmonie avec le sujet, emploient les richesses variées de l'art grec. Tantôt le lugubre *Dies iræ* évoque sur le cercueil des morts l'appareil du jugement dernier ; tantôt la complainte du *Stabat* révèle les douleurs de Marie, debout au pied de la croix ; tantôt, enfin, dans le majestueux office du Saint-Sacrement, les fidèles rassurés adorent et chantent le Fils de la Vierge, le pain des voyageurs, compagnon et soutien de leurs misères avant d'être leur juge. Ainsi l'art chrétien était complet, et, à leur berceau, les peuples du Nord, portés sur les ailes de la foi et de l'amour de Dieu, pouvaient hardiment défier les palais enchanteurs et les délicieux jardins des Arabes.

CXLV. Même contraste dans les sciences. Tandis que, sous la main de fer de leurs soudans, les Orientaux brillaient surtout dans les choses positives et

matérielles, mathématiques, géographie, astronomie, chimie, médecine, saint Thomas d'Aquin mettait la dernière pierre au magnifique édifice de la théologie chrétienne, science maîtresse, qui, commandant à tous et n'obéissant à personne, sère d'elle-même et paisiblement assise au sommet des choses, pouvait de là, plus tard, explorer librement le monde des esprits et le monde des corps, fidèles miroirs du monde moral. Dans ses décrets immuables, nulle faiblesse pour les souverains de la terre. Les rois sont les serviteurs des peuples, les premiers soumis aux lois de leur pays, ne percevant que des impôts librement consentis, respectant les libertés et privilèges de chacun. S'ils abusent de leur pouvoir, il est permis, il est juste de se défaire d'un tyran, droit suprême, de tout temps exercé, souvent exploité par la haine ou par l'ambition, mais sans danger pour les peuples, qui, soumis au jugement de l'Église, attendent que le Père des fidèles, les déliant de leur serment, ait rayé leur souverain du nombre des chrétiens. Maudites par le cynique Frédéric II dans ses harems de Naples et de Sicile, ces doctrines se publiaient sans obstacle à l'université de Paris, sous ce roi passionné pour le bonheur de son peuple, qui eût mieux aimé, disait-il à son fils, laisser le royaume à un étranger, à un Écossais, que de le voir dépérir aux mains de sa famille.

CXLVI. C'était à Paris, aux collèges Saint-Jacques et de l'Observance que le Sicilien saint Thomas d'Aquin et le Toscan saint Bonaventure avaient fait leurs

1263 études sous Albert le Grand et sous Alexandre de Ha-
les, venus de Cologne et de Gloucester. A peu près eu
même temps, ces deux glorieux émules avaient pris le
bonnet de docteur et succédé à leurs maîtres. L'un,
véritable puits de science, faisait des commentaires
sur Aristote, sur Pierre Lombard et sur l'Écriture-
Sainte ; l'autre, brûlant d'un amour séraphique, écri-
vait la Pauvreté du Seigneur Jésus, le Chemin de
l'âme vers Dieu, le Miroir de la Vierge Marie. Tous
deux venaient souvent s'asseoir à la table de saint
Louis. Bonaventure y était gai, candide, simple
comme un enfant. Thomas, distrait et rêveur, y pour-
suivait encore le fil de ses arguments ; un jour, ébran-
lant d'un grand coup de poing la table royale, il s'é-
cria : « En voici un fameux contre les manichéens. »
Et son prieur de se morfondre en excuses pour lui.
Le Roi ne fit qu'en rire, et, sur l'heure, une plume fut
apportée pour ne pas laisser perdre l'argument.

CXLVII. Toutefois, saint Louis n'aimait pas à
table les efforts et la contention d'esprit, et, bien que
ne buvant jamais de vin pur, il donnait l'exemple de
la gaieté, encourageant les joyeux propos, les plai-
santeries et les naïfs ébats de l'esprit français. A ses
yeux déjà la France était le pays du bon sens et non
des subtiles controverses, et il citait volontiers le trait
d'un vieux chevalier qui, pour confondre des rabbins
prêts à pérorer en public, avait dégainé son sabre, et
les avait menacés de les percer d'outre en outre s'ils
ne prenaient la clef des champs. Voilà, pensait saint
Louis, l'honneur et la réponse que mériteraient plus

d'une fois les lâches et perfides séducteurs des peuples. Aussi, fort de sa sincérité et de son désintéressement, il réprimait sévèrement les outrages publics des hérétiques et des blasphémateurs, et protégeait par ses lois la puissance et la majesté du culte, sans se douter qu'aux mains de ses neveux ces armes dangereuses, retournées contre l'Église, serviraient à l'opprimer, et que, sous prétexte d'hérésie, quiconque aurait déplu, Pape, religieux, chevalier, serait livré à la justice, aux tortures et au bûcher. Pour le moment, terrassés par l'éblouissante expansion de la vérité catholique, les derniers Albigeois se rétractaient; si quelque obstiné essayait encore de soulever les passions de la multitude, il ne trouvait plus de partisans, et expiait seul sa mauvaise foi et sa révolte sans prétexte.

CXLVIII. Il semble venu ce moment toujours désiré, où la vertu sur le trône gouvernera le monde, dirigera la science et les arts, et exercera sur toutes choses un empire incontesté. L'éducation de la France est achevée. L'obéissance, la chasteté, la pauvreté, pénétrant dans ses mœurs, en ont fait la terre sacrée du travail libre, de la famille chrétienne, de la charité et de la fraternité volontaires. Tandis que docteurs et architectes, peintres et sculpteurs, évêques proscrits et Papes fugitifs s'assemblent des quatre coins du monde sur ce sol libre, l'épée de ses soldats a reconquis Jérusalem et Constantinople. Qui, des fils de saint Louis, des successeurs d'Innocent III, des enfants de saint Dominique et de saint François, osera le pre-

1263 mier trahir sa mission? Réunis, qui pourra leur résister?

CXLIX. Tel n'est point pourtant le cours des choses humaines. La vertu y perdrait son plus beau titre de gloire qui est d'être haïe, humiliée, opprimée, persécutée, et de triompher dans sa faiblesse. C'est en soutenant des luttes de géants que Grégoire le Grand et Innocent III, saint Colomban, saint Boniface et saint Bernard ont régné; ils sont morts calomniés, exilés ou martyrs; et maintenant, parvenus à l'âge mûr, les peuples auxquels l'Église a donné science, richesse, liberté, vont tourner cette vigueur contre leur mère et apprendre par une triste expérience ce que deviennent tous ces biens, sans la sainteté qui en est l'âme.

CL. Qui le croirait? le mal éclate partout à la fois. Vaincus en apparence, les instincts païens, qu'a ressuscités Mahomet, reprennent une nouvelle force au cœur même de l'Occident. Sans parler des renégats traîtres à leur foi, le Prophète a exercé sur les croisés un charme fatal, et leur a inoculé une lèpre morale, plus triste et plus contagieuse que celle des corps. Au moment de succomber devant la douce autorité du Saint-Siège, le despotisme des kalifes revit en des princes jaloux d'asservir le pouvoir spirituel; la polygamie, qui n'ose se produire au grand jour, se cache dans le désordre des mœurs; les esclaves reparais-
sent sur les bancs des galères, et ce paganisme renaissant sauve l'islamisme à son déclin. En une nuit, l'empire français de Constantinople, mal gardé par une faible garnison, retombe entre les mains des

Grecs, et le dernier Empereur, Baudouin, fils de Pierre de Courtenay, revient en mendiant dans sa patrie. Tandis que Templiers et Hospitaliers ensanglantent l'Orient de leurs dissensions meurtrières, les Turcs reprennent la belle Antioche, tuent dix-sept mille habitants, en emmènent cent mille en esclavage. Les avides Tartares jettent le masque, chassent les missionnaires, envahissent la Russie, et menacent les bords mêmes du Danube. Toujours alliés des Sarrasins, les enfants de Frédéric II accablent l'Italie de cruautés sans exemple, et le Pape épouvanté offre au premier venu le royaume des Deux-Siciles.

CLI. Saint Louis n'acceptant ni pour lui ni pour ses fils, moins scrupuleux, son frère, le tyran de la Provence, le cruel et ambitieux Charles d'Anjou, entre en Italie, gagne une bataille, et fait tomber sur un échafaud la tête du jeune et infortuné Conradin. Le nouveau souverain est pire que ses devanciers. Malgré les instances du Pape, les amis des vaincus sont proscrits, leurs biens confisqués ; tout devient la proie de quelques satellites provençaux. En quelques années ils auront tout dévoré, et ne trouveront plus que d'implacables ennemis. Non content de cette conquête, Charles d'Anjou se fait nommer vicaire du Saint-Siège en Italie, acheminement vers la pourpre impériale, et hésite entre l'Empire d'Allemagne et celui de Constantinople. Le Pape, uni à sa cause, perdait le respect et l'amour des peuples, et ne semblait plus occupé que de tout dominer par la dure épée des Français. Ce fut bien pis quand le frère de saint

1268 Louis, corrompant ou menaçant les cardinaux, fit monter sur le Saint-Siège ses propres créatures. Alors, ô douleur ! la cour de Rome, qui disposait pour les croisades des armes et des richesses de l'Europe, et qui avait déjà effrayé plus d'une âme sainte par les abus inhérents à ces vastes entreprises, devint un scandaleux marché de faveurs et de grâces.

CLII. Saint Thomas d'Aquin était bien près de mourir, peut-être empoisonné par Charles d'Anjou ; saint Bonaventure allait le suivre, après avoir consumé ses jours à étouffer les dissensions intestines de son ordre. Encore moins unis entre eux, les ordres mendiants en étaient venus à de telles rivalités que le Pape et le Roi n'avaient pas été de trop pour les apaiser. Quant au clergé de France, renonçant à être puissant par ses vertus, il prétendait le devenir par l'influence de saint Louis, cherchait à se venger des seigneurs, et prenait prétexte de la piété du Roi pour lui faire mille demandes envahissantes, auxquelles il lui fallait sans cesse résister. Ainsi, au milieu d'une paix douce et profonde, les choses prenaient un triste aspect, et saint Louis, au faite du pouvoir, pressentait de grandes calamités, et en apercevait les signes avant-coureurs dans sa famille et dans l'Église, parmi ses amis les plus chers. Hélas ! sans les hommes de cœur qui les animent, que sont les plus belles institutions, sinon des mots pompeux et vides de sens, d'autant plus fragiles et menteuses que leur but est plus sublime.

CLIII. En face de cette lamentable décadence, saint

Louis ne douta pas du Dieu que les hommes trahis- 1268
saient, et, s'il n'était pas donné à un Roi plus qu'à tout
autre d'arrêter le torrent, il voulut du moins, ayant
vécu pour la cause du bien, mourir encore pour elle.
Quoique toujours faible et malade depuis sa captivité 1269
d'Égypte, il reprit la croix, essayant, une dernière
fois, de tourner contre l'ennemi commun les forces de
la chrétienté, et de réunir dans un fraternel accord
les richesses du clergé et la bravoure des chevaliers.
Mais ses meilleurs amis le virent avec peine recom-
mencer la guerre sainte. Très-peu le suivirent, et en-
core, chose inouïe pour des seigneurs, il fallut leur
assurer une solde en pays ennemi. Le fidèle Joinville
déclara qu'à son retour il avait trouvé ses domaines
en trop piteux état pour les livrer de rechef aux mal-
faisants sergents du Roi et du comte de Champagne.
Les ardents troubadours étaient découragés, et re-
prochaient à Dieu d'être content du triomphe de ses
ennemis; le clergé ne payait qu'en murmurant trois
décimes de ses revenus; enfin la Reine elle-même se
souvenait des périls de Damiette, et préférait rester.
Partout, des visages sinistres et consternés. Il n'y eut
que les bons bourgeois de Paris qui fêtèrent encore
une fois leur Roi et son fils Philippe le Hardi, fait
chevalier pour la croisade. Une semaine se passa en
jeux et en tournois, et toutes les maisons se parèrent
le jour de bannières et de tapisseries, le soir de lan-
ternes aux mille couleurs.

CLIV. Cependant le moment des adieux approchait. 1270
Inébranlable dans son dessein, ferme au milieu des

1270 larmes de tous, saint Louis fit son testament, laissa quatre mille livres à sa femme Marguerite, dix à sa fille Agnès, confia les rênes de l'État à l'abbé de Saint-Denis; puis, d'un pas courageux, il sortit de son palais, pieds nus, avec le bourdon de pèlerin, alla entendre une dernière messe à Notre-Dame, et reprit cette fatale route d'Aigues-Mortes, qui l'avait déjà mené à de si grands malheurs.

CLV. Nul ne savait où se dirigerait l'expédition. Tremblants au seul renom de bravoure de saint Louis, les souverains musulmans lui avaient tous envoyé des ambassadeurs pour détourner sa colère. Plus adroits, les Turcs de Palestine adressèrent des présents à Charles d'Anjou, et s'assurèrent de ses bonnes dispositions. Ce prince égoïste, désireux de se venger des pirates barbaresques, qui ravageaient les rivages de Provence et de Sicile, représenta à son frère que le grand tort était d'avoir jusqu'alors négligé la côte d'Afrique, que le prince de Tunis serait facile à convertir, sinon à renverser, et que ses États étaient la vraie route, la clef de l'Égypte. Peu habile à soupçonner des ruses dont il était incapable, le Roi se laissa persuader, et mit à la voile pour Tunis. Le jeudi avant la fête de sainte Madeleine, au plus fort des chaleurs de juillet, les Français débarquèrent sur les ruines de l'antique Carthage, à cinq lieues de Tunis. Le prince musulman annonça qu'il viendrait leur demander un baptême de sang à la tête de cent mille hommes. En attendant, il les fit harceler par des bandes avides et infatigables, et acheva de ravager

cette terre brûlante, si déchue de son ancienne splendeur. 1270

CLVI. Manquant d'eau et nourris de viande salée, les croisés souffraient cruellement. La peste recommença. Malgré les soins qu'il leur prodiguait, saint Louis vit les plus braves succomber l'un après l'autre, et parmi eux son cher fils Jean Tristan, souvenir de Damiette. Puis il tomba lui-même, atteint d'une fièvre mortelle. Couché dans sa tente et paisible en face de la mort, il reçut encore les ambassadeurs de Constantinople, vit tous ses soldats, et fit à chacun de ses enfants de touchants et solennels adieux.

CLVII. Il s'entretint surtout longuement avec son fils aîné, Philippe le Hardi, lui communiquant une dernière fois les désirs de son cœur : « Cher fils, premièrement aime Dieu de toute ton âme ; car, sans
« cela, nul ne peut rien valoir. Plutôt que de faire péché mortel, laisse prendre ta vie et hacher tous tes
« membres. Si Notre-Seigneur t'envoie persécution ou
« maladie, remercie-le, et souffre débonnairement ;
« s'il t'envoie prospérité, remercie-le humblement, et
« garde-toi de l'orgueil. Cher fils, aime et honore ta
« mère, et sois enclin à croire ses conseils ; cherche
« le bien de tes frères, et tiens-leur lieu de père.
« Cher fils, aie le cœur compatissant envers les
« pauvres et les affligés, et, suivant ton pouvoir,
« soulage-les volontiers d'aumônes ou de consolations. Si tu as malaise de cœur, dis-le à ton
« confesseur ou à tout autre ami loyal, et, pour être
« plus en paix, ne fais que choses que tu puisses dire,

1270 « Cher fils, sois si bon en toutes choses que tu te
« montres reconnaissant des bontés de Notre-Sei-
« gneur ; s'il t'accorde l'honneur de gouverner le
« royaume, sache être digne de la sainte onction-des
« Rois de France, et prends soin d'avoir les qualités
« d'un Roi. S'il advient querelle entre un pauvre et un
« riche, jusqu'à ce que tu saches la vérité, soutiens
« plutôt le pauvre. S'il advient que tu aies toi-même
« querelle avec autrui, soutiens devant ton conseil
« la plainte de l'étranger, et méfie-toi des flatteurs.
« Cher fils, sois toujours dévoué à l'Église de Rome
« et à notre Saint-Père le Pape, et porte-lui respect et
« honneur comme à ton père spirituel. Défends de
« toute violence et secoure volontiers les gens de re-
« ligion, encore qu'ils te fassent tort ; car il vaut
« mieux souffrir dommage que de le faire à la sainte
« Église. Cher fils, prends garde qu'il y ait bons bail-
« lis et bons prévôts en ta terre, et que bonne justice
« se fasse ; donne volontiers pouvoir aux gens de
« bonne volonté, qui en savent bien user ; car tu es
« responsable de ceux qui reçoivent de toi l'autorité.
« Cher fils, mets grande entente à ta dépense, et aie
« soin que tes deniers soient levés justement et em-
« ployés à bon usage. Défends-toi autant que possible
« d'avoir guerre avec nul chrétien, et, si c'est guerre
« raisonnable, et que tu aies sommé le malfaiteur, aie
« bien soin que les pauvres gens, qui n'en sont pas
« coupables, ne souffrent ni dommage ni incendie.
« S'il survient guerre ou débat dans ta terre, mets-toi
« en peine de l'apaiser. Cher fils, je te donne toute la

« bénédiction qu'un père peut donner à son fils, et je demande à Notre - Seigneur Jésus - Christ la grâce qu'il soit servi et honoré par toi. »

CLVIII. En quelques instants le saint Roi avait donné à son fils le secret de sa vie, immortelle leçon pour les souverains de tous les temps. Après avoir reçu le viatique et l'extrême-onction, il passa encore une nuit à louer Dieu et à prier pour son armée. Le matin, il perdit la parole ; mais il regardait encore les gens d'un œil débonnaire. Couché sur la cendre, revêtu d'un cilice, il attendait la mort en souriant, et, au moment d'expirer, il retrouva la voix pour s'écrier : « Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je vous adorerais dans votre saint tabernacle. » C'était le lundi 25 août, à trois heures après midi.

CLIX. Il était mort ce bon Roi, qui aimait la France comme la prunelle de ses yeux, et bientôt arriva dans toutes les églises du royaume la lettre funèbre, où son fils racontait au clergé et à tous les gens de bien les derniers jours et les dernières vertus de ce père adoré. Si le deuil fut grand en France, il ne fut pas moindre à Carthage, dans cette armée sans chef, décimée par la peste, maudissant la perfidie de Charles d'Anjou. Vainement quelques braves parlaient de venger le Roi et de prendre Tunis. Le Roi de Sicile, gagné par de magnifiques présents, conseilla le premier d'abandonner l'entreprise dont il était l'auteur, et le grand nombre, pressé de fuir cette terre funeste, fut de son avis. Le prince de Tunis se déclara tributaire de Charles d'Anjou, paya une grande somme d'argent et

1270 promit la liberté aux chrétiens dans ses États. A ces conditions, les croisés s'embarquèrent, et firent voile vers la Sicile. Une tempête affreuse les surprit en vue des côtes ; dix-huit gros vaisseaux périrent, quatre mille personnes furent noyées. Pendant que l'avidé Charles ne songeait qu'à recueillir et à confisquer les débris du naufrage, et à retenir les croisés pour conquérir la Grèce, la peste continuait à faire des victimes. A peine débarqué, le Roi de Navarre expirait avec sa femme et son enfant. Philippe le Hardi, malade lui-même et pressé de rapporter en France les ossements de son frère et de son père, put y joindre bientôt ceux de sa jeune épouse, morte en Calabre d'une chute de cheval. Un peu plus loin, Alphonse de Poitiers et sa femme succombaient en Toscane. Enfin, à travers cette route semée de morts, Philippe arriva aux Alpes, passa le Mont-Cenis, et revint à Paris par la Bourgogne et la Champagne. Lui-même porta à Saint-Denis les restes de son père, au milieu d'une multitude en larmes.

CLX. Ce n'était pas seulement un homme qui était mort. Avec lui finissait toute une époque de foi vigoureuse et de généreux amour ; avec lui s'éteignaient l'esprit de la chevalerie, les libertés du moyen âge, le génie des croisades. Si la croix resta le signe de l'honneur sur la poitrine des braves, si la guerre sainte, mille fois plus riche en poésie que le siège de Troie, retrouva un écho lointain dans les chants des poètes chrétiens, les Turcs n'en reprirent pas moins le cours de leurs désastreuses conquêtes ; les cata-

mités retenues par saint Louis déchaînèrent leurs ravages, et il fallut six siècles avant que la France eût châtié les pirates barbaresques. Tandis que Saint-Denis recevait les reliques de saint Louis, Toulouse allait posséder celles de saint Thomas d'Aquin, Lyon celles de saint Bonaventure. Les peuples, pour se consoler, entourèrent d'un tendre culte ces restes bien-aimés, et leur longue reconnaissance les fit jouir encore en souvenir des beaux jours qu'ils ne devaient plus revoir. 1270

LIVRE IV.

PHILIPPE LE BEL. — GUERRES DES ANGLAIS.

1270. — 1483.

I. Par ses vertus et par son désintéressement, saint Louis avait fait de la France le pays le plus heureux, le plus uni, le plus peuplé de la terre. Alors que la vaste succession de Frédéric II, ouverte par ses crimes aux

1270 ambitieux de toute l'Europe, livrait l'Allemagne aux interminables secousses du régime électif et à tous les maux du Bas-Empire, saint Louis laissait à ses enfants et à ses neveux un nom vénéré, captivant la confiance et l'amour non-seulement des Français, mais encore des nations les plus lointaines. Nulle part la force héréditaire de la famille chrétienne n'avait jeté de si fortes racines. Aussi la France avait-elle repris dans le monde une prépondérance incontestée, dangereux privilège, dont elle allait user pour le bien ou pour le malheur de tous. De plus, la mort sans enfants d'Alphonse de Poitiers venait de réunir définitivement à la couronne les vastes domaines des comtes de Poitiers et de Toulouse. Philippe le Hardi mariait son fils aîné, Philippe le Bel, à Jeanne, l'unique héritière de la Champagne et de la Navarre. Ainsi se complétait l'unité de ce beau royaume, dont deux siècles de croisades n'avaient pu tarir les armées, et qui semblait capable de tout entreprendre.

II. Philippe le Hardi était honnête, brave, respectueux pour la mémoire de son père, mais pas à la hauteur du rôle qui lui était confié ; il n'avait ni le génie d'un grand homme, ni le dévouement d'un saint. Le mariage de son second fils fut malheureux : Charles de Valois épousa la fille de Charles d'Anjou ; elle lui rapportait en dot l'Anjou et le Maine, mais aussi les funestes instincts et l'ambition démesurée de son père. Cet homme, fatal à saint Louis, devait être le mauvais génie de ses enfants. Sa seule pensée était de faire servir à ses conquêtes égoïstes les forces et le prestige

de la France. Sot instrument de son ambitieuse poli- 1270
 tique, Philippe le Hardi se laissa aller à la tentation 1275
 de jouer en Espagne le rôle dominateur de Charles en
 Italie, et attaqua le roi d'Aragon, ennemi du Pape,
 vieil ami des Albigeois, mais dont le véritable grief
 était de prétendre secrètement au trône des Deux-
 Siciles. Par la Navarre, promise à son fils, Philippe
 avait un pied au delà des Pyrénées. Une fois en Es-
 pagne, à droite de l'Aragon, s'étendait devant lui, des
 montagnes des Asturies au royaume de Grenade, la
 vaste Castille que, de son vivant encore, Alphonse le
 Sage avait cédée à son fils. Ce prince, on le sait, avait
 épousé la fille de saint Louis, et, avec l'appui de ce
 puissant beau-frère, Philippe se flattait de venir faci-
 lement à bout de l'Aragon, et de reporter, comme
 Charlemagne, la frontière française aux bords de
 l'Èbre. Malheureusement le prince castillan mourut
 à la fleur de l'âge, laissant des enfants au berceau,
 un frère avide et sans conscience, et son père tout
 occupé de prétentions chimériques à l'Empire d'Alle-
 magne. Secrètement soutenu par l'Aragon, l'usurpa-
 teur Sanche détrôna son vieux père, chassa ses ne- 1282
 veux, et fit essuyer une défaite aux Français accourus
 à leur secours.

III. En même temps survenait un affreux désastre 1284
 en Sicile. La brutalité des Provençaux avait poussé à
 bout les habitants. Secrètement excités par les pro-
 messes et l'argent du Roi d'Aragon, ils se soulevèrent
 en masse, et massacrèrent tous les Français. L'explo-
 sion commença un dimanche, à la sortie des vêpres ;

1284 de là le nom de Vêpres Siciliennes. L'île entière se donna aux Espagnols. Vainement Charles d'Anjou essaya d'y rentrer ; sa flotte ne put aborder, et il mourut peu après de chagrin et de honte, laissant en face de Naples une dynastie rivale et entreprenante, qui à la Sicile devait bientôt joindre la Sardaigne.

IV. Toujours prêt à le soutenir, Philippe le Hardi avait reporté ses armes sur l'Aragon et assiégé Pampe-lune. Le Pape, bénissant cette entreprise comme une guerre sainte, avait excommunié le Roi d'Aragon, prononcé sa déchéance et donné sa couronne au second fils du Roi de France, à Charles de Valois, gendre de Charles d'Anjou. Mais il fallait exécuter la sentence. La dysenterie se mit dans l'armée fran-
1285 çaise. Le Roi lui-même en mourut sans avoir rien accompli, laissant ses neveux dépouillés de la Castille et son fils chassé d'Aragon. Philippe le Bel, pressé d'en finir, continua la guerre juste assez pour faire avec l'Espagne une paix acceptable.

V. Enfants d'un honnête homme, mais non plus d'un saint, les fils de Philippe le Hardi étaient bien déçus des vertus de leur aïeul. Quoique jeune en-
core, le Roi Philippe le Bel était déjà plein de ruse, d'avidité, d'avarice. Non content d'avoir marié son fils à l'héritière de Franche-Comté, il profita des
1290 troubles de l'Empire pour s'emparer de la grande et commerçante ville de Lyon, et, sa convoitise croissant avec le succès, il trama de dépouiller son propre vassal le comte de Flandre.

VI. Pendant ce temps, son frère Charles de Valois,

chassé d'Espagne, mais digne gendre de Charles d'Anjou, se faisait nommer vicaire du Saint-Siège en Italie, ne désespérait pas de s'y faire une couronne à la faveur des guerres civiles, et poussait, lui aussi, ses prétentions jusqu'à la pourpre impériale. Un de ses neveux avait hérité de la Provence et de Naples, l'autre allait recevoir du Pape le trône vacant de Hongrie. Que ne fût pas devenue cette maison, si l'un de ses membres eût possédé l'Empire? L'occasion était belle. Après d'affreux malheurs, l'Allemagne cherchait une famille sous qui elle pût enfin se reposer. Rodolphe de Habsbourg, en qui elle avait espéré, venait de mourir excommunié, plus occupé d'amasser des écus et d'établir les siens en Autriche, que de se dévouer aux affaires de l'Empire et de la chrétienté. Son fils, Albert d'Autriche, était détesté, pour sa cruauté et sa tyrannie, des Suisses eux-mêmes, vieux sujets de ses aïeux; après avoir excité la révolte de ces courageux montagnards et perdu les trônes de Bohême et de Hongrie, il allait périr assassiné. Où trouver mieux que la race de saint Louis? L'aveugle Charles de Valois crut tout enlever par la force, saccagea Florence, souleva l'Italie, se mit à dos le Pape, et se perdit sans retour. Les peuples repoussèrent en les maudissant ces princes qui, au lieu d'une douce fraternité, ne leur promettaient qu'une unité de fer sous des mains cruelles et intéressées.

VII. Déjà la chrétienté tout entière reprochait à ces enfants de saint Louis, parlant toujours de croi-

1290. sade et ne partant jamais, la chute et la ruine des
dernières colonies d'Orient. Laodicée et Tripoli
1291 venaient de tomber au pouvoir du sultan d'Égypte ;
Ptolémaïs, assiégée par des forces terribles, était
aux abois. Abandonnée de l'Occident, désertée par le
Roi de Chypre, cette malheureuse ville, qui avait coûté
tant de sang à Philippe-Auguste et à Richard Cœur-
de-Lion, n'avait plus pour défenseurs que les che-
valiers du Temple et de l'Hôpital. Après une résis-
tance héroïque et deux assauts repoussés, il fallut
céder. Les habitants furent massacrés, les églises
rasées, la ville détruite, et, pendant que Tyr, Sidon,
Beirout, ouvraient leurs portes au vainqueur, les dé-
bris des Hospitaliers et des Templiers vinrent triste-
ment débarquer les uns sur les côtes de Naples, les
autres sur celles de Sicile. Ainsi était tombée, sans
secours, l'œuvre de Godefroi et de saint Louis, un
empire qui comptait quatre-vingts villes et d'innom-
brables châteaux.

VIII. Pourtant c'était le moment où les Tartares,
revenus à des sentiments plus doux, offraient de
nouveau leur alliance contre les Musulmans, et où,
dépeuplant par leur émigration les cloîtres d'Occi-
dent, les frères voyageurs en Jésus-Christ, Francis-
cains et Dominicains, évangélisaient la Géorgie, la
Perse, la Crimée, les plaines de la Mongolie, péné-
traient jusqu'à Pékin, et fondaient quatre évêchés au
cœur de la Chine. La chute des chrétientés d'Orient
fut un coup mortel pour ces admirables missions,
encore tout animées du feu de ce grand siècle, mais

condamnées à succomber bientôt faute d'apôtres. 1291
 Tout ce qui faisait naguère l'orgueil et la joie des cœurs généreux, penchait vers un commun déclin. Si la fleur s'était fanée, à qui s'en prendre sinon à la tige corrompue qui la portait, aux princes dégénérés, au clergé sans vertus, aux seigneurs avides, qui gouvernaient la France et qui dominaient le monde?

IX. Tout à coup avait surgi un espoir inattendu. Après un interrègne de vingt-sept mois le Saint-Siège, auparavant occupé par des pontifes faibles ou serviles, venait d'échoir à un vénérable ermite, ayant le renom d'un saint, à Célestin V, fondateur de l'ordre des Célestins. Ce qui restait de cœurs patriotiques et vertueux salua cet avènement avec allégresse. Un Franciscain, de ceux qui gardaient encore l'esprit primitif d'amour et de pauvreté, le frère Jacques de Todi, se fit l'interprète de tous, et, en vers chaleureux, annonça au nouveau Pape ce qu'on attendait de lui, la réforme de l'Église et des ordres religieux, la liberté de l'Italie, la restauration de l'Empire et la reprise des croisades. L'espoir ne fut pas long : 1293
 effrayé du fardeau, Célestin ne se sentit pas les épaules assez fortes ni la main assez sûre. Il reprit sa robe d'ermite, et un ami des Français, l'ambitieux 1294
 Boniface VIII, lui succéda, accusé publiquement de l'avoir fait abdiquer.

X. Le nouveau Pape mit de côté les projets de son prédécesseur. Plus de réforme de la cour de Rome ni des ordres religieux ; plus de croisade pour déli-

1294 vrer la Terre-Sainte. Tout dans l'Église reprit la pente d'une triste et facile décadence. Actif seulement en politique, Boniface VIII ne s'agitait que pour enlever la Sicile aux Aragonais et la rendre aux petits-fils de Charles d'Anjou, auxquels il donnait aussi la couronne de Hongrie. L'indignation déborda du cœur de frère Jacques. Aux chants d'espérance succédèrent des chants de colère. Il fut pris, jeté en prison, et y resta jusqu'à la mort de l'impitoyable pontife.

XI. Pendant qu'en Italie le parti français relevait ainsi la tête, redoublait de tyrannie, et forçait les cœurs honnêtes à invoquer l'appui de l'Allemagne ou de l'Aragon, les envahissements de Philippe le Bel en Flandre liguèrent contre lui l'Empereur et le Roi d'Angleterre. Avec son habileté ordinaire, Philippe le Bel battit séparément ses ennemis, s'empara de Bruges, promit tout ce que l'on voulut; puis, la paix faite, il attira dans ses filets le comte de Flandre, Gui de Dampierre', le jeta en prison à la tour du Louvre, et déclara ses États réunis à la France. Dans cet audacieux attentat, il comptait sur l'appui moral du Saint-Siège, qu'il regardait comme acquis à sa famille; car la liberté du plus grand vassal, comme celle de la moindre commune, était alors sous la protection de l'Église, et, si jadis Philippe-Auguste avait confisqué la Normandie, c'était sur un vassal excommunié, l'impie Jean-sans-Terre.

XII. Mais ce Pape dévoué, dont le Roi usait en toutes circonstances comme d'un instrument et d'un

serviteur, lui fit tout à coup défaut. Il faut dire que Philippe ne le ménageait guère, et que, depuis son avènement, il cherchait tous les moyens possibles d'étendre sa juridiction et ses revenus aux dépens de la justice et des biens de l'Église. Il n'y était que trop encouragé par les nobles, de père en fils jaloux du clergé, gardiens infidèles des libertés du pays, prêts à sacrifier leur propre avenir à d'aveugles rancunes. De plus il était excité par deux classes nouvelles, que l'étude du droit romain et les progrès du commerce venaient de mettre en évidence, les légistes et les financiers, liés par une égale antipathie contre l'Église. Les légistes, fils de bourgeois, d'autant plus arrogants qu'ils sortaient de plus bas, drapés dans leur toge romaine et dans leur petite science, ne songeaient qu'à faire du Roi un Empereur du Bas-Empire. Ils réclamaient l'omnipotence royale et la domination du clergé, comme Barbe-rousse et Frédéric II, au nom sacré du droit et de la justice. Au nom de l'intérêt parlaient les Juifs, longtemps seuls possesseurs des secrets de l'usure, toujours frappés d'impôts, mais toujours riches, souvent chassés du royaume et en même temps possédant l'oreille des grands et des rois, dont ils servaient et flattaient la cupidité. A leur école s'étaient formés d'abord les banquiers florentins et lombards, également célèbres par leurs gains monstrueux, puis quelques Français, encore peu nombreux, mais dignes de leurs maîtres par la science de l'usure et de la fausse monnaie, désireux de se venger de l'Église.

1299 qui les proscrivait, et de confisquer à leur tour les biens que l'économie et une longue possession consacraient en d'autres mains. Sous cette double influence, qui flattait son orgueil et ses convoitises, Philippe le Bel passa bientôt d'une politique astucieuse à un despotisme violent, cruel, avide, honteux et à d'incroyables excès.

XIII. Il commença par fortifier le Parlement ou cour de justice, instituée par saint Louis. Il en fit sortir tous les ecclésiastiques, et les remplaça, non par des nobles trop fiers pour le servir, mais par de souples et servils bourgeois. Il rendit leurs séances régulières, et ne s'occupa qu'à étendre leur autorité non-seulement dans ses domaines, mais dans ceux de ses vassaux. A l'exemple de ces juges royaux, il força tous les ecclésiastiques d'avoir dans leurs terres des juges laïques, en attendant qu'il pût y envoyer les siens. Passant au temporel, il frappa un impôt sur les donations faites aux églises, mit la main sur les bénéfices vacants, prit les régales de Laon, de Poitiers et de Reims, et, comme réponse aux avertissements du Pape, accueillit ses ennemis mortels, les Colonna, exilés des États-Romains pour leurs violences et leurs brigandages.

1300 XIV. Obsédé des exigences des Français, Boniface VIII pensa s'être assez acquitté envers eux, et, s'il leur devait la tiare, il ne crut pas juste de leur immoler jusqu'au bout ses devoirs et sa conscience. Il eut le courage, trop rare pour qui a mal commencé, de rompre avec ses complices et de vouloir

bien finir. Le siècle s'achevait, et, faisant appel à celui qui allait s'ouvrir, Boniface VIII, attristé, mais encore fier et puissant, convoqua solennellement à Rome les pèlerins du monde entier : indulgence plénière à quiconque viendrait à ce premier jubilé. Il y avait bien près de mille ans qu'avec Constantin l'Église avait inauguré son triomphe, et que ses saints haïs, persécutés mais toujours vainqueurs, gouvernaient le monde, et tenaient tête aux princes, aux sages, aux riches, conjurés. Il fallait se hâter de se réjouir à la veille des jours de deuil, et trois cent mille pèlerins, répondant à ce grand appel, vinrent des quatre coins de l'horizon protester de l'unité de leur foi et de leur respect pour le successeur de saint Pierre.

XV. Le plus illustre était un poète florentin, le Dante, naguère étudiant à l'Université de Paris, qui, outré des maux de l'Église, de la corruption et des souffrances du monde, se faisait l'écho de l'indignation générale. Comme bien d'autres, il avait nourri l'espoir de voir les peuples chrétiens unis non-seulement par une même foi, mais sous un même souverain, et, dans son livre *de la Monarchie*, il avait rêvé l'harmonie de tous les pouvoirs et de toutes les facultés de l'homme. Mais les violences de Charles d'Anjou et de Charles de Valois l'avaient aigri. Rejeté dans le parti allemand ou Gibelin, il était à la veille d'être exilé de sa chère patrie, et, avec le frère Jacques, alors captif au milieu de l'allégresse générale, il allait être une glorieuse et noble victime

1300 de l'amour de la patrie. A la vue de la corruption de Rome complice de la cruauté des Français, il conçut le plan d'un livre vengeur, où plaçant dans une autre vie l'unité, qui ne se pouvait réaliser ici-bas, il mettait sous le coup de la justice divine les papes simoniaques, les rois impies et tous ceux qui avaient brisé les plans de Dieu, dans un lieu d'expiation ceux qui, moins mauvais, avaient eu des instincts généreux et de pardonnables faiblesses, enfin dans l'empire pacifique et immuable du Ciel les cœurs magnanimes, généreux, qui avaient poursuivi comme lui les nobles destinées de l'humanité.

1302 XVI. Or, pendant qu'il trempait sa plume pour cette œuvre immortelle de son exil, les fêtes du jubilé faisaient place à de lugubres jours, et l'unité du monde chrétien, que Boniface VIII avait essayé de continuer aux mains des enfants de saint Louis, se brisait en un affreux désastre. Poussé à bout, le Pape demanda la liberté du comte de Flandre, l'exécution de la croisade promise, la restitution des biens des églises ; il nomma directement un homme dévoué à l'évêché de Pamiers, et l'envoya à Paris, chargé de ses plaintes et de ses reproches. Philippe le Bel le fit enlever sur la route comme traître à son autorité, mit ses serviteurs à la torture, et somma le Pape de le dégrader pour pouvoir le mettre à mort. Vainement Boniface réclame le prisonnier, et convoque à Rome pour le juger tout le clergé français. Le Roi fait brûler en place publique la bulle du Souverain-Pontife, saisit les biens de tous les évêques qui ont eu le courage de

passer les Alpes, et, pour répondre à cette convoca- 1302
tion ainsi qu'au jubilé de l'an 1300, il assemble à Paris,
sous le nom pompeux d'États-Généraux, les députés du
clergé, de la noblesse et des bonnes villes. Le clergé
hésite, et d'un côté cherche à apaiser le Roi, de l'autre
écrit au Pape pour s'excuser de n'avoir pu se rendre
à Rome ; les nobles, soutiens aveugles de la tyrannie
royale, s'abandonnent à leurs vieilles rancunes contre
l'Église, s'élèvent contre les abus, et réclament la col-
lation des bénéfices ; enfin, trop flattés d'être consul-
tés par le Roi, les bourgeois signent contre le Pape des
lettres toutes préparées.

XVII. Excommunié, mais d'autant plus irrité, Phi- 1303
lippe le Bel convoque un concile national, accuse le
Pape de simonie, d'hérésie, de sorcellerie, des crimes
les plus absurdes et les plus affreux, et chasse de
France les prêtres ou les religieux qui refusent leur
adhésion. Puis, avec cette rage que donne la cons-
cience du crime, il envoie en Italie, avec mission de
tout oser, le chef de bandits Colonna et le légiste
Nogaret, petit-fils d'un Albigeois. Ils achètent pour
dix mille florins un capitaine italien, et, avec trois
cents cavaliers, entrent à Anagni, où résidait Boni-
face VIII, aux cris de Vive le Roi ! Mort au Pape !
Boniface VIII avait quatre-vingt-six ans. Trahi par
le peuple d'Anagni qui se joint aux pillards, aban-
donné de ses serviteurs et de son neveu, qui s'évadent
lâchement, au bruit des portes et des fenêtres de son
palais qui tombent enfoncées il revêt le manteau de
saint Pierre, la couronne pontificale, et, les clefs et la

1303 crosse à la main, il se présente à l'ennemi. A ceux qui le somment d'abdiquer, il offre sa tête. Colonna le soufflète de son gantelet de fer; le misérable Nogaret l'insulte sans pitié; mais personne n'ose attenter à sa vie. Cependant ces humiliations, cette céleste patience, dignes du tribunal de Caïphe, ont remué plus d'un cœur. Ému, le peuple prend les armes, chasse les Français, et délivre l'infortuné vieillard. Il était trop tard : forte devant l'orage, sa vie resta comme brisée par un si grand effort; il mourut peu de jours après. Noble trépas, heureuses douleurs, qui expièrent son élection douteuse, et l'arrachèrent à l'éternel supplice auquel Dante l'avait condamné.

XVIII. Son successeur veut le venger, et excommunique les coupables; il mourra subitement empoisonné. Averti par cette résistance que la force ne suffit pas pour étouffer les courages, Philippe le Bel ne ménage ni or ni promesses pour s'assurer de la prochaine élection. Jadis, pour de moindres forfaits, Robert, Louis le Jeune, Philippe-Auguste, avaient fait pénitence, Henri IV et Frédéric II étaient morts misérablement déchus de leur couronne. Or, en face de ces incroyables attentats, la France se tut, complice de son Roi. Nulle croisade pour délivrer le père des fidèles; nulle croisade pour le venger. Les Templiers eux-mêmes, fidèle avant-garde de l'Église, ne firent qu'une secrète et timide protestation. C'était trop peu pour être entendus, assez pour être châtiés, et bientôt eux, et les prêtres, et les nobles, et les bourgeois al-

laient apprendre à quel Roi ils avaient permis de tout oser. 1303

XIX. La Flandre fournit les premières victimes. Philippe ne pouvait pardonner à ces riches marchands, moins souples que ceux de ses bonnes villes, d'être tristes de la captivité de leur comte et de lui faire une figure sombre. La méchante Reine Jeanne de Navarre n'était pas moins irritée contre ces grosses truies de Flamandes, immobiles sur son passage, si fières et si roides dans leur majestueux embonpoint. Expiant leur orgueil, ces nobles cités du Nord étaient gouvernées durement par les officiers du Roi, accablées de corvées et d'impôts. Si quelqu'un réclamait, il était traduit devant le Parlement de Paris, c'est-à-dire condamné. Un beau jour, sur un ordre d'arrêter les chefs des métiers, Bruges se souleva. La cloche étant gardée, les bourgeois tendirent des chaînes dans les rues, sonnèrent le tocsin avec des chaudrons, et, en quelques heures, douze cents cavaliers et deux mille sergents français furent massacrés aussi lestement qu'aux Vêpres Siciliennes. La révolte gagne Ypres, l'Écluse, Newport, Berghes, Furnes, Gravelines, et les rebelles en force s'avancent jusqu'à Courtrai. Seuls convoqués pour les combattre, les nobles de France, qui n'avaient dit mot en faveur de leur compagnon, le pauvre comte de Flandre, se firent une fête d'aller pourfendre ses fidèles sujets, et, bien sûrs de leur victoire, ils emportèrent des cordes pour pendre les prisonniers. Les Flamands n'avaient que de mauvaises piques forgées à la hâte, des pieux, des massues ;

1303 mais ils attendaient serrés les uns contre les autres, derrière un fossé profond. Les chevaliers se précipitèrent tête baissée, sans avoir vu le fossé, y tombèrent les uns sur les autres et y restèrent cloués sous le poids de leurs armures. Les Flamands n'eurent plus qu'à les assommer à coups de maillet. Comme trophée, quatre mille éperons dorés furent déposés dans la cathédrale de Courtrai.

XX. De là les vainqueurs allèrent brûler Téroouanne et assiéger Tournai. Philippe le Bel, plus habile que brave, sauva cette place par une ruse. Sous prétexte de négociateur, il obtint une trêve, et envoya aux Flamands leur comte octogénaire ; mais les conditions étaient inacceptables. Le vieillard fut le premier à les rejeter ; il bénit ses fils, remercia ses sujets, et revint mourir prisonnier à Compiègne. L'année suivante, 1304 Gand et Lille se joignent à l'armée flamande. Suivant leur habitude, ils attendent l'armée royale dans une bonne position, à Mons-en-Puelle, derrière une barricade de voitures et de chariots. Cette fois, Philippe le Bel n'osa les attaquer, campa en face d'eux, et se contenta de leur faire lancer des flèches par ses archers gascons. Eux, plus confiants et fatigués d'une longue inaction, prirent un soir les armes, entrèrent dans le camp français, et faillirent prendre le Roi à table. Pendant qu'ils pillaient et tuaient, les chevaliers se rallièrent, et, n'ayant affaire ce jour-là qu'à des hommes en désordre, en firent un grand carnage. Six mille y restèrent ; les autres prirent la fuite. Mais la Flandre était populeuse et brave, et bientôt une

nouvelle armée, plus nombreuse que la première, 1304 parut à l'horizon. Philippe le Bel s'en tira comme en Espagne au commencement de son règne, rendit les Flamands au fils de leur comte, s'en retourna vaincu, et n'en fit pas moins à Paris une entrée triomphale.

XXI. Laissant derrière lui le germe d'une haine implacable, il venait de s'aliéner à jamais un pays riche, industriel, que sa place, son langage, ses intérêts destinaient à devenir une des plus belles provinces de France. De plus, n'ayant pas encore les ressources, inventées et accumulées depuis par un long despotisme, il avait gaspillé en quelques mois les dons volontaires et les revenus en nature, dont vivaient jusqu'alors ses modestes aïeux. Il était ruiné, à bout de moyens et d'argent. Ne sachant plus que faire, il leva de nouveaux impôts, dont le peuple murmura, rançonna les Juifs, et, juif lui-même, se mit à faire de la fausse monnaie. En une seule fois, il rendit la livre d'or quatre fois plus petite, força tout le monde de la recevoir au lieu de l'ancienne, et garda seul le privilège de ne la prendre qu'à sa valeur. Diminuée par une série d'ordonnances, qui se succédaient coup sur coup, elle devint bientôt d'argent et le sou de cuivre. Ce n'était plus, comme Charles le Chauve, pour tromper les Normands ; le Roi faisait banqueroute à ses propres sujets. Les débiteurs en profitèrent pour payer leurs dettes au nouveau cours ; les fortunes et le commerce se trouvèrent bouleversés, et les bourgeois de Paris finirent par se révolter.

1304 **XXII.** L'émeute grondant aux portes de son palais, le faux monnayeur eut peur. Il alla demander asile à ce vaste et fort couvent du Temple, dont les murailles et les tours formaient tout un quartier de Paris. C'était là que les Rois précédents mettaient en sûreté leur trésor ; c'était à ces chevaliers, plus riches que lui, que Philippe le Bel avait emprunté la dot de sa fille. Au fond, il songeait bien moins à les rembourser qu'à leur demander compte de leur protestation en faveur de Boniface VIII. Mais le moment n'était pas propice, et aux services qu'il devait à ces fiers TEMPLIERS, il fallut ajouter celui de l'avoir abrité contre la colère du peuple. Les rebelles avaient pillé quelques maisons de financiers et assommé quelques sergents du Roi. L'orage calmé, le prince sortit de sa cachette, et fit à son tour pendre quelques centaines d'hommes aux arbres des faubourgs.

1305 **XXIII.** Il ne lui restait plus beaucoup d'amis : nobles et bourgeois s'éloignaient d'un maître si dur et si vil. L'Université seule, fière de lui fournir ses légistes, ses avocats, ses juges, ses conseillers, lui demeurait aussi fidèle que le Parlement, et se montrait ingrat envers le Saint-Siège, qui pourtant l'avait créée, et qui, seul, protégeait son indépendance. En récompense de cette trahison de ses intérêts les plus chers, Philippe le Bel et les siens lui prodiguaient leurs faveurs, fondaient des bourses gratuites et des collèges pour les écoliers pauvres. Chaque conseiller du Roi voulut avoir le sien, et jusqu'à la méchante Jeanne fonda le collège de Navarre.

XXIV. Étant roi de la science et des quatre facultés, il ne fallait plus à Philippe, pensait-il, qu'un pape à lui pour l'absoudre de tous ses crimes et calmer les consciences, que les décisions universitaires laissaient dans le trouble. A son instigation, les habitants de Pérouse tenaient le conclave captif dans une maison sans toit, et lui refusaient toute nourriture jusqu'à l'élection du candidat français. Maître des cardinaux, le Roi voulut s'assurer de celui qu'il leur proposerait, et sonda secrètement un Gascon, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux. Le malheureux, aveuglé par l'ambition, crut peut-être qu'une fois Pape il pourrait échapper à ses engagements, et promit tout. Il s'agissait d'absoudre le Roi et de le réconcilier avec l'Église, lui et tous les siens, d'abolir la mémoire de l'infortuné Boniface VIII, de choisir douze cardinaux parmi les Colonna et autres partisans de la France, d'accorder pendant cinq ans, pour les frais de la guerre de Flandre, le dixième des revenus du clergé, comme pour une croisade, c'est-à-dire de livrer les biens, les élections, les tribunaux, en un mot, toutes les libertés de l'Église, et de laisser juger un Pape mort par ses assassins. Enfin, restait une cinquième grâce que le Roi ferait connaître plus tard. Les choses convenues, Bertrand se fit couronner en France, à Lyon, sous le nom de Clément V. Sur le passage du cortège, un mur chargé de spectateurs s'écroula, tua le duc de Bretagne, blessa le Roi, renversa le Pape, et lui arracha sa tiare, fidèle présage de ce règne sinistre.

1305 XXV. La cérémonie terminée, Philippe ramena sa créature à Poitiers, où il comptait la garder jusqu'à l'exécution de leurs engagements. Le Roi fut relevé de son excommunication, douze cardinaux nommés à son choix, le procès de Boniface VIII commencé, les décimes sur le clergé levés pour la guerre de Flandre, Charles de Valois proclamé candidat à l'Empire germanique et chef d'une croisade imaginaire contre l'Empire grec. La croisade, telle était la pensée que Clément V espérait exploiter pour regagner les suffrages populaires et pour occuper les princes français. Il convoqua à Poitiers l'élite de la noblesse, l'exhorta chaleureusement à la guerre sainte. En ce moment les ordres militaires, réfugiés et refaits dans les Deux-Siciles, donnaient le signal, et se reportaient vigoureusement en avant. Les Hospitaliers réunissaient une flotte, et par un heureux coup de main s'emparaient de Rhodes et de cinq îles de la Grèce, où ils restèrent longtemps une digue contre les pirateries des Turcs. Les Templiers, non moins actifs, se joignaient à une poignée de Catalans, et prenaient Thessalonique et Athènes pour le compte du Roi de Sicile. Malheureusement ce Roi était d'Aragon, et, partant, ennemi mortel des princes français. En travaillant pour lui, les Templiers achevaient de se désigner à la haine de Philippe le Bel, qui, du reste, n'attendait qu'un prétexte.

XXVI. Pauvre, rancunier, cherchant quelque proie nouvelle à dévorer, le Roi de France avait bien autre chose à faire que de se croiser. De même qu'il

s'était engraisé des décimes destinés à la guerre 1305
sainte, de même songeait-il à dépouiller les Tem-
pliers. C'était une riche capture que cet ordre puis-
sant, avec ses dix mille manoirs et ses trésors cachés ;
car, plutôt que de donner aux princes qui dépensaient
en plaisirs, ne partaient jamais ou revenaient trop
vite, les fidèles préféraient enrichir ces guerriers infa-
tigables qui mouraient en combattant. Après les pertes
des dernières guerres, ils comptaient encore quinze
mille chevaliers, et, malgré les abus inséparables de la
richesse et du temps, un grand nombre étaient encore
pieux et braves. Philippe n'eût osé les provoquer en
face. Comptant sur le Pape, qui lui devait une cin-
quième grâce, il prépara son plan dans l'ombre. Le
grand maître Jacques Molay fut appelé en France,
sous prétexte de parler croisade. Comblé de caresses,
d'honneurs, d'attentions, il fut arrêté de nuit avec 1307
les cent quarante chevaliers de Paris. A la même
heure, les gouverneurs des autres villes ouvrirent des
ordres cachetés, et emprisonnèrent partout les Tem-
pliers.

XXVII. L'acte d'accusation était prêt, rédigé par
Nogaret, l'insulteur de Boniface VIII. C'étaient les
mêmes crimes, les mêmes horreurs, les mêmes mons-
truosités. Les Templiers étaient tous des traîtres, des
hérétiques, des sorciers, alliés des Sarrasins, suppôts
de Satan, reniant Jésus-Christ et crachant sur la
croix. L'Université entendit ces absurdes calomnies,
et, avec son imperturbable servilité, elle donna en-
core son adhésion. Les écoliers, les légistes aimaient

1307 à humilier ces chevaliers nobles de race, nobles de cœur; les seigneurs se turent, comme pour le comte de Flandre, et le peuple, trop crédule, fut excité par des prédicateurs stipendiés. Pendant ce temps-là, Philippe le Bel allait prendre possession du Temple, où il avait naguère reçu l'hospitalité. Il fit enfoncer les portes et enlever les trésors de ces fortes tours, où un Roi innocent devait si cruellement expier un jour les fautes de ses devanciers. Par une hypocrite déférence, il envoya les chevaliers, au double titre de religieux et d'hérétiques, devant les tribunaux ecclésiastiques; mais l'Église, comme le Saint-Siège, était livrée à ses créatures, et les Templiers de Paris durent comparaître devant le frère d'un courtisan fameux, devant un Marigny, devenu archevêque de Sens.

XXVIII. Grande fut la stupeur du Pape, quand il apprit cette audace, et que, pour comble, le Roi lui demanda l'abolition de cet ordre, le plus brave, le plus fidèle, le plus glorieux soutien de la chrétienté. Que fût-il advenu, si, rompant son pacte honteux, et reconnaissant ses fautes, il eût fait appel à tout ce qui restait de chrétiens sincères, et demandé, lui aussi, asile à un couvent de Templiers? En d'autres temps, des saints avaient relevé de plus bas la Papauté et l'Église; mais il n'y avait plus de saints. La crainte de divulguer sa honte entraîna Clément V à des hontes plus grandes. Tout ce qu'il osa faire, fut de suspendre les pouvoirs des juges ordinaires et de réclamer pour lui-même le jugement de cette grande cause. En dé-

pit de ses réserves, les gens du Roi continuaient leur instruction. Ces fiers héritiers du droit romain employaient toutes les tortures connues de l'antiquité païenne et des Musulmans, brisaient les pieds et les genoux des accusés, les brûlaient, les tenaillaient jusqu'à ce que, vaincus par la souffrance, ils consentissent aux aveux qu'on leur imposait. Cent quarante dépositions, en grande partie rétractées plus tard, furent ainsi arrachées dans les supplices pour servir de pièces au procès. Les États-Généraux, convoqués comme pour Boniface VIII, étaient venus donner pleine approbation à Philippe le Bel et à ses officiers. Tout le clergé fût-il gangrené, c'était à ce saint Roi de le réformer et de l'épurer. 1307 1308

XXIX. Malgré lui, Clément V s'indignait de cette offense à sa justice; mais, pressé par le Roi qui le menaçait d'en finir tout seul, il ne se réserva plus que les chefs de l'ordre, nomma pour les autres des commissaires chargés d'instruire leur procès, et annonça que dans deux ans un concile général, convoqué à Vienne, prononcerait la sentence. Puis, pour être plus libre, et n'osant pourtant sortir de France, il se sauva de Poitiers, et se réfugia à Avignon sur les terres du comte de Provence. Pendant que les commissaires du Pape, traînant en longueur cette embarrassante affaire, tenaient de rares audiences, le Roi ne lâchait pas ses victimes, et continuait de les torturer. Quand ils comparaissaient, c'était amaigris par la faim et par la sombre humidité des cachots. Déjà un grand nombre étaient morts dans ces épreuves; les autres étaient 1309

1309 infirmes, estropiés, rompus pour le reste de leurs jours. L'un avait été torturé trois fois, et était resté neuf mois au pain et à l'eau au fond d'une tour infecte; l'autre montrait ses pieds dont le feu avait détruit les talons, et quiconque parlait de rétracter un aveu était menacé du bûcher. Le grand maître Jacques Molay comparut à son tour, rappela la piété, les aumônes, les services militaires de l'ordre, et, ne trouvant que des visages sinistres, en appela au Pape qui s'était réservé sa cause. Que ne pouvait-il, comme dans les vieux procès, faire un appel plus efficace à son épée et provoquer en champ clos ces prétendus juges, lâches ennemis, armés de plumes, d'avarice et de haine? Vaine protestation contre cette justice, si fière d'avoir remplacé les combats judiciaires, mais mille fois pire si elle n'était chrétienne.

XXX. Cependant les choses n'allaient point encore assez vite au gré du Roi. Il avait peur de ses victimes tant qu'elles vivaient, et il enrageait chaque fois qu'un captif, poussé par les remords, rétractait ses aveux, et s'accusait d'avoir trahi ses frères. L'archevêque Margigny reçut l'ordre de leur fermer la bouche. Malgré
1310 les protestations des Templiers et des commissaires du Pape, il en jugea cinquante-quatre en vingt-quatre heures. Condamnés le lundi, ils furent brûlés le mardi à la porte Saint-Antoine, devant une foule muette d'horreur et de consternation. Les sentences continuèrent avec la même célérité : prisons perpétuelles pour ceux qui se disaient innocents, car c'était le vrai crime; liberté, argent, pension pour ceux qui s'a-

vouaient coupables ; et enfin le bûcher pour ceux qui se rétractaient , car c'était retomber dans l'hérésie. Telle était cette étrange justice , qui prétendait déterrer et brûler comme hérétique le corps de Boniface VIII, et qui pourtant se disait fille de saint Louis. Devenus inutiles, les commissaires du Pape quittent Paris ; les supplices continuent en province. Plus personne en France qui élève la voix pour les Templiers, et pourtant à l'étranger les conciles de Ravenne, de Mayence et de Salamanque les déclarent innocents.

XXXI. Enfin s'ouvre à Vienne le grand concile promis par Clément V, et avec lui surgit pour les prisonniers encore en vie une dernière lueur d'espoir. Les prélats refusent de les condamner sans les entendre. Mais voici venir le Roi avec sa famille, sa cour et son armée. Fasciné par celui qui l'a mené jusque-là, le Pape obéit, et, sans attendre l'arrêt du concile, prononce en consistoire secret l'abolition de l'ordre suspect des Templiers. Restait le grand maître, le brave Jacques Molay, embarrassant par son importance. Il fallait l'avilir ou le murer pour jamais dans une oubliette. Détrompé des promesses dont on l'avait bercé, et voyant enfin où l'on voulait en venir avec lui, il protesta une dernière fois de son innocence, et rétracta solennellement tout ce qu'il avait pu dire contre son ordre. C'était faire trop de bruit pour rester en vie ; sur l'heure, le Roi le fit brûler dans une île de la Seine. Il fut brave dans les flammes comme sur les champs de bataille, édifia la foule par

1313 sa noble fermeté, et donna une année au Pape et au Roi pour le suivre au tribunal de Dieu.

XXXII. La destruction des Templiers fut la réponse de Philippe le Bel au Pape, qui demandait une croisade. En même temps ce roi pharisien prétendait, nouveau Charlemagne, remplacer dans les moindres détails l'autorité et les préceptes de l'Église. Il faisait des lois contre le luxe, défendait le velours aux bourgeois, réglementait leur table, permettait deux plats aux manants, trois ou quatre aux nobles. Lui-même vivait comme un petit saint. Mais ses bonnes œuvres ne rassuraient pas sa conscience. Entouré d'astrologues qui consultaient les astres, d'alchimistes qui cherchaient à faire de l'or, il voyait renaître autour de lui les superstitions germaniques et païennes, le culte des esprits mauvais, l'ivresse des sabbats, l'horreur des possessions. Le diable, auquel il s'efforçait vainement de disputer son âme, lui apparaissait de tous côtés, et lui inspirait une peur affreuse. Il voulut l'éloigner par des supplices; les procès de magie, presque inconnus depuis Charlemagne, recommencèrent en foule, et de nouveaux bûchers s'allumèrent pour quiconque était soupçonné de sorcellerie.

XXXIII. Pendant que Philippe le Bel torturait et brûlait pour des crimes imaginaires, des crimes sans nom déshonoraient sa famille. Tout bas il se racontait de la reine Jeanne de Navarre des choses à faire dresser les cheveux sur la tête; en parler trop haut, c'était risquer le bûcher. Dignes d'elle, ses trois belles-filles furent surprises en d'ignobles plaisirs, jetées en

1313
 prison et rasées, et leurs complices écorchés vifs près de l'orme Saint-Gervais. Leurs maris, les trois fils de Philippe le Bel, restèrent sans enfants comme une race maudite. Ils avaient une sœur, qui fut reine d'Angleterre, qui fit empaler son mari Édouard II, et dont le fils Édouard III, réclamant l'héritage de Philippe le Bel, mit un jour la France à deux doigts de sa perte. Ainsi devait se réaliser sur sa famille la déchéance que ce tyran avait prétendu éviter, non-seulement en bravant mais encore en subjuguant l'Église. La France, qui, sous prétexte de paix et d'indépendance, lui était restée fidèle, au lieu d'éviter les malheurs de l'Allemagne, allait éprouver un sort encore pire, subir pendant un siècle les horreurs de la guerre civile et étrangère, perdre l'une après l'autre ses libertés, et nourrir pour longtemps dans son sein les racines d'un honteux despotisme. Triste sort des neveux de saint Louis, rebelles contre l'Église! Lamentable destinée de ces fils des Francs, impétueux au mal comme au bien, retombant après huit siècles d'éducation chrétienne dans une barbarie volontaire!

1314
 XXXIV. Comme Clément V, Philippe le Bel mourut dans le délai fixé par Jacques Molay. Son fils aîné portait le nom bien-aimé de Louis. C'était pour lui que le sire de Joinville, vieux témoin du temps passé, avait écrit la vie de son ami et de son Roi, de l'illustre saint Louis, « grand honneur à ses descendants qui le « voudront imiter, grand déshonneur à ceux qui voudront mal faire. » Le cœur encore tout imprégné de souvenirs et de regrets du passé, le peuple soupirait

1314 aussi après la bonne mémoire et la bonne justice du bon Roi. Mais, par son lâche silence, la France entière avait été complice de Philippe le Bel, et de vagues regrets, qu'était-ce pour expier le mal commis, pour arrêter le torrent déchaîné? Le vent soufflait à la cruauté. Louis le Hutin fit étrangler sa femme, juger quelques légistes, pendre quelques financiers; le frère de l'archevêque de Sens, le trop riche Enguerand de Marigny, resta sans sépulture au gibet de Montfaucon. La France n'en était pas moins pauvre, le trésor sans ressources; tué par les banqueroutes de Philippe le Bel, le commerce avait émigré en Italie, en Flandre et dans les riches cités de la ligue hanséatique.

XXXV. Le Roi essaya de vendre la liberté aux serfs de son domaine. Il eut beau leur vanter ce bienfait et répéter sur les nobles destinées de l'homme tout ce que les Papes et les conciles proclamaient depuis des siècles : il y eut peu d'amateurs pour une liberté coûteuse, remplaçant la corvée par l'impôt ou le service militaire. Le sort de cette classe d'hommes était loin d'être misérable. L'esclavage véritable était inconnu en France, même en temps de guerre, depuis que la trêve de Dieu et les lois de la chevalerie avaient succédé aux invasions des Normands. Dans plusieurs provinces les cultivateurs étaient complètement libres; ailleurs, ils étaient attachés à la glèbe, et ne pouvaient la quitter sans se faire remplacer par un autre tenancier, obligation de plus en plus facile; car les redevances, déjà douces dans l'origine pour en-

courager le défrichement des terres, l'étaient devenues bien davantage par les progrès de la culture et du bien-être général. D'un autre côté, tant qu'elles étaient fidèlement acquittées, le serf et ses enfants ne pouvaient être renvoyés, droit précieux qui subsiste encore dans quelques cantons de Normandie. D'après un recensement officiel, la population était aussi nombreuse que de nos jours. Sa réunion en villages, bien différente de l'éparpillement des villas romaines, montre que l'isolement des esclaves avait fait place à l'heureuse association de familles et d'ouvriers chrétiens. Mais les maux qui n'avaient frappé jusqu'alors que l'industrie des grandes villes devaient troubler aussi la vie paisible des campagnes, et bientôt la guerre civile et étrangère allait mettre partout le laboureur dans l'alternative d'être victime des gens d'armes ou soldat lui-même. 1314

XXXVI. Mourant à la fleur de l'âge, Louis le Hutin légua l'héritage paternel à son frère, Philippe le Long. Mêmes tentatives, même impuissance. La famine régnait; les maladies suivirent, filles de la misère. Il ne restait d'argent qu'aux Juifs, qui, dans leur opulence, exploitaient et narguaient tout le monde. Le Roi et le peuple s'en prirent à eux de leurs maux. Ils furent accusés d'avoir empoisonné les fontaines; les uns furent jugés et brûlés, les autres assommés par une foule exaspérée, sans pitié pour les femmes ni pour les enfants. Les lépreux, hideux et dernier reste des croisades, passèrent pour leurs complices et périrent par centaines. Les égorgeurs dé- 1321

1321 chaînés parcouraient les campagnes en bandes furieuses ; les paysans s'y joignirent, et, sous le nom de pastoureux, ne se bornèrent bientôt plus aux Juifs ni aux lépreux. Il fallut les attaquer en forme, les pendre jusqu'au dernier et resserrer les liens de la servitude, puisque ceux de l'obéissance disparaissaient. Les serfs qu'on se vantait d'affranchir furent traités avec une rigueur inconnue, et, comme au temps des Francs, les nobles seuls purent porter des armes. Les choses n'en allèrent pas mieux, et Philippe
1322 le Long mourut à son tour. Charles le Bel ne dura guère davantage. Il n'eut que des filles dont l'aînée hérita de la Navarre, depuis quarante ans unie à la France, et fut mère du méchant et perfide Charles le Mauvais. Ainsi, en quatorze ans, les trois fils de Phi-
1328 lippe le Bel avaient passé sur son trône maudit. Ils ne laissaient qu'un neveu, Édouard III, roi d'Angleterre, et un cousin, Philippe de Valois, fils du fameux et turbulent Charles de Valois, mort sans avoir obtenu de couronne. Pour la première fois, le sang de Hugues Capet s'était tari dans la branche directe. Le trône, suivant les usages féodaux, se transmettrait-il par les femmes, ou, d'après les traditions des Francs, resterait-il le privilège des mâles ? C'était une question qui allait se trancher, non plus par la paisible décision des Etats-Généraux et du Saint-Siège, mais par le glaive d'une affreuse guerre.

XXXVII. Pour le moment, Philippe de Valois, qui était à Paris, mit le premier la main sur la couronne. Vrai fils de son père, chef et représentant de la no-

blesse féodale, c'était un franc despote, peu soucieux de consulter les députés des bonnes villes ou de ménager les finances du pays. Les institutions, dont Philippe le Bel s'était servi contre le Pape et les Templiers reposaient comme des armes inutiles ou dangereuses. Plus d'États-Généraux, plus de légistes, également odieux par leur cruelle servilité. A leur place reviennent les combats judiciaires, le droit du plus fort, le pouvoir sans contre-poids des hommes d'épée. Appui des petits et frein des grands, la vieille autorité de l'Église a disparu sous les coups de Philippe le Bel, et le premier fruit de cette anarchie, décorée du nom d'indépendance, est le règne d'une aristocratie féodale plus fière, plus insolente, plus tyrannique que jamais. Les nobles prétextent les révoltes de la Flandre, les excès des pastoureaux, et se réservent de porter les armes, Paris les attire, s'agrandit sans mesure, signe toujours fatal, et devient le lieu le plus gai, le plus chevaleresque de la terre. De splendides hôtels, aux grands toits d'ardoise, aux tours élancées, se groupent auprès du royal palais des Tournelles, sur les tristes ruines du Temple. La rue Saint-Antoine retentit sans cesse de la trompette des hérauts d'armes, du choc des lances, du bruit des tournois, en attendant le jour des combats véritables.

XXXVIII. Bien qu'il eût peu d'estime pour le Pape, Philippe de Valois n'avait pas négligé d'obtenir son suffrage et avait solennellement juré de reprendre la guerre sainte, si longtemps interrompue. Au fond, l'amitié du Saint-Siège était encore un moyen vénéré

1328 d'accroître sa puissance, la croisade un prétexte populaire pour soutirer les revenus du clergé, et les bénéfices ecclésiastiques de riches places à distribuer à ses amis. De son côté, nommé par des cardinaux gagnés ou intimidés, et encore tout enlacé par les trames de Philippe le Bel, le successeur de Clément V, Gascon comme lui, Jean XXII n'avait pu échapper à la servitude. La France, jadis l'asile, le refuge des Souverains-Pontifes, était restée pour lui une prison. Méprisé de l'Europe entière comme la créature et l'esclave des Français, il ne trouvait de force que dans leur protection et dans des violences dignes d'eux. De là son alliance étroite avec Philippe de Valois. Une hostilité sourde couvait parmi quelques évêques : celui de Cahors fut choisi pour être jugé et écorché vif, toujours sous prétexte de sorcellerie. Un mécontentement encore plus énergique éclatait dans les rangs des enfants de saint François, qui ne cessaient, depuis frère Jacques, de réclamer la réforme de leur ordre et son retour à la pauvreté primitive. Déjà menacés lors du concile de Vienne, ils finirent par partager le sort des Templiers, leurs frères aînés dans la conquête de l'Orient. Les plus ardents furent saisis et brûlés, d'autres renfermés pour toujours; d'autres cherchèrent un refuge dans la fuite : nouveau et dernier coup pour les missions d'Asie.

XXXIX. Sur ces entrefaites, l'Empereur Louis de Bavière déclara que, se passant du sacre, lui et ses successeurs se contenteraient dorénavant d'être élus

en Allemagne; puis, voulant avoir son Pape à lui, il s'empara de l'Italie, et donna la tiare au Franciscain Nicolas V. La piété des peuples fit échouer cette tentative prématurée, qui ne devait bientôt que trop réussir en France, et le nouveau pontife, chassé de Rome, vint humblement à Avignon demander pardon, la corde au cou. Louis de Bavière fut excommunié, et Philippe de Valois, soutien de Jean XXII, crut enfin le moment venu d'assurer à l'un des siens la pourpre impériale, convoitée par ses aïeux. Il choisit le plus fougueux et le plus brillant de ses compagnons, son beau-frère Jean de Luxembourg, déjà Roi de Bohême. Sacré à Avignon, le nouvel Empereur dit adieu aux fêtes et aux tournois, et partit pour conquérir son trône à la pointe de l'épée.

XL. Dans le même tourbillon de plaisirs vivait le comte de Flandre, tête faible et légère, qui avait préféré au vieux palais de Bruges le frivole Paris, où son père était resté prisonnier. Il y prit des leçons d'orgueil, de tyrannie, de mépris des petits, et, de leur côté, ses fidèles sujets apprirent à vivre sans lui et à ne plus l'aimer. Bientôt les esprits s'aigrirent; la révolte éclata. Le rival et l'ennemi de Philippe de Valois, le Roi d'Angleterre Edouard III, et l'Empereur Louis de Bavière, avaient jeté les yeux sur ce pays pour y faire naître la guerre, et soutenaient secrètement les rebelles. Toute la noblesse de France prit fait et cause pour le comte de Flandre; c'était un gras pays à piller, de fiers bourgeois à humilier, qui montraient à tout venant leurs éperons de Courtrai. Les hommes

1328 de Bruges vinrent attendre à Cassel l'armée du comte et du Roi, et leurs drapeaux, surmontés d'un coq, portaient cette devise : « Quand ce coq chantera, le « Roi ici entrera. » L'affaire tourna comme à Mons ; les chevaliers français se tinrent sur leurs gardes ; les bourgeois voulurent les forcer dans leur camp, furent surpris en désordre et taillés en pièces. Cette fois les Flamands avaient des cuirasses, qui rendaient la fuite difficile ; treize mille restèrent sur le terrain. Le comte rentra dans ses États comme en pays conquis, frappant des impôts, ordonnant des supplices, faisant tout pour préparer une nouvelle révolte, et le Roi s'en revint au château de Vincennes, enivré de sa victoire et brûlant de la célébrer par de nouvelles fêtes.

1334 XLI. Tout marchait au gré de ses désirs. Vainqueur au nord, il s'agrandissait au midi sans tirer l'épée, et l'honnête dauphin du Viennois, Humbert II, partant pour la croisade, lui cédait les bords de l'Isère et de la Drôme, à la seule condition qu'à l'avenir le fils aîné du Roi de France prendrait le nom de Dauphin. Mais, si quelques bonnes âmes croyaient encore à la guerre sainte, Philippe de Valois se souciait peu de les imiter. Vainement le frère André d'Antioche arrêta son cheval par la bride, lui demanda si ce n'était pas lui qui avait juré de délivrer la Terre-Sainte, et menaça sa famille et son royaume de la colère du Ciel. Vainement la patiente main de Dieu retenait encore suspendus les châtimens de la France, donnant à la famille des Valois le temps de réparer les fautes de

Philippe le Bel. Un instant troublé, le Roi noya ses 1334
remords dans le plaisir.

XLII. Les revers commencèrent. Son Empereur Jean revint d'Allemagne battu, ruiné, avec un œil de moins. Un médecin juif de Montpellier, sous prétexte de le guérir, lui fit perdre l'autre, et, surnommé l'Aveugle, Jean resta fixé à la cour de Paris, dont il ne pouvait plus guère goûter les fêtes, et dont il devait pourtant partager les malheurs. Désormais l'Empire était indépendant du Saint-Siège et de la France.

XLIII. Une plus grande humiliation se préparait 1336
du côté de l'Angleterre. Successeur de Richard Cœur-de-Lion et de Jean-sans-Terre, de Rois charnels et voluptueux, campés dans un pays à peine conquis, vassaux châtiés de Louis le Jeune et de Philippe-Auguste, Édouard III développait sagement les forces de son pays, effaçait les traces de la conquête des Normands, et défendait de parler à sa cour la langue française, qui était restée celle des vainqueurs, et que, sous saint Louis, l'Europe entière était fière de comprendre. Devenu véritable Anglais, il armait à côté de ses chevaliers une bonne et solide infanterie, vieille race saxonne, tirée des villes et des campagnes, et, pour compléter son armée, il faisait, le premier, usage d'une arme formidable, dédaignée par l'aveugle bravoure des princes français, de la poudre à canon. Soit que les missionnaires envoyés aux Tartares aient rapporté ce secret depuis longtemps connu en Chine, soit que les Maures d'Espagne l'aient à leur tour inventé, Édouard III fonda les premiers canons. Pen-

1336 dant qu'il préparait la guerre; il développait l'industrie nationale, défendait l'exportation des laines, qui, jusqu'alors, allaient toutes se faire tisser en Flandre, et attirait par de gros avantages les ouvriers du dehors. Excitant d'une main les villes trop crédules qu'il ruinait de l'autre, il se fit nommer vicaire de l'Empire, promit une flotte et une armée, et parvint encore une fois à faire prendre les armes aux Flamands.

XLIV. Malheureusement, si ces riches et populeuses cités rivalisaient d'éclat et de puissance avec celles d'Italie, elles n'en avaient que trop les funestes défauts, les jalousies, l'égoïsme, le sot orgueil du bourgeois qui ne voit rien au delà de ses murs. Dix ans plus tôt, Gand aurait pu rendre Bruges invincible, et avait pris plaisir à la voir écraser. Cette fois Bruges se vengea en regardant faire les Gantais. Commandés par le brasseur Artevell, ils chassèrent les gens et les soldats du comte, mirent une armée sur pied, et tinrent victorieusement la campagne. Mais, le premier enthousiasme passé, ils se divisèrent entre eux; les petits ouvriers se soulevèrent contre les gros; bientôt il fallut des exécutions pour maintenir la paix. Artevell devint odieux à ses amis. N'était-ce pas un bourgeois comme eux? Comment souffrir qu'il fit le maître, et qu'il traitât en souverain avec le Roi d'Angleterre? Il fut tué dans une émeute; l'anarchie fit le reste, et Gand, comme Bruges, reçut à son tour le comte triomphant.

1338 XLV. Cependant Édouard III avait débarqué en Flandre. Peu fidèle à ses promesses et faisant la

guerre de son côté, il était entré en France, avait bloqué Cambrai, et de là il marchait sur l'Oise. Philippe de Valois vint au-devant de lui avec toute sa chevalerie. C'était une belle occasion d'humilier encore une fois ces vassaux anglais, déjà chassés de Normandie, d'Anjou, de Poitou, bien déchus de leur ancienne puissance, tandis que le royaume de France avait triplé d'étendue. Mais l'astrologue, que le superstitieux monarque traînait à sa suite, annonçait une défaite si on livrait bataille, et une crainte puérile enchaînait ces cœurs si fiers que n'animaient plus la foi ni l'enthousiasme des croisades. Quoique supérieur en forces, Philippe passa l'été à observer son adversaire et à éviter tout engagement. L'année suivante, enhardis par cette inaction, les Anglais prennent et brûlent la flotte française dans le port de l'Écluse. Maître de la mer, Édouard abandonne les Flamands à leur malheureux sort, et tourne les yeux vers ses vieilles possessions de ses ancêtres. 1338

XLVI. La succession de Bretagne venait de s'ouvrir ; le frère et la nièce du dernier duc se la disputaient. Le frère soutenait bravement le drapeau de ses devanciers, qui avaient refusé à Philippe le Bel les biens de leurs Templiers, et qui défendaient contre les Rois la liberté de leurs élections ecclésiastiques. L'intérêt s'inquiète peu d'être logique : Philippe de Valois, Roi par le droit des mâles, soutint la nièce mariée à son cousin Charles de Blois, et Édouard, qui prétendait à la couronne de France du chef de sa mère, se déclara pour le frère courageux et indépen- 1341

- 1311 dant que préféraient les Bretons, espérant qu'à ce prix il rétablirait l'ancienne suzeraineté des Normands sur la Bretagne. Le candidat de l'Angleterre fut d'abord malheureux. Assiégé à Nantes, il se rendit, et fut envoyé prisonnier à la tour du Louvre.
- 1342 Mais sa femme, Jeanne de Montfort, avait du cœur ; elle continua la guerre. Assiégée dans Hennebon par l'armée française, elle fit, à la tête d'une poignée de braves, une sortie audacieuse, et brûla les tentes des Français. Les ennemis accoururent en nombre pour se venger et pour lui couper le chemin de la place ; mais elle se fit jour dans la campagne, gagna furtivement Auray, réunit cinq cents hommes d'armes, et revint avec ce renfort se jeter dans la ville, qui la croyait morte. Elle donna ainsi au Roi d'Angleterre le temps de venir à son secours.

XLVII. Philippe se vengea sur des seigneurs bretons dont il soupçonnait la fidélité. Saisi dans un tournoi, le brave Olivier Clisson fut décapité sans jugement, son corps envoyé à Montfaucon, et sa tête exposée à Nantes au bout d'une pique. Quatorze autres chevaliers des premières familles furent traînés nus aux Halles, égorgés et livrés aux outrages de la populace. Les Français entrèrent à Quimper, l'épée à la main, et y massacrèrent quatorze cents personnes ; les prisonniers, menés à Paris, furent décapités ou

1344 pendus. Ces violences donnèrent plus de partisans aux Anglais que toutes leurs victoires. A elle seule, la veuve de Clisson réunit quatre cents hommes d'armes, qu'elle amena avec son petit Olivier, à

peine âgé de sept ans, à la duchesse Jeanne. Cependant Montfort, pour qui les rigueurs redoublaient à la tour du Louvre, parvint à s'évader en habits de marchand. Exténué par les privations, il eut du moins la douceur de mourir libre, laissant à son fils une 1344
digne mère et des amis intrépides. Ses souffrances ne tardèrent pas à être vengées. Malheureux instru- 1345
ment de Philippe de Valois, le pieux et honnête Charles de Blois fut battu, pris par les Anglais, et alla vivre dix ans captif à Londres. La guerre se fût terminée là, s'il n'avait eu, lui aussi, une Jeanne courageuse, digne émule de Jeanne de Montfort et capable de relever encore un parti désespéré.

XLVIII. Pour le moment, le pays était délivré des Français, devenus follement le fléau des Bretons comme des Flamands, et les Anglais pouvaient marcher à d'autres conquêtes. Avec son armée victorieuse, Édouard entra dans la riche et industrielle 1346
Normandie qui, pensait-il, recevrait à bras ouverts le fils de ses anciens ducs. Mais ce prince devenu anglais trouva un peuple tout français, qui ne le connaissait plus, et qui même prétendait quelque jour recommencer en Angleterre la conquête des Normands. Caen voulut lui résister, fut pris d'assaut et saccagé. A Saint-Lô et à Louviers il pillait de riches magasins de draps, partout de belles récoltes et de nombreux troupeaux. Avancé toujours sans résistance, il remonta la rive gauche de la Seine, brûla Vernon, occupa Verneuil, Pont-de-l'Arche, Poissy, Saint-Germain, enfin Bourg-la-Reine, Saint-Cloud et

1346 Boulogne, aux portes de Paris. Heureusement les bourgeois de la capitale tinrent bon, et montrèrent les dents. Le Roi, qui ne se doutait pas du péril, et qui était allé prendre les dernières possessions anglaises en Guienne, n'eut que le temps de revenir. A son approche, Édouard, content de son expédition, battit en retraite vers le nord, pour aller prendre ses quartiers d'hiver en Flandre. Sur son passage les campagnes étaient soulevées, les ponts coupés ou gardés; harcelé par la belle cavalerie de Philippe, il n'arriva qu'à grand'peine sur les bords de la Somme. Un peu plus de célérité et le Roi le surprénait au passage de cette rivière, et lui faisait expier par un désastre ses ravages de Normandie. Mais il trouva un gué praticable, eut le temps d'y faire passer toute son armée, et alla occuper une bonne position sur les hauteurs de Crécy.

XLIX. Lent quand il fallait se hâter, pressé quand il fallait réfléchir, Philippe arriva tout essoufflé en vue de Crécy, n'attendit pas l'infanterie de Rouen, de Beauvais et des autres communes en marche pour le rejoindre, et donna à sa cavalerie l'ordre d'enlever la position. Édouard s'était retranché à la hâte; son armée, en grande partie composée d'infanterie, était solidement rangée en bataille sur un terrain incliné, dont la pente et les abords inaccessibles lui donnaient un grand avantage. Sur son front six pièces de canon lançaient des boulets de pierre; c'étaient les premières qui aient paru en rase campagne. Elles jetèrent la confusion dans ces escadrons pesamment

armés, qui, une fois rompus, ne se ralliaient qu'avec 1346
peine, et qui vinrent s'entasser en désordre au pied de
la colline. Alors l'infanterie anglaise descendit, et les
chevaliers, embarrassés de leurs cuirasses et de leurs
brassards, furent entourés, renversés, égorgés. Le
vieux Jean de Bohême, depuis longtemps aveugle, fit
attacher son cheval à ceux de ses écuyers, et se lança
sur l'ennemi pour mourir en combattant. Il tomba
au plus fort de la mêlée. Le duc de Lorraine, dix
princes, quatre-vingts grands seigneurs, douze cents
chevaliers mordirent la poussière. Le Roi avait eu
un cheval tué sous lui; vainement voulait-il conti-
nuer la lutte; il ne lui restait que soixante hommes
d'armes, et, comme il s'acharnait et s'exposait à être
pris, un d'eux saisit la bride de son cheval, et l'em-
mena. Les milices des villes arrivèrent après le dé-
sastre, ne trouvèrent plus rien de l'armée royale, et
se firent massacrer.

L. Ainsi avait disparu, en une seule bataille, la
fleur de cette noblesse française, si fière et si inso-
lente. Par une incroyable victoire, le Roi d'Angle-
terre, la veille en fuite et en péril, se trouvait libre
de tout entreprendre. Prudent avant tout et redou-
tant l'attitude des campagnes, il vit que la France
était un pays ennemi, qui ne l'accepterait plus pour
Roi, et qu'il faudrait conquérir en détail. Il fallait
avant tout un port sûr, où il pût débarquer en tout
temps et se retirer en cas de revers. Calais était là 1347
tout près, commune belliqueuse, qui ruinait son com-
merce par d'audacieuses pirateries. Il vint l'assiéger.

1347 Ses troupes furent logées dans des maisons de bois; en communication par mer avec l'Angleterre, par terre avec la Flandre, elles furent largement pourvues de tout. Philippe essaya inutilement de faire lever le siège et d'attirer l'ennemi en faisant paraître aux environs un semblant d'armée. Édouard ne s'y laissa pas tromper, et continua à bloquer étroitement la place. Les habitants se défendaient bien, et soutenaient vaillamment l'honneur français, si légèrement compromis à Crécy par de présomptueux chevaliers. Tant qu'il y eut des vivres, ils se battirent en désespérés, et finirent par renvoyer les bouches inutiles, femmes et enfants, que les Anglais refusèrent de laisser passer, et qui moururent presque tous dans les fossés de la ville, victimes du patriotisme de leurs proches.

LI. A la fin, il fallut capituler. Édouard était furieux d'une si longue résistance, et ne parlait que de passer tout le monde au fil de l'épée. Craignant pourtant de les réduire au désespoir, il finit par se contenter de six habitants qui devaient, la corde au cou, lui apporter les clefs de la ville et se mettre à sa merci. Inquiets à cette nouvelle, les bourgeois s'assemblent. Qui acceptera la périlleuse mission? Au milieu de la foule, muette de stupeur, Eustache de Saint-Pierre élève, le premier, la voix : « Si je
« meurs pour sauver ce peuple, dit-il, j'espère que
« Dieu aura pitié de moi. » Trois de ses parents l'imitent; deux autres les suivent, et tous les six ils partent sans nul doute pour la mort. La foule les suit

en pleurant ; les Anglais les reçoivent durement. 1347
Personne n'aura-t-il pitié de ceux qui se dévouent pour leurs frères ? Heureusement la Reine d'Angleterre vit leurs nobles et calmes visages, se sentit le cœur ému, et intercéda pour eux : elle obtint leur vie. Les Anglais entrèrent dans la ville, en chassèrent tous les habitants, et s'y établirent comme en pays conquis. De cette place, imprenable refuge pour leurs armées, ils continuèrent la guerre malgré les instances du Pape, et ravagèrent avec une cruelle régularité les provinces d'alentour.

LII. Ce n'était plus le temps où, parlant la même langue, Normands et Français guerroyaient pour l'honneur, et où la voix du Saint-Siège parvenait à apaiser leurs querelles et à les entraîner à la guerre sainte. Dans la grande famille européenne, l'autorité modératrice de l'Église n'existait plus, depuis que la France avait prétendu la confisquer à son profit. Comme jadis l'Espagne et l'Italie, l'Angleterre rompait également avec le Roi de France et avec le Pape, et s'érigait en nation isolée et conquérante. L'Allemagne faisait de même. Si le fils de Jean de Bohême, Charles de Luxembourg, parvenait à l'Empire, et l'assurait à sa famille, c'était à condition de reconnaître solennellement par la Bulle d'Or le pouvoir des électeurs et les libertés germaniques, et le petit-neveu de Charles d'Anjou, le Roi Louis le Grand, ne joignait à la Hongrie le trône voisin de Pologne que pour le laisser à la famille nationale des Jagellons.

LIII. Quant à la malheureuse Italie, elle souffrait

1347 plus que nulle autre de l'absence des Papes. Incapable de s'unir, divisée en villes ennemies, jalouses, opulentes et déjà vieilles de mœurs, elle était livrée sans frein à ces guerres civiles que saint Bernard et saint François avaient conjurées, et, fatiguée d'une liberté dont elle n'était plus assez sage pour user, elle ne trouvait de repos que sous le joug de tyrans cruels ou vicieux. A Milan c'étaient les Visconti, types affreux de férocité et de corruption; à Florence, les Médicis, riches marchands, avides de pouvoirs. Le tribun Rienzi, à défaut de l'Église, se piquait de ressusciter les vertus de Rome antique, et établissait au Capitole une république de comédie. Enfin Jeanne d'Anjou, reine de Naples, digne cousine de Philippe le Bel, épouvantait le monde par le meurtre de son époux et par ses mœurs monstrueuses. Tandis que le fils d'un exilé florentin, le roi des poètes d'alors, Pétrarque, refusait les couronnes de cette femme, et secouait de ses pieds la poussière du rivage de Naples, plus faible, son ami Boccace inventait, pour plaire à cette cour empoisonnée, ses contes, charmants de style, infâmes de morale, honteusement dévorés dans toute l'Italie. Composé avec moins d'élégance, mais inspiré du même cynisme, le roman de la Rose, écrit à la demande de Philippe le Bel, faisait les délices de la France.

LIV. La cour d'Avignon, dernier refuge de l'Église, scandalisait les chrétiens par un luxe, une corruption, une vénalité, que Rome n'avait jamais connus. A Jean XXII avait succédé un troisième Gascon, puis

un docteur de Paris, qui, ayant promis des places à ses amis pauvres, se vit assiégé par cent mille clercs, armés de leurs diplômes universitaires. Ainsi l'abomination de la désolation régnait jusque dans le lieu saint, et, loin de se réveiller à cette vue, les terreurs de l'an 1000 faisaient place à une incroyable insouciance. Vainement Rome, veuve de son pontife, le suppliait de revenir dans ses murs. Vainement un de ses envoyés, Pétrarque, touchant écho des douleurs de l'Italie, essayait de réveiller le courage du Pape et l'amour de la croisade : incompris, repoussé, il trouva un triomphe plus facile dans les ingénieuses plaintes d'un amour malheureux, et chanta la belle et vertueuse Laure, que la mort allait ravir avec bien d'autres victimes. Aux grands crimes les grands châtiements : le siècle qui reniait saint Louis méritait une expiation mémorable.

LV. En effet, un mal contagieux, mortel, inouï dans ses ravages, messenger suprême de la colère de Dieu, la peste noire, arrivait d'Asie, précédée par les inondations et la famine, par des tremblements de terre et des globes de feu, par un malaise et des angoisses inexprimables. La Chine, soumise aux Tartares et fermée aux chrétiens, perdit la première treize millions d'habitants. Par les grandes plaines d'Asie, le fléau entra en Russie et en Allemagne, en même temps qu'il infectait tous les ports de la Méditerranée. Tandis que Naples, Rome, Florence, comptaient chacune cent mille morts, l'heureuse patrie des troubadours, la Provence, et le triste Languedoc, à peine

1348 remis de ses guerres civiles, voyaient mourir les deux tiers de leurs habitants. Narbonne en perdit trente mille, Avignon trente mille, Lyon quarante-cinq mille, et le mal marchait toujours, devant les fuyards vers le nord. En face de ce formidable ennemi, la guerre cessa ; Anglais et Français ne suffisaient plus à enter- rer leurs morts. Plus de travaux des champs, plus de tribunaux, plus d'écoles : nulle autre pensée que de fuir la contagion. Grands et riches, séquestrés dans leurs châteaux, cherchaient à s'étourdir par l'ivresse, l'orgie et la débauche ; les pauvres se sauvaient dans les bois, et laissaient les mourants sans amis, les morts sans sépulture. Les fossoyeurs surchargés tiraient les cadavres avec des crochets, les entassaient dans des tombereaux, et les jetaient à la hâte en terre ou dans les fleuves. Désespérant de leur art, les médecins se cachaient presque tous, ne sachant que faire à ces crachements de sang, à ces énormes tumeurs, que l'haleine seule communiquait, et qui amenaient la mort en trois ou quatre jours.

LVI. A Strasbourg arrivent d'Allemagne deux cents flagellants ou frères de la Croix, qui ont tout quitté pour apaiser le ciel, et qui vont chantant le *Stabat* ou le *Salve*, et se donnant la discipline avec des fouets armés de croix de fer. Mille habitants se joi- gnent à eux, et de là ils se répandent en France. Quelques-uns édifient le peuple par leurs austérités ; les autres donnent le signal du vol, du meurtre et du pillage, et réveillent dans les esprits un fatal soup- çon : « La peste vient des Juifs, suppôts de Satan, em-

« poisonneurs des fontaines; il faut les massacrer. » 1348
Deux mille sont égorgés à Strasbourg, douze mille à Mayence. A Avignon, ils n'échappent que grâce au Pape qui les protège. A Paris, ils essaient de fuir, et, cernés dans la malheureuse rue Transnonain, ils sont tous immolés et par monceaux laissés en pâture aux loups du voisinage. Ce cruel holocauste ne détourna point le bras de Dieu, et la capitale du monde chevaleresque, le séjour des fêtes et des tournois, vit périr quatre-vingt mille personnes. Les palais féodaux s'étaient fermés; les seigneurs et le Roi s'étaient sauvés à la campagne.

LVII. Heureusement dans ce monde désolé, qui menaçait de finir, il se trouva encore, pour son honneur et pour son salut, des femmes de cœur et de bons prêtres, jaloux de donner leur vie, dignes d'apaiser Dieu et de consoler leurs frères. Aux pestiférés de Strasbourg se dévouent le savant dominicain Tauler et le chartreux Ludolphe, tous deux auteurs d'une Imitation de la pauvre vie de Jésus. A Paris seulement, il mourut cinq cents religieuses hospitalières, et de courageuses novices ne cessèrent de se disputer les places vides. A côté d'elles; la femme et la sœur du Roi succombèrent, illustres victimes de leurs soins pour les malades.

LVIII. Tout à coup la contagion cessa. La France 1349
avait été châtiée, mais non convertie. On eut hâte d'oublier les morts; plaisirs de recommencer; veufs et veuves de se remarier. Le Roi Philippe le premier, quoique vieux, conduisit à l'autel une jeune fille de

1349 dix-huit ans, pendant que son fils épousait la veuve du duc de Bourgogne. Les noces furent magnifiques et toutes parées de modes nouvelles; les hommes portaient courte tunique, cheveux en queue, longue barbe, souliers terminés en longue pointe recourbée; les femmes étalaient de gigantesques coiffures armées de rubans. Au milieu de ces fêtes ruineuses, le Roi mourut, laissant la France pauvre, déserte et affamée. Avec lui avaient disparu presque tous ceux qui se rappelaient encore le temps de saint Louis. Les enfants naissaient en foule, et repeuplaient la France : génération moins coupable, tristes héritiers, non plus de l'âge d'or, mais d'un temps criminel et désastreux.

1350 LIX. Le nouveau Roi, Jean, était chevaleresque comme son père, tête légère, bon cœur, capable non de comprendre ni de guérir son temps, mais d'en expier les fautes par des infortunes noblement supportées. Ainsi mérita-t-il le nom de Jean le Bon. A côté de ces braves et frivoles Valois, pour le malheur de la France, le détestable génie de Philippe le Bel revivait dans son petit-neveu par les femmes, Charles le Mauvais, Roi de Navarre. Jean essaya de relever ses finances et son armée par un impôt sur les revenus; Charles et ses amis lui refusèrent de payer; ils venaient d'assassiner un de ses plus chers officiers; ils complotaient contre sa propre vie. Jean les surprit au château de Rouen, fit couper la tête à quatre des meneurs, et enferma son cousin. L'impôt n'en rapporta guère davantage. Tout le monde était pauvre, et l'on

ne trouva rien de mieux que de revenir aux désastreuses altérations des monnaies : de banqueroute en banqueroute, le marc d'argent, qui valait cinq livres et demie, monta un instant jusqu'à cent. 1350

LX. Cependant les ravages des Anglais, suspendus par la contagion, avaient repris leur cours. Digne successeur de la peste noire, le Prince Noir, fils d'Édouard III, parti de Bordeaux, saccageait le Languedoc, l'Auvergne, le Limousin, et revenait avec cinq mille charrettes de butin, escortées de huit mille soldats. Le Roi Jean, à force d'efforts, avait pu réunir cinquante mille hommes, et accourait, brûlant de châtier ces pillards et d'effacer la honte de Crécy. Il trouva les Anglais retranchés près de Poitiers, sur une colline escarpée, couverte de vignes, hérissée de haies et de buissons. Un étroit sentier y menait, et les Anglais pouvaient le couvrir de leurs flèches. Avec des forces supérieures, Jean pouvait cerner cette position et attendre que la faim obligeât l'ennemi de décamper. Mais il était plus glorieux de vaincre à la pointe de l'épée ; cinquante mille hommes ne viendraient-ils pas à bout de cette poignée de brigands ? 1356

LXI. Comme à Crécy, la fougue française l'emporta. Jean fit avancer sa cavalerie. Mais une grêle de traits pleuvait sur elle, frappait la tête des chevaux et les faisait reculer d'épouvante malgré la bravoure des guerriers. En dépit de cet essai malheureux, le Roi persista à vaincre de front cet obstacle insurmontable. Bientôt le désordre devint tel parmi les assaillants, que les Anglais descendirent sans pé-

1356 ril de leur colline pour tomber sur eux et les égorger. Au moment suprême, où il était peut-être encore possible de rallier les Français, les fils du Roi donnèrent le signal de la retraite, et suivirent le flot des fuyards. Le plus jeune, âgé de treize ans, resta seul à côté de son père, qui avait mis pied à terre pour tenir tête à l'ennemi, et qui se défendait en héros, sa hache d'armes à la main. Longtemps le courageux enfant para les coups portés à son père, et le soutint avec quelques braves dans cette lutte inégale. Le reste n'était plus que carnage et confusion ; il fallut se rendre. Le Prince Noir accueillit comme ils le méritaient ces illustres prisonniers, et, vassal respectueux, servit lui-même le Roi à son souper. De là Jean fut conduit à Londres où il reçut les mêmes honneurs.

LXII. Cependant les fuyards étaient revenus couverts d'injures et de malédictions. Les bourgeois, dont on s'était passé et méfié, ne pouvaient pardonner à ces insolents chevaliers d'avoir compromis encore une fois le salut de la France, et laissé leur Roi aux mains de l'ennemi ; ils montraient la même aversion au jeune Dauphin, qui avait abandonné son père pour venir prendre les rênes de l'État. C'était un jeune homme de dix-neuf ans, pâle, maigre, peu guerrier, mais d'une prudence rare à cet âge. Il trouva Paris sous les armes, Étienne Marcel, prévôt des marchands, dirigeant la défense, armant les remparts, tous les visages tristes et sombres. Dans ce deuil général, le Roi de Navarre seul jouissait ; du fond de sa prison, il espérait profiter des événements ; prêt

à tout oser pour satisfaire son ambition, il flattait l'orgueil et les méfiances des bourgeois, et nouait des relations avec tous les mécontents. 1356

LXIII. Sans soldats et sans argent, le Dauphin avait sur-le-champ convoqué les députés des provinces pour voter des subsides et une levée de trente mille hommes. Réunis dans le Midi, les États de Languedoc et d'Auvergne pensèrent qu'il fallait avant tout écarter le péril, et votèrent sans condition. Dans le Nord, les nobles étaient morts ou prisonniers, les routes peu sûres; il ne vint à Paris que quelques députés des villes, prêts à soutenir et à suivre les bourgeois de la capitale. Étienne Marcel se mit à leur tête, et, souverain improvisé, signifia au Dauphin qu'en échange de leur concours, les députés exigeaient la réforme immédiate de l'administration et des finances. C'étaient eux qui devaient désormais nommer les percepteurs de l'impôt, gouverner à Paris par une commission permanente de trente-six membres, en province par des commissaires à pouvoirs illimités. Nulle trêve, nulle paix sans leur consentement. Les donations sur le domaine royal, faites depuis Philippe le Bel, étaient révoquées, et le type de la monnaie, désormais immuable, confié au prévôt des marchands. Le Dauphin, le couteau sur la gorge, signa l'ordonnance telle qu'elle était préparée; c'était son abdication. De fait le souverain était Étienne Marcel, maître de Paris et, au nom des députés, maître de la France. Autour de lui se groupaient les bourgeois, fiers de régner en son nom, convaincus qu'avec leurs bonnes 1357

1357 intentions ils allaient sauver le royaume, et une multitude aveugle, irritée des dernières défaites, voyant partout des traîtres à châtier. La liberté, ce nom si doux, était dans toutes les bouches; c'était le grand remède aux maux de la patrie. Hélas! sans les vertus qui en sont l'âme, qu'était-ce que la liberté?

LXIV. Aussi bien que la noblesse, la bourgeoisie s'allait perdre, en prétendant tout sauver. La tête tourna à Étienne Marcel comme au brasseur Artevell, comme au tribun Rienzi, comme à quiconque est soudain porté par le flot populaire au timon de l'État. Il se trouva pris entre les nobles furieux contre lui, partisans du Dauphin, et le peuple prêt à se porter aux plus grands excès. Pour avoir un soutien parmi les grands, il fit sortir de prison Charles le Mauvais, heureux de venir pêcher en eau trouble; pour contenter le peuple, il laissa tuer le trésorier et un conseiller du Roi, encouragea l'émeute qu'il ne pouvait empêcher, força l'entrée du palais, fit massacrer sous les yeux du Dauphin les maréchaux de Champagne et de Normandie, et sauva le prince éperdu en lui mettant sur la tête son chaperon rouge et bleu, et en lui faisant signer de nouvelles concessions. Ayant voulu plaire à tout le monde, le prévôt se vit bientôt sans amis, abandonné du Roi de Navarre qui ne pensait qu'à ses propres affaires, du peuple que son pouvoir fatiguait déjà, des honnêtes gens que le sang versé révoltait.

LXV. Le Dauphin s'était sauvé de Paris comme d'une ville ennemie, réunissait des troupes, et tenait

les États de Champagne. L'Université seule, ayant des arguments pour toutes les causes, soutenait son héros du jour, et, comme un pouvoir ne vit pas d'arguments, le prévôt aux abois était réduit à recruter sa petite armée de brigands, de Navarrais ou même de déserteurs anglais, et à donner les mains aux plus mauvais sujets. Ainsi se trouva-t-il l'allié des compagnies féroces qui désolaient les campagnes de la Normandie à la Provence, qui prenaient les châteaux pour les dépouiller et les vendre, surprenaient les villes au point du jour, mettaient le feu aux quatre coins, et pillaient le reste. La famine, qui durait depuis quatre ans, devint épouvantable. Un tonnelet de harengs se vendait trente écus, et les pauvres mouraient de faim.

LXVI. Les choses allant de mal en pis aux mains des bourgeois, les paysans, accablés de misère, réduits par les brigands, se mirent en devoir d'essayer à leur tour de sauver la patrie. En dépit des défenses, ils prirent les armes sous le nom de Jacques, se rassemblèrent par bandes, assiégèrent les châteaux, assommèrent les nobles, se mirent en rapport avec les chefs des compagnies, firent alliance avec Étienne Marcel et avec les villes soulevées de Senlis et de Meaux. Pour couronner leur entreprise, ils vinrent assiéger le château de Meaux, où les plus nobles dames s'étaient jetées à la hâte. Heureusement un brave capitaine, au service des Anglais, apprit leur danger, accourut les délivrer, tua sept mille Jacques, et brûla la ville de Meaux. Le reste de ces hordes

1357 misérables et mal armées se dispersa par tous les chemins, disparut devant les vainqueurs, et alla chercher fortune ailleurs. Ainsi la force brutale, déchaînée par Philippe le Bel, régnait sans partage, et soulevait depuis les princes jusqu'aux dernières classes du peuple.

LXVII. Pendant que, de nécessité en nécessité, Étienne Marcel en venait aux plus coupables extrémités, et se trouvait accollé à de vrais scélérats, le Roi de Navarre jouissait de son embarras, et, plus habile que lui, guettait le moment où le malheureux serait réduit à se mettre à sa merci. Secrètement allié des Anglais, des Jacques et des brigands qui pillaient le pays, il se croyait à la veille de tenir la couronne; il ne lui fallait plus que la capitale; Étienne Marcel, prêt à en être chassé, fut contraint de s'entendre avec lui pour la lui livrer. Au jour convenu, à minuit, heure des trahisons, le prévôt tenait à la main les clefs de la bastille Saint-Denis, qu'il allait ouvrir aux Navarrais, quand un brave échevin, qui avait surpris son secret, le perça de son épée. Douze de ses partisans furent exécutés; le reste disparut comme par enchantement, et, tandis que Charles le Mauvais se retirait honteux et plein de rage, le Dauphin rentrait par une autre porte. Ainsi tomba ce pouvoir qui ne tenait qu'à un fil, mais qui, d'autant plus mauvais qu'il devenait plus faible, en était venu aux plus lamentables extrémités.

1359 LXVIII. Tandis que les uns par une ambition coupable, les autres par de fatales illusions enveni-

maient les malheurs publics , l'ennemi véritable , 1359
contre lequel chacun aurait dû s'unir, les Anglais
continuaient leur conquête et s'avançaient de pro-
vince en province. Heureusement ils eurent affaire
à des bourgeois plus braves, à des paysans plus
fidèles. Reims leur montra les dents, et tint bon contre
Édouard, qui comptait s'y faire sacrer Roi de France.
Près de Compiègne, deux cents paysans défendent à
eux seuls le couvent de Saint-Corneille; à leur tête
se trouve un fort gaillard surnommé le Grand Ferré,
qui repousse deux assauts, exécute des sorties, abat
les Anglais à coups de hache, et, dédaignant les ran-
çons, ne fait point de prisonniers. Malade et sur le
point de mourir, le brave se lève encore de son lit
pour en pourfendre cinq qui venaient le tuer. De
tels hommes donnaient à réfléchir : ce n'était pas
tout d'avoir pris le Roi; la nation était encore vi-
vante. Edouard n'avait pu se faire sacrer à Reims; le
ciel même semblait le repousser, et un orage épou- 1360
vantable avait surpris son armée aux environs de
Chartres. Il douta de la justice de sa cause, rabattit
de ses énormes prétentions, et consentit à rendre
Jean le Bon, moyennant trois millions d'écus d'or,
Calais et l'Aquitaine en toute souveraineté.

LXIX. Telle fut la paix de Bretigny, malheureuse
sans doute, mais acceptable après les désastres de
Crécy, de Poitiers, les menaces du Roi de Navarre,
d'Étienne Marcel et des Jacques. Ce fut une folle
joie, excepté dans les provinces cédées aux Anglais.
Les comtes de Périgord, de Comminges, d'Armagnac et

1360 le sire d'Albret refusaient de se séparer de la France. La Rochelle offrait au Roi de payer le double d'impôts pour lui appartenir. Il fallut pourtant se résigner jusqu'à des temps meilleurs. Ainsi se termina cette lutte, bien différente de celle que le petit royaume de France avait autrefois soutenue avec tant d'éclat. La France de saint Louis se trouvait redescendue au-dessous de Philippe-Auguste, et n'avait plus même l'honneur de compter le Roi d'Angleterre parmi ses vassaux. Il était devenu un égal et un égal victorieux, ayant un pied à Calais et l'autre à Bordeaux, puissant allié des Flamands et du duc de Bretagne.

1362 LXX. S'il en était ainsi au dehors, le pays n'était pas plus heureux à l'intérieur, et, malgré la paix, il restait désolé par les ravages de brigands navarrais, anglais et surtout brabançons venus pour venger les malheurs de la Flandre. L'armée entière d'Édouard, licenciée depuis la paix, s'adonnait à cette vie de pillage. Les provinces, livrées à elles-mêmes, purent se croire encore au siècle de Charles le Chauve et regretter le temps où chacune avait du moins son comte ou son duc occupé à la défendre. Ne sachant où donner de la tête contre tant d'ennemis et n'ayant plus d'armée régulière, le Roi fit appel aux paysans pour courir sus aux brigands et les exterminer, au risque de déchaîner de nouvelles bandes de Jacques.

LXXI. Ce fut à ce moment qu'à son royaume, déjà trop grand pour lui, vint se réunir le duché de Bourgogne, vacant par la mort du dernier duc. Il en investit le fils courageux, Philippe le Hardi, qui seul

1363

n'avait pas fui à Poitiers, distribua aux autres le Berry, l'Anjou, le Languedoc, et agrandit au centre les domaines de son gendre, le duc de Bourbon, espérant vainement par là remplacer dans les provinces les anciennes familles féodales, qui avaient gouverné les peuples au sortir de la barbarie, mais dont ses enfants ne devaient reproduire que les vices. Puis, n'ayant pas de quoi payer sa rançon, il vendit une de ses filles au duc de Milan, le féroce Visconti, qui tuait jusqu'aux prêtres ; il marchanda aux juifs vingt ans de séjour en France, sans impôts, avec un prince protecteur. Cela ne suffisait pas encore, et un de ses otages s'étant sauvé de Londres, le chevaleresque Jean y retourna lui-même, pour y rester jusqu'à l'exécution de ses engagements. La mort vint l'en délivrer, au milieu des fêtes et des jeux que lui donnaient ses hôtes. 1368

LXXII. Le nouveau roi, Charles le Sage, était maladif, incapable de tenir une lance et, pour se dédommager, ami des procureurs, des juifs et des astrologues, d'où son renom de sagesse. Les frères et beau-frère du Roi, chefs improvisés de la noblesse, occupaient leurs nouveaux États, plus propres à les dévorer qu'à les organiser. Les États-Généraux étaient pour longtemps maudits et oubliés. Le paysan ne demandait qu'à relever sa chaumière à l'ombre des châteaux. Nobles, villes, campagnes, tout le monde était à bout de prétentions, et, comme un malade rendu à la santé, ne songeait qu'à vivre soumis, trop heureux si le Roi les délivrait des bri-

1364 gands. Sa tâche était donc facile, et de tant de beaux projets de liberté il ne restait qu'un Roi absolu que chacun sentait le besoin d'aider.

LXXIII. Pour remplacer les escadrons détruits à Crécy et à Poitiers, Charles fit appel aux Bretons, race dure et fidèle, obstinés au combat, instinctivement ennemis des Anglais et rattachés à la France depuis ses malheurs. Ils lui fournirent de bons soldats et son fameux connétable Duguesclin. Fils d'un pauvre chevalier, Duguesclin était, à treize ans, noir, gros, hargneux, le plus laid et le plus méchant enfant du pays. Ce mauvais sujet, ne sachant ni lire ni compter, la terreur de ses neuf frères et sœurs, des domestiques et des voisins, se fit mettre quatre mois en prison par son père, et se sauva à Rennes chez un vieil oncle, buveur et batailleur, qui lui fit bon accueil. A dix-sept ans, il emprunta pour un tournoi un cheval et une armure, terrassa une douzaine de champions, et remporta pour prix un beau cygne d'argent massif. Détestant les Anglais, il soutint fidèlement le parti de Charles de Blois, sauva Rennes assiégée, et tua en duel plus d'un ennemi redouté.

LXXIV. Charles le Sage ne pouvait trouver un plus brave capitaine. Il le mit à la tête de ses troupes. Et d'abord il fallait châtier le Roi de Navarre, complice de tous les désastres, qui, en pleine paix, affamait Paris, et occupait sur la Seine Mantes et Meulan. Les
1365 deux villes furent prises. Poursuivant ses avantages, Duguesclin rencontra les Navarrais à Cocherel, aux environs d'Évreux, feignit la retraite pour les attirer

dans la plaine, et, se retournant sur eux, les tailla en 1365
pièces.

LXXV. Le vainqueur était bien près de sa chère Bretagne, livrée au parti anglais. N'était-ce pas le cas d'en chasser l'ennemi? Il se laissa tenter, au risque de compromettre sa petite armée, encore mal aguerrie, et le téméraire vint attaquer de front la forte position d'Auray. Dans cette journée, les deux concurrents au duché de Bretagne se trouvèrent enfin en présence : d'un côté, le jeune Jean de Montfort, avec Olivier Clisson et beaucoup d'autres, tous brûlant de venger leurs pères, de l'autre, Charles de Blois, à peine sorti des prisons de Londres, dégoûté des vanités de ce monde et disposé, sans l'acharnement de sa femme, à traiter avec son rival. La fougue des premiers l'emporta : Duguesclin fut renversé de cheval et pris ; Charles de Blois ne trouva point de quartier, et, bien que hors de combat, fut cruellement égorgé. Malheureux toute sa vie, il avait su conquérir la couronne d'un saint. Sous son pourpoint garni d'hermine, ses ennemis trouvèrent un cilice, et bientôt des miracles illustrèrent sa tombe vénérée. Sa mort décida pour le moment du sort de la Bretagne, et raffermi le pouvoir de Montfort ; la France s'y résigna, incapable de soutenir ouvertement les vaincus, et tout ce que put faire le Roi, fut de racheter Duguesclin pour cent mille livres.

LXXVI. Devenu fameux par ses succès et par ses 1366
revers, le connétable alla s'offrir comme chef aux compagnies errantes qui continuaient à désoler les

1366 provinces. Il les trouva près de Châlons-sur-Saône, occupées à vider les caves d'un riche castel. Pour en débarrasser la France, il leur proposa de les mener en un pays moins épuisé, mieux garni de vivres et de bons vins. D'autres s'étaient déjà jetés en Italie ; mais l'Espagne était une mine encore neuve. Et, de plus, tout en guerroyant, on y trouvait à expier ses péchés et à gagner le paradis : d'un côté il y avait des Sarrasins à pourfendre, de l'autre, des chrétiens dignes des anciens Goths à remettre à la raison. Pierre le Cruel, Roi de Castille, assassin sans pitié, avait empoisonné sa femme, Blanche de Bourbon, sœur de la Reine de France. Menacé du même sort, le frère du Roi, Henri de Transtamarre, venait de passer les Pyrénées, et était venu trouver le duc de Bourbon ; tous deux cherchaient des soldats pour leur commune vengeance. L'occasion était magnifique, et en secret le prudent Charles le Sage promettait encore une belle somme d'argent. Par sa harangue l'habile connétable, le verre à la main, entraîna les gaillards buveurs ; tous, même des Anglais, voulurent être de la partie.

LXXVII. Avant que leur zèle ait eu le temps de se refroidir, ils sont sous les murs d'Avignon, étape ménagée pour entretenir leur courage. Là, pense Duguesclin, il y aura plus d'argent que dans les coffres du Roi de France. Il somme d'abord le Pape d'absoudre ses compagnons de tout meurtre, viol, incendie ; charmé de leurs bonnes dispositions, Urbain V leur accorde pardon et indulgences, à condition qu'ils videront son territoire. Mais ces honnêtes pèlerins ont

encore une humble requête à présenter : ils sont si 1366
 pauvres, et pourtant ne voudraient plus piller en pays
 chrétien. Ils se contenteraient de deux cent mille écus
 d'or, et partiraient sur l'heure. Le Pape dut les satis-
 faire et s'estimer trop heureux d'en être quitte à ce
 prix. Ce n'était pas la première fois qu'il lui fallait
 payer cher l'hospitalité de la France.

LXXVIII. De là nos braves passèrent les Pyrénées.
 A leur seule approche, le Roi de Castille, aussi lâche
 que cruel, disparut de ses États, et vint à Bordeaux
 implorer l'aide des Anglais. Or, ceux-ci sentaient bien
 que les Français cherchaient à s'aguerrir pour se dé-
 faire d'eux plus tard. De même qu'ils avaient soutenu
 Montfort en Bretagne, ils ramenèrent Pierre le Cruel 1367
 en Castille. Le prince de Galles lui-même était à leur
 tête. Il battit les Français à Burgos et prit une se-
 conde fois Duguesclin. « On dit que vous me crai-
 « gnez, et n'osez me mettre à rançon, » lui dit le fier
 Breton.— « Par saint George, s'écria l'Anglais piqué
 « d'amour-propre, payez cent mille livres, et vous se-
 « rez libre. » Et Duguesclin le prenant au mot : « Le
 « Roi de France, dit-il, en paiera bien la moitié, le
 « Roi de Castille l'autre; et si ce n'est assez, il n'y a
 « fileuse en France qui ne file pour ma rançon. »
 L'Anglais ne fut pas longtemps à se repentir. Ren-
 trant en Espagne, Duguesclin surprit don Pèdre en 1369
 Andalousie, et le livra à son frère, qui, d'un coup de
 poignard, acheva cette bête féroce.

LXXIX. Refait et reposé par dix ans de combats 1370
 au dehors, de tranquillité au dedans, Charles le Sage

1370 déclara la guerre aux Anglais, sous prétexte que la France n'avait pas approuvé le traité de Bretigny : et qui eût consenti de bon cœur à la durée d'une pareille paix ? L'Aquitaine, chargée d'impôts et traitée en pays conquis, se souleva tout entière. Soixante villes, dont Cahors et Limoges, chassèrent les Anglais ; le prince de Galles se vit en quelques semaines resserré dans les murs de Bordeaux. Allant au plus près, les Anglais envoyèrent leurs premiers renforts en Picardie. L'armée française, commandée par le duc de Bourgogne et par Duguesclin, s'était avancée jusque sous les murs de Calais, et elle surpassait de beaucoup l'armée anglaise ; mais le malheur l'avait rendue sage et prudente presque à l'excès. Malgré les huées de l'ennemi, elle se retira, livrant la Picardie et la Champagne aux ravages de l'ennemi. Les Anglais arrivèrent jusqu'aux portes de Paris, sans qu'un chevalier daignât rompre une lance avec eux. Un d'eux vint même, pour les braver, heurter de son fer la porte Saint-Jacques. Il se retirait fier de ce haut fait, quand un manant lui courut après, et le renversa d'un coup de hache. Il en fut de même partout ; l'hiver approchant, les Anglais se retirèrent harcelés par les paysans, et revinrent à Calais fort affaiblis.

1375 LXXX. Dans le Midi, le prince de Galles avait juré que Limoges paierait sa trahison. Malade d'excès et presque mourant, il assiégea cette pauvre ville, en mina les murailles, se fit traîner par la brèche sur un chariot, et, impitoyable, laissa massacrer jusqu'aux femmes qui imploraient sa merci. Ce fut sa dernière vic-

toire ; il alla mourir à Londres. Son père devait le suivre de près dans la tombe. Cependant Limoges fut vengée ; tout le Midi se souleva indigné, et le premier port de l'Océan, la Rochelle, se donna aux Français. Les Anglais, accourus pour réprimer cette explosion, gagnent à grand'peine Bordeaux ; ces fiers soldats, qui ont traversé toute la France en conquérants, arrivent au bord de la mer à pied, en vrais mendiants. Il ne leur reste que Calais au nord, Bordeaux et Bayonne au sud, et avec eux disparaissent les dernières de ces compagnies qui ravageaient le territoire à la faveur des guerres et de l'anarchie.

LXXXI. Abandonné à la vengeance de Charles V, le vieux traître de Navarre est enfin châtié ; pour obtenir la paix, il cède Montpellier et le comté d'Évreux. Les Bretons chassent leur duc, ami des Anglais, jeune tyran qui s'est fait détester de tout le monde. Son ami d'enfance, Olivier Clisson lui-même, abandonne sa cause, boit dans une coupe le sang de Duguesclin mêlé au sien, et se déclare à jamais frère d'armes du connétable et soldat du Roi de France. En même temps, l'unique héritière du comte de Flandre épouse le duc de Bourgogne, frère du Roi. Ainsi, les malheurs de la France se réparent à l'envi ; son unité renaît partout. Pour fêter son heureux monarque, l'Empereur lui-même vient à Paris, et le sultan de Bagdad y envoie ses ambassadeurs et ses présents.

LXXXII. La capitale reprend son éclat si longtemps troublé ; ses murs et ses tours sont réparés ; à l'est s'élève la bastille Saint-Antoine, à l'ouest le Lou-

1376 vre agrandi et restauré ; ici le pont Saint-Michel, là l'église Saint-Antoine. Dans son bel hôtel Saint-Paul, tout entouré de jardins, Charles le Sage mène une vie paisible et magnifique, partage son temps entre l'église, ses affaires, la promenade et le soin d'une vaste bibliothèque. A Melun, à Saint-Germain s'élèvent pour lui d'élégantes résidences, rivales du vieux Vincennes. Même prospérité dans les provinces. Comme l'invasion des Normands, la guerre des Anglais avait réveillé le courage et l'amour de la patrie. Si plus d'un paysan s'était joint aux brigands ou aux Jacques, les autres s'étaient bien battus, avaient ainsi affermi leur indépendance, et formaient désormais une classe respectable, fière d'avoir sauvé son pays et réparé les désastres de la noblesse. Pour repeupler les campagnes désertes, il fallut accorder partout liberté et franchises aux nouveaux venus ; le servage acheva de disparaître, pendant que des bourgeois anoblis s'installaient dans les vieux donjons féodaux. C'était l'accomplissement gratuit de la réforme tentée par Louis le Hutin : la nation, dont le glaive avait moissonné la fleur, se renouvelait et se rajeunissait par en bas.

LXXXIII. Il en était de même dans l'Église. Tandis que les pontifes se succédaient servilement à Avignon, que les dignités les plus saintes étaient mises à l'enchère ou distribuées aux favoris du Roi, et qu'avidement de bénéfices l'Université flattait l'un et l'autre pouvoir, approuvait les crimes de Philippe le Bel, encourageait les folies d'Étienne Marcel, et puis chantait

les vertus de Charles le Sage et d'Urbain V, quelques 1376
âmes cachées pleuraient les malheurs de l'Église, et en
préparaient la guérison. A la honte des grands et des
sages, c'étaient d'humbles femmes vivant à l'ombre
de la pauvreté. Une princesse de Suède, sainte Bri-
gitte, après avoir élevé huit enfants et fondé une
magnifique abbaye, quittait tous ses biens à soixante-
neuf ans, passait les mers pour visiter les Lieux-
Saints, et revenait à Rome verser des torrents de lar-
mes sur les nouvelles douleurs de Jésus crucifié.
Sainte Angèle de Foligno, vouée à la virginité dès
l'âge de douze ans, allait régénérer en Romagne, en
Toscane et en Ombric, la séve languissante de l'ordre
de Saint-François. Enfin, la digne fille de saint Domi-
nique, sainte Catherine de Sienne, fiancée à Jésus-
Christ dans une vision de son enfance, poursuivait
avec l'ardeur d'un cœur épris la gloire de cet Époux
divin, et le suppliait « de rendre à son Église bien-ai-
« mée cette beauté qui nait non de la guerre ou de la
« violence, mais des humbles et douces prières de ses
« serviteurs et des larmes répandues dans la ferveur
« de leurs désirs. » L'amour lui donna du courage.
Elle vint à Avignon, aborda le Souverain-Pontife, lui
rappela son vœu secret de reporter son siège sur le
tombeau de saint Pierre, le conjura de tenir sa pro-
messe, et, de retour à Sienne, lui écrivit lettre sur
lettre pour le presser de rompre ses chaînes. Le Pape
finit par céder, et quand, enfin sorti de cette capti-
vité de Babylone, il revint à Rome, ce fut encore l'in- 1377
fatigable Catherine qui lui ramena les esprits habitués

1377 par cette longue absence au désordre et à la rébellion, et qui apaisa les troubles de la grande cité de Florence.

LXXXIV. En Italie, les vertus des ordres religieux allaient ranimer les traditions poétiques de Dante et de Giotto; en France, les bonnes villes reprenaient avec un nouveau zèle les travaux de leurs cathédrales, et les artistes, s'ils ne pouvaient surpasser les pures inspirations de leurs devanciers, essayaient du moins de les éclipser par la légèreté merveilleuse des sculptures ou l'éblouissante richesse des vitraux. N'allait-on pas revenir au temps du bon saint Louis? Mais, du haut de son trône, Charles le Sage ne voyait pas ce qui se faisait dans l'ombre pour le bonheur de ses peuples. Austère dans ses jeûnes, assidu dans ses prières, il en croyait l'Université, qui le canonisait de son vivant, et ne pensait pas que l'Église eût de meilleur appui que son bras. Il ne sentait pas que les maux de l'État étaient venus de la captivité et de la servilité des Papes. Cette autorité spirituelle amoindrie, nobles, bourgeois, paysans s'étaient soulevés dans une sanglante anarchie contre une royauté sans frein et sans pudeur. Au milieu de ces dissensions méritées, la France avait perdu ses libertés intérieures et sa prépondérance en Europe, et c'était précisément dans cette déplorable anarchie que le despotisme royal s'était accru, gonflé, enrichi. Or, quel est le pouvoir absolu qui sait renoncer à sa funeste toute-puissance?

LXXXV. Charles vit donc de mauvais œil le re-

tour à Rome du Souverain-Pontife. A la mort de Grégoire XI, ne pouvant lui donner un successeur de son choix, il réunit les cardinaux français à Avignon, et; dépassant l'audace de Philippe le Bel, égalant la folie des Empereurs d'Allemagne, il voulut, le Pape lui ayant échappé, avoir son Pape à lui. Façonnée à la complaisance, habituée à considérer l'Église et ses biens comme son patrimoine, l'Université approuva hautement son Roi; quelques flatteurs allèrent jusqu'à lui proposer de prendre la tiare lui-même. Mais quoique bien domptée, la France eût peut-être reculé devant un pareil forfait. Charles se contenta de faire élire sous le nom de Clément VII l'évêque de Térouanne, complaisant Genévois, digne successeur de Clément V.

LXXXVI. C'était de nouveau et, cette fois, sans apparence de raison, se mettre à dos l'Europe entière. L'Espagne seule parut disposée à suivre la France dans son coupable isolement; les autres souverains cédèrent aux touchantes et sublimes lettres de sainte Catherine de Sienne, qui les conjurait de ne pas renouveler les malheurs de l'Église, en même temps qu'elle encourageait le Pape Urbain VI à rester ferme dans ses droits et fidèle à sa bonne cause. Ainsi la régénération de la France était arrêtée et le champ ouvert à l'anarchie. Alors que l'Espagne tenait ses cortès, que l'Allemagne consacrait ses libertés par la Bulle d'Or, et que l'Angleterre faisait respecter sa Grande-Charte, la France, acceptant une triste infériorité, se livrait de nouveau, pieds et poings liés, au

1378 Roi son seul maître et son seul sauveur. Une seconde leçon, inouïe comme la première, allait lui apprendre que la honte d'un pareil régime n'est pas un refuge paisible, et ne préserve d'aucune calamité.

1380 LXXXVII. Au moment où Charles le Sage se complaisait dans sa puissance, croyait tenir sous sa main Bretons et Flamands, et ne recevait de ses astrologues que d'enivrantes promesses, la révolte éclata partout. Le Languedoc se soulève, irrité par les exactions des princes; la Flandre se réveille, et les Gantois prennent pour chef le fils du brasseur Artevell; les fidèles Lorrains rompent leur alliance, et réclament les Marches de Champagne; enfin l'orthodoxe, l'indépendante Bretagne, s'indignant d'être traitée en province française, rappelle Montfort en haine de la gabelle et du Pape d'Avignon. Les Anglais ramènent leur duc reçu avec enthousiasme, et de là recommencent à ravager les provinces. Contre tant d'ennemis, Charles n'a qu'une alliée, sa cousine de Naples, la vieille Jeanne, excommuniée par le Pape de Rome, mais absoute par le Pape français en échange d'un riche présent, la ville fatale d'Avignon. Cette Reine impudique venait d'adopter le duc d'Anjou, frère du Roi, et lui promettait ses beaux États de Naples et de Provence, espoir lointain et menteur, de peu de secours pour la guerre de Bretagne.

LXXXVIII. Les Bretons désertent en masse les drapeaux du Roi, et courent prêter serment à Montfort. Reste Duguesclin, incapable de trahir, mais peu jaloux de verser le sang de ses frères. Il propose de

traiter avec l'ancien duc; et le Roi de s'irriter et de soupçonner sa foi. Le vieux connétable lui rend son épée, quitte cette cour ingrate, et s'en va mourir au service du duc de Bourbon. La fièvre le prit au siège du château de Randon; il réunit ses capitaines, les exhorta à bien faire et à ménager toujours femmes et enfants, clercs et laboureurs. Son frère d'armes, Olivier Clisson, reçut son dernier soupir, et, le lendemain, le commandant ennemi, qui lui avait promis de se rendre, apporta sur son cercueil les clefs du château. Ainsi finit ce chevalier, brave, loyal, généreux, type achevé, non plus de la piété des croisades, mais de cet honneur militaire qui adoucit encore les horreurs de la guerre, et que pendant plus d'un siècle la triste France n'allait même plus connaître. Peu après lui mourut Charles le Sage, la conscience agitée, inquiet sur l'avenir, doutant de sa prétendue sagesse, ordonnant de supprimer les impôts qu'il avait établis sans le consentement des États.

LXXXIX. Pour mener cette royauté toute-puissante, il laissait un fils de quatorze ans, Charles VI, amoureux de chasse et de plaisir, trois frères et un beau-frère turbulents, ambitieux, comblés d'apanages, successeurs dangereux et surannés des anciens grands vassaux. Le duc de Bourbon était puissant au centre de la France; le duc d'Anjou convoitait Naples et la Provence, héritage de la Reine Jeanne; le duc de Berry régnait en Guyenne et en Lan-guedoc; enfin le héros de Poitiers, le duc de Bourgogne, joignait à son beau duché l'espérance de la

1380 Flandre et de la Franche-Comté, promises à sa femme, et allait en peu d'années fonder jusqu'au Rhin un domaine compact, au moins égal à l'ancienne Austrasie. Forts s'ils fussent restés unis, ces princes allaient, comme autrefois les fils d'Henri II d'Angleterre, tout compromettre par leurs rivalités et recueillir les fruits de la division des familles, fatale suite elle-même de la révolte contre l'Église.

XC. La concorde dura tant qu'il y eut de quoi vivre grassement. Le trésor amassé à Vincennes et le domaine royal reconstitué par Charles le Sage firent l'appoint de quelques mois de plaisir. Pour continuer il fallut rétablir les droits abolis et entre autres un droit sur les ventes. Un impôt sans le consentement de la nation, c'était une iniquité flagrante, désavouée par le feu Roi à son lit de mort. Celui qui l'annoncerait au peuple risquait sa vie ; un seul crieur y consentit. Il vint à la Halle sous prétexte de publier des objets perdus, cria l'ordonnance à l'improviste, et parvint à s'esquiver. De la première stupeur, marchands et bourgeois passèrent à l'indignation. Mais auprès de qui réclamer ? Le Pape et l'Université étaient entre les mains du Roi. Il ne restait que le droit féodal de l'insurrection, le triste appel aux armes et à la raison du plus fort.

XCI. Le lendemain, un percepteur réclame un sou à une marchande de cresson ; il est assommé, et c'est le signal de la révolte. Tandis qu'évêque, prévôt des marchands, nobles et riches se sauvent de la ville, les bourgeois forcent l'arsenal, y prennent des

maillets, et assomment partout les collecteurs et les officiers du Roi. Reims, Châlons, Orléans, Blois, Rouen et toutes les villes du Nord en font autant, et se mettent en rapport avec les Gantais soulevés depuis deux ans. Une fois déchaînée, qui retiendra la multitude? L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés est pillée, ses hôtes enlevés au mépris du droit d'asile. On enfonce les portes du Châtelet; on délivre les prisonniers. Au milieu de ces excès, plus d'un noble succombe victime de la haine des petits. Forts de ces fautes, mais dissimulant leur colère, les princes se contentent de jeter quelques mutins à la rivière, et, moyennant cent mille livres, promettent de ne plus parler d'impôts. Il sera toujours temps de se mieux venger : des affaires plus pressantes les appellent au dehors.

XCII. A bout de ruses et de crimes, Jeanne de Naples réclamait les secours de son héritier le duc d'Anjou. Pour cette guerre schismatique, le pape d'Avignon lui accorda des décimes comme pour une croisade, et lui promit de beaux domaines en Italie, s'il le débarrassait du pape de Rome. De plus, de grosses sommes furent empruntées aux églises, forcées pour les prêter de vendre jusqu'à leurs livres et à leurs calices. Mais le bon fils arriva trop tard au secours de sa mère adoptive. Il trouva Jeanne étranglée, un de ses neveux installé à Naples et dans les places fortes. Le climat et les maladies ruinèrent son armée. Lui-même, après avoir vendu ses bijoux et ses armes, mourut de la fièvre à Bari, laissant à son fils

1382 l'Anjou, la Provence et ses funestes prétentions au trône de Naples. En même temps le duc de Berry était entré en Guyenne et en Languedoc, et y avait trouvé les campagnes soulevées, les paysans impitoyables pour quiconque n'avait pas les mains calleuses. Il usa de représailles, et pacifia le pays à force de cruautés.

XCIII. De son côté le duc de Bourgogne conduisait le jeune Roi contre les Flamands au secours de son beau-père. Livrés à eux-mêmes depuis deux ans, les bourgeois de Gand auraient pu se rendre invincibles; mais, tout occupés de misérables vengeances et jaloux d'un canal créé par leurs voisins, ils n'avaient rien su faire de mieux que de piller Bruges. Comme trophée d'un si bel exploit, ils emportèrent de la halle aux draps le grand dragon de bronze que le roi Baudouin avait envoyé de Constantinople. S'étant fait des ennemis au lieu d'alliés, les Gantais vinrent, toujours sur le même terrain, à Rosebeke aux environs de Courtrai attendre la noblesse française. Armés de pieux et liés les uns aux autres pour ne pas être séparés, ils crurent que muraille eux-mêmes ils n'avaient pas besoin de retranchements, et s'avancèrent dans la plaine en masse compacte. Mais ils comptaient sans les lances des chevaliers, qui, plus longues que leurs pieux, renversèrent les premiers rangs, et refoulèrent sur eux-mêmes ces bataillons serrés. Pressés les uns sur les autres et ne pouvant plus bouger, les uns tombèrent sous le fer des Français, d'autres furent écrasés : peu en échap-

pèrent. Le Roi rentra à Courtrai, ivre de sang ; 1382
voyant dans la cathédrale les vieux éperons de 1302,
il fit piller et brûler la ville. De là il voulait aller
prendre Gand. Mais, satisfait de sa victoire, le duc
de Bourgogne désirait ne pas pousser ses futurs su-
jets au désespoir, et cherchait à regagner leur affec-
tion. D'ailleurs l'hiver approchait, et des lettres,
saisies à Paris, annonçaient qu'ayant compté sur la
victoire des Gantais la capitale était de nouveau en
fermentation.

XCIV. Bien fol est qui compte sur l'épée d'autrui,
sans tirer la sienne. Charles VI revint aussi furieux
que si les Parisiens lui avaient déclaré la guerre, et
eux tremblants prirent les armes non pour lui fermer
leurs portes, mais pour faire la haie sur son passage.
Sans compter leurs valets, ils étaient trente mille,
aussi bien armés que des chevaliers, et, s'ils avaient
eu moins peur eux-mêmes, il y avait de quoi inti-
mider la plus belle armée. A leur barbe les portes,
bien qu'ouvertes, furent abattues à coups de hache ;
le Roi passa sur ces débris la lance au poing, l'œil
irrité, sans saluer personne. Arrivé au palais des
Tournelles, il ordonna aux bourgeois de lui apporter
leurs armes. Il fallait les rendre ou s'en servir : ils
les rendirent. Pendant la nuit trois cents des princi-
paux sont arrêtés, et le lendemain sont abolies toutes
les libertés de la ville, sa milice, son échevinage, ses
magistratures, et jusqu'à l'indépendance des corps de
métiers. Pendant plusieurs jours il y eut des exécutions 1383
pour ôter à tout le monde l'envie de réclamer ;

- 1383 puis, sous prétexte de clémence, furent frappées de lourdes amendes, valant des confiscations.
- 1384 XCV. Les princes en firent autant à Rouen, à Amiens, à Troyes, à Orléans, à Reims; partout les chaînes des rues et les portes furent enlevées, les milices dissoutes, les élections supprimées, des sommes énormes levées au profit des gens de cour. Gand seul tenait bon : le vieux comte de Flandre étant mort, le duc de Bourgogne, content de lui succéder, jura les vieilles chartes, et dispensa ses sujets de lui parler à genoux. Moins sages dans la victoire, moins braves dans le malheur, les villes de France gémissaient sous un joug de fer. Leur révolte n'avait servi qu'à détruire les vieilles franchises, si chèrement achetées par leurs aïeux. Plus que jamais les nobles jurèrent de se passer des bourgeois et des vilains, un moment relevés sous Charles le Sage, et la cour de reprendre ses bals et ses tournois. Pendant qu'au fond des cœurs couvaient une haine sourde et des regrets amers, en apparence tout était soumis aux caprices d'un roi de seize ans.
- 1386 XCVI. Pour occuper son imagination guerrière, ce n'était plus assez des chasses qui avaient amusé son enfance. Ses oncles passèrent une année à lui préparer une descente en Angleterre. Il y eut plus de mille bateaux, une ville de bois et des masses de vivres. Mais ce coûteux appareil disparut comme une décoration de théâtre; l'hiver dispersa la flotte, pourrit les bois, et dissipa les provisions, avant que personne eût bougé de la cour. Ensuite on voulut

donner la représentation d'une croisade, et, équipée 1390
à grand fracas, une autre expédition alla échouer
sur les côtes d'Afrique. Puis ce furent des entreprises
en Italie pour renverser le pape de Rome et rétablir
le jeune duc d'Anjou sur le trône de Naples. Mais
pendant que se jouaient ces comédies, la vraie croi-
sade se préparait contre la France, mise par le
schisme au ban de l'Europe; et, au dedans, l'anarchie,
inévitabile fruit d'un despotisme sans limites, était à
la veille de se réveiller.

XCVII. L'orage était resté quelque temps suspendu
par la jeunesse du Roi, comme si la Providence eût
voulu lui laisser le temps et la liberté d'agir. Les
malheureux, qui cherchent à se tromper eux-mêmes,
espéraient en ce prince bien-aimé : c'étaient ses oncles
qui faisaient tout le mal ; quand il serait son maître,
il saurait le réparer. N'était-il pas à cet âge où les
instincts sont généreux, le cœur compatissant? Il
arriva enfin à ces vingt et un ans si longtemps atten-
dus. Il renvoya ses oncles dans leurs gouvernements,
reprit les amis de son père et à leur tête le conné-
table Clisson, frère d'armes et successeur de Dugues-
clin. L'espoir redoubla, c'était le moment de le jus-
tifier.

XCVIII. Charles VI n'était pas méchant ; mais ses
coupables oncles lui avaient inspiré une passion effré-
née de luxe et de plaisir. Le premier usage de sa
liberté fut de donner des fêtes splendides, dépassant
tout ce qu'avait imaginé le prodigue Philippe de Va-
lois. Marié bien jeune à une enfant de Bavière, il vou-

1390 lait, maintenant qu'il était Roi, étaler aux pieds d'une épouse chérie les merveilles de sa puissance, et lui faire faire une entrée solennelle dans sa capitale par la rue Saint-Denis, la plus belle du temps. Les bourgeois durent être vêtus de vert, les gens du Roi de rose, les jeunes filles d'écarlate avec ceinture d'or. Le lait et le vin coulaient des fontaines; des musiciens jouaient sous les portes, et, aux carrefours, des enfants costumés représentaient les mystères de l'Église. Rue Saint-Denis, deux anges descendirent par une corde, posèrent une couronne d'or sur la tête de la Reine, et, du haut des tours Notre-Dame, un homme s'élança au-devant d'elle, deux flambeaux à la main : magnifiques hommages qui jetèrent dans la stupeur cette jeune et timide princesse, mais qui ne l'empêchèrent pas, un jour, de trahir et cet époux si tendre et ce peuple adorateur.

XCIX. Jusque-là chacun prenait sa part de ces innocentes réjouissances. Mais, une fois sans frein, quelle passion s'arrête dans ses rêves et dans ses fantaisies? Le Roi voulait comme jadis armer des chevaliers; il choisit pour cet honneur ses jeunes cousins d'Anjou. La noblesse de France fut convoquée à Saint-Denis, ancien rendez-vous des croisés à leur départ. Là reparurent, fidèlement imitées, les cérémonies antiques, la veillée des armes, le bain symbolique, l'accolade fraternelle et les pieux serments. Après les rites d'autrefois commencèrent les fêtes du temps, banquets, joûtes, bals masqués, où plus d'une grande dame oublia son honneur. La vieille abbaye vit de

longues et scandaleuses orgies. Dans leurs tombeaux 1390
profanés, moines et rois tressaillirent et appelèrent sur cette cour insolente la malédiction de Dieu encore suspendue. Insouciant, aveuglé et ne rêvant que fêtes nouvelles, le Roi se mit à parcourir son royaume. Partout, pour servir son désir, l'attendaient non plus des plaintes, des requêtes et des doléances, mais des ovations trompeuses, inconnues de ses aïeux. Par Nevers et par Lyon, il arriva à Avignon, où le faux pape le reçut magnifiquement dans son palais, lui fit passer les nuits en danses avec les dames du pays, lui offrit pour ses amis de plaisirs sept cent cinquante bénéfices vacants, et décerna au jeune duc d'Anjou le titre de Roi de Naples. Quel pape de Rome se fût montré si gracieux ? Étourdi par un tel accueil, Charles songe moins que jamais à faire cesser le schisme qui désole la France. Il revient à Paris, ivre de plaisirs et d'adulations. Malheur à qui troublerait ces fêtes, à qui sonnerait le réveil !

C. Pourtant cela ne pouvait durer. La crise com- 1391
mença aux portes mêmes du palais par une méchante querelle. Un soir, au sortir d'un bal, un mauvais sujet, ayant un affront à venger, tomba, avec quarante hommes, sur le connétable Clisson qui revenait de la cour. La rue était déserte ; un boulanger seul, devant le jour, avait son four allumé et sa porte entr'ouverte. Le connétable blessé s'y jeta, et lui dut son salut. Le coupable, qui, se croyant sûr de son coup, s'était nommé en frappant, se sauva chez son protecteur et son complice le duc de Bretagne, ce Montfort

1391 que les Français avaient si longtemps combattu, et qui, par sa fierté, avait changé en haine mortelle l'amitié du jeune Clisson. Furieux de cet attentat, Charles VI réunit une armée, força ses oncles à le suivre, et déclara qu'il irait chercher le meurtrier en Bretagne.

1392 CI. Au tumulte des bals, aux flatteries enivrantes des dames et des courtisans succède tout à coup le silence de la guerre. Au sortir du Mans, le Roi chemine seul en avant, dans une sombre et muette forêt. Il va trouver des ennemis; peut-être en a-t-il déjà autour de lui. A cette heure où le plus fort tressaille sur son coursier, et a besoin de recueillir son courage, un homme en haillons se jette à la bride de son cheval en criant : « Arrête, noble Roi, tu es trahi ! » Répétée cent fois, cette parole d'un mendiant finit par prendre aux oreilles de Charles VI les proportions d'une menace divine. Il continue sa route, mais frappé de cette voix qu'il croit toujours entendre. Devant lui se dressent des complots, des embûches et tous les pressentiments d'un avenir sinistre. Que penser de ses oncles, de ses cousins et de la reine elle-même, déjà lasse de son amour? Où sont ses vrais amis? Sur qui peut-il compter? Dieu ne l'a-t-il pas maudit? Pendant que sa tête malade roule ces tristes pensées, derrière lui s'endort paisiblement le page qui porte sa lance, et, glissant de sa main, l'arme va heurter le casque d'un voisin. Ce bruit de fer, c'est la trahison qui commence. « Sus, sus aux traîtres ! » s'écrie le Roi, et, tirant son épée, il en perce les quatre pre-

miers qui marchent près de lui. Il faut que son frère 1392
lui-même se dérobe à ses coups. Enfin, désarmé et
descendu de cheval, l'infortuné reste sans connais-
sance, jetant autour de lui des regards terribles : il
était fou. La funeste nouvelle transpira bientôt; il
était fou, ce Roi bien-aimé en qui la France avait mis
son salut. Pourquoi ses devanciers avaient-ils tué
Boniface VIII, brûlé les Templiers, massacré les
bourgeois de Flandre et de Paris, pendu les paysans
de Bretagne et de Languedoc? Pourquoi Charles le
Sage avait-il, de gaité de cœur, replongé la France
dans un schisme fatal? Cette royauté si fière aboutis-
sait maintenant à la honte de la démence, et le peuple
qui avait abdiqué aux mains du pouvoir absolu deve-
nait le jouet d'un insensé.

CII. La première stupeur passée, tous les remèdes
furent tentés pour guérir celui dont la maladie met-
tait tout en péril. Ses amis de cour essayèrent des
plaisirs, lui refirent des fêtes, inventèrent pour le dis-
traire les cartes à jouer, les amusements les plus
bizarres, et cherchèrent à le consoler de l'ingratitude
de la reine; mais c'était raviver les racines du mal et
accroître encore une dangereuse ivresse. Bientôt une
catastrophe mit un terme à ces expériences. Au ma- 1393
riage d'une veuve, cinq des plus joyeux s'étaient cos-
tumés en satyres avec des toiles enduites de poix et
couvertes d'étoupes. Pour amuser la société, le frère
du Roi eut l'étourderie d'approcher une torche de leur
toison; en un clin d'œil le feu les gagna; les mal-
heureux flambèrent une demi-heure, et moururent

1393 sans que personne osât les approcher. Le Roi, qui avait pris le même costume, fut sauvé à temps, mais sa folie redoubla, et devint plus noire que jamais.

1394 CIII. Corrigés des plaisirs, les courtisans revinrent à des pensées plus sérieuses, et songèrent à fléchir la colère de Dieu. Le Roi fit des pèlerinages, demanda des prières, et voua à Notre-Dame sa dernière fille au berceau : sacrifices inutiles et rejetés par le ciel. Vint
1396 l'idée d'une croisade. Passés en Europe, les Turcs étaient maîtres de la Bulgarie, de la Macédoine, de la Thessalie, et leur sultan Bajazet ne parlait que de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome. N'étaient-ce pas les conquêtes de ces infidèles et la négligence des chrétiens qui provoquaient les vengeances d'en haut ? L'élite de la noblesse partit, et à sa tête Jean-sans-Peur, fils aîné du duc de Bourgogne. Armures polies, riches bannières, tentes de satin, vaisselle d'or et d'argent, vins exquis, tout était digne de la cour de France, et jamais le Danube n'avait vu si magnifique armée. Cette jeunesse présomptueuse prétendait apprendre la guerre aux Hongrois, ne croyait pas que les Turcs osassent seulement venir l'attaquer, et fit couper les oreilles au premier qui annonça l'approche de l'ennemi. En France on se réjouissait par avance de leurs victoires, quand, au milieu d'une fête, dans la nuit de Noël, un chevalier arriva à l'hôtel Saint-Paul, se jeta aux genoux du Roi, et lui annonça que Jean-sans-Peur était prisonnier et l'armée détruite. De tant de milliers

d'hommes il restait vingt-huit seigneurs, gardés pour en avoir rançon. 1396

CIV. Malgré l'avis des Hongrois, les Français s'étaient rués sur les Turcs à Nicopolis. Ils avaient eu affaire non plus à de gros bourgeois flamands, mais à des janissaires armés de piques, infanterie solide et légère, serrée, inébranlable. Après avoir pénétré la lance au poing jusqu'au cœur de l'armée ennemie, les chevaliers bardés de fer s'étaient vus cernés de toutes parts et renversés de leurs chevaux ; les uns se firent tuer ; dix mille autres furent massacrés après la bataille. Pour Jean-sans-Peur, Bajazet demandait deux cent mille ducats, que le duc de Bourgogne s'empressa d'emprunter à des banquiers de Paris et de Gênes. Désireux d'apaiser le féroce Sultan, Charles VI joignit à cette énorme rançon des faucons blancs de Norwège, des toiles blanches et vermeilles de Reims, des tapisseries d'Arras représentant les hauts faits d'Alexandre le Grand. En échange Bajazet envoya en France d'injurieux présents, une massue, un tambour et des arcs armés de boyaux humains. Quant à son prisonnier, il le provoqua dédaigneusement à assembler toutes les forces de la chrétienté et à revenir, quand il le voudrait, chercher sa vengeance.

CV. En attendant, les Turcs mirent le siège devant Constantinople. Douze cents hommes d'armes, envoyés à la hâte par Charles VI et commandés par Boucicaut, arrivèrent seuls au secours de cette grande capitale. L'empereur Manuel désespéré se sauva par mer et vint lui-même mendier des soldats à Paris. Il

1396 fut magnifiquement reçu, mais n'obtint rien. Il était perdu sans les Tartares, auxquels il appartenait de mettre Bajazet en cage, de sauver encore une fois l'Europe d'un grand péril, et de retarder l'inévitable ruine de Constantinople.

1800 CVI. La croisade ayant échoué comme le reste, pour guérir Charles VI on en vint aux moyens les plus extravagants, dernière ressource des cas désespérés. Le Roi se disait possédé du démon. Si Dieu se montrait inflexible, Satan ne se laisserait-il pas fléchir par ses amis? Pour conjurer le mal, les sorciers furent appelés à grand prix d'argent de Gascogne et de Languedoc, où les traditions arabes et albigeoises perpétuaient la magie. Mais il parut bientôt qu'ils se moquaient du monde; ils furent décapités et mis en quartiers aux quatre coins de la ville.

CVII. Les gens sages haussaient les épaules de ces expériences, et n'attribuaient la colère de Dieu qu'au schisme de l'Église, source de corruption pour le clergé et pour tout le royaume. Dans ses moments lucides, Charles VI lui-même en avait la conscience troublée, et ordonnait de le faire cesser. A la mort du pape d'Avignon, il refusa longtemps de reconnaître son successeur, l'Espagnol Pierre de Lune, et il
1400 envoya même le maréchal Boucicaut et des troupes avec ordre de le réduire au silence. Mais pour guérir un mal si profond et qui s'était fait tant de complices, que pouvait une volonté malade, incertaine, n'ayant que des éclairs de raison? Au lieu de seconder le Roi par une opinion puissante, ferme,

énergique, les nobles restaient indifférents, ou flottaient au gré de leur intérêt et de leur ambition. Le premier d'entre eux, le duc de Bourgogne, indépendant par sa puissance, penchait pour le pape de Rome; au contraire, entraîné dans le tourbillon voluptueux de la cour, le duc d'Orléans, frère du Roi, était tout au pape d'Avignon. Le clergé était corrompu par les pontifes schismatiques qui le remplissaient de leurs créatures, les bourgeois réduits à l'impuissance de rien dire. 1400

CVIII. Restait l'Université, véritable puissance intellectuelle, qui avait servi Philippe le Bel, secoué le joug des Papes ses fondateurs et ainsi gagné les faveurs de Paris et d'Avignon, mais qui conservait pourtant quelque chose de l'énergie et des lumières de son berceau. A sa tête marchaient des docteurs savants, austères, fiers de leur pauvreté, glorieux parvenus de la science et du travail, Clémengis, Pierre d'Ailly et surtout Gerson, laborieux Champenois, l'aîné de douze enfants, élevé gratuitement au collège de Navarre et devenu par son seul mérite chancelier de l'Université. Clémengis fulmina un livre populaire contre la corruption de l'Église. D'Ailly devint aumônier et confesseur de Charles VI, évêque, cardinal, l'arbitre et le flambeau des conciles. Gerson, son disciple bien-aimé, s'était fait connaître par de hardis panégyriques de saint Louis. Mettant son héros au-dessus des Brutus, des Manlius et des Torquatus, il flétrissait la tyrannie qui rend les sujets pauvres, ignorants et méfiants entre eux, déplorait le schisme

1400 qui asservissait l'Église, et vantait l'Université, dernier sanctuaire de la vérité, soutien des rois très-chrétiens, inviolable aux tyrans, capable, si on l'écoutait, de guérir les maux du temps.

CIX. En effet, dans leur sagesse, ces grands hommes, qui se croyaient maîtres de leur siècle, prétendaient réconcilier le duc de Bourgogne et le duc d'Orléans, et pour faire cesser le schisme ils avaient imaginé d'appliquer aux embarras de l'Église le remède d'Étienne Marcel, c'est-à-dire de faire abdiquer les deux papes et de confier momentanément leur pouvoir aux députés de l'Église, assemblés en concile général. Mais cette idée, plus ingénieuse que solide, ne contentait personne. Étant dans son droit, le pape de Rome ne devait faire aucune concession à ses adversaires, et d'ailleurs il redoutait justement la violence d'une assemblée convoquée pendant une crise. Loin de tout concilier, le nombre accroîtrait l'animosité; le parti le plus fort opprimerait l'autre, et du choc des passions contraires naîtrait sans nul doute un pouvoir plus aveugle, plus capricieux, plus absolu que celui d'un seul homme. Néanmoins Boniface IX offrait de se démettre si son rival en faisait autant. Mais le pape d'Avignon s'y refusait obstinément; la moindre concession, dévoilant ses torts, l'eût perdu sans ressource. Vainement Boucicaut l'assiégea avec son armée; vainement, au nom de l'Université et de l'Église, Gerson le supplia de céder. Secrètement soutenu par le duc d'Orléans, l'Espagnol Benoît XIII résista avec une fermeté digne d'une meil-

leure cause, et, par des faveurs habilement accordées, 1400
regagna l'un après l'autre les plus chauds partisans
du concile. Gerson lui-même, le stoïcien Gerson,
après avoir voulu se retirer à Bruges, se laissa sé-
duire par les avances du pontife, accepta de lui la
confirmation de ses dignités, et se chargea d'aller lui
annoncer à Avignon que le Royaume et l'Université
retraient dans son obéissance.

CX. C'est ainsi que la France secondait son Roi 1403
dans ses velléités de réforme religieuse. A elle main-
tenant de recueillir, comme lui, les tristes fruits de
son insouciance et de sa lâcheté. Le rival du duc
d'Orléans, le duc de Bourgogne, venait de mourir ; 1404
bien que fidèle au pape de Rome, il était resté bon
Français, honnête, loyal, modéré pour ses ennemis.
Sa fin, au lieu de pacifier les esprits, allait rendre
leur lutte plus vive. Il laissait pour héritier de ses
vastes États, Jean-sans-Peur, petit, laid, dur, brutal,
plus irrité que honteux de sa défaite de Nicopolis,
capable de tout pour soutenir la puissance de son
père, chef redoutable de cette féodalité de famille
que Jean le Bon avait imprudemment ressuscitée pour
ses enfants. Au contraire le duc d'Orléans était doux,
aimable, généreux pour les pauvres, homme de plai-
sirs et de salons plus que de batailles, époux d'une
gracieuse et bonne Italienne, Valentine Visconti.
Moins prodigue que Jean le Bon, Charles le Sage ne
lui avait accordé que la ville d'Orléans et la perspec-
tive de donner un jour des rois à la France. Ce
n'était guère pour lutter contre un duc de Bour-

1404 gogne, et, afin de rétablir l'équilibre, d'Orléans se fit
 céder la garde de la Normandie, écarta du conseil
 du Roi Jean-sans-Peur et ses frères, redoubla de
 protestations à la cour d'Avignon, et distribua, à lui
 tout seul, emplois, bénéfices et gouvernements. De
 son côté Jean-sans-Peur, ne se tenant pas pour
 1406 battu, poussa les provinces à la révolte et au refus
 de l'impôt. Il revint à Paris avec six mille hommes
 d'armes, força le duc d'Orléans à se sauver, et s'em-
 para du Roi et des affaires. Pour gagner les bour-
 geois, il leur rendit armes, chaînes des rues, élec-
 tions et tous les privilèges perdus depuis vingt ans.

CXI. Pendant que l'enthousiasme populaire le
 proclamait le restaurateur de la liberté, il se ména-
 geait habilement les suffrages de l'Université. Par
 ses ordres fut démoli à son de trompe l'hôtel d'un
 ami du duc d'Orléans, pour avoir, à une procession,
 maltraité des étudiants, et le prévôt des marchands,
 qui avait fait pendre deux écoliers voleurs, fut obligé
 d'aller baiser leurs corps et de fonder pour eux deux
 chapelles. Chacun de ces triomphes augmentait
 l'orgueil et l'insolence de l'Université; elle se crut
 permis de se mêler de tout; à la moindre résistance,
 elle suspendait ses cours et vomissait sur Paris ses
 vingt mille turbulents. Bien aise d'être sans chef, elle
 réclamait plus haut que jamais l'abdication des deux
 papes, et, pour les y contraindre, exigeait l'indépen-
 dance complète de l'Église de France. Même outre-
 1407 cuidance en politique. En son nom, des députés
 sermonnaient le duc d'Orléans sur les bienfaits de la

paix, et le sommaient de se réconcilier avec son ennemi. Le prince renvoya à leurs écoles ces docteurs de toutes nations, n'ayant rien à voir aux affaires de la France. De quoi se mêlaient-ils? Apparemment ils ne consulteraient pas des soldats sur une question de théologie. Après tout, le Roi étant malade et le Dauphin mineur, c'était à lui de gouverner le royaume et de sauver la couronne que ses descendants porteraient un jour. 1407

CXII. Tandis que ces fières réponses aigrissaient les docteurs et ameutaient de plus en plus les bourgeois de Paris, le duc d'Orléans, retiré dans son château de Beauté-sur-Marne, regardait de loin les hommes et les choses. La solitude est bonne conseillère : triste et malade, à la fleur de l'âge, ce roi des fêtes fit un retour sur lui-même. Pressentant le déclin de sa vie, il voulut en expier les égarements : dans un testament écrit de sa main, il distribua de riches dons aux églises, aux pauvres, aux hôpitaux ; il recommanda ses enfants à son propre ennemi le duc de Bourgogne, et, en échange de son amitié pour les Célestins, il demanda à être enterré avec l'habit de leur ordre sur une claie couverte de cendres. Il n'eut pas le temps d'achever ces paisibles préparatifs. Trouvant qu'il ne mourait pas assez vite, Jean-sans-Peur résolut de s'en défaire, et, pour être plus sûr de son coup, feignit une réconciliation. Ils communièrent tous deux de la même hostie, l'un plein de calme et de confiance, l'autre la haine et le meurtre dans l'âme. Trois jours après, le duc d'Or- 1409

1409 léans revenait le soir en fredonnant de chez la reine, par la vieille rue du Temple. Sept ou huit hommes se jetèrent sur lui en criant : « A mort ! à mort ! » et le mirent en pièces. Le lendemain matin son pauvre corps mutilé, sa main coupée et sa cervelle répandue furent portés à l'église des Blancs-Manteaux et de là aux Célestins dans une chapelle bâtie par lui-même. Le Roi, les princes, la foule, suivaient en pleurant la victime, et oubliaient ses fautes pour ne se rappeler que son bon cœur. Le duc de Bourgogne lui-même y vint, essayant de dissimuler son crime. Mais il ne put se contenir, devint pâle, et dit à son oncle, le duc de Berry : « C'est moi : le diable m'a tenté. » — « En un jour j'ai perdu mes deux neveux, » répondit le vieillard, fondant en larmes.

CXIII. Aux remords succédèrent bientôt l'effronterie et l'endurcissement du crime. La porte du conseil s'étant fermée pour lui, les visages devenant menaçants, Jean-sans-Peur résolut de conquérir l'impunité à force d'audace, et partit à cheval pour chercher des renforts en Flandre. Voilà où en était venu en France le champion de l'orthodoxie et des vieilles libertés, le protecteur populaire des docteurs et des bourgeois. La meilleure cause renoncerait à triompher par de telles mains. Les cœurs les moins sensibles étaient révoltés. Quoique ami et obligé de la famille de Bourgogne, Gerson prêcha devant le Roi contre ce crime horrible. Justice et vengeance furent promises à la pauvre Valentine.

CXIV. L'explosion de la colère publique ne fut pas

longue. Déjà Jean-sans-Peur était aux portes de Paris avec une armée ; bien plus, il y entra en vainqueur. En dépit de Gerson, l'Université acclama le meurtrier comme le sauveur de la France, et le docteur Jean Petit prononça effrontément une apologie de son crime, commis, disait-il, pour Dieu, pour le Roi et pour la chose publique. Le duc d'Orléans était un de ces tyrans affreux dont on ne se débarrasse que par le poignard. Ainsi, tandis que l'Allemagne déposait paisiblement un Empereur indigne d'elle, la glorieuse, la savante, la fière Université de Paris mettait le poignard et la guerre civile à la place de la déchéance et professait cette doctrine des lâches qui, ne sachant plus que changer de maîtres, assassinent le tyran au lieu de déraciner le despotisme. En effet, c'était se donner pour chef absolu le cruel Jean-sans-Peur qui allait, au nom du salut public, soutenir son crime par d'autres crimes et faire appel aux plus viles passions. Tandis que le jeune duc d'Orléans, le duc de Berry et le duc de Bourbon sortaient à la hâte de Paris, le Bourguignon y flattait l'orgueil de la populace. Entre tous les corps de métiers, le plus dévoué à sa cause était celui des bouchers, hommes durs et violents, que le sang n'effarouchait pas. Ils furent appelés à siéger à l'hôtel de ville avec quelques membres des facultés et le médecin Jean de Troyes. Quant aux hommes d'action, c'étaient leurs valets, les écorcheurs, armés de massues, habiles à assommer et à dépecer, commandés par le vigoureux Caboche.

CXV. Cependant, forts pour les massacres, ces bri-

1412 gands étaient incapables de tenir devant des troupes régulières. Le jeune duc d'Orléans, ayant épousé la fille du comte d'Armagnac, avait réuni sous sa bannière blanche la noblesse du Midi, était venu occuper Saint-Denis, et, par un vigoureux coup de main, avait enlevé l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. D'un moment à l'autre, il pouvait prendre ou affamer Paris. En ce péril, l'intervention étrangère, sœur du régicide, vint en aide aux cabochiens. Oubliant qu'il était fils d'un combattant de Poitiers, le duc de Bourgogne appela les Anglais à une croisade et ouvrit la France aux vieux ennemis qui n'attendaient qu'un signal pour profiter de ses dissensions. Paris fut délivré par eux, et, à leur tour, les Armagnacs fugitifs furent assiégés dans les murs de Bourges.

CXVI. L'Université triomphe d'une si belle victoire. Sous sa direction discutent les bouchers de Paris et quelques rares députés venus des villes voisines; à ces prétendus États-Généraux elle dicte toute rédigée la réforme de l'État et de l'Église. Pendant ce temps-là, les cabochiens s'illustraient par la prise de la Bastille, enlevée aux soldats du Roi. Piller les beaux hôtels, mener en prison qui résistait, faute de nobles s'en prendre aux riches bourgeois et les rançonner : telle était la vie de chaque jour. Au milieu de ces clameurs, Charles VI plus fou que jamais et son jeune fils le Dauphin vivaient prisonniers au fond de l'hôtel Saint-Paul. C'était en leur nom que Jean-sans-Peur régnait et que l'Université allait tout réformer. C'était pour leur bien que deux fois le peuple vint à

main armée purger leur palais, leur enleva leurs amis et jusqu'aux dames de la cour, et enfin leur apporta, le couteau sur la gorge, la fameuse Ordonnance de Réforme. Dans un langage plus pédant, elle était la copie fidèle des idées d'Étienne Marcel ; seulement pour faire plaisir au peuple des campagnes, les docteurs y avaient ajouté l'abolition du droit de chasse. 1412

CXVII. Comme sous Jean le Bon, le Dauphin dut signer. Les supplices continuèrent, exemple pour qui eût voulu réclamer. Les cachots regorgeaient de prisonniers, qui n'y étaient pas même à l'abri du meurtre ; sous prétexte de faire de la place, un grand nombre furent mis à mort par les écorcheurs. D'autres brigands visitaient les maisons, exigeaient de l'argent des riches et des suspects ; Gerson lui-même fut obligé de se cacher à Notre-Dame. Ainsi tous les maux de la guerre civile et étrangère étaient déchaînés. Puni et paralysé par la démence, Charles VI avait vu le châtiement du schisme retomber sur son malheureux frère ; puis, sans amis, sans soldats, gardé à vue par les meurtriers du duc d'Orléans, il assistait à des crimes monstrueux, commis au nom de la liberté et de la religion qu'il avait méprisées.

CXVIII. Enfin, le peuple, au nom de qui les cabochiens prétendent agir, se soulève contre eux. Le Dauphin, jusque-là prisonnier, sort bravement de l'hôtel Saint-Paul, monte à cheval, et va délivrer ses amis des cachots du Louvre. Deux bouchers et le médecin de l'hôtel de ville sont à leur tour exécutés ; le duc d'Orléans et le comte d'Armagnac entrent dans Paris, 1413

1413 et, tandis que l'écharpe blanche remplace partout la
croix de Bourgogne, Jean-sans-Peur n'a que le temps
de se sauver par une autre porte. Il est déclaré traître
et rebelle ; ses domaines et ses biens seront confis-
qués, sentence juste, mais difficile à exécuter. De
1414 nouveau retiré dans ses États, le puissant coupable
resserrait son alliance avec les Anglais et n'attendait
que le moment de ressaisir sa proie.

1415 CXIX. A la veille de ces nouveaux dangers, Gerson,
sorti de sa retraite et prêchant devant le Roi, acca-
blait de son indignation le duc de Bourgogne, le doc-
teur régicide Jean Petit et « ces despotes populaires
« qui avaient opprimé la bourgeoisie et tenu en servi-
« tude la douce autorité royale. » L'Université, atten-
dant l'arrivée libératrice des Anglais, tournait contre
les papes ses fureurs cabochiennes, dénonçait au
monde la corruption de l'Église, et Gerson lui-même,
gardant à ce sujet les illusions qu'il désavouait en
politique, proclamait la souveraineté des conciles, et
1416 dirigeait de sa science et de ses paroles les deux cents
docteurs de Paris, les dix-huit mille ecclésiastiques
et les cent mille étrangers, accourus à Constance pour
la réforme du monde chrétien. Bien pauvres furent
les fruits de cette pompeuse et bruyante assemblée.
Gerson y poursuivit avec un acharnement tout per-
sonnel la condamnation de Jean Petit. S'il lutta con-
tre ceux qui invoquaient le poignard en politique, il
se condamna lui-même en appelant le bûcher au se-
cours de la foi, et obtint de l'Empereur le supplice de
l'hérétique Jean Huss, que sa parole n'avait pas con-

vaincu. Enfin, pour couronner l'exercice de leur pouvoir souverain, les prétendus représentants de la liberté et de l'unité catholiques nommèrent un troisième pape, rival des deux autres. 1416

CXX. Au moment où se tenaient tant de pompeux discours, le roi d'Angleterre en personne, Henri V, appelé par Jean-sans-Peur, débarquait à l'embouchure de la Seine et mettait le siège devant Honfleur. Après un mois d'une belle défense, ce port fut pris, et, contents de leur campagne, les Anglais se mirent tranquillement en route pour prendre leurs quartiers d'hiver à Calais. Ils montraient beaucoup d'ordre et de piété, vivaient des vivres et du vin que leur fournissait le duc de Bourgogne, et se disaient appelés à punir le schisme des Français. Ceux-ci s'étaient tumultueusement réunis pour leur barrer le passage de la Somme. Ils étaient cinquante mille, presque tous à cheval, commandés par le duc d'Orléans, le duc de Bourbon et l'élite de la noblesse. Les Anglais ne comptaient que quinze mille hommes, archers et fantassins. Avec un peu de vigilance, le passage de la rivière était facile à défendre, et l'ennemi pouvait enfin essuyer un désastre.

CXXI. Cependant Henri se dérobe aux Français, trouve un gué, le passe avec toute son armée, et s'établit solidement à Crécy, bien près d'Azincourt. Les chevaliers devaient se souvenir de cette terrible leçon ; mais leur seule peur est que les Anglais ne leur échappent et n'arrivent à Calais. Malgré un temps affreux et une terre détremée par les pluies, ils se précipi-

1416 tent sur l'ennemi ; leurs chevaux glissent ou restent enfoncés dans la boue ; à la première charge le désordre devient général. Les Anglais laissent leurs arcs devenus inutiles, prennent des haches, des épées, des massues, et recommencent une affreuse boucherie. Sept princes et dix mille hommes y restèrent. Prisonnier, le jeune et aimable duc d'Orléans alla, comme Charles de Blois, charmer l'Angleterre de ses chansons et de ses plaintes.

CXXII. Henri lui-même ne peut s'expliquer sa victoire que comme le châtiment du schisme d'Avignon et des vices scandaleux de la cour de France. Encouragé par ce succès et revenu tout à fait au beau temps
1417 du roi Édouard, il ressuscite les prétentions de son aïeul, et prend le titre de roi de France. Toutefois conduisant ses projets avec une prudence rare, il veut commencer par être vrai duc de Normandie, s'empare de Caen, et vient assiéger Rouen. Les Rouennais font une défense énergique, digne de Calais et d'Harfleur ; ils renvoient les bouches inutiles, mangent chevaux, chiens, chats et repoussent tous les assauts. Abandonnés de la France, il fallut subir la loi d'un conquérant irrité, payer trois cent mille écus d'or et se contenter de la vie sauve, cinq hommes exceptés.

CXXIII. Cependant, campé à Lagny, l'allié des Anglais, Jean-sans-Peur, était avec son armée aux portes de Paris, n'osant y rentrer, mais y nouant de nombreuses trames et coupant les vivres sur la Marne, comme les Anglais sur la Seine inférieure. Ses amis du Parlement, de la grande boucherie et de l'Univer-

sité s'agitaient dans l'ombre et complotaient sans re- 1417
lâche. Tous les princes étant morts ou prisonniers et
le Dauphin trop jeune, le comte d'Armagnac, beau-
père du duc d'Orléans, était seul capable de comman-
der. A peine avait-il, pour contenir la capitale en fer-
mentation, six mille Gascons, unique débris de Crécy.
Il essaya d'abord d'intimider les rebelles, de purger
le Parlement et l'Université, d'ôter les chaînes des
rues, d'abolir l'hérédité des étaux, et de remplacer la
grande boucherie par quatre petites aux quatre coins
de la ville. Mais, qui veut être impunément violent,
doit avant tout être fort. A Amiens, à Auxerre, à 1418
Tours, la populace se soulève et se déclare pour les
Bourguignons. A Paris même, la faim se fait sentir et
ébranle les courages. Quelques mauvais sujets trahis-
sent, et ouvrent la porte Saint-Honoré à huit cents
Bourguignons qui s'emparent du Roi et de la ville.

CXXIV. Un brave, Tanneguy-Duchâtel, était par-
venu à mettre le Dauphin en sûreté à la Bastille. En
vain il tente de se faire jour pour sauver le Roi :
Charles VI était déjà transféré et gardé au Louvre ;
les fenêtres des rues et du château étaient garnies de
cabochiens armés. Il fallut leur laisser leur prison-
nier. D'Armagnac, qui s'était caché, fut découvert,
mis en pièces, et resta sans sépulture, exposé aux
risées des enfants, jusqu'à ce que l'odeur du cadavre
forçât de le jeter. Ses amis furent tués sans pitié ; le
nom seul d'Armagnac devint pour les passants un ar-
rêt fatal ; mort aux Armagnacs ! tel était le nouveau
cri des Bourguignons. Les bouchers triomphent ; la

1418 populace s'enivre de sang ; de perfides bruits de trahison l'irritent encore davantage ; le tocsin sonne presque chaque nuit. Enfin , le 12 juin , cette cruauté fiévreuse est à son comble ; les prisons sont forcées , et au Palais , à Saint-Éloi , au Châtelet , à Saint-Martin et au Temple, seize cents malheureux sont passés par les armes ; les écorcheurs n'épargnent même pas les prisonniers pour dettes. Après de longs outrages, les corps furent jetés à la hâte dans une fosse commune. Une épidémie vengeresse en sortit , et emporta en quelques jours cinquante mille personnes ; les bourgeois succombèrent les premiers , maudissant Dieu , refusant les sacrements et se disant damnés.

CXXV. Pendant que captif Charles VI voyait sa capitale aux mains d'une populace féroce , sa femme Isabeau , l'héroïne des fêtes de sa jeunesse , l'avait lâchement quitté , et se préparait à revenir en triomphe à Paris avec le duc de Bourgogne , rentrée bien
1419 différente de la première. Au lieu de fontaines de vin , c'était le sang qui coulait à ses pieds ; un traître chevauchait à côté d'elle , et , à la honte des cœurs honnêtes, les brigands et les amis des Anglais applaudissaient seuls cette reine adultère et son coupable chevalier. Pour fêter leur bienvenue, trois cents prisonniers qui restaient en vie furent égorgés , et les Anglais annoncèrent qu'ils étaient maîtres de Rouen.

CXXVI. N'ayant rien su faire pour sauver la France, Jean-sans-Peur, comme jadis Charles le Mauvais, ne prétendait pas moins en devenir le roi. Il avait encore l'impudence de se dire le défenseur des vieilles

libertés et d'invoquer pour lui ce mot de l'Écriture, cité naguère comme une menace par Gerson, que l'injustice fait passer la royauté d'une famille à une autre. Longtemps, pour parvenir au trône, il avait compté sur les Anglais; mais ces étrangers méprisaient trop le traître pour le servir, et, s'ils avaient encouragé son crime, ce n'était que pour en profiter. Maîtres de Rouen, ils ne parlaient que de conquérir Paris, et d'en chasser Français et Bourguignons. Irrité, rebuté, Jean-sans-Peur songea enfin, il le fallait bien, à ce parti français qu'il avait opprimé, vendu, trahi, et offrit de se soumettre au Dauphin, retiré à Troyes avec quelques rares amis.

CXXVII. L'offre d'un si perfide ennemi était-elle sincère? Il était permis d'en douter. Mais, quoi qu'il fût, pour l'avenir il était flétri par sa trahison et par les malheurs sans nombre qu'il venait d'attirer sur la France. Méprisé des Anglais et des Français, il n'était plus à craindre. Le Dauphin écouta d'autres conseils. Avides de vengeance, les amis du duc d'Orléans lui représentèrent que l'occasion était bonne pour se débarrasser d'un homme dangereux, contre qui tout était permis. Jean, attiré au pont de Montereau, y fut assassiné. C'était, par une faute ordinaire à la peur, relever un parti perdu. Avant la mort du Bourguignon, tout le monde était las de lui; après, chacun le plaignit, et son fils, bien que n'aimant pas les Anglais, jura de le venger. Un de ses neveux donna le signal de la défection, livra aux étrangers Paris affamé, et reconnut Henri V pour son roi.

- 1420 **CXXVIII.** Bientôt le Dauphin ne se trouva plus en sûreté à Troyes. Il fallut fuir plus loin et se mettre derrière la Loire. Pendant qu'il partait presque seul pour cet exil, sa dure mère Isabeau, geôlière de Charles VI, recevait les Anglais, traitait avec eux, désavouait honteusement la naissance de son fils, et donnait à Henri V la main de sa fille et l'héritage de
- 1421 la couronne. Henri V vient s'installer au Louvre; l'Université couronne ses exploits en fêtant le nouveau roi; assez brave pour donner le coup de pied de l'âne, le Parlement assigne à comparaître le prétendu dauphin Charles, et le condamne par défaut à la perte du trône et au bannissement perpétuel.
- 1422 **CXXIX.** Sur ces entrefaites mourut le pauvre Charles VI, dont la folie avait sans doute prolongé les jours au milieu de telles catastrophes. Il laissait son trône à l'Anglais Henri V, tandis que son fils Charles VII, sans soldats, sans argent, sans États, était appelé par dérision le roi de Bourges. Ainsi se réalisait par des mains perfides ou étrangères cette déchéance, jadis le privilège des Papes et la terreur des mauvais rois, dont la seule pensée exaspérait Philippe le Bel et Charles le Sage. L'un avait voulu asservir le Saint-Siège, l'autre se faire un pape à lui; tous deux, ôtant aux cardinaux la liberté de leur choix, avaient soumis l'autorité spirituelle élective à leur propre pouvoir, et, logiques dans leur despotisme, ils avaient attaqué en même temps les libertés civiles et les institutions sociales modelées sur celles de l'Église. De là, l'anarchie et la guerre civile entre

les princes, les seigneurs, les bourgeois, les paysans ; 1422
une royauté justement punie par la démence et par
le mépris ; un pays en ruines deux fois livré aux
Anglais.

CXXX. Complice de ses orgueilleux souverains, la France expiait la politique, tantôt hypocrite et impie, tantôt folle et voluptueuse, qu'elle avait toujours applaudie. Au lieu de la corriger, ses désastres ne lui avaient jusqu'alors inspiré qu'un système de réforme aussi dangereux en religion qu'en politique. Devenue la proie de l'étranger, elle avait voulu se sauver elle-même, et remplacer des Rois par les États-Généraux ou par l'Université, essai malheureux qui avait achevé de tout paralyser. Car la liberté ne s'improvise pas : récompense de la vertu des peuples, elle baisse fatalement avec eux, et leurs révoltes ne font d'ordinaire que rendre plus dur le despotisme qui les châtie.

CXXXI. Même effort dans l'ordre religieux pour annuler le Pape par le concile et pour substituer l'autorité des fidèles à celle du Saint-Siège. Heureusement l'Église échappa à ces fatales expériences. Le siège d'Avignon s'écroula avec le trône de Charles VI, et Benoît XIII se sauva en Espagne, accablant l'univers de ses vaines excommunications. Le pape de Rome abdiqua généreusement ; le troisième mourut, et, malgré les Français qui, Gerson en tête, prétendaient prolonger l'interrègne pour réformer eux-mêmes l'Église et ses abus, le concile de Constance se hâta d'élire l'Italien Martin V. Le jour de son couronnement, l'Empereur lui-même conduisit son che-

1492 val blanc par la bride, et bientôt Rome reçut avec transports celui qui venait enfin fermer les plaies d'un long schisme. La France seule hésita à reconnaître le nouveau et unique pontife ; car c'était s'avouer coupable et condamner un siècle de son histoire. Elle préféra rester indépendante et donner ses évêchés aux Anglais ou à leurs amis. Pour l'épurer, la réveiller de ses hontes et de ses illusions et la rallier autour de son Roi, il fallait que son épreuve fût encore plus longue et plus douloureuse.

CXXXII. Les provinces étaient dépeuplées ; vexés par les gens de guerre, les laboureurs quittaient partout la charrue. Paris plus coupable souffrait encore plus cruellement ; vingt-quatre mille maisons étaient sans habitants. Après la contagion venait la famine ; et, tandis que le jour une multitude furieuse s'étouffait aux portes des boulangers, la nuit les loups entraient dans la ville à demi déserte, et dévoraient les passants attardés. Les consolations mêmes de l'amour et de la religion manquaient à ces calamités. Malgré les efforts de Gerson, l'infâme roman de la Rose obtenait une vogue croissante. Par cette morale cynique, dont Isabeau de Bavière était sur le trône le modèle abominable, la femme cessait d'être la plus pure gloire de l'homme dans son bonheur et sa compagne fidèle aux jours mauvais. Abdiquant les hommages, le respect, le culte des chevaliers, elle n'était plus que l'instrument volage de misérables jouissances. Les mystères de la foi, que de pieuses confréries s'étaient plu jadis à représenter au peuple, étaient

exploités par d'impudents et obscènes comédiens ; 1492
l'impureté des sculpteurs s'étalait sur le portail sacré
des cathédrales ou jusque dans les stalles du chœur ;
enfin, pénétrant dans le sanctuaire, la fête des fous y
amenait à sa suite le tumulte et l'orgie, pendant qu'au
cimetière des Innocents se jouait sur les tombes pro-
fanées la sauvage danse des morts. Jamais n'avait été
poussé si loin le désespérant mépris des choses divines
et humaines.

CXXXIII. En cette triste extrémité, un domini-
cain espagnol, saint Vincent Ferrier, dédaignant la
mitre et la pourpre, que lui avait offertes Benoît XIII,
et secouant de ses pieds la poussière honteuse de la
cour d'Avignon, s'était mis à parcourir le Languedoc,
la Provence et le Dauphiné, menaçant les peuples de
la fin du monde et du jugement dernier. La foule sui-
vait ses pas avec un enthousiasme depuis longtemps
inconnu, l'entourait en plein air, et écoutait toute
tremblante le messenger de la colère céleste. Les im-
purs Albigeois, les Vaudois, brigands farouches, les
Juifs eux-mêmes, vrai type d'obstination, se conver-
tissaient à sa voix, et il allait de préférence chercher
au fond des montagnes les hérétiques grossiers et
ignorants qui depuis des siècles n'avaient plus en-
tendu la parole de Dieu. Bientôt sa réputation devint
immense : le calife de Grenade lui-même voulut le
voir et l'entendre ; l'Espagne, l'Italie, les bords du
Rhin le reçurent avec bonheur. Puis il revint en
France comme en sa terre de prédilection, et, après
avoir prêché à Tours, à Angers, à Nantes, il mourut

1432 d'épuisement et de fatigues à Vannes qui a gardé son corps.

CXXXIV. Pendant que ces chaleureux avertissements réveillaient les cœurs engourdis, le malheur donnait aussi à ses victimes de salutaires leçons. En même temps qu'elle célébrait le couronnement d'Henri V, l'Université avait proscrit l'illustre Gerson, trop honnête pour voir sa patrie aux mains des Anglais, et, au sortir du concile de Constance, l'illustre chancelier avait pris la route de l'exil. Ainsi le récompensaient les hommes, instruments sans le savoir d'un Dieu moins rigoureux. Retiré en Bavière et plus tard à Lyon, il rencontra des religieuses et des moines, héritiers de sainte Catherine de Sienne et du frère Jacques de Todi, qui, sans autre lumière que Dieu, trahis par les pasteurs des âmes, trouvaient dans la vertu et dans la contemplation un adoucissement à tant de misères. Instruit par eux et par la solitude, cet autre grand docteur, il finit dans l'amour de Dieu et dans les œuvres de charité, écrivant des traités mystiques, élevant de pauvres petits garçons. Soit qu'il ait copié l'œuvre d'un inconnu, soit qu'il ait lui-même résumé les pensées du cloître, sa plume traça *l'Imitation de Jésus-Christ* ou livre de la Consolation Intérieure, guide immortel des âmes abandonnées qui cherchent tout en Dieu. La tentative n'était pas nouvelle : c'était celle de saint François d'Assise et de ses enfants, non plus avec le naïf enthousiasme d'un siècle de foi, mais avec la douce et ferme résignation d'un temps de douleur.

CXXXV. Pendant que ce grand homme reposait sa vieillesse chez les Célestins de Lyon, les ordres mendiants, fidèles à leur mission d'amour et de liberté, travaillaient dans l'ombre à guérir la France. L'œuvre du Dominicain Vincent Ferrier s'achevait avec moins d'éclat par une pauvre Franciscaine. Fille d'un charpentier de Corbie, sœur Colette prit de bonne heure le voile des Clarisses, rétablit dans son ancienne rigueur la règle adoucie par le temps, fonda ou réforma près de quatre cents couvents à Paris, à Noyon, à Beauvais, en Lorraine, en Savoie et surtout dans les vastes États du duc de Bourgogne. A sa voix un des plus fiers seigneurs du temps, Jacques de Bourbon, roi de Naples, à grand'peine échappé des prisons de sa femme, se fit Cordelier du tiers-ordre à Besançon. Les cloîtres abandonnés se repeuplèrent, et, à l'exemple des moines, les hommes revinrent en foule aux paisibles travaux des champs.

CXXXVI. Tandis que Paris se prostituait aux Anglais, que l'indolent Charles VII simulait encore à Bourges des fêtes et un reste de cour, au fond des campagnes plus d'une bonne âme pleurait amèrement les hontes et les misères de sa patrie, et les femmes ne se bornaient pas à bâtir des couvents. Aux confins de la Champagne et de la Lorraine, à Domremy près Vaucouleurs, une pauvre petite paysanne, Jeanne d'Arc, aimait la France et priait le bon Dieu de la sauver. C'était une douce et simple jeune fille, ne sachant ni lire ni écrire, jouant peu et pourtant

1428 aimée de ses compagnes, ne quittant sa mère que pour l'église ou pour les pauvres malades, sans autre science qu'un grand cœur. Ce fut à cette humble vierge que le patron des guerriers, l'archange saint Michel, s'adressa pour sauver la France. D'abord il lui dit d'être bonne et sage, premier pas vers les grandes choses; puis il lui raconta la pitié qui était au royaume de France : « Jeanne, lui dit-il, va au secours du Roi, et tu lui rendras sa couronne. » — « Messire, répondit Jeanne toute tremblante, « pauvre fille je ne saurais chevaucher, ni conduire des hommes d'armes. » Mais l'archange lui promit l'aide de sainte Catherine et de sainte Marguerite, qui jadis avaient su vaincre la rage des bourreaux. En effet les saintes martyres lui apparurent entourées d'anges et de lumière, et par leur douce voix encouragèrent ce cœur timide. Si durant cinq ans elle lutta contre cette vocation céleste, elle s'en rendit de plus en plus digne.

1498 CXXXVII. Enfin, il fallait obéir, dire adieu au toit paternel, à sa mère, à ses sœurs, à ses amies, à l'église de son village qu'elle n'avait jamais perdue de vue, aux petits oiseaux qui venaient manger dans sa main, et aller trouver le capitaine de Vaucouleurs qui la mènerait au Dauphin. Sa mère pleurait désespérée; son père disait qu'il aimerait mieux la noyer, et un jeune homme qui l'aimait la traduisit en justice, espérant l'intimider et l'épouser de force. Obstacles inutiles! Dieu lui demandait son cœur, sa virginité et sa vie; elle triompha de tout, et partit pour Vaucou-

leurs, à dix-huit ans, en grosse jupe rouge de paysanne. Elle se fit mener chez le capitaine, et lui dit avec fermeté qu'elle venait de la part du Seigneur, que le Royaume n'appartenait à nul autre qu'à Dieu, mais qu'il le donnerait en dépôt au Dauphin, et lui enverrait du secours contre ses ennemis, qu'elle, Jeanne, le mènerait sacrer à Reims. Le capitaine, qui avait pensé se divertir de cette petite folle et la renvoyer ensuite à son père bel et bien souffletée, au premier mot sorti de sa bouche resta comme pétrifié de cette voix pénétrante. Il y avait là quelque chose de surnaturel ; sa seule crainte était que le diable n'y fût pour quelque chose. Rassuré par son curé, qui examina la pauvre fille, il envoya demander à Charles VII s'il la voulait recevoir ; mais elle n'avait pas le temps d'attendre ces formalités. « Quand je devrais, disait-elle, user mes jambes jusqu'aux genoux, je dois être auprès du Dauphin avant la mi-carême. C'est Dieu qui le veut ; car, certes, j'aurais mieux aimé rester à filer auprès de ma pauvre mère. » Quelques bonnes gens de Vaucouleurs, plus faciles à toucher que le capitaine, se cotisèrent pour lui acheter un mauvais cheval, et deux gentilshommes jurèrent de la conduire à la cour. Elle quitta ses habits de femme, prit un justaucorps et une épée. Avant de partir, elle fit encore écrire à ses parents pour obtenir leur pardon ; puis elle se mit en route par les rigueurs de février, et traversa la moitié de la France tout infestée de brigands et d'ennemis, voyageant paisiblement avec sa petite troupe de cinq ou six compagnons, se

1428

1429

1429 confiant en la protection de Dieu et s'arrêtant dans toutes les villes pour entendre la messe.

CXXXVIII. Enfin, elle arriva à Poitiers, et, après l'avoir fait attendre deux jours, Charles VII la reçut le soir, à la lueur de cinquante torches, au milieu de trois cents chevaliers. Une autre eût tremblé; Jeanne était habituée aux splendeurs de la cour céleste. La petite bergerette alla droit au prince qu'elle n'avait jamais vu, et, bien qu'il souffrit n'être pas le Roi, elle lui embrassa les genoux. « Gentil Dauphin, lui dit-elle, j'ai nom Jeanne la « Pucelle; par moi, le Roi des cieus qui est Roi de « France, vous mande que vous serez son lieutenant, « et que vous serez sacré et couronné en la ville de « Reims. » Charles était dans la stupeur, mais inquiet, comme le capitaine de Vaucouleurs. Il consulta des évêques, des savants, les docteurs de l'université de Poitiers, et Jeanne subit les interrogatoires d'une accusée. Il fallut raconter ses visions; un professeur curieux lui demanda quelle langue parlaient les voix du ciel: « Meilleure que la vôtre, » lui repartit la bergère. — « Si c'est Dieu qui t'envoie, il faut, pour te « croire, que tu nous montres un signe. » — « Je ne « suis pas venue, dit-elle, pour faire des miracles; « mon signe sera de faire lever le siège d'Orléans. « Qu'on me donne des soldats, peu ou beaucoup, et « j'irai. » — « Jeanne, lui dit un autre, si c'est Dieu « qui veut délivrer la France, il n'a pas besoin de sol- « dats. » — « Ah! mon Dieu, dit-elle, les gens d'ar- « mes batailleront, et Dieu donnera la victoire. »

CXXXIX. Quel péril y avait-il à la laisser combattre et mourir? Le Dauphin lui donna un beau cheval noir, un écuyer d'âge mûr et quelques valets. Toute vêtue de blanc, elle avait à la ceinture une petite hache, vieille arme des Francs, et une épée miraculeusement trouvée dans une église dédiée à sainte Catherine. Sa main tenait un étendard blanc, avec l'image du Sauveur, deux anges portant des fleurs de lis et ces mots : JÉSUS, MARIÉ. En la voyant monter à cheval, quiconque avait du cœur le sentit frémir, et plus d'un chevalier, oubliant les jouissances de la cour, partit avec elle. Elle fit promettre à ces ribauds de renoncer aux plaisirs, aux blasphèmes, de ne jurer que par leur bâton, et leur fit recevoir l'absolution. Puis, avec eux, elle traversa l'armée anglaise, et se jeta dans Orléans.

CXL. Depuis plus de six mois durait le siège de cette ville, dont le premier duc était mort assassiné, et dont le second était prisonnier en Angleterre. Maîtres de la France jusqu'à la Loire, les Anglais avaient investi la place avec leur ténacité ordinaire. Comme à Calais, ils avaient, non campé, mais bâti autour des assiégés, et, l'enceinte étant trop grande pour l'entourer tout entière, ils s'étaient mis à construire sur les deux rives de la Loire des bastilles ou forts détachés. Il y en eut d'abord trois, puis six, puis douze qui, se resserrant de plus en plus, devaient finir par étouffer la ville. Dans les premiers mois, les bourgeois résistèrent joyeusement. Suivant l'usage du temps, ils ne cédèrent à personne l'honneur de dé-

1429 fendre leurs remparts, et c'est à peine si, vu ce grand péril, ils consentirent à recevoir de Charles VII un secours de quatre mille hommes. Ils brûlèrent eux-mêmes leurs faubourgs, en rasèrent les couvents et les églises, où l'ennemi aurait pu se loger, fondirent des canons, et ripostèrent vigoureusement à l'artillerie ennemie. A la fin, leurs pointeurs visaient si bien qu'un boulet emporta la tête du général anglais. Au milieu de l'hiver, les vivres commencèrent à manquer; les assiégés jeûnaient, tandis que de zélés Parisiens amenaient aux Anglais des convois de vivres et des harengs pour le carême. Vainement Tours, Angers, Bourges, Poitiers, la Rochelle, se montraient plus français, et trouvaient moyen de faire passer dans la ville de l'argent et de la poudre. C'était le pain qui faisait défaut. Moins braves contre la faim que contre l'ennemi, les grands seigneurs avaient furtivement quitté la place, renoncé à cette guerre de privations et rejoint Charles VII. Le désespoir était si grand à la cour qu'il était maintenant question de s'aller réfugier derrière les montagnes d'Auvergne, au fond du Dauphiné.

CXLI. Jeanne ramena avec elle dans Orléans des hommes et des vivres. Annoncée depuis plusieurs jours, elle fut reçue comme un envoyé du ciel. Avant d'engager le combat, elle ordonna des prières publiques, des processions à la barbe des Anglais. Son héraut les somma de se retirer ou, s'ils en avaient le cœur, de venir avec les Français reconquérir le Saint-Sépulcre. Mais ils se moquèrent du message, et me-

nacèrent le héraut de le brûler à la place de sa maîtresse. Il ne restait qu'à se battre, et Jeanne en attendait impatiemment l'occasion. Un matin qu'elle reposait encore, elle s'éveilla en sursaut, s'écriant : « Ah ! « mon Dieu, pourquoi ne m'a-t-on pas éveillée ? le « sang de nos gens coule ! » En un moment, elle fut armée, à cheval, et partit au galop. Sur sa route, elle rencontra des blessés ; à la vue du sang français ses cheveux se dressèrent. Un peu plus loin c'étaient des fuyards qui revenaient en désordre. Elle les rallie, se met à leur tête, suit les Anglais jusque dans leurs retranchements, et plante son étendard sur une première bastille. Les Anglais pétrifiés sont massacrés ou prisonniers. Victorieuse sans avoir tiré l'épée ni versé de sang ennemi, Jeanne pleura sur tant d'hommes morts sans confession, et sauva la vie des captifs.

CXLII. Peu importait de poursuivre ces succès au nord de la place ; c'était du midi que les vivres pouvaient venir, et les Anglais, couverts par la Loire, y occupaient deux fortes bastilles. Un pont de bateaux est jeté sur le fleuve, un des forts emporté, et les Français passent la nuit en face du second. La journée du lendemain sera décisive. Les Anglais ont concentré leurs forces sur ce point. Vainqueurs, ils peuvent couper le pont et anéantir la petite armée. Peut-être serait-il plus prudent de repasser la Loire et d'attendre ; mais Jeanne ne permet pas qu'on hésite. « A demain, à la pointe du jour ! Nous aurons beaucoup à faire, et je serai blessée. » Fidèle au rendez-vous, elle donne de bonne heure le signal de l'attaque. Les

1429 Anglais se défendent avec énergie, protégés par un rempart. Voyant que les assaillants commencent à faiblir, Jeanne se jette dans le fossé, prend une échelle, et l'applique au mur, lorsqu'un trait vient la frapper entre le cou et l'épaule. Percée de part en part, elle tombe sans connaissance, et les Anglais sortent déjà pour la prendre ; mais quelques braves l'emportent, et vont la déposer sur l'herbe, à l'abri du combat. Là, elle revint à elle, fit mettre de l'huile sur sa blessure, et pria pour ceux qui se battaient encore.

CXLIII. Cependant le temps s'écoulait, et les Anglais tenaient toujours. Après des efforts inutiles, Dunois faisait sonner la retraite, quand Jeanne, inspirée d'en haut, donne son étendard à un soldat, et, d'une voix prophétique, lui ordonne d'aller le planter sur le rempart ennemi. A la vue de ce drapeau bien-aimé, les Français s'élancent, saisis de cette furie qui décide des assauts. En un clin d'œil et sans savoir comment, ils sont dans la bastille, et cinq cents Anglais sont passés au fil de l'épée. Leur chef, qui avait souvent insulté la Pucelle, se noya misérablement en tombant d'une passerelle qu'un boulet brisa sous ses pieds. Elle pleura sur le sort de cette pauvre âme. Tandis qu'elle essayait d'arrêter le carnage, le peuple d'Orléans se précipitait par le pont pour se joindre aux vainqueurs et pour achever les Anglais. Il n'en resta pas un seul au midi de la Loire. Les autres, n'étant plus de force à continuer le siège, reprirent à la hâte le chemin par où ils étaient venus. Moins occupée de les poursuivre que de remercier Dieu,

Jeanne fit dresser, encore sous leurs yeux , un autel dans la campagne, et le peuple entier vint y entendre une messe d'actions de grâces. Le 8 mai, jour de cette délivrance après un siège de sept mois , est resté depuis lors une fête pour Orléans. 1429

CXLIV. Jusque-là Charles VII attendait, comme pour éprouver la mission de Jeanne d'Arc. Elle avait sauvé Orléans sans lui, et elle venait le sommer de se laisser conduire et sacrer à Reims. Poser sur la tête du Dauphin la consécration royale, le relever aux yeux des peuples, était à ses yeux plus pressant que de livrer bataille aux Anglais démoralisés ou de leur prendre quelques petites places sur la Loire. Pour contenter les sages, il fallut pourtant d'abord forcer Jargeau, Beaugency, et assister dans la Beauce à un engagement, où deux mille Anglais restèrent sur le terrain. L'affaire s'étant décidée presque sans combat, Jeanne ne s'occupa que de soigner et de consoler les ennemis mourants. Enfin l'indolent Charles se crut assez fort pour l'écouter, et avec douze mille hommes ils prirent bravement la route de Reims. L'ennemi occupait les villes, et les regardait passer du haut des remparts, se demandant comment ils reviendraient. A Troyes, Anglais et Bourguignons furent plus audacieux, et tentèrent une sortie; mais ils furent honteusement repoussés. Fallait-il laisser derrière soi cette riche et forte cité? fallait-il en risquer l'assaut sans artillerie? partis également aventureux pour la petite armée. Jeanne promit que le lendemain la ville serait prise. Elle planta son étendard au bord du fossé, et

1420 ordonna tranquillement de le combler. Arbres, fagots, tables, tout y servit, et l'ennemi, pétrifié par ce travail magique, capitula et ouvrit les portes. Les bourgeois coururent aux églises, inquiets d'avoir prêté le nom de leur ville au traité qui avait livré la France aux Anglais. Mais Jeanne obtint qu'il ne serait question que de clémence, et fit racheter les prisonniers que l'armée anglaise voulait emmener à sa suite.

CXLV. Six jours après, le Dauphin faisait son entrée dans Reims, ville restée vierge du joug étranger. Quand il eut reçu l'onction sainte, que jamais prince anglais n'avait obtenue en France, et que lui-même un an plus tôt ne pouvait guère espérer, Jeanne lui embrassa les genoux : « Gentil Roi, lui dit-elle, maintenant est fait le bon plaisir de Dieu, qui voulait que je fisse lever le siège d'Orléans, et que je vous amenasse sacrer en votre ville de Reims. » Elle le sentait, sa mission était accomplie, la maison royale relevée, l'esprit français réveillé, et, heureuse de revoir ses parents accourus au sacre, elle ne demandait qu'à retourner à son village avec sa sœur et ses frères. Moins désintéressés, ce furent eux cette fois qui l'engagèrent à continuer pour sa famille une si belle fortune; et, quant au Roi, ravi de posséder cette invincible jeune fille, qui à elle seule valait une armée, prenait les places, gagnait les batailles, il ne pouvait consentir à s'en séparer. Elle le suivit triste et inquiète, prévoyant une mort prochaine. Avec elle, il entra à Soissons, à Laon, à Château-Thierry, à Provins, à Saint-Denis; malgré elle, il voulut enlever

Paris, dont les habitants, compromis par tant de crimes, étaient décidés à se défendre avec rage. Ne sachant plus que se sacrifier, elle voulut, comme à Troyes, faire combler le fossé, et vint s'y établir sous une grêle de traits. L'un d'eux lui perça la jambe, et, après avoir vainement essayé de rallier les Français, épuisée par la perte de son sang, elle fut obligée de se faire emporter. L'année suivante, le Roi se reposant de ses faciles exploits, Jeanne se jeta dans Compiègne que le duc de Bourgogne assiégeait en personne. Le jour même, elle fit une sortie, resta la dernière pour couvrir la retraite, fut entourée par l'ennemi, saisie, tirée à bas de cheval. L'invincible Pucelle était prise et aux mains de ses mortels ennemis. A l'éclat de ses hauts faits manquait la gloire suprême des souffrances, des tortures et du martyre; à la honte de ceux qu'elle avait vaincus, manquait l'ignominie d'immoler une pauvre fille sans défense. 1429 1430

CXLVI. Vendue au duc de Bourgogne et par lui aux Anglais, Jeanne fut conduite dans les prisons de Rouen. C'était peu de la tuer; il fallait dissiper le charme miraculeux de sa mission divine, et faire passer ses visions pour sorcellerie, ses victoires et le sacre de Charles VII pour l'œuvre du diable. Que des Anglais l'aient entrepris, la rage de la défaite les pouvait aveugler à ce point; mais, ô honte amère! ce furent des Français qu'ils prirent pour la juger; ce fut l'université de Paris qui dénonça ses crimes, et réclama son sang; ce fut un docteur de cette université, un ami de Gerson et de Jean

1130 Petit, Cauchon, évêque de Beauvais, qui présida le tribunal et dirigea la procédure. On pouvait se croire revenu au procès des Templiers. Après avoir condamné ceux qui avaient porté au delà des mers l'honneur et l'épée de la France, il fallait immoler celle que Dieu avait envoyée pour sauver sa patrie du joug de l'étranger. Mêmes formes, même perfidie, même issue; seulement, au lieu d'un ordre riche et nombreux, digne d'exciter les soupçons, la haine ou l'envie, il s'agissait d'une pauvre vierge, jeune et pure, sans autres biens que son courage et sa piété.

CXLVII. La voie était toute tracée : obtenir par des promesses, des mensonges ou des tortures que Jeanne soumettrait ses visions au jugement de l'Église, puis lui déclarer que l'Église les regardait comme l'œuvre de Satan, et, si elle résistait, la brûler comme relapse : telle était la marche bien connue de ces tristes procès. Longtemps la candide simplicité de Jeanne déjoua l'astuce de ses juges : Dieu pouvait-il contredire par ses ministres ce qu'il lui avait dit par ses anges et par ses saints? D'ailleurs elle se fût volontiers soumise au Père des fidèles; mais les docteurs de Paris, qu'avaient-ils de commun avec le Pape, et de quel droit prétendaient-ils décider à sa place? Étaient-ils bien l'Église? Les juges ne se laissèrent pas arrêter par cette objection, qui démasquait leur justice hypocrite. Ils obsédèrent leur victime, et lui promirent sa liberté. De guerre
1131 lasse, au bout de cinq mois elle céda, et se perdit. Condamnée à une prison perpétuelle, elle vit bientôt

qu'on l'avait trompée. Mais il était trop tard pour réclamer ; au premier mot qu'elle dit son bûcher fut dressé. 1431

CXLVIII. Munie des sacrements, accompagnée de deux pauvres, mais braves religieux, Jeanne monta sur la charrette fatale, et fut conduite sur la place du Vieux-Marché, au milieu d'une foule muette de pitié et d'horreur. Les Anglais avaient hâte d'en finir, de peur que la victime ne vint à leur échapper. Les juges étaient moins pressés, et se plaisaient à prolonger le supplice. La pauvre condamnée dut subir le sermon d'un prédicateur de Paris et les exhortations de l'évêque Cauchon. Enfin le bourreau approcha sa torche ; la flamme monta ; Jeanne fit descendre son confesseur qui s'oubliait à la consoler ; seule avec une croix qu'elle tenait embrassée, elle attesta encore une fois que ses visions venaient de Dieu, et disparut dans les flammes en criant le nom de Jésus. Un soldat, qui avait apporté un fagot au bûcher, en vit sortir une colombe. Le bourreau épouvanté croyait que jamais Dieu ne lui pardonnerait, et les Anglais, tout tremblants, disaient : « Nous sommes perdus, nous avons « brûlé une sainte. »

CXLIX. En effet la mort héroïque de Jeanne d'Arc mit le sceau à sa mission divine. Désormais une fatalité vengeresse arrêta les conquêtes, renversa les entreprises de l'étranger ; un ver rongeur mina la maison de Bourgogne, qui avait vendu la Pucelle à ses ennemis, et, bien que l'ingrat et léger Charles VII n'ait rien tenté pour le salut de sa bienfaitrice, il n'en recueillit pas moins les fruits de sa noble vie ; il resta

1431 vainqueur des Anglais, sacré Roi de France aux yeux de tout son peuple. En lui la défense du pays retrouva un centre, le patriotisme un représentant; bon ou mauvais, le Roi redevint le chef, le drapeau des intrépides bourgeois qui, depuis un siècle, défendaient leurs villes contre les Anglais, des braves paysans qui les traquaient dans les campagnes et des fiers gentils-hommes qui tenaient encore dans leurs châteaux.

CL. Tout d'abord seconda ce retour de prospérité et l'essor du nouveau règne. Le duc de Bourgogne le premier, qui avait si longtemps trahi, fit amende honorable. Son coupable père, Jean-sans-Peur, n'était
1435 que trop vengé, et lui-même, traité avec un juste mépris par les Anglais, était à son tour las de leurs injures. Charles VII consentit à fonder à Montereau un couvent et une église pour le repos de l'âme du père; il laissa au fils, Philippe le Bon, Péronne et les villes de la Somme, rachetables pour quatre cent mille écus
1436 d'or. L'année d'après, Paris, dégoûté de ses meneurs, vexé par les Anglais, à demi ruiné et à demi désert, ouvrit ses portes aux gens du Roi. La garnison ennemie s'enferma d'abord à la Bastille; mais, bloquée et sans vivres, elle capitula et obtint de s'embarquer pour Rouen.

CLI. Il y avait bien à faire pour relever cette capitale en ruines. Le plus pressant était de la nourrir, et, les routes étant peu sûres, de dégager au moins d'un côté le cours de la Seine. Plus brave cette fois
1437 que de coutume, Charles VII s'en chargea lui-même, et un des premiers monta par une échelle sur les

remparts de Montereau. L'année suivante, ayant du canon, il battit en brèche les murs de Meaux, et dégagèa la Marne. Puis ce fut le tour de Melun. Mais ce n'était guère que la moitié de la besogne; les Anglais restaient solidement établis à Pontoise, aux portes de la capitale, et empêchaient toute culture dans ces belles plaines. Quatre fois des renforts, venus de Normandie, les ravitaillèrent, et offrirent la bataille aux Français; quatre fois le prudent Charles recula. Sa persévérance fut récompensée : la place fut enfin serrée de près et battue par l'artillerie; la brèche devint praticable; après un assaut de cinq heures et une résistance furieuse, la ville était prise. En même temps, les bourgeois de Dieppe ouvraient leurs portes à un capitaine rôdeur, et chassaient les pirates anglais installés chez eux. Inutiles furent les efforts de l'ennemi par terre et par mer pour reprendre ce port si précieux pour lui.

CLII. Fort de ces exploits, Charles VII parcourut en vainqueur les bords de la Loire et de la Garonne, exhortant les paysans à courir sus aux brigands et rétablissant partout l'ordre et la paix. Les Anglais étaient fatigués : ils demandèrent une trêve. C'était le temps qu'il fallait pour réorganiser le royaume contre eux et puis les achever. Le peuple ne demandait qu'à labourer ses champs, tailler ses vignes et rebâtir ses maisons. N'ayant, pour se défaire des gens de guerre, d'espoir que dans le Roi, il consentit volontiers et sans convocation d'États-Généraux à payer une taille de douze cent mille livres, pour entretenir

1443 en tout temps quinze compagnies de cent lances ou de six cents hommes chacune. Le Roi, ayant seul le choix des capitaines, fit proposer aux chefs de bandes d'entrer à son service; ceux qui acceptèrent furent dispersés avec de petits détachements dans toutes les villes du royaume; les autres restèrent isolés et traqués dans les campagnes. Ainsi, à la place des anciens ordres militaires, qui avaient malheureusement disparu, et des chevaliers, qui de champions de toutes les bonnes causes étaient devenus de véritables brigands, se formait une gendarmerie royale, premier
 1448 noyau des armées régulières. Outre ces neuf mille cavaliers, Charles VII ordonna que, dans chaque paroisse, un bon compagnon, ayant fait la guerre, s'armerait lui-même, et s'exercerait les dimanches et fêtes au tir de l'arc. En échange, le franc-archer était exempt de la taille, et recevait une solde en temps de guerre. Ce fut le premier essai d'une infanterie à opposer à celle des Anglais. Des aventuriers, Lahire, Saintrailles, Dunois, remplacèrent, à la tête de ces troupes, les princes et les seigneurs, et la petite bourgeoisie des villes fournit au Roi des ingénieurs et des généraux. Un marchand, qui avait trafiqué en Orient, Jacques Cœur, apprit aux Français l'art des sièges et l'emploi de l'artillerie, où les Turcs surpassaient de beaucoup les Anglais. Devenu argentier du Roi, il procura de l'argent pour fondre des canons.

CLIII. Ainsi se continuait par la main des manants et des bourgeois la délivrance commencée par la bergère de Domremy. Quant aux grands, vivant de bri-

gandage, ils avaient pris la triste habitude de ne plus 1448
craindre ni Dieu ni le Roi. Ce n'étaient qu'incestes, meurtres, parricides. La paix leur déplaisait. Pour les soumettre, il fallait des exemples. Le Roi se montra sans pitié : un fils du duc de Bourbon fut cousu dans un sac et jeté à la rivière ; à Nantes fut brûlé ce maréchal de Retz, sorcier, égorgueur d'enfants, que la postérité a nommé Barbe-Bleue. Il y avait encore bien d'autres coupables ; Jean d'Armagnac s'appelait comte par la grâce de Dieu, faisait pendre les huis-siers du parlement, et épousait sa propre sœur ; mais Charles VII était l'obligé de cette famille, qui l'avait jadis défendu contre les Bourguignons. François de Bretagne enfermait son frère, le condamnait à périr de faim, et, comme une pauvre femme avait trouvé moyen de glisser du pain à travers les barreaux du cachot, au bout de trois ans le prisonnier qui ne mourait pas fut étranglé. Or il fallait ménager le duc de Bretagne, dont le père avait ouvert la France aux Anglais, et qui promettait son alliance pour les en chasser.

CLIV. Remettant à d'autres temps le châtement de ces grands criminels, Charles VII reprit la guerre contre l'étranger. La Normandie l'attendait comme un libérateur. Mantes, Verneuil, Évreux, Lisieux, lui ouvrent leurs portes, et vainqueur il se sent assez fort pour investir Rouen. A la vue de cette grande cité 1450
frémissante, toute française de cœur et comme consacrée par le bûcher de Jeanne d'Arc, les Anglais ont peur ; ils se retirent dans le château ; peu de jours

1450 après, ils capitulent honteusement. L'hiver même n'interrompt pas une guerre si bien commencée. Les deux gardiennes de la Seine, Harfleur et Honfleur, sont forcées. L'année suivante, Falaise et Cherbourg ouvrent leurs portes. La Normandie était reconquise ; ce fut le
1451 tour de la Gascogne. En une campagne, elle fut soumise avec sa capitale. Les Anglais y tentèrent un dernier effort ; ils comptaient de nombreux partisans dans cette ville de Bordeaux , à eux depuis trois siècles ;
1453 ils y jetèrent une armée, et tinrent encore un instant la fortune suspendue. Couvrant la Gironde de leurs flottes, ils bravaient les Français qui n'avaient pas un vaisseau. Heureusement les bourgeois de la Rochelle, les ducs de Bretagne et de Bourgogne en envoyèrent, et le fleuve fut intercepté. Affamé, Bordeaux se rendit, et pour peine de sa trahison perdit ses privilèges.

CLV. Les Anglais ne possédaient plus en France que Calais , et avaient chez eux assez d'embaras et de guerres civiles pour les occuper longtemps. Tandis que leurs conquêtes et le sentiment du péril commun avaient réveillé chez un peuple avili le courage et l'esprit national, eux s'étaient habitués à une vie d'oisiveté et de pillage ; ils avaient contracté les vices des grands seigneurs et des gens de guerre français ; fléaux de Dieu, ils allaient être punis à leur tour. La France au contraire était dans l'élan d'une jeunesse nouvelle. Plus féconde que l'œuvre de Charles le Sage et de Duguesclin , celle de saint Vincent Ferrier, de la petite sœur Colette et de Jeanne d'Arc portait ses fruits bienfaisants. De nouvelles familles, élevées par

leur travail et par leur bravoure, occupaient les ma-
noirs déserts, et apportaient à la noblesse dégénérée
un sang plus pur et plus vigoureux. Appauvries par
la guerre, les villes étaient moins opulentes mais
plus sages et plus braves qu'en Flandre ou en Italie.
Les routes étaient sûres; le commerce renaissait; trou-
badours et poètes avaient de nouveaux exploits à
chanter. Quel sujet plus touchant, plus merveilleux,
plus populaire, que les longs malheurs et la délivrance
récente de la patrie? Les grandes familles de Bour-
gogne, d'Anjou et de Bretagne s'étaient soumises et
réconciliées; les bourgeois de Paris et les docteurs
de l'Université avaient subi de salutaires et saisiss-
santes épreuves; le grand schisme fini, la France
n'allait-elle pas reprendre ses glorieuses traditions,
sa place en Europe et son rôle en Orient?

CLVI. Hélas! pourquoi les leçons du malheur sont-
elles si peu durables? pourquoi, toujours vivace au
lendemain de son châtement, l'orgueil vient-il gâter
les plus beaux succès et les plus douces espérances?
Pendant que la multitude ne songeait qu'à remercier
Dieu de ses bienfaits, un vieux levain d'indépendance
couvait chez les professeurs, chez les évêques, élevés
dans le schisme et pétris d'illusions. En face du nou-
veau Pape, qui travaillait courageusement à l'ordre
et à la réforme de l'Eglise, et qui tenait en Italie de
sages assemblées, un concile rebelle, tout inspiré des
doctrines de Constance, s'assemblait tumultueusement
à Bâle, et proclamait son pouvoir souverain. Dissous,
mais non séparé, il déposa Eugène IV, et couronna à

1453 sa place, sous le nom de Félix V, le duc Aimé de Savoie, qui venait de quitter le trône pour le froc. Charles VII eut la faiblesse d'écouter ces rancunes, héritage suranné de ses devanciers. Regrettant encore son pape d'Avignon, il prêta son appui à Félix V, qui n'en tomba pas moins victime d'un ridicule général, et, pour se consoler, il publia à Bourges, sous le nom de Pragmatique-Sanction, les principaux décrets du concile de Bâle. Non-seulement l'infailibilité du Pape était niée, et son intervention pour la paix avec l'Angleterre repoussée, mais tout envoi d'argent en Italie fut défendu; sous prétexte de liberté, le Saint-Siège n'eut plus aucune part à la collation des bénéfices; les élections ecclésiastiques ne furent rétablies qu'en apparence, comme une arme de guerre contre Rome, et n'arrêtèrent ni l'asservissement du clergé ni l'élévation des courtisans. Le fils de Jacques Cœur devint archevêque de Bourges; les vieilles abbayes enrichirent les cadets de grandes familles, et un bâtard de Bourbon devint abbé de Cluny. Protégé par ce rempart schismatique, l'incestueux comte d'Armagnac et le duc fratricide de Bretagne bravaient impunément les foudres du Vatican, et le fils des ducs de Bourgogne distribuait à ses parents et amis les riches évêchés de Flandre.

CLVII. Ainsi la France renonçait définitivement à ses vieilles libertés spirituelles au profit du pouvoir monarchique. Deux crises épouvantables n'avaient pu l'arrêter sur cette pente fatale, et elle restait livrée non plus aux folles espérances de l'absolutisme nais-

sant, mais aux lois savantes et régulières d'un despotisme organisé, envahissant, progressif. Le souverain qui mettait le concile au-dessus du Pape eût été forcé, à moins de se contredire, de reconnaître l'autorité des États-Généraux comme supérieure à la sienne. Il était plus simple de s'en passer et de ne plus les convoquer. La force morale de l'excommunication, le jugement par ses pairs et toutes les garanties du droit féodal furent rejetés ; d'un côté, les grands vassaux invoquaient la raison du plus fort et l'appui de l'étranger ; de l'autre, le Roi leur opposait son armée permanente et son parlement de légistes, instruments dévoués à sa puissance. Les grandes villes perdirent leurs privilèges, qui menaçaient de tourner à l'anarchie. L'Université elle-même, si longtemps fière de son indépendance, n'enseigna plus que de par le Roi. Les petites communes, les paroisses de campagne, la noblesse moyenne, conservèrent seules leur vieux caractère, et, dans les hauts rangs de la société, la liberté amoindrie ne put reprendre son ancien niveau : triste et irrésistible conséquence de l'infériorité morale et de l'asservissement de l'esprit à la matière.

CLVIII. Toutefois, la centralisation, qui semblait seule devoir porter remède au désordre, était loin d'être complète. La Bretagne s'isolait de plus en plus, refusait d'admettre la Pragmatique-Sanction de Bourges et ouvrait l'université de Rennes. Le duc d'Anjou employait les ressources de l'Anjou et de la Provence en éternelles tentatives sur le royaume de Naples. Enfin, puissant du Rhin à la Somme, le duc de Bour-

1459 gogne négociait avec le Pape et avec l'Empereur pour rétablir à son profit un royaume de Bourgogne ou de Gaule-Belgique. Les princesses de sa maison, avidement recherchées, étendaient au loin son influence ; sa sœur épousait le duc de Bourbon, sa nièce le duc d'Orléans, prisonnier d'Azincourt, jusqu'alors retenu en Angleterre. Pour les grands qui briguaient son alliance ou son amitié, et qui accouraient en foule aux tournois et aux festins de Bruges, Philippe le Bon instituait l'ordre fameux et envié de la Toison-d'Or. En tous points, sa cour éclipsait celle de son cousin Charles VII.

CLIX. Si la France cherchait à recouvrer son unité intérieure au prix de grands sacrifices, au dehors, isolée de l'Église par une politique égoïste, elle n'avait pas moins de peine à reprendre l'antique prestige de son nom. Jamais, peut-être, depuis Philippe le Bel, son action n'avait été si faible. Le roi d'Angleterre, jadis son vassal, était devenu un souverain indépendant et un rival dangereux. L'Espagne, que la France avait si longtemps aidée contre les Musulmans, et où Philippe le Hardi et Duguesclin étaient encore intervenus avec honneur, se suffisait fièrement à elle-même, et acculait au rivage de la mer les Maures expirants de Grenade. Ennemi né de la France, le roi d'Aragon avait épousé la petite-fille de Charles le Mauvais ; maître par elle de la Navarre, il était à la veille de marier son fils à l'héritière de Castille. En attendant qu'il réunit l'Espagne entière sous un seul sceptre, et que la boussole récemment inventée lui ouvrit l'O-

éan, il possédait la Sicile, la Sardaigne, et une se- 1458
conde Jeanne de Naples, bien digne de la première,
l'installait dans sa capitale au préjudice de son mari
Jacques de Bourbon et de son fils adoptif le duc René
d'Anjou.

CLX. Menacée de tous côtés par cette redoutable
puissance, mais complètement fermée aux Français,
l'Italie, depuis le retour des Papes, était rentrée dans
une nouvelle ère de gloire et de prospérité. Pendant
que l'antipape Félix était réduit à la Savoie, et que
Charles VII faisait sa pragmatique, Rome réparait ses
ruines, et le Forum, naguère livré aux vaches, le Ca-
pitole, brouté par les chèvres, redevenaient sous d'in-
telligents pontifes le foyer de la science et de l'art
chrétiens. Les Médicis avaient fait de Florence la plus
belle, la plus élégante cité du monde. Un instant le duc
d'Orléans avait prétendu succéder du chef de sa mère
aux Visconti de Milan, et avait fait au delà des Alpes
une folle tentative; mais un homme plus solide, Fran-
çois Sforza, courageux soldat de fortune, passé maître
dans l'art des sièges, lui ravit cet héritage, et assura à
ce beau pays une sécurité depuis longtemps inconnue.
Enfin, la rivale victorieuse de Pise et de Gênes, Ve-
nise, seule assez unie pour être encore libre, entas-
sait dans ses lagunes et distribuait à l'Europe les mar-
chandises de l'Orient et des Indes. Bien que, par le
mauvais vouloir des souverains, la réforme de l'Église
restât incomplète, une veuve charitable, sainte Fran-
çoise Romaine et deux moines exemplaires, saint Ber-
nardin de Sienne et saint Antonin de Florence, avaient

1453 ranimé dans toute la Péninsule l'esprit de saint François et de saint Dominique. Inspiré par ces élans d'amour, le céleste Fra Angelico à Florence et le naïf Jean Bellin à Venise renouvelaient et surpassaient les merveilles de Giotto et de ses élèves, et ouvraient à la peinture chrétienne une nouvelle et magnifique carrière. Les pures jouissances de la piété, de la science et de l'art consolait l'Italie de ses libertés justement perdues.

CLXI. Au nord des Alpes, l'Empire Germanique suivait sa libre et pacifique destinée, avec sa noblesse indépendante, ses riches princes ecclésiastiques et ses villes commerçantes, maîtresses du Rhin, de l'Elbe, de la Vistule et de la lointaine Newa, unies entre elles par une ligue redoutable. De nombreux étudiants, fidèles au sol de leur patrie, peuplaient les jeunes universités de Vienne, de Cologne, d'Heidelberg et de Leipsick, que n'avaient point troublées les guerres des Anglais, et celle de Mayence illustre sa fondation par la découverte à jamais puissante de l'imprimerie. Aux amis des Valois, aux faibles et vieux empereurs de la maison de Luxembourg, venaient de succéder les princes de Habsbourg, issus comme eux des bords du Rhin, mais rejetons plus vigoureux de la vieille souche franque. Depuis cent cinquante ans, ces modestes descendants de l'empereur Rodolphe avaient travaillé à grossir leur patrimoine de la Suisse, de la Souabe, de l'Alsace, du Tyrol et de l'Autriche ainsi nommée de la vieille Austrasie, qu'ils semblaient destinés à faire renaître aux bords du Danube. Forts dans

leurs domaines, souvent élus rois de Bohême ou de Hongrie, ils avaient fini par obtenir la couronne impériale, qui ne devait plus sortir de leur famille, et qui, d'Aix-la-Chapelle et de Francfort, allait transporter son séjour dans la jeune capitale de Vienne. 1453

CLXII. Au nord, les Chevaliers Teutoniques, braves successeurs des Templiers, avaient conquis à l'Évangile les plaines de la Prusse et de la Livonie. À l'est, les rois de Hongrie et de Pologne s'illustraient contre les Turcs. Là se continuait encore la croisade, si oubliée en France et si vainement désirée par Jeanne d'Arc. Là s'élevait une dernière digue contre le flot montant des Turcs. En effet, comme au temps de saint Louis, l'invasion des Tartares n'avait été que passagère, et, cherchant des conquêtes plus faciles, ces hordes sauvages s'étaient encore ruées sur la Chine, qu'elles devaient être impuissantes à rajeunir. Alors le fils de Bajazet avait repris ses conquêtes. L'empire grec, que l'épée des chevaliers ne défendait plus, succombait à sa longue et honteuse décadence, et poussait de vains cris de détresse.

CLXIII. Le regard de Charles VII ne portait pas si loin. Pour se défaire des compagnies, qui, comme au temps de Charles le Sage, désolaient le royaume, il alla au plus court, et les jeta sur un inoffensif et utile voisin, sur les cantons suisses, ainsi nommés du gros village de Schwitz, république naissante, que la Providence venait de placer comme une barrière entre la France et l'Autriche. On se le rappelle, la dureté des Habsbourg avait révolté leurs vieux serviteurs des bords de la

1459 Reuss. Ces montagnards avaient secoué leur joug, et s'étaient successivement agrandi jusqu'au Jura, au Rhin et au Tyrol. Les voyant invincibles tant qu'ils étaient unis, l'empereur Frédéric III flatta l'orgueil de la riche cité de Zurich, excita contre elle le ressentiment des campagnes, puis provoqua au secours de la ville assiégée l'intervention de Charles VII. Avec trente mille hommes, le dauphin Louis traversa la Champagne et la Franche-Comté, et s'avança aux portes de Bâle. Sur le bord de la Birse, un corps de quatre mille Suisses vint imprudemment se heurter contre lui. Après avoir repoussé l'avant-garde française au delà de la rivière, ils la passèrent à leur tour. Écrasés par le nombre, ils se retranchèrent dans le cimetière et dans la tour de Saint-Jacques, et s'y firent tuer jusqu'au dernier. C'était leur première défaite; découragés, les montagnards levèrent le siège de Zurich, et se retirèrent dans leurs vallées. Les compagnies françaises, venues surtout pour piller, se répandirent dans la plaine, et de là se rabattirent sur la Souabe, sur l'Alsace et sur la Lorraine. Les plus disciplinés revinrent seuls, et entrèrent dans l'armée régulière que Charles VII s'efforçait de créer.

CLXIV. Alors que cette bravoure s'usait en pure perte, quelques pauvres fugitifs, débarqués aux rivages d'Italie, y apportaient la fatale nouvelle que tout homme sage attendait, et à laquelle les insensés voulaient en vain fermer l'oreille. Constantinople était prise; le dernier des Constantin était mort en combattant sur ses remparts, et le croissant planait sur Sainte-

Sophie. Lâche et perfide, cet empire avait sans doute 1453
mérité son sort ; mais il léguait à la jeune Russie ses
ruses, son orgueil et son schisme, et en attendant
qu'eût grandi ce funeste héritier, les Turcs, au cœur
de l'Europe, menaçaient l'Autriche et l'Italie.

CLXV. A l'annonce de cette grande ruine et d'un 1454
péril imminent, ce qui restait de sang chrétien chez les
fils des croisés se réveilla et frémit. La guerre sainte
fut prêchée partout. Le duc de Bourgogne rassem-
bla à Lille la noblesse de ses États, et, après un grand
repas, l'Église, sous les traits d'une captive éplorée,
suivie d'un cortège mythologique, vint raconter ses
malheurs et réclamer du secours. Ce n'était plus la
voix de Pierre l'Ermite ni de saint Bernard ; pourtant
il y eut encore un élan d'enthousiasme. Dans leur ar-
deur, les chevaliers jurèrent, l'un de porter un défi au
Grand-Turc dans son propre palais, l'autre de jeûner
le vendredi jusqu'à ce qu'il eût tué un infidèle, un
troisième de ne plus séjourner dans une ville : anti-
ques et naïfs serments, que le siècle n'était plus ca-
pable de tenir, et que le vent allait bientôt emporter.
Puis le duc prit la parole, et promit d'accompagner à
la guerre sainte le roi de France, le Dauphin ou tout
prince qui prendrait la croix.

CLXVI. Charles VII ne bougeait pas. Vainement
le Pape lui envoyait une rose d'or, et le pressait, en lui
disant que les Français seuls étaient de force à détruire
les Musulmans. L'insouciant et voluptueux monarque
n'était pas plus sensible aux infortunes de l'Église
que jadis à celles de Jeanne d'Arc. A son instigation

- 1454 l'Université et le clergé refusèrent même les décimes demandés pour la croisade, pendant que trésors, fêtes, châteaux étaient prodigués à la trop belle Agnès Sorel. Le châtiment ne tarda guère. Saisissant ce
- 1455 prétexte pour quitter le Roi, son fils aîné, Louis, qui depuis longtemps l'abreuvait de peines, et qui s'était remarié en Savoie contre son gré, prit la croix comme un étendard de révolte, et se réfugia à la cour du duc de Bourgogne. La dame de Beauté, Agnès, mourut subitement dans son élégante demeure de Beauté-sur-Marne, ancienne résidence du premier duc d'Orléans. Le Dauphin fut soupçonné de lui avoir fait verser du poison, et, accusé d'être son complice, le fidèle Jacques Cœur vit ses biens confisqués, et n'eut que le temps de s'évader de sa prison. Plus grand que son maître, il fut accueilli par le Pape, qui le nomma capitaine d'une flotte chrétienne, et il alla mourir en
- 1461 combattant les Turcs dans les eaux de l'Archipel.

CLXVII. Pendant ce temps-là, Charles VII, abandonné de ses amis, dégoûté du plaisir, la conscience troublée, s'usait dans la solitude et l'ennui. Croyant que tout le monde lui en voulait, et que son fils le ferait aussi empoisonner, il se laissa mourir de faim. La pauvreté le poursuivit après sa mort comme au temps de sa jeunesse; jadis, à Bourges, il ne pouvait pas même payer son cordonnier; il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Un de ses serviteurs, Tannequi Duchâtel, dépensa trente mille écus pour ses funérailles, et le suivit presque seul à la cathédrale de Saint-Denis. Prince frivole, miraculeusement relevé

par Jeanne d'Arc, il n'avait été ni assez généreux 1461
pour revenir franchement aux traditions de saint
Louis, ni assez tenace pour asseoir fortement les bases
du despotisme moderne, fidèle image d'un siècle léger,
ballotté entre les poétiques souvenirs de la chevalerie
et les convoitises impérieuses de l'égoïsme moderne.

CLXVIII. Charles VII mort, le Pape somma 1462
son fils Louis XI et le duc de Bourgogne de tenir
leurs serments. Le péril croissait tous les jours. Le
conquérant de Constantinople, Mahomet II, ajoutait
chaque année une province à son empire, et les deux
héros qui l'avaient jusqu'alors arrêté, le roi de Hon-
grie Jean Hunyade et Scanderbeg, le chevalier blanc
de Valachie, venaient de succomber à leur tâche iné-
gale. Si les volontaires sans expérience de Godfrey
de Bouillon et de saint Louis avaient conquis la Pales-
tine et menacé l'Égypte, que n'auraient pu, réunis
sous un même drapeau, les archers flamands, les
Suisse armés de piques, les ingénieurs italiens, les
canonniers et les chevaliers français? Mais supersti-
tieux, lâche et poltron, mauvais fils, mari sans cœur,
ami perfide, le nouveau roi de France avait plutôt
l'astuce d'un voleur que la grandeur d'âme d'un
prince. N'ayant que faire d'une généreuse entreprise,
il mit à ses services un prix exorbitant, et déclara
qu'avant de partir il lui fallait Gènes pour lui, et les
Deux-Siciles pour son cousin René d'Anjou, dont il
espérait hériter un jour. Quant au vieux Philippe de
Bourgogne, occupé de son jeune voisin, appesanti
par l'âge, la bonne chère et les plaisirs, il se con-

1462 tenta d'envoyer quelques soldats. Le duc de Milan s'excusa de son côté. Sauf les Vénitiens, offrant leurs vaisseaux et intéressés à défendre leurs comptoirs, le Pape Pie II, qui avait compté sur une croisade, se vit réduit à une foule de pauvres pèlerins, plus pressés que les riches, mais mal armés, mal équipés et presque hors d'état de faire la guerre. Le courageux-
 1464 vieillard voulut du moins mourir à la peine et faire honte à ces princes sans dévouement. Malade, il partit pour Ancône, et vint expirer en vue de la flotte qui devait le conduire en Orient.

CLXIX. Avec lui s'éteignait une dernière fois l'amour de la guerre sainte. Ce n'était plus sa faute si les Turcs devenaient maîtres de la Valachie, de la Bosnie, de la Moldavie, de l'Albanie, des îles de l'Archipel et de l'Adriatique, et s'ils ravageaient sans pitié les plaines du Danube et toutes les côtes de la Méditerranée. Bientôt la possession du Frioul et de la Dalmatie les met aux portes de l'Italie; le royaume de Naples est menacé; dépouillée de la moitié de ses comptoirs, Venise accepte une paix humiliante; seuls quelques enfants de la France, chevaliers de Saint-Jean, et à leur tête un vieux soldat de Charles VII, Pierre d'Aubusson, se défendent à Rhodes contre le féroce Mahomet, qui a juré d'exterminer tous les chrétiens.

CLXX. Comme Pie II l'écrit dans une lettre confidente de sa douleur, l'Europe n'est plus qu'un corps sans tête, qu'une république sans magistrats, le Pape et l'Empereur que des noms sans force. Si

la poudre à canon, la boussole, les troupes régulières, les progrès de l'art et de la science, sont pour les princes des armes nouvelles et puissantes, mises au service des intérêts de chacun elles ne font qu'alimenter leurs interminables guerres. Entre ces États rivaux, prêts à se dévorer entre eux, une seule chose est encore désirable, c'est de voir les plus petits s'unir contre le plus fort, pour n'être pas écrasés sous sa domination. De là, en Europe, l'équilibre armé à la place de l'antique harmonie. Exclu des négociations et relégué dans son domaine pontifical, le Pape est réduit à vivre au jour le jour sous la protection de ce nouveau système et à subir, au lieu de les diriger, les vicissitudes de l'histoire.

CLXXI. D'abord le duc de Bourgogne s'était bercé du fol espoir que l'ingrat Louis XI lui paierait ses services. Il n'avait pas vu, comme disait Charles VII, qu'il nourrissait un renard qui mangerait ses poules. Tandis que le feu Roi s'en était allé à Saint-Denis, aux frais d'un simple chevalier, Philippe le Bon n'avait cru pouvoir trouver assez bel équipage pour mener sacrer son protégé à Reims. Cent quarante chariots, pavoisés des bannières de Bourgogne, apportèrent la vaisselle d'or et d'argent, les vins et les viandes pour le banquet et les deniers à jeter à la foule. Hommes et chevaux étaient couverts de velours, de broderies. Le duc venait ensuite : on eût dit l'Empereur en personne. Ce fut lui qui reçut Louis XI chevalier, lui qui vint l'installer dans sa capitale, et qui voulut encore régaler tout le

1464 peuple de Paris. Louis XI ne parut pas même aux tournois donnés en son honneur ; il lui tardait d'être débarrassé de ces fêtes bruyantes , de ces joyeux convives, de cet hôte et de ce protecteur incommode. Quand il fut seul, il se sentit à l'aise, et ne songea plus qu'à assouvir son ambition cachée.

CLXXII. Appauvrie, isolée par ses malheurs, inférieure à l'Espagne, à l'Italie et même à la Bourgogne, la France était retombée depuis deux siècles dans une sorte de barbarie, et était prête à tout accepter de la main qui promettrait de l'en tirer. Louis XI, méprisant le luxe lourd et sensuel du vieux duc de Bourgogne, la fiévreuse et chevaleresque activité de son fils Charles le Téméraire et l'amour des arts du bon René d'Anjou, se flattait de venir facilement à bout de ces vassaux devant qui tremblait son père. Avec son œil d'épervier, il avait su discerner au delà des Alpes ce qui convenait à sa politique et adopté le système, bon pour les pays vieux, qui consiste à écraser les grands en flattant les petits, à humilier et à soumettre tout ce qui est indépendant et à plier habilement les hommes sous une main de fer. Aussi vivait-il entouré de conseillers Vénitiens, et avait-il sans cesse à la bouche l'éloge de François Sforza, de cet obscur parvenu qui avait soumis tout le nord de l'Italie. Toutefois la bravoure de l'un, la magnificence des autres, étaient des qualités de luxe qui l'auraient distrait de son but. Il se contentait d'admirer chez ces Méridionaux la finesse, l'adresse à tromper, l'art d'assassiner et le

génie du despotisme. Sa vie devait se passer à jouer 1464
parents, sujets et voisins, et à guetter leurs héritages,
hâtant la mort quand elle viendrait trop lentement.
A la vue de ce méchant et taciturne visage, les joyeux
amis du Roi défunt se sauvèrent en criant : « Que
« chacun prenne garde à sa tête ! »

CLXXIII. Louis XI commença par le Saint-Siège,
fort mécontent de lui au sujet de la croisade. Pour
l'apaiser il abolit avec grand éclat la Pragmatique-
Sanction de Bourges, déplora hautement l'impiété de
son père, et fit des pèlerinages pour le rachat de
cette âme compromise. Le Pape, qui l'avait d'abord
félicité, et qui avait cru rentrer dans ses anciens droits,
vit bientôt que, sous un pieux prétexte, l'hypocrite
avait tout bonnement voulu se débarrasser des élec-
tions ecclésiastiques rétablies par Charles VII, et
qu'à lui seul il distribuerait évêchés et abbayes, non
plus à des gradués universitaires ou à des fils de
grandes familles, mais à des créatures dévouées, telles
que l'évêque-ministre Balue.

CLXXIV. En Espagne, le puissant Jean II d'Ara-
gon, excité par une cruelle marâtre, dépouillait et
persécutait sans pitié les enfants de sa première
femme Blanche de Navarre. Les Catalans s'étaient
soulevés, et avaient appelé les Français à leur aide.
Mais d'instinct Louis XI était l'ami du père dénaturé
qui n'hésitait pas à faire périr son fils et sa fille.
Tout en promettant du secours aux rebelles, il les
vendit chèrement au roi meurtrier, se fit livrer une
partie de leurs dépouilles, et, content d'occuper le

1464 Roussillon, n'alla pas plus loin. Furieux d'être ses dupes, Jean et ses sujets se réunirent contre lui et le chassèrent honteusement.

CLXXV. Du côté de l'Italie, son premier voisin était ce petit duc de Savoie, campé dans les montagnes, dont il avait épousé la fille, et, derrière lui, le terrible François Sforza, dont le nom seul le saisissait d'admiration et d'effroi. Avant de rien entreprendre, Louis XI voulut se bien mettre avec ce rude capitaine, le reconnut duc de Milan au détriment de son propre cousin le duc d'Orléans, lui céda Asti, véritable clef des Alpes, le beau port de Savone, les droits de la France sur Gênes; en échange, il lui demanda des soldats formés par lui et pour les commander son fils Galéas. Rassuré par cette alliance intime, il attisa la discorde dans la famille de son beau-père. Le duc de Savoie, chassé par son fils, vint se jeter dans les bras de son gendre; celui-ci l'accueillit et le choya, mit la main sur le fils rebelle, l'enferma au château de Loches, et, le vieux duc mort, s'empara de ses États sous prétexte de régence. La Savoie tenait à l'antique famille de ses souverains. Elle repoussa la protection du roi de France, et devint son implacable ennemie. Ainsi se ferma devant lui cette seconde porte de l'Italie, pour laquelle il avait vendu la première.

CLXXVI. Au midi tout était donc fini, et pour longtemps. Le prince habile avait eu l'art de mécontenter jusqu'au pacifique seigneur de l'Anjou et de la Provence, le bon roi René, en contrariant ses projets sur

Naples. Au nord restait l'ami et le protecteur dangereux, le puissant cousin, le riche duc de Bourgogne. Que ne pouvait-il se décider à tenir ses serments et à partir pour la croisade ? Pour l'aider à payer les frais de l'expédition, Louis XI offrait de lui racheter au prix convenu les villes de la Somme. Mais Philippe le Bon, devenu méfiant, alléguait son grand âge pour ne plus sortir de ses États, et, n'ayant pas besoin d'argent, refusait de rendre les places de Picardie, chaque jour plus précieuses contre un voisin suspect. Pendant qu'il était malade, le Roi gagna ses serviteurs, lui fit signer le rachat à son insu, lui envoya les quatre cent mille écus d'or, et se mit en possession des villes. Le duc était furieux. Louis XI, se rappelant comment en Savoie il avait détruit le père et le fils, et comment lui-même, naguère, avait ruiné le pouvoir de Charles VII, voulut opposer à Philippe le Bon son fils unique Charles le Téméraire, et fit au jeune prince les plus séduisantes avances. Cela fut bien tant qu'il s'agit de plaisirs et de banquets ; mais le comte de Charolais était trop fin pour se laisser mener plus loin ; repoussé, éconduit, le Roi voulut se venger, et paya des gens pour faire enlever son ami. 1464

CLXXVII. Une pareille audace acheva d'irriter la noblesse. Les ducs d'Anjou, de Bourbon, de Bretagne et de Bourgogne s'entendirent par députés à Paris même, en l'église Notre-Dame, offrirent au frère du Roi de se mettre à leur tête, et jurèrent de prendre les armes. En même temps les bourgeois des villes se soulevaient, mécontents d'un droit d'entrée sur les 1465

1465 vins. L'université de Paris avait reçu à contre-cœur la défense de se mêler de politique et de jamais suspendre ses cours ; l'ouverture d'une rivale à Bourges acheva de l'indisposer ; le Parlement était furieux de son démembrement au profit des parlements de Grenoble et de Bordeaux. C'était un *tolle* général, et, après avoir voulu ruser avec son peuple comme avec ses voisins, le Roi se trouvait aux prises avec une vaste insurrection. Esclave de cette Italie qu'un autre à sa place eût voulu conquérir, il mendia à son ami Sforza huit cents chevaux, quelques mille fantassins et des armures de Milan ; Venise lui loua des galères ; les Médicis lui prêtèrent de l'argent. Pendant ses préparatifs, son frère se sauva de Paris, et alla se réfugier dans les rangs des rebelles ; du nord au sud, les nobles s'armèrent au nom du bien public, et les Armagnacs eux-mêmes, comblés malgré leurs crimes de faveurs et de bienfaits, se joignirent ouvertement à la ligue.

CLXXVIII. Tandis que Louis XI promenait ses Italiens dans le Bourbonnais, et essayait d'y réprimer la révolte, Charles le Téméraire arrivait avec sa brillante armée, sa grosse cavalerie et ses beaux canons. Vrai chef de la ligue, il représentait bien le moyen âge luttant contre le despotisme nouveau ; point de taille dans ses États, point d'armée régulière ; chaque ville, chaque province avait ses libertés intactes ; si la guerre éclatait, bourgeois et gentilshommes étaient fiers de prendre les armes, et rivalisaient de luxe et de zèle militaires. Devant eux s'ouvrirent toutes les

1465
villes; ils occupèrent Lagny, Saint-Denis, Saint-Cloud; avec un peu d'audace ils eussent enlevé Paris, où le duc de Bourgogne était encore populaire. Ils se contentèrent d'entrer en pourparlers avec les bourgeois bien aises de fermer leurs portes et d'attendre l'événement.

CLXXIX. Le Roi revenait en hâte défendre sa capitale. Les Bourguignons s'avancèrent pour lui barrer le passage, et le trouvèrent occupant la vieille tour de Montlhéry. Les renforts qu'il attendait de Paris ne venaient pas, sous prétexte de garder la ville; ses propres troupes menaçaient de passer à l'ennemi. Pour les tenir en haleine, il fallut bon gré mal gré ordonner une charge, qui fut vigoureusement ramenée. Se sentant le plus fort, Charles le Téméraire négligea la tactique anglaise, qui faisait d'abord combattre les gentilshommes à pied avec les archers; il remonta à cheval, passa sur le corps à son infanterie, et se rua en aveugle sur l'armée royale. L'aile droite entière disparut sous ses coups, et l'ardeur de la poursuite l'emporta à une demi-lieue au delà de Montlhéry. Le contraire arrivait à l'aile gauche qui, n'ayant plus devant elle que des archers en désordre, fatigués par une longue marche dans les blés, les avait complètement dispersés. Charles risquait d'être séparé de son infanterie et peut-être entouré. Il revint à temps pour réparer sa faute, rallier les fuyards et occuper le champ de bataille. Bien que la journée fût douteuse, et que le lendemain il pût être pris entre le Roi et les Parisiens, il ne voulut pas entendre parler

1465 de retraite, et passa la nuit en préparatifs pour un nouveau combat. Le jour en se levant lui fit voir que son ennemi avait décampé ; la tête lui tourna ; il se crut un héros, et prit un goût fatal aux hasards de la guerre.

CLXXX. Quant à Louis XI, pendant que ses charrois brûlaient pour tromper l'œil des Bourguignons, il avait furtivement gagné Corbeil et de là Paris. Il était dans sa capitale ; mais c'était tout. A Saint-Maur, à Charenton, à Saint-Denis campaient les ducs de Bretagne, de Bourbon et d'Armagnac, accourus l'un après l'autre pour rejoindre Charles le Téméraire. La Normandie seule jusque-là ne s'était pas laissé entraîner, et voilà que Pontoise, Rouen, Évreux, Caen, ouvrent leurs portes aux princes ; Paris même fait des chansons à leur louange, et menace de traiter directement avec eux. Louis XI se crut perdu, et déjà il demandait un refuge à son cher duc de Milan. Sforza lui conseilla de reprendre courage, et d'employer l'or et l'intrigue à désunir ses ennemis. Mais la méfiance qu'inspirait le Roi fut plus forte que l'appât de ses promesses : impossible de rompre la ligue. Il fallut en subir les dures conditions, donner à son frère la Normandie, c'est-à-dire le tiers du domaine royal, reconnaître la complète indépendance de la Bretagne, rendre au duc de Bourgogne les villes de la Somme avec Boulogne et Guines, céder au duc de Lorraine la marche de Champagne, conquête de Charles V, et le protectorat de Toul, Metz et Verdun, enfin rassasier jusqu'au dernier les moindres petits seigneurs.

Les taxes nouvelles sur les bourgeois et sur le pauvre 1465
peuple furent supprimées.

CLXXXI. Ainsi Louis XI était vaincu. Ses fautes avaient relevé d'une manière inespérée la vieille féodalité, et le Royaume était aux mains de vassaux rebelles. Pourtant cette résurrection du passé n'était qu'apparente, et les seigneurs triomphants, que la perfidie de leur ennemi aurait dû rendre pour longtemps unis, portaient en eux un germe profond de discorde et de ruine. Dès le temps de Louis le Gros et de Philippe-Auguste, les comtes de Poitiers, de Flandre et de Toulouse, les ducs de Bretagne et de Normandie avaient devancé les rois dans la voie fatale de l'orgueil, de la tyrannie et de la révolte contre les lois divines et humaines. Comprimés par l'extinction des principales familles et par l'accroissement de l'autorité royale, ces vices avaient, à la faveur du schisme et de la guerre étrangère, jeté de nouvelles racines chez les fils de Jean le Bon. En attendant que la stérilité vînt de nouveau tarir leur sang dégénéré, ces princes ambitieux n'étaient occupés que de leur agrandissement et de leur intérêt personnels. Leur récente victoire sur Louis XI avait donné un nouvel essor à leurs rivalités et à leurs convoitises. Or la liberté des grands comme des petits ne vivant que de modération et de sacrifices réciproques, cet égoïsme aveugle les condamnait à subir le joug du premier roi, fût-il lâche et méchant, qui saurait exploiter leurs divisions.

CLXXXII. Le plus puissant d'entre eux était as-

1465 surément le duc de Bourgogne. Pendant que les Valois entassaient faute sur faute, et luttèrent sans succès contre les Anglais, leurs cousins de Bourgogne, oubliant qu'ils étaient Français et usurpant la politique réservée à leur patrie, avaient acquis successivement les comtés de Flandre, de Hainaut, de Namur, d'Artois, de Hollande et de Zélande, les duchés de Brabant, de Limbourg et de Luxembourg, Anvers, Malines et la Franche-Comté. En un mot, sauf l'Alsace et la Lorraine, ils avaient atteint cette limite du Rhin et du Jura qui a toujours été la légitime ambition de la France. En même temps, grâce à la guerre qui désolait les autres provinces, les marchands de Gand, de Bruges et de Liège avaient vu croître sans mesure la vente de leurs toiles, de leurs draps, de leurs fers et de leurs cuivres. Nul pays n'était plus riche, mieux cultivé, plus heureux. Les villes s'étaient embellies de nombreux hôtels de ville, de superbes cathédrales. Par l'invention de la peinture à l'huile, l'ingénieux Jean de Bruges avait assuré aux tableaux d'alors une immortelle fraîcheur, et dans ses chefs-d'œuvre de patience revit encore aujourd'hui la Flandre du xiv^e siècle. L'outrecuidance de ces opulents bourgeois avait grandi avec leur fortune; chacun, méprisant ses voisins, voulait faire de sa cité une république sans égale.

CLXXXIII. L'orgueil de Philippe le Bon avait aussi doublé dans son prodigue et aventureux fils, Charles le Téméraire. Depuis sa victoire de Montlhéry, il ne rêvait que guerres et conquêtes, royaume de Bour-

gogne, royaume de Lorraine, voire même royaume 1465
d'Italie. Or, pour ces grands projets, les prétendus
champions du monde féodal étaient obligés de lever
des impôts et des troupes régulières, de désorganiser
la vieille société faite pour se défendre et non pour
conquérir, de soulever la haine des bourgeois par de
perpétuels sacrifices et de faire peser sur leurs États,
sans les avantages d'une grande unité, toutes les
charges du despotisme. C'est ainsi qu'inconséquents
chez eux, le duc et son fils cherchaient à y détruire
l'une après l'autre les libertés que la ligue du Bien
public s'était vantée de rétablir en France. Un jour,
ils firent venir l'évêque de Liège, juge et seigneur li-
brement élu de cette grande cité, et, le couteau sur la
gorge, ils le forcèrent de renoncer à la mitre en faveur
de leur cousin, jeune prince de dix-huit ans. Le nou-
vel évêque fut reçu à Liège avec une indignation con-
tenue, et, comme jadis à Bruges et à Gand, tout se
prépara pour une grande insurrection.

CLXXXIV. Avec son génie du mal, Louis XI était 1466
merveilleusement doué pour apprécier et pour nourrir
ces semences de discorde. Non content de désunir les
grands vassaux au lendemain de leur victoire, il minait
secrètement la puissance de chacun d'eux, et, à leur
exemple despote chez lui, il se faisait chez les autres
l'apôtre de la liberté, de la rébellion, de l'anarchie,
avec cette supériorité que l'unité de volonté et la per-
sévérance assurent à l'homme le plus pervers sur des
ennemis divisés. Caressant la mauvaise humeur héré-
ditaire des Flamands, il leur avait promis des secours

1466 en cas de guerre. Dans l'espoir d'une diversion, il leur annonça pompeusement sa fausse victoire de Montlhéry. A cette nouvelle l'agitation fut grande. Les Liégeois se soulevèrent, et chassèrent leur évêque. Ils surent bientôt quel était le vrai vainqueur. Charles le Téméraire leur revint avec sa grosse artillerie, et pas un Français ne parut à sa poursuite. Il leur fallut traiter avec lui, payer six cent mille florins, abandonner leurs privilèges, leur chère indépendance. L'année
1468 suivante, ce fut le tour de Dinant, et le vieux duc lui-même, que les chaudronniers avaient couvert d'injures, vint, avant de mourir, se venger par le sac et
1469 l'incendie de leur ville. Ce fut son dernier exploit, et Charles le Téméraire lui succéda au bruit d'une émeute des Gantais, qui, n'ayant su s'unir ni à Dinant ni à Liège, furent bientôt réduits.

CLXXXV. Cependant Louis XI n'était point inactif. L'ancien duc mort, il s'agissait de gagner les bonnes grâces de son fils. Louis se fit doux, caressant avec cet ancien ami d'enfance, et lui demanda une entrevue, espérant l'ensorceler par de belles paroles et le séparer de la ligue du Bien public. Charles accepta sa visite, et le reçut galamment à Péronne. Là le Roi déploya son éloquence. Que de raisons pour s'entendre et pour vivre en bons voisins ! Chacun n'avait-il pas un pouvoir croissant à affermir, des sujets rebelles à soumettre, des provinces désunies à fondre ensemble ? Et puis, au fond, n'étaient-ils pas cousins ? ne possédaient-ils pas les deux moitiés d'un même royaume, destinées à être réunies un jour ou

l'autre par l'extinction de l'une des deux branches ou par quelque bon mariage de famille ? 1469

CLXXXVI. Pendant que Louis XI allègue la voix du sang et sa vieille amitié ; Charles apprend que Liège s'est de nouveau révoltée, et que sur les routes on a saisi des agents et des lettres du Roi. Que croire encore d'une bouche si perfide, et quels ménagements garder avec cet hôte malfaisant ? Dans sa colère, Charles le fit enfermer dans la tour où le sire de Vermandois avait jadis fait périr Charles le Simple. L'occasion était bonne ; le renard s'était pris dans ses propres filets, et plus d'un Bourguignon conseillait de le tuer. Mais Charles n'était pas méchant. Il aimait mieux jouir de la terreur de son prisonnier, lui arracher de nouvelles concessions, l'humilier par une paix honteuse et le mener au supplice de ses amis les Liégeois.

CLXXXVII. En compagnie du duc et d'une armée formidable, Louis se rendit à Liège, y entra par la brèche, vit la ville au pillage, les habitants jetés à la Meuse, les murs rasés, et le lâche eut le cœur d'applaudir. Il revint à Paris au milieu des risées, des quolibets, des chansons de ses sujets ; les perroquets mêmes avaient appris à se moquer de lui. Chacun le croyait si bas que ses intimes l'abandonnèrent. Les d'Armagnac le trahirent une seconde fois ; Saint-Pol, comblé de biens et fait connétable, traita avec les Bourguignons ; enfin, jusqu'à Balue, valet devenu cardinal, noua des relations secrètes avec l'ennemi de son maître, et se fit enfermer dans une de ces fameu-

1469 ses cages de fer que lui-même avait fait construire. Contre tant de traîtres, il ne resta au Roi que son fidèle barbier Olivier Ledain et son féroce prévôt Tristan l'Ermitte, ignobles courtisans d'un pouvoir couvert d'opprobres.

CLXXXVIII. Pourtant, alors que la foule applaudissait au triomphe de Charles le Téméraire, et que les gens avides de fortune passaient de son côté, quelques esprits plus fins prévoyaient déjà que cette tête aventureuse se perdrait par le succès, et se repentirait un jour de n'avoir pas fait périr son rusé captif. Le spirituel Philippe de Comines quittait la folle cour de Bruges pour devenir le conseiller et l'historien de Louis XI. Il pressentait que, malgré ses vices, ce monarque répondait à un besoin général de paix, d'ordre et de soumission, et qu'instrument des vengeances divines, il serait le fléau d'une aristocratie brutale, débauchée, incestueuse, vivant de guerre civile et s'engraissant des malheurs publics. Si quelquefois sa conscience lui reprochait néanmoins d'être l'ami d'un pareil homme, il se tranquillisait en songeant que les princes méritent plus d'indulgence que les autres, et qu'entraînés par le courant des choses, ils deviennent presque fatalement l'écho des vertus ou des vices de leur temps, toujours dignes des peuples qui les reçoivent pour leur récompense, ou les subissent pour leur châtement.

CLXXXIX. Quant à Louis XI, instruit par le malheur, infatigable, fidèle à son but, il attendait avec patience des jours plus fortunés, apprenait à mieux

ourdir ses ruses, et ne désespérait pas avec le temps 1469
de se débarrasser de ses ennemis. Ayant auprès d'eux
des espions bien payés, il était au courant de leurs
moindres actions, leur faisait donner de perfides con-
seils, et tenait pour ainsi dire entre ses mains tous les
fils de leur vie. Pour hâter la marche de sa correspon-
dance, il pourvut à la sûreté des routes, les remit en
état, et, à l'imitation des anciens Romains, prépara
à ses courriers de distance en distance des mon-
tures de rechange. De là, l'origine de la poste aux
lettres et de la poste aux chevaux, qui, d'abord
réservées à l'usage du Roi, devaient peu à peu
remplacer les messagers à pied et les carrioles à
petites journées du moyen âge. Par ces moyens nou-
veaux, Louis XI déroutait, prévenait les com-
plots, et était toujours le premier averti des événe-
ments.

CXC. Avant tout, il surveillait son frère, dont il
avait eu le talent de s'aliéner l'affection, et qui servait
de point de ralliement à la noblesse. Louis XI n'en
dormait pas ; car plus un homme le touchait de près,
plus il lui semblait dangereux. Ce fut bien pis, quand
le prince lui parla d'épouser la grande héritière de
Bourgogne, la fille unique de Charles le Téméraire.
Mieux valait à ses yeux la donner au plus grand en-
nemi de la France. Il n'épargna rien pour rompre ce
projet, et fit dire à son frère par des agents secrets
que la princesse était malade, inépousable. Le pré- 1472
tendant mourut à propos pour calmer ses inquié-
tudes, et la voix publique ne craignit pas d'accuser le

1472 Roi d'un fratricide. S'il ne le commit pas, il en était bien capable.

CXCI. Dans un manifeste menaçant, Charles le Téméraire annonça qu'il vengerait la victime, et que, pour mettre sa propre vie en sûreté, il réduirait l'empoisonneur à l'impossibilité de nuire. Ses troupes entrèrent en Picardie, et de là ravagèrent l'une après l'autre la Normandie et la Champagne. Mais la cruauté des destructeurs de Liège et de Dinant effraya les bourgeois des villes. Ils tinrent leurs portes closes et ne cédèrent plus aux vaines promesses de bien public. D'ailleurs, le jeune duc roulait dans sa tête d'autres projets. Séduit par l'éclat de conquêtes plus faciles, il se laissa détourner de son premier but et de son seul salut, qui étaient de combattre sans paix ni trêve le ver rongeur acharné à sa perte, le tenace Louis XI. Au risque de se rendre encore moins populaire en France et en Flandre, l'imprudent abandonna soudainement ses partisans, traita avec le Roi et tourna ses forces vers le Rhin.

1473 CXCII. Il s'empara du duché de Gueldre devenu vacant, et fit venir à Trèves, pour lui en donner l'investiture, le fils de l'empereur Frédéric III, l'archiduc Maximilien. En échange, il promit à ce prince autrichien, futur souverain de l'Allemagne, la main de cette fille unique, redoutée par Louis XI pour son frère et capable d'assurer la prépondérance des Habsbourg. Fort de cette puissante alliance, Charles poursuit son plan que tout semble favoriser. L'archevêque de Cologne le nomme son avoué, c'est-à-dire souve-

rain militaire de son territoire ; un cousin de Maxi- 1473
milien lui engage le landgraviat d'Alsace, et, comme
à point nommé, la succession de Lorraine s'ouvre
sans autre héritier qu'un enfant, le jeune René II. 1475
Il ne manquait plus que ce beau duché pour relier à la
Flandre et aux Pays-Bas la Bourgogne et la Franche-
Comté. Charles le Téméraire y entre avec une armée
et s'empare de Nancy. Le vieux René d'Anjou, les
princes italiens, l'empereur d'Allemagne, lui envoient
des ambassadeurs pour le féliciter et briguer ses
bonnes grâces. Désormais, que n'est-il pas en état
d'entreprendre ?

CXCIII. Pendant que cette ambition cherchait un
aliment hors de France et convoitait la Suisse ou
l'Italie, Louis XI ne perdait pas son temps et dres-
sait partout des pièges à son ennemi. Sous le voile
d'une neutralité qui convenait à son caractère, il avait
commencé par se défaire ou par s'assurer des grands
seigneurs, alliés des Bourguignons et d'une fidélité
suspecte. Importants depuis la dernière guerre des
Anglais, et turbulents maintenant qu'ils n'étaient plus
nécessaires, les d'Armagnac avaient déjà trahi deux
fois. L'incestueux comte Jean fut assiégé dans Lec-
toure et poignardé au mépris d'une capitulation ; son
neveu Jacques de Nemours fut réservé, sous un par-
don apparent, pour avoir un peu plus tard les dents
arrachées et la tête tranchée aux piliers des halles de
Paris. Un d'Albret prisonnier fut décapité à Tours.
Par grâce, le duc d'Alençon se vit enfermé dans une
cage de fer pour le reste de ses jours. Le vieux René

1475 s'estima trop heureux d'en être quitte pour céder l'Anjou et de pouvoir finir paisiblement ses jours en Provence. Ainsi, au midi, les velléités de révolte et d'indépendance étaient à jamais étouffées.

CXCIV. Restait au nord le comte de Saint-Pol, fait connétable pour sa défection de Montlhéry, et devenu gouverneur de Normandie et des villes de la Somme en trahissant le duc de Bourgogne. Insatiable comme tous les ambitieux et inquiet pour sa sécurité, il songeait à abandonner une seconde fois le Roi qui, d'un jour à l'autre, pouvait bien aussi demander sa tête. Quelque odieuse que soit l'ingratitude, envers un Louis XI n'était-elle pas excusable ? Le malheureux fut prévenu, et n'eut que le temps de se réfugier seul et sans armes sur les terres du duc de Bourgogne. Charles le Téméraire se laissa persuader par les promesses, par les menaces du rusé monarque, et, pour conserver sa neutralité, ne rougit pas de lui livrer l'hôte réfugié à son foyer. Saint-Pol fut en quelques jours amené à Paris, jugé, condamné et décapité sur la place de Grève. Ces supplices rapprochés répandirent dans la noblesse une terreur profonde. L'héritier des Bourbons, le sire de Beaujeu, s'empressa de chercher un abri à l'ombre de ce trône sanglant et d'épouser Anne, fille aînée du Roi ; Jeanne, la seconde, servit de protection au jeune duc Louis d'Orléans, dont le père Charles venait de mourir.

CXCV. Le duc de Bourgogne s'aperçut, mais trop tard, qu'il avait sacrifié tous ses amis ; les uns étaient

morts et les autres réduits à l'impuissance. Il acheva de se perdre par ses propres fautes. Au lieu d'imiter Louis XI qui, rendu sage par ses revers, flattait les bourgeois et favorisait les villes, il faisait tout pour être odieux à l'Alsace dont il pillait les campagnes et insultait les cités libres. Inquiets de ce dangereux voisinage, les Suisses recherchèrent son amitié et lui offrirent une alliance perpétuelle. C'était une occasion unique de recruter son armée et de remplacer ses lourds Flamands par les plus braves soldats du monde. L'aveugle méprisa leur offre, viola leur territoire, offensa Mulhouse leur alliée, et se fit d'irréconciliables ennemis de ces belliqueux montagnards, à vendre au plus offrant quand leur patrie n'était pas menacée. Mieux avisé, Louis XI, depuis que son ami Sforza était mort, s'efforçait de le remplacer par ces Suisses qu'il avait jadis vaincus à Saint-Jacques, mais qui lui semblaient des amis naturels contre les maisons réunies de Bourgogne et d'Autriche. N'ayant pas de communication directe avec eux, il leur envoyait à travers les États de son ennemi des pèlerins ou des mendiants chargés de traiter avec eux, de gagner à prix d'argent les gouverneurs des villes et d'assurer pour la guerre des subsides considérables. 1475

CXCVI. Vexés d'un côté, gagnés de l'autre, les cantons prirent les armes, et, pour se venger, envahirent et pillèrent la Franche-Comté. Charles le Téméraire à son tour jura que cet affront ne resterait pas impuni, et fit à Besançon de formidables prépa- 1476

1476 ratifs contre la petite république, incapable, pensait-il, de résister à ses coups. Croyant la surprendre, il partit dès le commencement de février avec dix-huit mille hommes, que vinrent rejoindre au delà du Jura huit mille Savoyards. Granson fut pris sans coup férir, la garnison entière pendue aux murailles et aux arbres d'alentour. Les choses allaient au gré du conquérant, quand soudain arrivèrent de Neuchâtel pour reprendre Granson vingt mille hommes de bonne et solide infanterie. Les Bourguignons coururent au-devant et trouvèrent un mur de piques, des bataillons impénétrables. La peur les saisit ; ils tournèrent bride, se débandèrent et se sauvèrent de toute la vitesse de leurs chevaux. Le Duc fut obligé de s'esquiver, laissant aux Suisses son camp riche de butin, sa tente de velours, sa chapelle, ses diamants et jusqu'à son chapeau.

CXCVII. Pendant que ces paysans victorieux vendaient à vil prix des trésors dont ils ignoraient la valeur, et que de Lyon Louis XI savourait en secret leur triomphe, Charles, réfugié à Lausanne, y rongea son cœur et n'épargna rien pour réparer sa honte. Il tira des volontaires d'Italie, de Savoie, de Comté, de Flandre et même d'Angleterre. Son armée refaite, il rentra en campagne, marcha droit sur Berne et vint assiéger Morat. Cette petite place, qu'il croyait emporter du coup, tint dix jours et donna aux Suisses le temps d'arriver en force. Dans leurs rangs marchait le jeune duc René de Lorraine, que Louis XI avait gardé jusque-là à sa cour, et qu'il

envoyait maintenant bel et bien équipé faire ses premières armes contre les Bourguignons. Cette fois ce ne fut pas une panique, mais un désastre. Charles avait maladroitement adossé sa cavalerie au petit lac de Morat ; les Suisses la culbutèrent, en criant Granson ! Granson ! en jetèrent une partie à l'eau, percèrent les autres de leurs piques. Sous leurs coups périrent huit ou dix mille hommes, dont les ossements entassés après la bataille formèrent longtemps une funèbre pyramide. Le Duc échappa à grand'peine au carnage et alla cacher sa douleur au fort de Joux en Franche-Comté. La duchesse de Savoie, le duc de Milan et le duc d'Anjou tournèrent le dos au vaincu. Le jeune prince qu'il avait dépouillé de ses États, René II, rentra en Lorraine et reprit Nancy. 1476

CXCVIII. Sans doute Louis XI avait été plus bas à Péronne et à Montlhéry ; ici encore il se fût sauvé par le mensonge et par la ruse ; mais, pour l'impétueux Charles, impossible de reculer sur cette pente fatale ; il ne lui restait qu'à achever sa destinée et à mourir en brave. Au lieu de gagner du temps, en traitant avec ses ennemis, il lui faut sur-le-champ de l'argent et une troisième armée, au risque de soulever la Flandre déjà trop pressurée. Ces troupes, encore plus mauvaises que les premières, et où l'or français a déjà semé la trahison, partent au milieu de l'hiver pour surprendre Nancy. La ville résiste et attend René qui amène des renforts. Quand il arrive, le froid, la fatigue et la désertion ont déjà décimé les Bourguignons. Mais Charles, s'il le fallait, combat- 1477

1177 trait tout seul. Par une neige épaisse, il marche au-devant de l'ennemi. Cerné par des forces supérieures, il est bientôt entraîné dans la déroute des siens ; son cheval s'abat sur la glace ; il tombe, et ceux qui le suivaient le percent de leurs piques. Pour que Louis XI eût sa part du meurtre, un traître vendu y mit, dit-on, la main.

CXCIX. Ainsi finit cette brillante maison de Bourgogne, qui aurait dû grandir en restant française, et qui se perdit en voulant fonder à elle seule un empire. Ainsi furent vengés, par une justice tardive mais impitoyable, le duc d'Orléans assassiné, la France livrée aux Anglais, Jeanne d'Arc vendue et brûlée. De ce jour une jeune fille, Marie de Bourgogne, promise à l'archiduc Maximilien, tenait seule dans sa main ces vastes domaines que la France et l'Autriche allaient se disputer avec un acharnement séculaire, pomme de discorde que, pour se venger, Charles le Téméraire léguait à l'avenir.

CC. A cette heure la fortune souriait à Louis XI, et, sans qu'il eût tiré l'épée, sans autre peine qu'un peu d'argent donné aux Suisses, elle l'avait débarrassé d'un terrible ennemi. Comment allait-il profiter de ses faveurs ? Suivant la loi féodale, il était le tuteur légitime de la princesse Marie ; elle avait besoin de son consentement pour choisir un époux. Française de cœur et de goûts, elle eût volontiers accepté de sa main un prince de la famille royale, et, s'il avait eu moins peur de l'agrandissement des siens, il aurait pu la marier à son cousin le comte d'Angoulême,

frère du duc d'Orléans. Mais, dans son désir de tout 1477
écraser et dépouiller autour de lui, jugeant les autres
d'après lui-même, et leur attribuant le même instinct
de nuire, ce qu'il redoutait le plus au monde, c'était
la puissance de ses proches. Au risque de rejeter la
duchesse de Bourgogne entre les bras de ses ennemis,
il ne lui offrit qu'un mari dérisoire, son propre fils
Charles, à peine âgé de sept ans. Puis, prévoyant le
moment où sa pupille lui échapperait, il se mit en
mesure de la dépouiller à l'avance, s'empara de l'Ar-
tois, de la Bourgogne et de la Franche-Comté, en-
voya des garnisons dans les villes d'importance, et
s'avança lui-même pour occuper la Flandre.

CCI. Le peuple se souleva dans un patriotique
effort contre le successeur de Philippe le Bel et de
Philippe de Valois, contre le lâche allié de Gand et
de Liège. Cent mille hommes prirent spontanément
les armes; deux gentilshommes suspects d'avoir li-
vré Arras furent exécutés, et Marie de Bourgogne
se vit contrainte de donner sa main à l'archiduc
Maximilien. Pendant que leur mariage se célébrait
à Gand, le Hainaut tenait en échec les forces de
Louis XI; ses troupes étaient chassées de Franche-
Comté; l'Allemagne entière se soulevait contre l'i-
nique agresseur des terres de l'Empire; la Suisse
elle-même abandonnait son alliance et traitait avec
l'Autriche. Mis au ban de l'Europe, repoussé au
siège de Valenciennes et d'Oudenarde, menacé sur 1479
sa propre frontière, le Roi dut bon gré mal gré s'ar-
rêter et livrer bataille à Guinegate. C'était la première

1479 depuis Montlhéry. Les Français, supérieurs en cavalerie, s'acharnèrent sur les escadrons flamands et les poursuivirent au loin. Pendant ce temps-là, le jeune Maxjmilien, à la tête des gens de pied, combattait en digne chevalier de la duchesse Marie, et mettait l'infanterie opposée en déroute. Quand les cavaliers revinrent de leur poursuite; ils trouvèrent leurs archers dispersés, le champ de bataille occupé, et ils n'eurent que le temps d'opérer une prudente retraite.

1480 CCII. C'était assez de guerre pour Louis XI. Heureusement pour lui, les États du duc de Bourgogne étaient divisés d'esprit, de langue et de mœurs, et la Flandre, qui prétendait les gouverner, était elle-même la proie d'une désastreuse anarchie. Une sorte de trêve sépara les combattants, et le Roi, qui aurait pu expier plus chèrement sa perfidie, obtint d'occuper jusqu'à la paix l'Artois et la Bourgogne, que la force des choses rendait inséparables de son royaume. Ce n'était que la moindre partie de l'héritage de Charles le Téméraire, et encore, dans ce demi-succès, la France s'était-elle fait en Flandre comme naguère en Savoie, à ses portes et pour ainsi dire dans son propre sein, des ennemis méfiants, irrités, implacables, triste fruit d'une égoïste et détestable politique.

1481 CCIII. Cependant le héros de ce malheureux système baissait. Jeune encore et n'ayant que cinquante-sept ans, Louis XI avait de fréquentes attaques, présage d'une fin prochaine. La maladie et l'approche de la mort redoublaient ses terreurs, et lui faisaient

1481
craindre des siens tout le mal qu'il eût fait à leur place. Enfermé dans le donjon du Plessis, il en doublait tous les jours les herses et les barreaux, et en avait fait une vraie cage de fer. De là il ordonnait des procès, des exécutions, pensant prolonger sa vie par des supplices. A chaque instant il changeait de serviteurs. Méfiant pour ses propres filles et ne sachant que trop ce que peut un méchant héritier, il vivait séparé de ses enfants, laissait son fils Charles sans éducation, relégué au château d'Amboise, et ne pouvait souffrir qu'il fût question de son successeur. Pendant ce temps-là, son médecin recevait dix mille écus par mois, était comblé de terres, d'évêchés; pour quelques instants de vie, Louis XI lui eût donné tous les trésors de son royaume. L'habile charlatan exploitait sans pitié les frayeurs de son patient, le malmenait durement, et lui faisait entendre comme à un condamné qu'il ne tiendrait qu'à lui de le laisser mourir tout de suite.

CCIV. Ce fut dans ces lugubres moments que ceux dont il avait longtemps convoité les biens, le précédèrent dans la tombe, et qu'incapable de jouir il fit pour la France et pour un successeur abhorré des acquisitions durables. René d'Anjou et les siens moururent presque en même temps, léguant au jeune Charles VIII le beau port de Marseille, la riche Provence et leurs vieux droits sur Naples, la Sicile et Jérusalem. Quelques mois plus tard ce fut le tour de Marie de Bourgogne, morte d'une chute de cheval, à la fleur de l'âge. Elle laissait à Maximilien et aux

1481 Flamands deux enfants au berceau. Pressés d'en finir avec une guerre ruineuse, les bourgeois vinrent trouver dans sa tanière le Roi affaibli et paralysé, et lui cédèrent définitivement l'Artois et la Bourgogne, à condition que Charles VIII épouserait leur petite Marguerite.

1483 CCV. Voilà l'héritage incomplet et gâté par ses fautes que Louis XI transmettait à son fils. Pour lui, il emportait dans la tombe la méfiance et la haine de quiconque l'avait connu, et le sang de beaucoup d'innocents. La conscience oppressée de ce fardeau, il se débattait contre le moment fatal. La médecine ne pouvant plus rien, il eut recours aux reliques, aux prières, aux pèlerinages, et du fond de l'Italie il fit venir un moine célèbre par ses dons merveilleux, saint François de Paule, le fondateur des Minimes. Vains efforts : les miracles ne sont pas faits pour guérir de tels hommes. Il mourut, et nul ne le pleura.

CCVI. Ici se termine une longue et lamentable époque. Elle s'ouvre, au lendemain des croisades, par les crimes de Philippe le Bel qui outrage en la personne du Souverain Pontife le plus haut représentant de la liberté sur la terre, et qui proclame le réveil du paganisme politique, successivement appliqué au clergé, aux Templiers, à ses voisins, à ses vassaux et à ses sujets. Puis, viennent les folies de Charles le Sage, voulant avoir son Pape à lui, et ressuscitant dans sa propre maison tous les abus de la féodalité. Cette révolte contre l'Église, faite au nom de l'indépendance nationale, n'aboutit qu'au libre déchaîne-

ment de toutes les violences, c'est-à-dire à la ruine 1483
du droit des gens et du droit public par celui du plus fort. Deux fois les Anglais arrivent pour châtier les coupables, et deux fois princes, bourgeois, paysans, oubliant que l'esprit de famille est le nœud de la force et l'esprit national la base de toute liberté, bouleversent l'État par leurs dissensions, et assurent le triomphe de l'étranger. Au moment où tout semble perdu, la chevalerie renaît en Jeanne d'Arc qui sauve la France et sa dynastie, qui réveille l'amour de Dieu et de la patrie. Son œuvre accomplie, elle est brûlée comme les Templiers. Enfin, après tant de vicissitudes, la lutte se termine par une sorte de trêve du bien et du mal et par la soumission définitive de chacun à la monarchie absolue.

CCVII. Louis XI apparaît au terme de ces calamités comme Minos aux portes de l'enfer, juge sans miséricorde, instrument des vengeances célestes, appelé pour condamner et pour sévir. A ses pieds s'éteint la hiérarchie militaire du moyen âge, ici sur les champs de bataille ou sur l'échafaud, là par la seule stérilité de son sang. L'Angleterre reste livrée aux guerres civiles; les maisons de Bourgogne et d'Anjou ne sont plus; celle de Bretagne est réduite à une fille unique, et par leur ruine la France revient au même point d'unité qu'à l'avènement de Philippe le Bel. Détruites pour jamais, ces puissantes familles ne seront remplacées que par les rouages perfectionnés de l'administration royale.

CCVIII. Si les grands seigneurs ont justement péri,

1483 leurs vices ne meurent pas tout entiers avec eux, et le pouvoir qui succède à leur tyrannie multiple ne sera que trop fidèle héritier de leur folle impiété ou de leur légèreté prodigue. Malgré les bienfaits de Jeanne d'Arc, la foi n'a pas repris son empire à la cour, et la dévotion, que la moindre teinte d'égoïsme suffit à rendre suspecte, y est pour longtemps discréditée par la cruelle et superstitieuse hypocrisie de Louis XI. Quoique le Saint-Siège ait recouvré son unité et son indépendance, évêchés et abbayes restent à la merci du Roi, inévitable source de corruption pour le clergé, de révolte chez les fidèles. Complice de tant de fautes, la première tige des Valois n'en recueillera pas longtemps le fruit, et le sang de Louis XI, comme celui de Philippe le Bel, se tarira de bonne heure pour faire place à une autre branche.

CCIX. Toutefois, bien que le mal conserve ses racines, l'autorité nouvelle se sent du moins intéressée à maintenir partout l'ordre et la sécurité, et, par cette première centralisation, les inconvénients du despotisme, pesant de plus loin sur les provinces, sont en réalité diminués. Le règne de la force brutale et les rivalités qui déchiraient le pays font place aux combinaisons plus paisibles de la politique, empruntées par Louis XI aux Italiens pour diviser ou détruire ses ennemis. L'aveugle bravoure du chevalier bardé de fer, déjà mise en péril par l'emploi de la poudre à canon, l'est encore davantage par l'art des fortifications et des sièges, par la science des manœuvres et des retraites, enfin par les calculs de la diplomatie. La

boussole transforme la navigation et ouvre au commerce des routes nouvelles. Des bords du Rhin l'imprimerie arrive à Paris et à Venise, apportant aux idées, pour se répandre, une puissance illimitée.

CCX. Ainsi la force de l'esprit, longtemps étouffée par une nouvelle barbarie, reprend son essor et le premier rôle dans les luttes de l'histoire. Sur ses ailes s'élève la bourgeoisie, dont Louis XI a fini par sentir et par utiliser le génie. Éclairé par la ligue du Bien public, ce Roi cherche son appui dans les habitants des villes, déclare que les fonctions municipales anobliront, tient régulièrement les États provinciaux, respecte les institutions locales, fonde l'inamovibilité de la magistrature, donne à chaque province parlement et université, et pour consoler Paris favorise son commerce et son industrie. Partout naissent des familles de robe, où le travail, la science et les honneurs deviennent héréditaires. Fiers de ces privilèges et de cette royale amitié, les bourgeois oublient leurs griefs, et ne songent pas qu'après s'être servi de leur plume et de leur dévouement pour se débarrasser de ses ennemis, le pouvoir leur appliquera aussi un jour son système niveleur.

CCXI. Dans les campagnes abonde encore la noblesse moyenne, instruite par de terribles exemples, soumise aux juges et aux officiers de la couronne, incapable de mettre l'État en péril et prête, au contraire, à verser son sang pour sa défense ou son agrandissement. Encore plus que la bourgeoisie, le paysan a conservé pures sa foi et ses traditions. A ses

1483 leurs vices ne meurent pas tout entiers avec eux, et le pouvoir qui succède à leur tyrannie multiple ne sera que trop fidèle héritier de leur folle impiété ou de leur légèreté prodigue. Malgré les bienfaits de Jeanne d'Arc, la foi n'a pas repris son empire à la cour, et la dévotion, que la moindre teinte d'égoïsme suffit à rendre suspecte, y est pour longtemps discréditée par la cruelle et superstitieuse hypocrisie de Louis XI. Quoique le Saint-Siège ait recouvré son unité et son indépendance, évêchés et abbayes restent à la merci du Roi, inévitable source de corruption pour le clergé, de révolte chez les fidèles. Complice de tant de fautes, la première tige des Valois n'en recueillera pas longtemps le fruit, et le sang de Louis XI, comme celui de Philippe le Bel, se tarira de bonne heure pour faire place à une autre branche.

CCIX. Toutefois, bien que le mal conserve ses racines, l'autorité nouvelle se sent du moins intéressée à maintenir partout l'ordre et la sécurité, et, par cette première centralisation, les inconvénients du despotisme, pesant de plus loin sur les provinces, sont en réalité diminués. Le règne de la force brutale et les rivalités qui déchiraient le pays font place aux combinaisons plus paisibles de la politique, empruntées par Louis XI aux Italiens pour diviser ou détruire ses ennemis. L'aveugle bravoure du chevalier bardé de fer, déjà mise en péril par l'emploi de la poudre à canon, l'est encore davantage par l'art des fortifications et des sièges, par la science des manœuvres et des retraites, enfin par les calculs de la diplomatie. La

boussole transforme la navigation et ouvre au commerce des routes nouvelles. Des bords du Rhin l'imprimerie arrive à Paris et à Venise, apportant aux idées, pour se répandre, une puissance illimitée.

CCX. Ainsi la force de l'esprit, longtemps étouffée par une nouvelle barbarie, reprend son essor et le premier rôle dans les luttes de l'histoire. Sur ses ailes s'élève la bourgeoisie, dont Louis XI a fini par sentir et par utiliser le génie. Éclairé par la ligue du Bien public, ce Roi cherche son appui dans les habitants des villes, déclare que les fonctions municipales anobliront, tient régulièrement les États provinciaux, respecte les institutions locales, fonde l'inamovibilité de la magistrature, donne à chaque province parlement et université, et pour consoler Paris favorise son commerce et son industrie. Partout naissent des familles de robe, où le travail, la science et les honneurs deviennent héréditaires. Fiers de ces privilèges et de cette royale amitié, les bourgeois oublient leurs griefs, et ne songent pas qu'après s'être servi de leur plume et de leur dévouement pour se débarrasser de ses ennemis, le pouvoir leur appliquera aussi un jour son système niveleur.

CCXI. Dans les campagnes abonde encore la noblesse moyenne, instruite par de terribles exemples, soumise aux juges et aux officiers de la couronne, incapable de mettre l'État en péril et prête, au contraire, à verser son sang pour sa défense ou son agrandissement. Encore plus que la bourgeoisie, le paysan a conservé pures sa foi et ses traditions. A ses

1483 yeux l'autorité du Saint-Siège n'a pas été ébranlée, et, sauf quelques bandes de Jacques soulevées par la misère, l'écho du grand schisme n'est pas venu troubler la paix de ces cœurs simples et dociles. Aussi, au lieu de continuer à empirer, leur sort s'est modifié, et le servage a fait place à la liberté. Si l'autorité des seigneurs est devenue dure et arbitraire, si la protection des gens de guerre s'est changée en ravages intolérables, les paroisses cherchent un appui direct auprès du Roi qui, dans son propre intérêt, les protège, accroît leurs franchises et imite pour elles le rôle paternel de l'Église. De là, malgré la guerre des Anglais, le retour d'une prospérité rapide qui, sans doute, n'a pas surpassé les beaux jours de Suger et de saint Louis, mais qui depuis n'a plus eu d'égalé, si ce n'est de nos jours.

CCXII. De cette façon l'édifice se reconstruit moins beau qu'au treizième siècle, moins laid qu'au quatorzième. Plus de libertés générales depuis qu'on a secoué le joug d'une autorité spirituelle supérieure à toutes les autres. Cette révolte ayant surtout été le fait des grands, de tout temps incapables en France de suite et de modération, leur pouvoir disparaît, et passe aux mains d'un Roi qui s'appuie sur les classes inférieures. Si odieux que ce régime paraisse d'abord, il répond à un instinct profondément vivace au cœur de la nation, instinct qui fait à la fois sa faiblesse et sa force, et qui forme désormais le trait distinctif de son histoire. A cette époque déjà, ce peuple, amoureux d'égalité, préfère la puissance d'un prince aux ravages

d'une aristocratie turbulente, la volonté d'un seul, 1483
fût-il mauvais, aux caprices de plusieurs, une soumission générale à la liberté égoïste et dangereuse des plus forts. De là les contradictions dont la monarchie absolue est sans cesse l'objet. Justement honnie par les uns comme la ruine de la vie publique, vantée avec raison par les autres comme la personnification des intérêts populaires, elle est le refuge d'un pays à demi déchu, encore trop chrétien pour subir la domination d'une caste, mais plus assez pour se gouverner lui-même dans le juste équilibre de ses forces. Malgré sa faiblesse et son égoïsme, ce pouvoir imparfait devient le rempart de la justice, de la paix, de l'ordre public et même, pendant un certain temps, des libertés locales. Sous le Roi, chaque commune élit ses magistrats, arme ses soldats, vote ses impôts, et l'État forme comme un faisceau de petites républiques confédérées, constitution dont les peuples voisins envient la puissante unité. Rajeunie par deux siècles de désastres, résignée en haine de l'anarchie au joug d'un maître, la France est à la veille de reprendre sinon toute son ancienne prépondérance, du moins une place moins inégale en Europe.

CCXIII. Historien de Louis XI, Philippe de Comines est le peintre naïf et fidèle de cette nouvelle époque. Ce n'est plus l'honnête Joinville confondu par l'héroïsme de saint Louis, c'est un homme d'esprit ayant besoin de toutes ses ressources pour excuser la conduite de son maître. Et encore l'admiration n'étouffe-t-elle pas dans son cœur les regrets du passé,

1483 les scrupules du présent, tant il est vrai que l'art le plus raffiné et le plus entier succès ne parviennent pas à embellir le culte de l'intérêt. A côté de cette prose spirituelle et limpide, la poésie revit dans les chansons et les rondeaux de Villon, licenciens voleur que ses couplets sauvèrent de la potence. Pendant que la France secoue les liens de la vieille république européenne, la langue nationale s'affranchit aussi du latin, envahit les chaires et les livres. Plus heureux que l'idiome provençal, dont l'éclat précoce a péri avec les Albigeois, le français du nord renaît sinon pour les grandes allures de l'enthousiasme épique ou lyrique, du moins pour les discussions et pour les jeux d'un peuple curieux, naïf, railleur et léger. Aux fiers hommes d'armes prêts à tout pourfendre de leur lance, succèdent les gens d'esprit qui espèrent tout trancher d'un argument ou d'une plaisanterie.

CCXIV. Sur terre et sur mer, en politique et en littérature, l'homme a perfectionné ses armes. De récentes découvertes ouvrent une vaste carrière à son intelligence ; mais son cœur est toujours le même avec ses instincts d'égoïsme, d'ambition, d'orgueil, de sensualité, source éternelle de discorde et de guerre. Une première révolte contre l'Église est étouffée, celle de la force brutale ; une seconde se prépare, celle de l'esprit, comme si la France voulait, fille ingrate, tourner l'un après l'autre contre sa mère les dons qu'elle en a reçus.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.



INTRODUCTION.

ORIGINES.

1200 av. J. C. — 475 ap. J. C.

I-II. Les Gaulois.	1
III. Religion des Gaulois..	2
IV. Colonies phéniciennes.	1200	.. 4
V. Colonies grecques..	600	.. 4
VI. Expéditions des Gaulois.	600-241	.. 6
VII. Arrivée des Romains.	241-123	.. 6
VIII. Conquête de la Provence.	123-101	.. 7
IX. Les Germains au Nord.	101-58	.. 8
X-XI. Arrivée de César. Conquête de la Gaule.	58-53	.. 9
XII-XIII. Révolte des Gaulois. Siège d'Alésia.	53-49	.. 10
XIV-XV. Soumission de la Gaule.	49-0	.. 12
XVI-XVII. Despotisme et servitude.. . . .	0	.. 13
XVIII. Venue de Jésus-Christ..	†	.. 16
XIX. Dispersion des Juifs.	70	.. 17

XX. Les apôtres de la Gaule.	70-202	.. 17
XXI. Les martyrs de la Gaule.	202-250	.. 18
XXII. Anarchie.	250-311	.. 19
XXIII. Conversion de Constantin.	311	.. 20
XXIV. Hérésie d'Arius.	311-337	.. 21
XXV-XXVI. Persécutions des Ariens. Fidélité de la Gaule.	337-360	.. 22
XXVII-XXVIII. Saint Hilaire et saint Martin. Saint Ambroise.	356-383	.. 24
XXIX. Saint Ambroise lutte contre la déca- dence.	383-390	.. 25
XXX. Ausone et les deux Paulin.	390-394	.. 27
XXXI. Saint Paulin, évêque de Nole.	394-397	.. 28
XXXII-XXXIII. Mort de saint Ambroise. Les Barbares.	397-410	.. 29
XXXIV. Monastères de Marseille et de Lérins.	410-420	.. 31
XXXV. Saint Patrice.	420	.. 33
XXXVI. Hérésie des Pélagiens.	420-432	.. 33
XXXVII-XXXVIII. Sainte Geneviève. Attila.	432-451	.. 34
XXXIX. Les Francs.	451-464	.. 36
XL. Sidoine Apollinaire.	464-466	.. 38
XLI. Conquêtes et persécutions des Goths.	466-475	.. 39
XLII. Triomphe des Barbares.	475	.. 40
XLIII. L'Église survit à l'Empire.	475	.. 40

LIVRE I.

CLOVIS. — SAINT COLOMBAN.

475. — 700.

I. Victoires de Clovis sur les Romains.	475-492	.. 42
II. Clotilde.	492	.. 43
III. Bataille de Tolbiac.	492-496	.. 44

IV. Baptême de Clovis.	496	.. 45
V-VI. Défaite des Bourguignons et des Goths.	496-509	.. 46
VII. Saint Césaire d'Arles.	509-510	.. 48
VIII. Meurtre des parents de Clovis.	510	.. 49
IX. Concile d'Orléans.	511	.. 50
X. Les fils de Clovis.	511-520	.. 51
XI. Conquête de la Bourgogne. Mort de Clo- domir.	520-526	.. 53
XII. Meurtre des fils de Clodomir.	526	.. 53
XIII-XIV. Expéditions en Allemagne et en Italie.	526-538	.. 55
XV. Défaite des Goths d'Espagne.	538-542	.. 57
XVI. Clotaire et sainte Radegonde.	538-544	.. 58
XVII. Fin de Clotaire.	544-561	.. 59
XVIII. Les fils de Clotaire.	561	.. 60
XIX-XX. Brunehaut et Frédégonde.	561-575	.. 61
XXI. Triomphe de Chilpéric.	575	.. 63
XXII. Saint Grégoire de Tours.	575-576	.. 63
XXIII-XXIV. Fin de Chilpéric.	576-584	.. 64
XXV-XXVI. Saint Grégoire le Grand. Con- version de l'Espagne et de l'Angleterre.	584-590	.. 66
XXVII-XXVIII. Simonie en France. Le bon Gontran.	590-593	.. 68
XXIX-XXX. Mort de Frédégonde. Domination de Brunehaut.	593-599	.. 69
XXXI. Saint Benoit et saint Maur.	599	.. 71
XXXII-XXXIII. Saint Colomban.	599-608	.. 71
XXXIV-XXXV. Meurtre de saint Didier. Fin de Brunehaut.	608-613	.. 74
XXXVI-XXXVII. Clotaire II.	613	.. 76
XXXVIII-XXXIX. Disciples de Colomban.	613-620	.. 77
XL-XLII. Saint Éloi et saint Ouen.	620-630	.. 80
XLIV-XLVIII. Lois de Dagobert.	630	.. 83
XLIX. Saint Amand en Belgique.	631-635	.. 87
L-LI. Guerres de Saxe et de Bretagne. Fin de Dagobert.	635-638	.. 88

LII. Saint Éloi, évêque de Noyon.	638-640	.. 89
LIII-LV. Fondations de saint Amand.	640-653	.. 90
LVI. Saint Goar arrive jusqu'au Rhin.	653	.. 91
LVII. Sainte Bathilde.	653-664	.. 92
LVIII. Ébroïn.	664-670	.. 93
LIX-LX. Saint Léger.	670-674	.. 93
LXI-LXII. Siège d'Autun. Martyre de saint Léger.	674-678	.. 95
LXIII-LXIV. Domination d'Ébroïn. Pépin d'Hé- ristal.	678-687	.. 96
LXV. Fin des rois fainéants. Triomphe du tra- vaille libre.	687-700	.. 98

LIVRE II.

SAINT BONIFACE. — CHARLEMAGNE.

700. — 986.

I-II. Alpaïde.	700-708	.. 101
III-IV. Meurtre de saint Lambert.	708	.. 103
V-VII. Mahomet. Invasion des Arabes.	708-714	.. 104
VIII. Charles-Martel.	714-726	.. 107
IX-X. Bataille de Poitiers.	726-738	.. 108
XI. Charles-Martel dépouille l'Église.	738	.. 109
XII. Les apôtres de la Bavière et de la Frise.	738	.. 110
XIII-XV. Saint Boniface.	738-741	.. 111
XVI-XVIII. Carloman et Pépin le Bref.	742-747	.. 113
XIX-XX. Sacre de Pépin le Bref. Fin de saint Boniface.	747-755	.. 115
XXI-XXII. Fondation du domaine du Saint- Siège.	755-756	.. 117
XXIII-XXIV. Guerres du Midi.	756-768	.. 118
XXV. Charlemagne.	768-774	.. 119

XXVI. Charlemagne à Rome.	774	.. 120
XXVII-XXIX. Guerres contre les Saxons. Witikind.	775-783	.. 121
XXX-XXXII. Conversion de Witikind. Dernière révolte des Saxons.	783-797	.. 123
XXXIII. Conquêtes de Charlemagne sur le Danube.	797-799	.. 125
XXXIV-XXXV. Aix-la-Chapelle.	799	.. 126
XXXVI. Charlemagne sacré empereur.	800	.. 128
XXXVII-XXXVIII. Capitulaires sur la religion et sur la justice.	800	.. 129
XXXIX-XL. Capitulaires sur le service militaire.	804	.. 130
XLI-XLIII. Capitulaires sur les finances.	804	.. 132
XLIV-XLVI. Apparition des Normands. Mort de Charlemagne.	804-814	.. 135
XLVII-XLVIII. Saint Anscaire. Saint Benoit d'Aniane.	814-816	.. 137
XLIX-L. Louis le Débonnaire. Révolte de Bernard.	816-818	.. 138
LI-LII. Les Normands et les Danois.	818-826	.. 140
LIII-LV. Révolte des fils de Louis le Débonnaire. Sa fin.	826-840	.. 141
LVI-LVIII. Partage de l'Empire.	840-843	.. 143
LIX-LXI. Hincmar.	843-847	.. 146
LXII-LXIV. Gotschalk. Charles le Chauve.	847-853	.. 148
LXV-LXVI. Invasion des Normands.	853-860	.. 150
LXVII-LXVIII. Révolte et indépendance des provinces.	860	.. 152
LXIX. Robert le Fort.	860-866	.. 154
LXX. Hérité des fiefs.	866	.. 154
LXXI-LXXII. La Lorraine.	866-884	.. 155
LXXIII-LXXV. Charles le Gros. Siège de Paris.	884-888	.. 158
LXXVI-LXXVII. Charles le Simple. Le duc de Normandie.	888-912	.. 160

LXXVIII-LXXIX. Derniers Carlovingiens.	912-945 . . .	161
LXXX-LXXXI. Les Othon.	945-987 . . .	163
LXXXII-LXXXIII. Hugues Capet. Triomphe de la famille chrétienne.	987 . . .	164

LIVRE III.

SAINT LOUIS.

987. — 1270.

I-III. Les communes.	987 . . .	166
IV-V. Les campagnes.	987 . . .	169
VI-VII. La société féodale.	987 . . .	170
VIII-X. L'abbaye de Cluny.	987 . . .	171
XI-XII. Hugues Capet.	987-992 . . .	174
XIII. Gerbert.	992-996 . . .	176
XIV-XVII. Robert le Pieux.	996-1031 . . .	172
XVIII. Henri I. La famine.	1031-1033 . . .	179
XIX-XX. Guerres des grands vassaux.	1033 . . .	180
XXI-XXIII. Les Normands. Robert le Diable.	1033-1050 . . .	182
XXIV-XXVI. Guillaume le Conquérant.	1050-1087 . . .	183
XXVII-XXVIII. La trêve de Dieu et la cheva- lerie.	1087 . . .	186
XXIX-XXXI. Les Empereurs et les Papes.	1087 . . .	189
XXXII. Pèlerinages en Palestine.	1087-1094 . . .	191
XXXIII-XXXV. Pierre l'Ermitte prêchant la première croisade.	1094-1096 . . .	192
XXXVI-XXXVIII. Départ des croisés.	1096-1097 . . .	195
XXXIX-XLI. Prise de Nicée et d'Antioche.	1097-1098 . . .	197
XLII. Bataille d'Antioche.	1098 . . .	199
XLIII-XLIV. Siège et prise de Jérusalem.	1098-1099 . . .	200
XLV. Royaume de Jérusalem.	1099 . . .	202
XLVI-XLVIII. Guerres en Orient.	1099-1102 . . .	203
XLIX-LI. Les ordres militaires.	1102 . . .	205

LII-LVI. Louis le Gros. Ses petites guerres.	1102-1118	208
LVII. Nouveaux ordres religieux.	1118-1120	211
LVIII-LX. Saint Bernard et Abélard.	1120-1125	211
LXI. Conversion de Suger et du Roi.	1125-1130	214
LXII-LXIV. Le schisme. Le dernier comte de Poitiers.	: 1130-1137	214
LXV-LXVI. Louis le Jeune.	1137-1143	217
LXVII-LXX. Seconde croisade.	1143-1149	218
LXXI-LXXII. Mort de Suger et de saint Ber- nard.	1149-1150	221
LXXIII. Première guerre avec les Anglais.	1150-1159	222
LXXIV-LXXVI. Saint Thomas Becket.	1159-1180	223
LXXVIII. Philippe-Auguste.	1180	227
LXXIX-LXXXIII. Désastres en Palestine. :	1180-1187	227
LXXXIV-LXXXV. Troisième croisade.	1187-1191	232
LXXXVI-LXXXVII. Richard Cœur-de-Lion.	1191-1199	233
LXXXVIII-LXXXIX. Jean-sans-Terre.	1199-1204	235
XC-XCI. Innocent III.	1204	236
XCII-XCIV. Bataille de Bouvines.	: 1204-1214	238
XCV-XCVII. Paris. L'Université.	1214	241
XCVIII. Prise de Constantinople.	1214	242
XCIX-CIII. Les Albigeois. Simon de Montfort.	1214-1223	243
CIV-CVI. Grandeur et dangers de la France.	1223	247
CVII-CIX. Saint Dominique.	1223	249
CX-CXIII. Saint François.	1223-1226	252
CXIV-CXVIII. Jeunesse de saint Louis. Blanche de Castille.	1226-1244	254
CXIX-CXX. Saint Louis prend la croix.	1244-1245	257
CXXI. Les Tartares.	1245-1248	259
CXXII-CXXV. Départ pour l'Égypte. Prise de Damiette.	1248-1250	260
CXXVI-CXXVIII. Bataille de Mansoure.	1250	263
CXXIX-CXXXI. Captivité du Roi.	1250	265
CXXXII-CXXXIII. Saint Louis en Palestine.	1250	268
CXXXIV-CXXXV. Les Pastoureaux. Mort de la reine Blanche.	1250-1252	269

CXXXVI. Retour de saint Louis.	1252-1254 . .	271
CXXXVII-CXXXVIII. Paix au dehors. . . .	1254-1263 . .	272
CXXXIX-CXLI. Liberté et justice.	1263 . .	273
CXLII-CXLIII. Couvents et hôpitaux. . . .	1263 - . .	276
CXLIV-CXLVI. Architecture. Musique. Théologie.	1263 . .	277
CXLVII. Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure.	1263 . .	279
CXLVIII-CL. Revers de cette splendeur. . .	1263 . .	280
CLI-CLIII. Malheurs en Orient. Abus en Europe.	1263-1268 . .	282
CLIV. Saint Louis reprend la croix.	1268-1270 . .	284
CLV-CLIX. Départ et derniers moments de saint Louis.	1270 . .	285
CLX. Fin des croisades et de la chevalerie. .	1270 . .	289

LIVRE IV.

PHILIPPE LE BEL. — GUERRES DES ANGLAIS.

1270. — 1483.

I. Prépondérance de la France.	1270 . .	291
II-IV. Philippe le Hardi et Charles d'Anjou. .	1270-1285 . .	292
V-VI. Philippe le Bel et Charles de Valois. .	1285-1290 . .	294
VII-X. Situation de l'Orient et de l'Église. .	1290-1294 . .	295
XI-XIII. Envahissements de Philippe le Bel. .	1294-1300 . .	297
XIV-XV. Jubilé de l'an 1300.	1300-1302 . .	300
XVI-XVIII. Résistance et mort de Boniface VIII.	1302-1303 . .	302
XIX-XX. Guerre de Flandre.	1303-1304 . .	305
XXI-XXII. Émeute à Paris.	1304-1305 . .	307
XXIII-XXV. Élection de Clément V.	1305 . .	308
XXVI-XXXI. Procès des Templiers.	1305-1313 . .	310
XXXII-XXXIII. Sorcellerie. Fin de Philippe le Bel.	1313 . .	316
XXXIV-XXXV. Louis le Hutin.	1313-1321 . .	317

XXXVI. Philippe le Long et Charles le Bel.	1321-1328	319
XXXVII-XXXIX. Philippe de Valois et Jean XXII.	1328	320
XL-XLII. Campagne de Flandre.	1328-1336	323
XLIII-XLV. Guerre avec l'Angleterre.	1336-1341	325
XLVI-XLVII. Succession de Bretagne.	1341-1346	327
XLVIII-XLIX. Bataille de Crécy.	1346	329
L-LI. Prise de Calais.	1347	331
LII-LIV. Situation de l'Europe et de l'Église.	1347	333
LV-LVIII. La peste noire.	1348-1350	335
LIX-LXI. Jean le Bon. Bataille de Poitiers.	1350-1356	338
LXII-LXV. Étienne Marcel.	1356-1357	340
LXVI-LXVII. Les Jacques et Charles le Mau- vais.	1357-1359	343
LXVIII-LXXI. Paix de Bretigny. Fin de Jean le Bon.	1359-1364	344
LXXII-LXXIII. Charles le Sage et Duguesclin.	1364	347
LXXIV-LXXIX. Guerre de Bretagne et de Cas- tille.	1364-1370	348
LXXX-LXXXI. Défaite des Anglais et du roi de Navarre.	1370-1376	351
LXXXII-LXXXIV. Prospérité de la France et de l'Église.	1376-1377	353
LXXXV-LXXXVI. Grand schisme d'Occident.	1377-1380	356
LXXXVII-LXXXVIII. Révolte des provinces. Mort de Charles le Sage.	1380	358
LXXXIX-XCII. Les oncles de Charles VI.	1380-1382	359
XCIII-XCVI. Campagne de Flandre. Châtiment des bonnes villes.	1382-1390	362
XCVII-XCIX. Majorité du Roi. Réjouissances.	1390-1391	365
C-CII. Folie de Charles VI.	1391-1394	367
CIII-CV. Bataille de Nicopolis.	1394-1399	370
CVI-CIX. Le schisme.	1399-1403	372
CX-CXII. Jean-sans-Peur et le duc d'Orléans.	1403-1409	375
CXIII-CXVII. Les Armagnacs et les Bourgui- gnons.	1409-1413	378
CXVIII-CXIX. Concile de Constance.	1413-1416	381

CXX—CXXII. Bataille d'Azincourt.	1416—1417 . . .	383
CXXIII—CXXV. Nouveau triomphe des Bour- guignons.	1417—1419 . . .	384
CXXVI—CXXVII. Meurtre de Jean-sans-Peur.	1419—1420 . . .	386
CXXVIII—CXXXII. Les Anglais maîtres de la France.	1420—1422 . . .	388
CXXXIII. Saint Vincent Ferrier.	1422 . . .	391
CXXXIV—CXXXV. Gerson et sœur Colette.	1422—1423 . . .	392
CXXXVI—CXXXVIII. Jeanne d'Arc.	1423—1429 . . .	393
CXXXIX—CXLIII. Délivrance d'Orléans.	1429 . . .	397
CXLIV—CXLV. Sacre de Charles VII.	1429—1430 . . .	401
CXLVI—CXLVIII. Captivité et procès de Jeanne d'Arc.	1430—1431 . . .	403
CXLIX—CLIII. La France pacifiée.	1431—1448 . . .	405
CLIV—CLV. Expulsion des Anglais.	1448—1453 . . .	409
CLVI—CLVII. La Pragmatique-Sanction.	1453 . . .	411
CLVIII—CLXII. Situation de l'Europe.	1453 . . .	413
CLXIII. Campagne contre les Suisses.	1453 . . .	417
CLXIV—CLXVII. Prise de Constantinople. Mort de Charles VII.	1453—1462 . . .	418
CLXVIII—CLXX. Dernière tentative de croisade.	1462—1464 . . .	421
CLXXI—CLXXII. Louis XI.	1464 . . .	423
CLXXIII—CLXXV. Sa politique au dehors.	1464 . . .	425
CLXXVI—CLXXVII. Ligue du Bien public.	1465 . . .	426
CLXXVIII—CLXXXI. Bataille de Monthéry.	1465 . . .	428
CLXXXII. Le duc de Bourgogne.	1465 . . .	432
CLXXXIV—CLXXXVII. Révolte et sac de Liège.	1466—1469 . . .	433
CLXXXVIII—CXCIV. Politique intérieure de Louis XI.	1469—1475 . . .	436
CXCV—CXCIX. Fin de Charles le Téméraire.	1475—1477 . . .	440
CC—CCV. Fin de Louis XI.	1477—1483 . . .	444
CCVI—CCXIV. Fin du monde féodal.	1483 . . .	448

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

104-10

